RÉMY
SAINT-LOUP

LES OISEAUX
DE
BASSE-COUR

PARIS
J.-B. BAILLIÈRE ET FILS



BIBLIOTHÈQUE DES CONNAISSANCES UTILES

RÉMY SAINT-LOUP

LES OISEAUX DE BASSE-COUR

PARIS

J.-B. BAILLIÈRE ET FILS

La photographie et ses applications, par J. Lefèvre. 1 vol. in-16, avec 93 figures et 3 photographies .... 3 fr. 50
La navigation aérienne et les ballons dirigeables, par H. de Graffigny. 1 vol. in-16, avec 43 fig .... 3 fr. 50

AGRICULTURE

Les maladies cryptogamiques des céréales, par J. Loverdo. 1 vol. in-16, avec 50 figures .... 3 fr. 50
La truffe, par le Dr Ferry de la Bellonne. 1 vol. in-16, avec 20 fig. et une eau-forte .... 3 fr. 50
Les abeilles, par Maurice Girard. 1 vol. in-16 avec 80 fig. 3 fr. 50
L'alcool, par A. Larbalétrier 1 vol. in-16, avec 62 fig. 3 fr. 50
La vigne et le raisin, par le Dr Herpin 1 vol. in-16... 3 fr. 50

MINÉRALOGIE ET GÉOLOGIE

Les Alpes françaises, par A. Falsan. 2 vol. in-16, avec figures. Chaque volume .... 3 fr. 50
Les Vosges, par Bleicher. 1 vol. in-16, avec 50 figures. 3 fr. 50
Les problèmes de la géologie et de la paléontologie, par Th. Huxley. 1 vol. in-16, avec 34 fig. .... 3 fr. 50
Les tremblements de terre, par Fouqué, membre de l'Institut. 1 vol. in-16, avec 56 figures .... 3 fr. 50
Les minéraux utiles et l'exploitation des mines, par Louis Knab. 1 vol. in-16, avec 74 figures .... 3 fr. 50

PALÉONTOLOGIE

Les ancêtres de nos animaux, par Alb. Gaudry, membre de l'Institut. 1 vol. in-16, avec 49 figures .... 3 fr. 50
L'évolution des formes animales, avant l'apparition de l'homme, par F. Priem 1 vol. in-16, avec 175 fig. .... 3 fr. 50
Les plantes fossiles, par B. Renault. 1 vol. in-16, 52 fig. 3 fr. 50
Origine paléontologique des arbres cultivés, par G. de Saporta, correspondant de l'Institut. 1 vol. in-16, 44 fig..... 3 fr. 50

ANTHROPOLOGIE ET ARCHÉOLOGIE

Les merveilles du corps humain, sa structure et ses fonctions, par E. Couvreur. 1 vol. in-16, avec 100 figures..... 3 fr. 50
L'évolution sexuelle dans l'espèce humaine, par H. Sicard. 1 vol. in-16, avec figures .... 3 fr. 50
L'anthropologie criminelle, par Francotte 1 v. in-16, 50 fig. 3 fr. 50
La place de l'homme dans la nature, par Th. Huxley. 1 vol. in-16, avec 84 fig. .... 3 fr. 50
Le préhistorique en Europe, par G. Cotteau 1 v. in-16, fig. 3 fr. 50
Les pygmées, par A. de Quatrefages (de l'Institut), professeur au Muséum. 1 vol in-16, avec 31 figures .... 3 fr. 50
Archéologie préhistorique, par le baron J. de Baye. 1 vol. in-16, avec 51 fig. .... 3 fr. 50
L'homme avant l'histoire, par Ch. Debierre, professeur à la Faculté de Lille. 1 vol. in-16, avec 84 fig. .... 3 fr. 50
L'Egypte au temps des Pharaons, la vie, la science et l'art, par V. Loret. 1 vol. in-16, avec figures .... 3 fr. 50

BOTANIQUE

Les fleurs à Paris, culture et commerce, par Ph. de Vilmorin. 1 vol. in-16, avec 150 fig. .... 3 fr. 50
Les Orchidées, par D. Bois. 1 vol. in-16, avec fig..... 3 fr. 50

Les champignons, par A. Acloque. 1 vol. in-16. 100 fig. 3 fr 50

La biologie végétale, par P. Vuillemin, chef des travaux à la Faculté de Nancy. 1 vol. in-16, avec 83 fig. .... 3 fr. 50

ZOOLOGIE

La cellule animale, par J. Chatin. 1 vol. in-16, avec fig. 3 fr. 50

Les problèmes de la biologie, par Th. Huxley. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

L'évolution et l'origine des espèces, par Th. Huxley. 1 vol. in-16. .... 3 fr. 50

La géographie zoologique, par le Dr E.-L. Trouessart. 1 vol. in-16, avec 30 fig .... 3 fr. 50

Les sociétés chez les animaux, par Paul Girod. 1 vol. in-16, avec 53 fig. .... 3 fr. 50

Les industries des animaux, par Fréd. Houssay, professeur à l'École normale. 1 vol. in-16, avec 50 fig.......... 3 fr. 50

Les facultés mentales des animaux, par le Dr Foveau de Courmelles. 1 vol. in-16, avec fig........ 3 fr. 50

La vie au sein des mers, par L. Dollo. 1 vol. in-16... 3 fr. 50

Sous les mers. Campagnes d'explorations sous-marines, par le marquis de Folin. 1 vol. in-16, avec 44 fig........ 3 fr. 50

L'huître et les mollusques comestibles, par Arnould Locard. 1 vol. in-16, avec 50 fig........ 3 fr. 50

La lutte pour l'existence chez les animaux marins, par Léon Frédéricq, de Liège. 1 vol. in-16, avec 50 fig.......... 3 fr. 50

Le transformisme, par Edmond Périer, professeur au Muséum 1 vol. in-16, avec 87 fig........ 3 fr. 50

Les végétaux et les animaux lumineux, par H. Gadeau de Kerville. 1 vol. in-16, avec 50 fig........ 3 fr. 50

Les sens chez les animaux inférieurs, par E Jourdan, prof. à la Faculté de Marseille. 1 vol. in-16, avec 50 fig......... 3 fr. 50

Les parasites de l'homme, par L.-R. Moniez, professeur à la Faculté de Lille. 1 vol. in-16, avec fig........ 3 fr. 50

La vie des oiseaux, scènes d'après nature, par le baron d'Hamonville. 1 vol. in-16, avec 20 pl........ 3 fr. 50

PHYSIOLOGIE

L'Evolution du système nerveux, par le Dr H. Beaunis, prof. à la Faculté de Nancy. 1 vol. in-16, avec 200 fig. .... 3 fr. 50

Les poisons de l'air, empoisonnements et asphyxies, par N. Gréhant. 1 vol. in-16, avec 21 fig........ 3 fr. 50

La science expérimentale, par Claude Bernard, 1 v. in-16. 3 fr. 50

Technique microscopique et histologique, par Mathias Duval, professeur à la Faculté de Paris. 1 v. in-16, fig..... 3 fr. 50

La vie et ses attributs, par E. Bouchut. 1 vol. in-16.. 3 fr. 50

PSYCHOLOGIE PHYSIOLOGIQUE

Magnétisme et hypnotisme, par le Dr A. Cullerre. 1 vol. in-16, avec 28 fig........ 3 fr. 50

Les émotions chez les hypnotiques, par J. Luys, de l'Académie de médecine. 1 vol. in-16, avec 28 pl........ 3 fr. 50

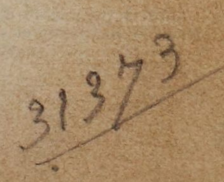
Le somnambulisme provoqué, par H. Beaunis. 1 vol. in-16. avec fig........ 3 fr. 50

Hypnotisme, double conscience et altérations de la personnalité, par le Dr Azam. 1 vol. in-16, avec fig........ 3 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE DES CONNAISSANCES UTILES

LES

OISEAUX DE BASSE-COUR



Lyon. — Imp. PITRAT AINÉ, A. Rey Succr. — 9053

RÉMY SAINT-LOUP

Maître de Conférences à l'École pratique des Hautes-Études.

LES
OISEAUX DE BASSE-COUR

Avec 105 figures intercalées dans le texte

CLASSIFICATION
VARIATIONS DU TYPE DANS LES PRINCIPALES RACES
SÉLECTION — ORGANISATION
INCUBATION NATURELLE ET INCUBATION ARTIFICIELLE
L'INDUSTRIE AVICOLE — MALADIES — PARASITES
COQS ET POULES — PIGEONS
DINDONS — PINTADES — CANARDS — OIES.

PARIS

LIBRAIRIE J.-B. BAILLIÈRE ET FILS

Rue Hautefeuille, 19, près du boulevard Saint-Germain.

1895

PRÉFACE

Les progrès des industries agricoles en France ont eu pour effet de diviser et de répartir les travaux dont l'ensemble constitue l'agriculture et l'élevage. L'élevage même en prenant une importance plus considérable, en s'inspirant des lois biologiques étudiées par les savants, s'est distribué parmi des spécialistes qui, au lieu de se charger de produire et de perfectionner des animaux de toutes espèces, se sont occupés à peu près exclusivement de la production d'un groupe déterminé.

Les éleveurs d'oiseaux doivent aujourd'hui connaître au moins dans leurs traits généraux les races

actuellement créées ou du moins les principales de ces races, ils doivent profiter de l'expérience déjà acquise par leurs devanciers pour ne pas risquer des tentatives infructueuses et c'est pour cela que les livres traitant des oiseaux de basse-cour peuvent leur rendre service.

Ce livre m'a été demandé par des personnes qui savaient l'intérêt que je porte à la détermination des types zoologiques d'oiseaux élevés dans les basses-cours, en vue de l'étude plus large de la variation dans l'espèce; ces personnes avaient confiance aussi dans la sincérité de mes opinions en matière d'élevage pratique et cette confiance ne sera pas déçue.

Nous avons divisé l'ouvrage en deux parties.

Dans la PREMIÈRE PARTIE, sont inscrites les notions générales nécessaires aux personnes qui s'occupent des oiseaux de basse-cour.

Sous le titre de *Classification*, nous avons cherché à expliquer par quelles ressemblances et par quelles dissemblances les oiseaux de basse-cour sont caractérisés, comment il est possible de les grouper en un tableau méthodique qui permette de se faire une idée plus nette de l'ensemble des races et des variétés.

L'organisation des oiseaux est exposée dans ses traits essentiels au point de vue des connaissances pratiques et sans aucun développement sur l'étude anatomique dont l'exposé eût été ici entièrement inutile. Les principes de la sélection ne doivent pas être ignorés et nous avons donné sur ce chapitre les renseignements que l'expérience des aviculteurs permet de considérer comme exacts.

Il était nécessaire de parler de l'*incubation* en général et surtout de l'incubation artificielle dont l'usage s'est beaucoup généralisé dans ces dernières années et c'est avec un soin tout particulier que cette question a été examinée. Les lecteurs pourront comprendre ce que l'emploi des appareils à incubation peut avoir d'avantageux, ils verront aussi qu'il ne faut pas s'attendre à des résultats aussi brillants que ceux dont la théorie fait espérer la réalisation.

Très rapidement nous avons traité de l'élevage des différents genres d'oiseaux de basse-cour, mais sans nous étendre complaisamment sur les détails dont quelques ouvrages d'agriculture sont quelquefois fournis au détriment des choses capitales. La nourriture principale des oiseaux de basse-cour est le grain, ils sont en outre à peu près omnivores; si

quelque régime plus particulier convient mieux à certaines espèces, nous avons pris soin de l'indiquer.

Depuis que les aviculteurs admettent dans les basse-cours des oiseaux dont le prix est souvent très élevé, la médecine vétérinaire spéciale a dû faire des progrès ; autrefois, les oiseaux malades étaient abandonnés à leur sort, mais actuellement la connaissance plus exacte de quelques-unes des maladies qui peuvent les atteindre et des remèdes qui peuvent les guérir permet de diminuer la mortalité ; dans un chapitre spécial nous avons traité de ces maladies, qu'elles soient de nature microbienne ou occasionnées par des parasites plus volumineux.

La Deuxième Partie est consacrée à la description des *espèces*, des *races*, des *variétés*. Nous avons cherché à rendre ces descriptions aussi claires que possible. Parfois il nous a paru intéressant de tracer le portrait d'une race actuelle d'après les descriptions d'auteurs anciens, afin de mieux faire remarquer combien les races se modifient par la domestication et comment l'éleveur peut diriger ces modifications.

Les coqs et les poules sauvages et domestiques,

européennes ou exotiques, sont passées en revue; il en est de même pour les principales races de pigeons, de dindons, de pintades, de canards et d'oies.

Bien des lecteurs apprendront ainsi à connaître beaucoup d'animaux domestiqués ou capables d'être domestiqués et dont l'existence n'est pas toujours signalée aux personnes qui sont le mieux en situation de s'occuper d'aviculture. Nous croyons sincèrement que l'on favorise l'activité intelligente en répandant le goût des applications de l'histoire naturelle et que cette activité aide au progrès de la richesse publique. C'est pour cela que nous espérons que ce livre rendra service.

Le mérite que les personnes indulgentes pourraient trouver à cet ouvrage ne revient pas à moi seul ; la connaissance des races de volailles ne s'invente pas, aussi j'ai dû recourir souvent aux descriptions ou aux avis de beaucoup d'auteurs compétents. J'ai consulté, entre autres, les écrits ornithologiques de Tegetmeier, soit dans *The Book of Poultry*, soit dans ses publications détachées, certains chapitres de Temminck, de Darwin, les ouvrages spéciaux d'aviculture publiés en Allemagne et parmi les

ouvrages français, ceux de Jacque[1], de Gobin[2], de la Perre de Roo[3]. Chaque fois que l'occasion s'est présentée, j'ai cité dans le texte le nom des auteurs consultés; c'est un hommage qu'il est agréable de rendre au travail de chacun.

M. E. Oustalet, assistant de zoologie au Muséum d'histoire naturelle, a bien voulu aussi, dans plusieurs instructives conversations, me donner son avis sur quelques sujets que sa compétence générale en ornithologie lui rendait familiers, il me permettra de lui exprimer ici mes remerciements bien sincères.

Un certain nombre de figures empruntées aux livres de Brehm[4], de Jacque, de Darwin, ont été mises à ma disposition. Plusieurs clichés m'ont été obligeamment prêtés par MM. Deyrolle et

[1] Jacque, *Le Poulailler*, *Monographie des poules indigènes et exotiques*, *aménagements*, *croisements*, *élevage*, *hygiène*, *etc.*, Paris 1858.

[2] A. Gobin, *Traité des oiseaux de basse-cour*, *d'agrément et de produit. Races*, *choix*, *élevage*, *ponte*, *engraissement*, *etc.*, 1873.

[3] La Perre de Roo, *Monographie des races de poules*, Paris, 1883 in-8, avec figures.

[4] Brehm, *La Vie des animaux*, *les Oiseaux*, édition française par Z. Gerbe, Paris.

Groult. Pour compléter l'illustration du livre, j'ai dessiné moi-même plusieurs figures, de sorte que l'aridité inévitable de certains passages sera tempérée par l'aspect des gravures. Les éditeurs ont compris la nécessité d'ajouter aux descriptions par la représentation des principaux types d'oiseaux de basse-cour, et nous les remercions de n'avoir pas négligé cette partie de l'exécution du livre.

Paris, le 31 Août 1894.

Remy SAINT-LOUP

LES OISEAUX DE BASSE-COUR

PREMIÈRE PARTIE

ÉLÉMENTS D'AVICULTURE

CHAPITRE PREMIER

CLASSIFICATION DES OISEAUX DE BASSE-COUR

Nous entendons ici par Oiseaux de basse-cour, les Poulets, les Pigeons, les Dindons, les Pintades, les Canards et les Oies. On pourrait, dans cette liste, retrancher un genre, en ajouter un autre, mais la discussion sur ce point n'a aucune importance. La basse-cour peut comprendre quelques volières et loger des Faisans, elle peut être désertée par les Canards qui passent leur vie sur l'étang ou la rivière, peu importe, nous constituons la basse-cour par l'assemblage des espèces précédentes, et ceci nous dispense de toute autre définition.

Chacun sait distinguer un Poulet d'un Pigeon, un Canard d'un Dindon, aussi, n'avons-nous pas à insister sur les caractères spéciaux de ces oiseaux.

Nous dirons seulement à titre de renseignement, que les Poulets sont rangés par les naturalistes dans le genre Gallus, qui fait partie de la famille des Phasianidés. Cette famille, avec plusieurs autres, constitue l'ordre des Gallinacés.

Les Dindons appartiennent au genre Meleagris. Ce nom est mauvais, comme nous aurons l'occasion de le faire constater dans la suite, mais il est consacré par l'usage et sous le titre de Méléagridés, les Dindons sont rangés dans la famille des Pénélopides.

La Pintade, dans la classification zoologique, prend place à côté des Poulets et des Paons dans la famille des Phasianidés, et tous ensemble, Poulets, Dindons et Pintades, sont de l'ordre des Gallinacés.

Les Pigeons forment la famille des Colombides, ils constituent un ordre spécial; ils ont toujours quatre doigts non réunis par des membranes. Trois doigts sont en avant, un en arrière, et tous ces doigts sont articulés au même niveau.

Les Oies et les Canards sont deux genres voisins de la famille des Lamellirostres. Ce nom vient de la structure du bec qui est garni sur les bords de petites lamelles transversales. Les Lamellirostres font partie de l'ordre des Palmipèdes, qui comprend les oiseaux aquatiques à doigts palmés.

Ces notions élémentaires sur les principaux genres d'Oiseaux de basse-cour sont ici suffisantes; mais s'il s'agit de distinguer les espèces, les races, les variétés, s'il s'agit de reconnaître un coq de Hambourg et un Coq Dorking, un Canard mandarin et un Canard carolin, un Pigeon culbutant et un Pigon bagadais, bien des gens seront embarrassés, et sur ce point, les renseigne-

ments fournis dans la partie spéciale de ce petit livre pourront être utiles.

Est-il possible de ranger les Poulets, les Canards, les Pigeons, etc., dans un ordre méthodique qui, dans chaque genre, fasse mieux ressortir l'enchaînement des aspects, qui permette de grouper ensemble les coqs de différentes races lorsqu'ils ont un air de famille ou une communauté d'origine? Je me suis proposé cette question en considérant que la fantaisie des éleveurs avait déjà créé un nombre considérable de races, sans aucune loi, sans aucune méthode, sans indication d'origine, et que, dans cette ménagerie trop variée, le public cherche en vain un fil d'Ariane pour se conduire et pour comprendre.

Une liste de noms sonores se dresse, le curieux demande naïvement si un Campine ressemble à un Hambourg, et le propriétaire, d'un air fin ou majestueux, répond que ces oiseaux sont tout différents. Avec complaisance il explique quelquefois d'où vient la différence, souvent aussi il se contente d'un haussement d'épaules. Le même curieux, ainsi étonné, croit devoir distinguer un combattant anglais et un black-breasted-red-game, il prend un Langsham pour un Cochin noir, il se perd, il ne peut saisir l'ensemble de la collection, l'intérêt qu'elle présente, il se dégoûte d'une exhibition qui lui fait l'effet d'un bric-à-brac désordonné, et c'est au détriment de l'aviculture.

Classifier c'est mettre en ordre et la Société d'acclimatation a fait, sur ma demande, quelques tentatives pour obtenir cette mise en ordre. Ces tentatives n'ont pas rencontré l'appui de la généralité des éleveurs ; quelques-uns cependant en ont compris l'utilité. Je

remercie, à cette occasion, M. Voitellier qui a bien voulu insérer dans son journal l'exposé des essais que j'ai tentés dans cette direction.

Une séance de la Société d'acclimatation a été consacrée, en 1890, à l'examen des propositions faites en vue d'arriver à une classification des races de Poules, en vue d'établir leurs origines, leurs affinités et pour simplifier la synonymie.

On a proposé pour cet objet l'étude comparée du squelette, les études monographiques indépendantes, et, enfin, le simple examen des caractères extérieurs des principales races.

Chacune de ces méthodes est excellente, mais elles ne sont pas également utiles pour la pratique, car la distinction des races présente d'un côté un intérêt scientifique, pour ainsi dire abstrait, et, d'autre part, un intérêt industriel.

Le programme d'études semble devoir différer dans l'un et l'autre cas. Si l'on doit en effet cataloguer les poules en n'admettant que les races zoologiques, c'est-à-dire établies sur la constatation de caractères anatomiques et morphologiques différentiels, il est probable que l'on n'inscrira qu'un très petit nombre de races représentées par une infinité de variétés. Il est de toute évidence que ce serait là une méthode rationnelle et véritablement scientifique et simple. Si, au contraire, on se contente de dresser une liste en consultant chaque éleveur qui présentera les individus des races qu'il a créées, on arrivera cependant à supprimer des synonymies, à fondre dans un même groupe des individualités qui diffèrent trop peu, à déterminer les caractères essentiels qui permettent le titre de « race nouvelle ».

C'est dans ce sens que se trouve la solution pratique.

La question d'affinité comprend en effet les relations d'origine; la généalogie des différentes races devra être suivie jusque dans l'antiquité et les dissertations scientifiques et littéraires sur le sujet pourront former des bibliothèques sans avancer beaucoup la question. Il ne faut pas perdre de vue que les importations, les acclimatations, les croisements ne datent pas d'aujourd'hui et qu'il est extrêmement difficile de déterminer la part qui revient, dans la formation des races, aux ancêtres qui ont habité l'Espagne ou le Maroc, l'Egypte ou l'Asie, la Grèce ou la vieille Bretagne.

Les anciens Grecs ne distinguaient guère que deux races de poules domestiques, les Poules de la grande espèce et les Poules de la petite espèce. Cette distinction serait loin de suffire aux aviculteurs modernes, mais peut-être les zoologistes ne seraient-ils pas éloignés de s'en contenter.

Le système d'idées qui fait dériver toutes nos races domestiques d'une seule race primitive sauvage n'est exact que sous certaines conditions. Il suppose en effet qu'une seule race a été domestiquée par les premiers représentants de l'humanité. Or ceci n'est pas établi, il est aussi raisonnable d'admettre qu'*une espèce sauvage s'est différenciée à l'état sauvage en de nombreuses races plus ou moins distinctes les unes des autres* et que par conséquent *des races déjà constituées et déjà éloignées du type commun primitif ont été domestiquées en différents points du globe.* La domestication et son influence n'ont donc pas été seules causes de la variété des aspects que nous constatons aujourd'hui, les variations se sont produites *en*

dehors de l'action de l'homme et avant lui et beaucoup de naturalistes sont restés éloignés de cette notion sur laquelle il m'a paru nécessaire d'insister.

Classification pratique. — La classification pratique ne pourra être établie que par des Congrès d'aviculteurs. Des travaux préalables devront être réunis pour être examinés par le Congrès et ces documents consisteraient surtout dans des feuilles questionnaires dressées par un comité spécial, distribuées aux intéressés et revenant avec les éléments d'une description précise des races. Le Congrès pourrait ainsi dresser une liste épurée en adoptant telle mise en ordre qu'il jugerait utile, car dès qu'il s'agit de système pratique c'est le point de vue immédiatement utile à l'industrie avicole qu'il s'agirait de faire prévaloir et non pas exclusivement le goût variable de l'amateur.

Au point de vue économique en effet les poules sont intéressantes à divers titres, soit qu'on les élève pour les manger, soit qu'on se propose de récolter leurs œufs, soit enfin que l'on considère comme provisoirement négligeables ces deux premiers avantages et que l'on cherche seulement à obtenir des variétés présentant des qualités indépendantes de la valeur en chair et en œuf.

Nous sommes immédiatement conduits à distinguer au point de vue pratique, des races de poules comestibles, des races de poules pondeuses et enfin des races d'agrément. Il est certain que la plupart des aviculteurs et des fermiers seraient très heureux de posséder des poules à la fois bonnes pondeuses et excellentes pour la table, mais en fait, les tendances au perfectionnement des races aboutissent très difficilement si l'on se propose d'atteindre à la fois deux ou plusieurs buts. On obtient

des moyennes, on n'otient pas ainsi de perfections. La démonstration de ces difficultés a été faite déjà par Daubenton à propos des moutons; elle n'est pas contestable non plus s'il s'agit des poules.

Le Poulet comestible doit utiliser, pour une croissance rapide et une augmentation maxima des parties charnues, toutes les substances nutritives qui lui sont fournies.

La Poule pondeuse, au contraire, doit transformer en œuf les substances alimentaires qu'elle absorbe.

La sélection et le régime ne doivent donc pas être les mêmes dans les deux cas et certainement les caractères généraux des deux races formées de cette manière deviendraient parfaitement distincts même à première vue.

Or il existe déjà des races de poules très réputées comme Poules comestibles, et certains éleveurs ont compris qu'il y avait avantage à produire ce qu'on appelle les races d'engraissement. Différents constructeurs ont imaginé des épinettes pour l'engraissement (fig. 1 et 2).

Nous nous dispensons d'apprécier la valeur de ces appareils, mais nous pouvons dire que l'immobilité favorise les résultats du régime.

Pour les races de Poules pondeuses, il semble que l'on ait moins cherché le perfectionnement; cela vient surtout de l'ignorance où nous sommes encore au sujet du produit exact de chaque race réputée bonne pondeuse. On connaît des poules qui font de gros œufs et des poules qui en font de petits, on sait généralement que les premières pondent des œufs en nombre moins considérable que les dernières, mais pour arriver à une estimation intéressante, il faudrait connaître non pas

le nombre, mais le poids des œufs fournis par une race définie, dans le cours d'une année, et en outre le rapport de ce poids avec celui de la nourriture donnée à l'animal.

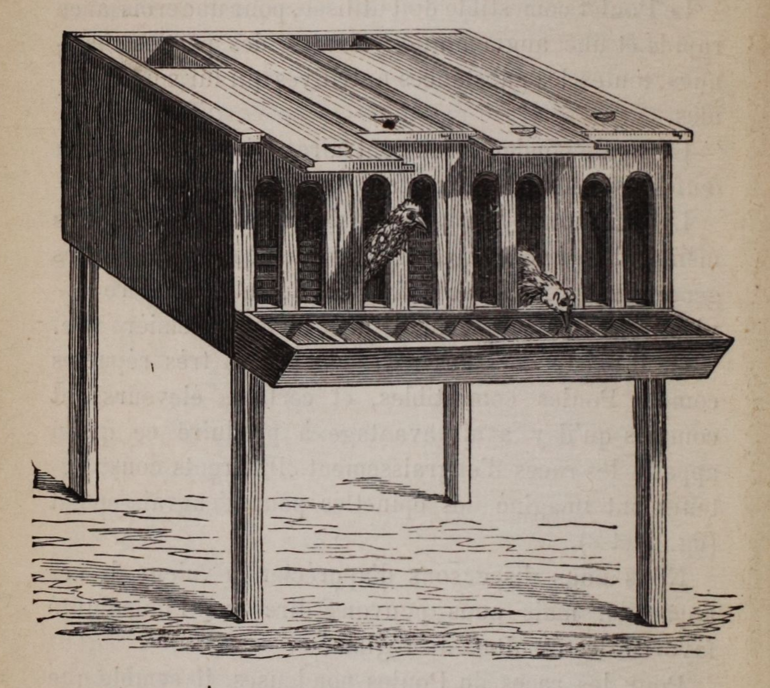


Fig. 1. — Épinette pour l'engraissement (modèle Voitellier).

Il faudrait pour éclaircir cette question quelques expériences soigneusement suivies, et des renseignements plus complets que ceux dont quelques écoles d'agriculture ou d'art vétérinaire ont commencé la collection.

Classification des races d'agrément. — Les races d'agrément sont en très grand nombre et la liste peut

s'augmenter encore si aucune règle ne vient présider à la tendance de l'aviculture dans cette direction. Les caractères de classification jusqu'ici adoptés ont à peu près la valeur de ceux qui permettraient de classer les

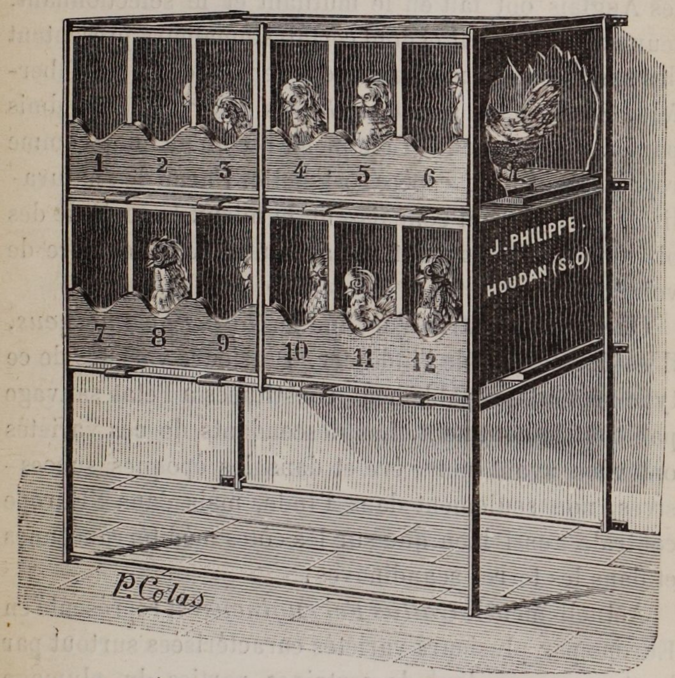


Fig. 2. — Épinette pour l'engraissement (modèle J. Philippe).

hommes d'après la couleur de leurs cravates et la longueur de leur habit.

On peut actuellement distinguer parmi la multitude des types existants certains exemplaires qui présentent les caractères qui les désignent comme des modèles. J'ai publié dans l'*Aviculteur* un essai de classification ayant pour objet un groupement de ces types modèles et je

reproduis ici sans profondes modifications les principaux passages de cette étude.

Le type qui nous paraît le mieux dessiné est le coq au plumage éclatant, à la crête simple et droite, dont les Anglais ont fait en le mutilant et le sélectionnant, leur coq de combat et dont certains amateurs présentent des spécimens approchants sous le nom de Coq d'Elberfeld. Son ancêtre serait le *Gallus Ferrugineus* admis par Darwin et que M. Tegetmeier reconnaît aussi comme représentant une espèce orignelle. Parmi les naturalistes français qui connaissent le mieux la zoologie des oiseaux, M. E. Oustalet partage aussi cette manière de voir [1].

Quelle fut la patrie d'origine du *Gallus Ferrugineus*, il est impossible de l'indiquer. Plusieurs variétés de ce type se sont propablement constituées à l'état sauvage par tout le continent. Les descendants de ces variétés ont vécu avant notre ère et dans les époques successives, non seulement dans l'Inde, mais dans l'Europe centrale aussi bien que sur les côtes méditérranéennes et dans les terres scandinaves.

Actuellement le *Gallus Ferrugineus* est représenté en Europe par plusieurs variétés caractérisées surtout par les tons rouge doré de certaines parties du plumage et par les reflets verts et bleus des parties noires. Ces oiseaux sont dépourvus de plumes blanches et le type à conserver doit en être parfaitement exempt. Le plastron est généralement noir, mais il peut être plus ou moins mélangé de teintes rousses.

[1] Les ossements fossiles découverts en France par M. Milne-Edwards semblent se rapporter au *Gallus Ferrugineus*.

De pareils spécimens se rencontrent en plusieurs pays de l'Europe comme aussi dans l'Indochine.

En France, les plus beaux échantillons se rencontrent parfois au milieu des volailles de fermes, mais d'autant plus purs que l'on s'enfoncera davantage dans les régions privées de grandes voies de communication. Là, en effet, les chances de croisement sont moindres, les individus de race cochinchinoise ou de race malaise n'ont pas pénétré et les mélanges n'ont pas été faits avec autant de déplorable facilité que dans les villes et les villages où l'aviculture est en honneur.

Un certain nombre de races classées et déterminées par les aviculteurs peuvent être groupées autour de ce type ; la forme, la couleur diffèrent peu, quoique l'étiquette suppose des origines éloignées. Ainsi, les combattants dorés et, à leur suite, toutes les variétés de combattants qui ont été créées par sélection ou chez lesquelles les influences de croisement passent inaperçues, tous ces oiseaux se rattachent au type Ferrugineus avec une tendance vers le type Malais dont nous aurons à parler.

Les types d'Elberfeld, des Ardennes, les chanteurs des Montagnes, les races Espagnoles et Italiennes se rangent autour du Ferrugineus. Les différences dans la couleur du plumage se rencontrent, celles de la couleur des tarses existent aussi, mais ces différences ne sont pas assez importantes pour masquer la relation de famille de ces oiseaux.

On trouve en effet, des Leghorn dorés de même plumage que le *Gallus Ferrugineus*. Les Coqs espagnols passent à ces nuances quand la sélection cesse d'intervenir, et plusieurs races noires présentent d'ailleurs la

même tendance. La couleur de l'oreillon n'est même pas une caractéristique immuable, et les éleveurs



Fig. 3. — Tête de coq espagnol [1].

savent combien il est difficile, dans certains cas, de maintenir l'oreillon blanc.

Nous sommes donc conduits à classer les spécimens

[1] D'après Darwin, *De la variation des animaux*, Paris, Reinwald.

précédents autour du *Gallus Ferrugineus* européen en distinguant :

1° Les races du Midi représentées par les Leghorn, qui sont Italiens, Espagnols (fig. 3), Andalous, avec des caractères accessoires de sous-races.

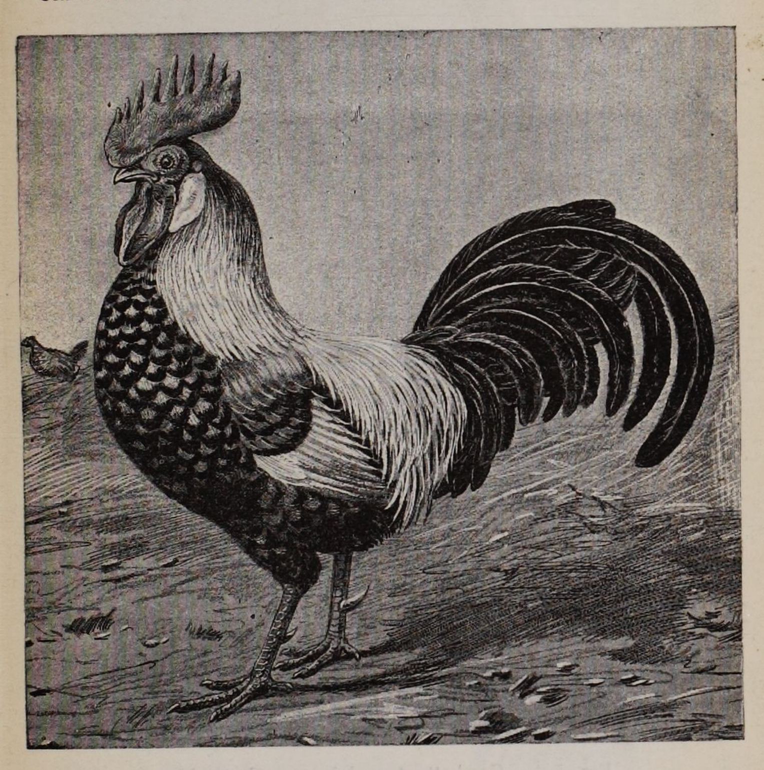


Fig. 4. — Coq de la race d'Elberfeld.

2° Les races du Centre représentées par le type Gaulois qui comprend les sous-races, Elberfeld (fig. 4), Ardennes, coqs de ferme.

3° Les races du Nord, représentées par le type

Anglais (fig. 5 et 6), et comprenant plusieurs variétés de combattants Anglais ou de combattants Hollandais.

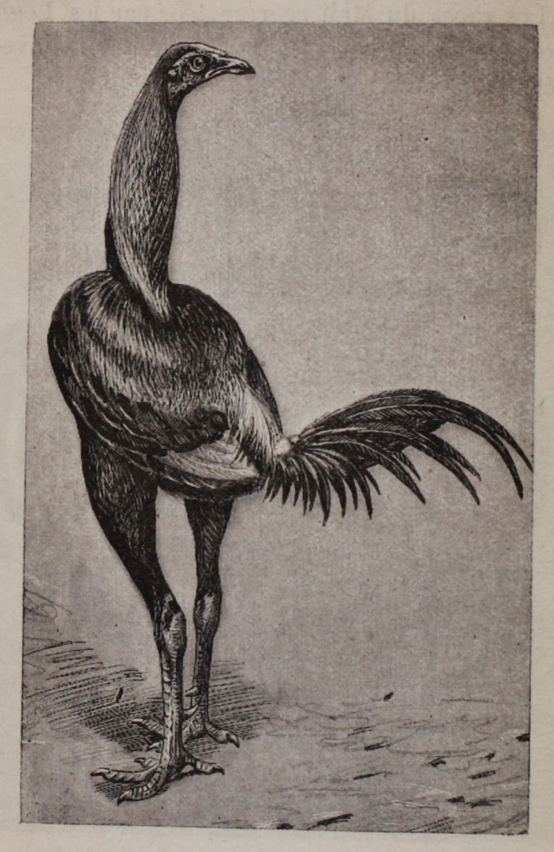


Fig. 5. — Combattant anglais, type de tendances.

Remarquons cependant ici, une influence des races Malaises.

Si nous considérons le type Gaulois dans les modifications du plumage et de la crête, nous lui adjoindrons :



Fig. 6. — Combattant anglais, type acquis.

Les races de la Bresse et celles de La Flèche (fig. 7) Ici encore, les croisements sont intervenus, car les La Flèche ont été considérés comme un produit des Padoue et des races Espagnoles; les Malais sont aussi soupçonnés d'être intervenus. Nous aurions donc dans le type de La Flèche, un point de jonction de la série Gau-



Fig. 7. — Tête de coq de La Flèche.

loise aux séries Padoue et Malais. Parmi les races dérivées du Gaulois, mais par croisement, il faut citer aussi les Dorkings.

Ainsi, de même que les altérations du Coq Gaulois ont donné les La Flèche, de même elles ont donné les



Fig. 8. — Tête de coq de Hambourg.

Dorking, de même aussi dans l'Est, elles ont donné les races dites de Hambourg (fig. 8).

Si l'on veut résumer les discussions qui se sont élevées autour des races de Hambourg et de Campine, on dira simplement que ces races sont le résultat d'élevages

et de mélange dans des types anglais et français. En dernière analyse, elles emportent surtout du sang de *Gallus Ferrugineus.*

Cependant, le groupe des Hambourg se distingue par la forme de la crête. La plupart des dérivés du type Ferrugineus présentent une crête simple et dentelée ; ici, nous rencontrons une crête épaisse et mamelonnée. Au moment où je rédigeais l'étude sur la classification des races, ces caractères me paraissaient fournir une objection sérieuse, mais depuis, il m'a été démontré que la crête simple pouvait dans une même espèce, se substituer à la crête double, et par conséquent la crête double des Hambourg ne constitue pas un indice de séparation originelle avec les Gaulois, mais plutôt l'indice d'un croisement avec une race à crête double peu développée.

Nous inscrirons donc les types précédents de la manière suivante.

Type Gaulois .	Coq de ferme.	Types obtenus par croisement.	Bresse.
	Ardennes.		La Flèche.
	Elberfeld.		
Type intermédiaire	Hambourg.		
	Campine.		
Type anglais. .	Combattants belges.		
	Combattants anglais.		

Une autre groupe assez remarquable est constitué par les Padoue, les Crève-Cœur et les Houdans (fig. 9).

Au premier abord il semble assez homogène et isolé, la conformation du crâne est très différente de celle que l'on rencontre dans le type Ferrugineus ; mais cette conformation paraît être en rapport avec la présence d'un appareil de plumage qui constitue la huppe de ces oiseaux. Or les dimensions de la huppe peuvent varier.

Cet ornement peut être très développé, très volumineux, ou former une petite touffe de plumes à peine visibles.



Fig. 9. — Tête de coq de race huppée.

On pourrait donc, dans la série Padoue, obtenir des oiseaux dépourvus de huppe, et qui dès lors se rattacheraient au type Ferrugineus, surtout par l'intermédiaire des La Flèche. On trouve en effet chez les La Flèche une disposition du crâne qui se rapproche de celle qui est caractéristique chez les Padoue, et en outre une

ıorme de la crête qui établit aussi un rapprochement. De telle sorte qu'à la suite des types dérivés qui renferment les La Flèche, nous pouvons inscrire une série divergente qui comprendra jusqu'aux Padoue et nous aurons les séries suivantes :

1re série	*2e série*	*3e série*
Gaulois	Bresse	Padoue
Elberfeld	Mantes	
Hambourg	La Flèche	
Combattants	Houdan	
	Crève-Cœur	

Enfin un groupe asiatique peut se former en réunissant les Cochinchinois ou les Shangaï, le coq Bankiva, le coq de Sonnerat, le Yokohama, le Malais.

Le type asiatique du Ferrugineus est certainement le coq Bankiva qui diffère en somme très peu du coq de Sonnerat. Que les Bantams de Java soient les nains de la série, tandis que les Cochinchinois en sont les géants, c'est évident, et il peut être admis que ces différences profondes ont été obtenues par la ségrégation aux dépens de plusieurs variétés de Ferrugineus Indiens. Le type primitif est clairement représenté par ce que nous appelons le coq Gaulois, et ce qui est surtout intéresssant, c'est de remarquer que cet oiseau se trouve aussi bien dans nos pays d'Europe que dans l'Inde. J'ai la conviction que, par seule sélection, on arriverait à créer en France aux dépens du coq Gaulois et sans croisements, des formes aussi aberrantes que le Cochinchinois et le Java. Aux éleveurs d'en faire l'essai. Quoi qu'il en advienne, nous compléterons les tableaux

précédents de la manière suivante qui donnera une vue d'ensemble :

- Type Ferrugineus.
  - Formes occidentales
    - Centrales et du Nord
      - Gauloise.
      - Hollandaise.
      - Allemandes.
      - Anglaises.
    - Méditerranéennes
      - Italiennes.
      - Espagnoles.
      - Minorques.
  - Formes orientales
    - Bankiva.
    - Yokohama.
    - Malaises.
    - Cochinchinoises.

Nous n'insistons pas sur les races de croisement représentées par les Dorking (fig. 10) par exemple qui sont un croisement Anglo-Malais, ni sur les Brahma qui sont un croisement Américo-Malais, pour ne pas compliquer les tableaux qui par la diversité des arrangements que nous avons dû adopter, montrent combien les mélanges sont intervenus, mais montrent aussi combien les types primitifs peuvent être réduits à un petit nombre de formes.



Fig. 10. — Tête de coq Dorking.

CHAPITRE II

VARIATIONS DU TYPE DANS LES PRINCIPALES RACES

En quoi les Coqs et les Poules des principales races diffèrent-ils entre eux ? Tout d'abord, on peut remarquer que les uns sont des animaux qui mesurent près de 80 centimètres de hauteur, tandis que d'autres atteignent à peine 25 centimètres. Pour le poids, on peut observer des différences de même ordre ; il y a donc des diversités considérables sous le seul rapport de la taille, l'espèce est donc ici variable dans des limites assez étendues, mais les autres caractères sont tels que les oiseaux aux deux extrémités de la série sont bien évidemment des Coqs et des Poules au même titre les uns que les autres et que rien n'empêche de les considérer comme de même origine.

La couleur est aussi extrêmement variable, mais les couleurs essentielles sont le jaune plus ou moins orangé, le noir et le blanc. Ces couleurs peuvent être mélangées sur le même individu ou séparées sur des individus différents et cela dans une même race. Ainsi dans les Leghorn, on a fabriqué des spécimens noirs, des spéci-

mens blancs et d'autres dorés en partie. Certains cochin chinois sont entièrement blancs. Les éleveurs ont pris quelquefois comme caractéristique d'une race, la disposition des taches colorées sur une plume déterminée. Ainsi chez les Hambourg, la plume doit être noire, marquée d'un disque noir ; chez d'autres types les lancettes doivent être diversement rayées de noir sur un fond doré. On peut dire que toutes les nuances dérivées du jaune orangé, du noir et du blanc et de leurs combinaisons, ont été obtenues. Quant au vert, au bleu et aux reflets métalliques, ils semblent dus à des phénomènes de décomposition de lumière, à des jeux d'irisation sur les barbes des plumes plutôt qu'à un pigment spécial. Avec une paire de poulets multicolores, on pourrait, avec de la patience arriver à obtenir des individus de toutes les nuances dans la gamme rousse, brune, noire, grise et blanche. Les pigments franchement verts, c'est-à-dire décomposables en un élément jaune et en un élément bleu semblables à ceux qui se rencontrent, par exemple, chez les Perroquets, semblent ne pas se produire dans le plumage des Poules et des Coqs.

D'autres modifications ont servi encore à caractériser certaines races. Par exemple, la forme de la crête qui est tantôt simple, droite et dentelée comme chez les Leghorn, tantôt rudimentaire comme chez les Malais, tantôt extrêmement volumineuse et mamelonnée comme chez les Hambourg et surtout chez les Red-Cap. Ainsi les caractères qui servent à juger les types de volailles de luxe sont tous extérieurs et variables ; l'amateur devra donc porter son examen sur les dimensions, la couleur du plumage et des pattes, la forme de la crête, pour vérifier si sur tous ces points l'oiseau est conforme

à ce code dont chaque chapitre constitue pour les aviculteurs les caractéristiques des races.

Tout ce code est conventionnel, il n'a ses causes que dans les accommodements du hasard, avec le goût des éleveurs. Si une centaine de races sont actuellement admises sous des signalements inscrits, il pourrait tout aussi bien exister plusieurs autres centaines de races sous des signalements très différents. Si donc l'aviculture de fantaisie peut indéfiniment varier ses productions, elle devra cependant, dans son intérêt même, se restreindre à quelques types choisis parmi les plus précieux, autrement il viendra un moment où personne ne se résoudra à suivre les éleveurs dans leurs créations, et ne pas les suivre, c'est ruiner l'intérêt commercial qui est la principale raison d'être de l'aviculture d'amateur.

Si les concours spéciaux doivent réellement encourager une industrie intéressante, il ne faut pas que le programme des races puisse s'étendre indéfiniment, il est nécessaire surtout que le nombre des variétés de luxe soit limité, et qu'une plus large place soit faite à l'aviculture plus directement utile qui se propose le choix des races comestibles et des races pondeuses. Ici surtout une réforme s'impose. L'Etat ne doit pas seulement récompenser l'amateur riche qui peut exposer des sujets conformes au code du Langshan Club, aux manies d'un juge qui mesure le mérite des oiseaux à la longueur millimétrique d'une plume de l'aile, mais l'Etat doit aussi trouver un moyen de récompenser le cultivateur qui s'efforce de livrer à la consommation des poulets et des œufs de bonne qualité et à un prix satisfaisant pour lui et pour le consommateur. Cette partie

de la question avicole est souvent négligée parce que le petit producteur est submergé dans la puissance de l'amateur ou de l'éleveur qui visent les prix du concours.

En matière d'aviculture les grands concours découragent plus qu'ils n'encouragent l'industrie de l'élevage. Les cultivateurs en donnent la preuve puisqu'ils ne prennent pas la peine de se déranger. Le dernier concours général du palais de l'industrie était à ce point de vue absolument pitoyable ; à part quelques spécimens hors ligne fournis par les aviculteurs éminents, la masse des animaux exposés par les petits éleveurs indiquait l'ignorance ou l'indifférence générale en matière de progrès dans cette branche de l'agriculture.

CHAPITRE III

SÉLECTION, PRINCIPES SPÉCIAUX

Sélectionner signifie choisir ; l'éleveur d'oiseaux de basse-cour, comme tous les éleveurs, doit savoir choisir, et se bien pénétrer de l'idée que, s'il se dispense de ce soin, sa basse-cour, ses volières, ses pigeonniers ne produiront rien qui vaille.

Le premier choix à faire est celui qui est en rapport avec les conditions dans lesquelles se trouve l'installation avicole. Que l'éleveur ne cherche pas à soigner des espèces étrangères au pays s'il n'est pas en état de faire les coûteuses expériences de l'acclimatation, qu'il regarde autour de lui dans la région et qu'il se décide pour les espèces qui réussissent ordinairement. Je parle ici de l'agriculteur qui veut tirer un bénéfice de son exploitation et non de celui qui peut consacrer des économies à des essais aléatoires et dont le rapport est conditionnel.

L'espèce à élever étant déterminée il faut acquérir les premiers sujets et ici le choix ne se fera pas sans le conseil des gens expérimentés, sans la lecture des livres consciencieux, ou sans l'idée bien nette du but à atteindre.

S'il s'agit d'oiseaux de basse-cour, ceux qu'il faut adopter sont ceux qui, par leur qualités actuelles se rapprochent déjà de l'idéal rêvé. La sélection telle qu'on l'entend ordinairement n'intervient que lorsque ces premiers sujets se sont reproduits. Ici on doit faire un triage, et conserver à la meilleure place les plus parfaits des produits; mais il ne faut pas, comme on l'a dit souvent, sacrifier les sujets imparfaits à moins qu'ils ne soient absolument difformes. Ces sujets moins beaux seront élevés à part, ils se reproduiront et parmi leurs rejetons pourront apparaître des échantillons irréprochables qui seront utilisés pour des croisements avec les rejetons du premier choix.

Ceci généralement n'est pas enseigné, c'est dommage, parce qu'il arrive en effet que des animaux ne reproduisent pas immédiatement leurs caractères de perfection. Ces caractères n'apparaissent qu'à la deuxième ou troisième génération et, en supprimant les sujets médiocres de première génération, on se prive de la chance de voir reparaître d'excellents spécimens.

L'observation de ces principes aura un autre avantage Il arrive, en effet — c'est du moins l'avis de beaucoup d'éleveurs compétents — que des animaux trop voisins de sang finissent par dégénérer. Les alliances avec les individus de même race, isolés d'abord dans la basse-cour de deuxième catégorie, auront donc l'avantage de renouveler le sang, suivant l'expression consacrée.

Il ne faut pas poursuivre à la fois la réalisation de deux qualités dans une même race. S'il s'agit d'obtenir des individus au plumage éclatant, ne cherchons pas en même temps à obtenir une race pondeuse hors ligne; ces résultats seront atteints successivement beaucoup

plus vite que simultanément. Une fois la qualité essentielle fixée et bien fixée, ce qui ne s'obtient qu'avec beaucoup de patience, on peut chercher à ajouter une autre qualité par un nouveau triage des sujets qui présentent le plus de dispositions. Tout le succès de la sélection est dans cette méthode.

Si accidentellement, dans une série d'animaux sélectionnés, il se produit un spécimen remarquable à certains égards, mais éloigné du type recherché, il faudra l'isoler et en faire le chef de file d'une autre variété, mais le traiter vis-à-vis du groupe primitif comme un animal profondément défectueux. La plupart des variétés nouvelles et remarquables n'ont en effet pas été obtenues d'une autre manière. Un éleveur avisé doit deviner si un échantillon que le hasard lui donne peut être amélioré dans une direction nouvelle, et devenir le point de départ d'une race inédite, mais il faut ici autre chose que la science de l'élevage. il faut le flair du commerçant et surtout le talent d'affirmer et de démontrer que la nouvelle race est entre toutes la plus admirable et la plus précieuse. Il y a là tout un côté de l'aviculture que nous n'avons pas à examiner, mais dont le succès pratique dépend beaucoup ; la vogue et la mode font la fortune des uns et la ruine des autres. L'art de conduire cette mode appartient à quelques-uns, mais les plus prudents feront bien de se contenter de produire des types parfaits dans les races admises. En aviculture, le type parfait est presque toujours conventionnel, et quelquefois on peut se demander quel est l'étrange sentiment de l'esthétique qui a déterminé cette convention.

La sélection ou plutôt le jugement sont encore nécessaires dans une autre direction. Nous avons parlé

du choix de la race en raison du climat, des spécimens de début, de la sélection parmi les rejetons, il faut aussi insister sur le choix de la saison pour l'élevage.

Les oiseaux domestiques pondent pendant la plus grande partie de l'année et se montrent disposés à couver pendant le même temps. L'emploi des couveuses artificielles a généralisé encore cette habitude de faire des couvées en toutes saisons. Il y a là évidemment un contre-sens. La croissance, la précocité des animaux sont en rapport non seulement avec l'abondance et la qualité de la nourriture, mais aussi avec l'influence des saisons. A l'état sauvage la plupart des oiseaux se reproduisent au printemps, c'est donc le printemps qu'il faut choisir exclusivement pour la reproduction. Un éleveur qui se conformerait à cette observation ne tarderait pas à posséder des races supérieures aux autres. Sous prétexte d'obtenir des plus-values par la production d'oiseaux bons pour la vente à des époques anticipées l'éleveur fait des incubations pour ce calcul. La chose n'a pas d'inconvénients si les sujets ainsi produits sont destinés à la broche, mais il n'en est plus de même s'ils doivent servir à perpétuer la population de la basse-cour. Parmi les sujets nés hors de saison il se peut fort bien qu'il s'en trouve de beaux et l'on hésitera à les livrer au cuisinier ; aussi pour n'avoir pas la tentation de les garder vaut-il mieux ne pas les faire naître.

Les conseils que nous donnons ici sont applicables aux différentes spécialttés de l'aviculture ; ils ont leurs points de départ dans l'observation des lois naturelles qu'il est en général difficile de mépriser autrement qu'à ses propres dépens.

La sélection intervient encore lorsqu'on s'est hasardé

à faire des croisements. En ce cas elle devient extrêmement difficile et les résultats en seront des plus incertains. A moins d'avoir une grande expérience et une connaissance parfaite des races que l'on croise, on s'expose à de graves mécomptes. L'histoire des résultats des croisements est loin d'être faite : risquer des tentatives c'est courir une chance, et s'il s'agit d'élevage pratique les incertitudes doivent être éloignées. Les amateurs peuvent essayer des croisements, mais leur œuvre ne sera réellement utile que s'ils tiennent un registre exact des résultats bons ou mauvais qu'ils auront obtenus.

Ce serait un titre très honorable pour l'aviculture française que celui d'avoir éclairci les lois de l'influence de croisement. Il suffirait de centraliser les résultats fournis par quelques amateurs consciencieux et patients pour réaliser une œuvre non seulement du plus haut intérêt scientifique mais d'une valeur incontestable pour les applications.

Les aviculteurs se décideront un jour à tenir des livres d'origine et de généalogie, à noter leurs observations et en définitive ce sera pour le plus grand profit de leur industrie. Malheureusement en matière d'industries agricoles, il nous faut généralement l'exemple des étrangers pour nous décider au progrès; les gens de nos campagnes admettent difficilement de prendre un soin qui n'est pas immédiatement payé; les plus intelligents se décideront.

CHAPITRE IV

ORGANISATION DES OISEAUX. NOTIONS ÉLÉMENTAIRES

Le programme que nous nous sommes tracé ne comporte pas l'étude anatomique des oiseaux de basse cour, cette étude n'a pas une grande importance pour la pratique usuelle de l'élevage, mais quelques termes doivent être expliqués pour faire comprendre ce qui sera relatif aux maladies qui atteignent ces animaux et aussi pour rendre plus claire la description des races et variétés.

Le corps des oiseaux est couvert de plumes, c'est-à-dire de productions cornées assez semblables par leur nature aux poils, aux ongles, au sabot des mammifères. En effet, toutes ces productions prennent naissance de la même manière par rapport à l'organisme. On distingue dans une plume la partie plantée dans la peau qui se prolonge à l'extérieur en forme de tuyau et à laquelle on donne le nom de *hampe*. C'est cette portion que l'on taille en pointe lorsqu'on se sert, pour écrire, d'une plume d'oie. Cette hampe se rétrécit et devient effilée, elle est appelée *tige* dans la portion qui est ornée de

chaque côté de ces prolongements souples et brillants que l'on nomme *barbes* ou *barbules*.

Chaque plume présente donc une hampe, une tige et des barbules. Si la plume est grande et rigide on lui donne le nom de penne, si elle est petite et floconneuse elle constitue le duvet.

Les grandes pennes de l'aile sont appelées rémiges, celles de la queue sont appelées rectrices. L'aile osseuse et charnue présente trois portions qui correspondent au *bras*, à l'*avant-bras* et à la *main*. Les rémiges implantés sur l'avant-bras sont les *rémiges secondaires*, ceux qui sont portés par la main sont des rémiges *primaires*. Ainsi donc, une aile ouverte, les rémiges primaires sont au bord extérieur, les rémiges secondaires sont plus internes. Les hampes des rémiges des ailes sont cachées par des plumes plus courtes qui constituent la *couverture des ailes*.

Examinons maintenant la tête d'un poulet, nous remarquons le bec qu'il est inutile de décrire, les yeux, qui sont abrités par deux paupières, dont l'inférieure est surtout mobile et l'oreille, ou plutôt l'ouverture de l'oreille plus ou moins dissimulée sous les plumes ; deux petits lobes charnus appelés *oreillons* sont situés dans le voisinage. Des excroissances charnues forment la *crête* dont la disposition est variable; les *barbillons* qui sont généralement plus développés chez le coq que chez la poule pendent au-dessous du bec sous forme de deux prolongements minces à bords arrondis.

Les pattes sont formées de quatre doigts chez certaines variétés, de cinq doigts chez d'autres, la portion recouverte d'écaille qui surmonte les doigts se nomme *tarse*. Les aviculteurs désignent assez souvent sous le

nom de cuisse une région qui en réalité est la jambe du poulet. Ce que les enfants ou les cuisinières appellent le *pilon* représente le mollet du poulet soutenu par l'os de la jambe, quant à la cuisse, elle est située entre le corps et ce pilon, elle est charnue, mais moins arrondie. Dans les descriptions nous désignerons indifféremment ces parties sous le nom de cuisse ; elles sont toujours emplumées. Certaines variétés de coqs et poules portent des plumes sur les tarses et sur les doigts, et ceci montre une fois de plus l'analogie qu'il y a entre les plumes et les écailles, et le remplacement possible d'une de ces formations par l'autre.

Ces quelques mots suffisent pour la description externe des oiseaux de basse-cour. Parmi les organes quelques-uns doivent être indiqués d'une manière très sommaire.

Quand on coupe le cou à un poulet, on tranche à la fois, la peau, les muscles, la trachée, l'œsophage, la colonne vertébrale, les artères des carotides et des veines.

La trachée apparaît alors comme un tube qui reste béant qui est blanc jaunâtre, et comme cerclé de petites pièces cartilagineuses. Ce tube aboutit d'une part au pharynx ou arrière-bouche, et d'autre part à l'appareil respiratoire. L'œsophage aussi a la forme d'un tube, mais flasque, rosé et sans portions cartilagineuses. Il va de l'arrière-bouche à l'estomac, se dilate en une poche qui est le jabot; cette poche est facile à reconnaître sur un animal vivant qui vient de manger, elle forme une dilatation à la base du cou, et l'on sent très bien, au toucher, sa place et sa forme. Chez les pigeons le jabot prend un très grand développement.

Après avoir formé le jabot, l'œsophage se dilate en une poche qui est l'estomac, puis disparaît dans une masse musculaire, très dure, d'un rouge sombre à reflets nacrés qui est le gésier ou estomac broyeur. L'intestin part de l'estomac et aboutit au cloaque, c'est-à-dire à la région du corps où débouchent aussi les organes urinaires et ceux de reproduction.

La poule ne possède qu'un seul ovaire qui est le lieu de formation du germe et du jaune de l'œuf. Le blanc de l'œuf est formé, dans un canal appelé oviducte, pendant que le jaune chemine vers l'extérieur; enfin la coquille se forme dans la région que l'œuf occupe, immédiatement avant la ponte.

Nous n'étendrons pas davantage la description des organes qui a été faite maintes fois dans des ouvrages spéciaux [1].

[1] Voy. A. Chauveau, *Traité d'anatomie comparée des animaux domestiques*, 4e édition revue et augmentée avec la collaboration de S. Arloing, Paris, 1890.

CHAPITRE V

L'INCUBATION NATURELLE ET ARTIFICIELLE

Il paraît évident au premier abord que l'incubation naturelle est celle qui donne les meilleurs résultats; encore faut-il définir ce qu'on entend par l'incubation naturelle. Nous transcrivons ici une partie d'une petite étude que nous avons publiée il y a quelques années dans l'*Acclimatation*[1], sur ce sujet.

L'opération qui consiste à enfermer une poule dans un panier contenant de la paille et des œufs n'a rien de naturel, elle donne des résultats médiocres et très inégaux, en face desquels les résultats de l'incubation par les appareils chauffés sont quelquefois brillants. L'incubation est naturelle quand la poule livrée à elle-même fait son nid, prend son temps pour pondre les œufs qu'elle doit couver, reste libre pendant la durée de l'incubation d'aller à la recherche de sa nourriture et de revenir au nid quand bon lui semble. « Quand bon lui semble » est exact; l'instinct de l'animal supplée à

[1] Journal l'*Acclimatation*, Emile Deyrolle, Paris.

toutes les études que nous sommes obligés de faire pour imiter l'ordre de la nature, et grâce auxquelles nous parvenons quelquefois à une réussite approchée.

Laisser les poules couver à leur guise suffisait autrefois à nos paysans, mais le désir de produire davantage modifia les procédés. D'abord on inventa de faire couver à une poule non pas ses œufs, mais des œufs de toutes provenances; on les choisissait aussi frais que possible, et la couveuse enfermée suivant les préceptes, dans une chambre obscure, arrachée du nid à certaines heures pour être admise à manger et à boire, amenait à l'éclosion à peu près la moitié des poussins. Huit jours après l'éclosion on voyait trotter derrière la poule quatre ou cinq petits poulets étiques. Ce fut alors le triomphe de la véritable incubation artificielle. On réinventa ce que les Chinois et les Egyptiens avaient dès longtemps pratiqué; on pouvait chauffer à la fois non plus douze ou vingt œufs, mais des centaines d'œufs.

En fait, l'incubation artificielle donne aujourd'hui d'assez bons résultats pour que l'industrie avicole s'adonne à ce procédé, et pour que l'on cherche à perfectionner encore par l'étude du détail cette méthode de production rapide et économique des poulets.

C'est en cherchant à imiter l'incubation naturelle que l'on est parvenu à faire éclore des poussins artificiellement; ce sera en examinant avec plus d'attention ce qui se passe dans la nature, que l'on arrivera à supprimer peu à peu les défectuosités des appareils ou de leur emploi. Nous parlerons donc de l'incubation naturelle telle que nous l'avons définie précédemment.

Incubation naturelle. — La poule en liberté pond ses œufs dans un endroit retiré, sous un buisson où elle

peut se dissimuler ; cette précaution est dictée par la crainte du danger, la poule obéit, comme la plupart des animaux, à l'instinct qui les pousse à cacher leur progéniture. On a observé ce fait et on en a conclu que l'obscurité était nécessaire au succès de l'incubation. La conclusion n'est pas exacte.

Le souci du danger domine dans le choix de la cachette bien plus que le besoin d'avoir un nid de forme ou de nature spéciale. Ce nid est établi à terre ou au fond d'un grenier à foin, dans un endroit frais ou dans un endroit sec. Le coq ne reste pas étranger à la confection du nid, il aide sa compagne à creuser légèrement la terre, à réunir les feuilles ou les herbes mortes, à niveler la paille bourrue. Pendant l'incubation, il approche souvent, appelle la poule, la décide à sortir et lui donne à manger. Ceci est à l'encontre des prescriptions des bonnes femmes qui recommandent d'éloigner les couveuses du poulailler, pour éviter qu'elles ne soient troublées ; ce qui n'empêche pas les excellentes ménagères de déranger chaque jour les pauvres bêtes, beaucoup plus que ne le ferait un régiment de coqs.

Avant de se décider à couver, la poule pond ordinairement autant d'œufs qu'elle en peut couvrir, de neuf à douze suivant sa taille ; un plus grand nombre, si, plus âgée, elle a pris un volume plus considérable, mais jamais elle n'entreprend d'elle-même ces corvées maladroites qu'on lui impose, en vain d'ailleurs, de conduire à l'éclosion deux douzaines d'œufs.

Les œufs sont-ils dès le début chauffés constamment et d'une manière régulière ? Non, dans les premiers jours l'assiduité de la mère est très relative, elle se lève souvent, reste des heures à picorer, surtout si la tempé-

rature est élevée, et c'est seulement la nuit qu'elle ne quitte pas le nid.

On a cru observer que la couveuse retourne ses œufs soir et matin, c'est une erreur ; en réalité, elle les déplace ramenant au centre ceux qui sont à la périphérie. Elle accomplit cette manœuvre en se levant un peu, tirant en dessous d'elle avec son bec les œufs les plus éloignés, puis tournant sur elle-même, elle agit de la sorte sur tout le bord du nid. Ces observations que chacun peut faire avec un peu d'attention ne sont pas à négliger.

La durée de l'incubation est de dix-neuf à vingt et un jours, et généralement tous les petits éclosent et viennent à bien.

Dans les derniers temps, la couveuse redouble d'assiduité, au jour même de l'éclosion elle craint manifeste ment pour ses petits le moindre refroidissement.

Il est inutile d'insister pour faire comprendre l'infériorité du procédé qui consiste à placer sur des œufs une couveuse captive.

C'est en observant des poules captives que l'on a déclaré que la couveuse était une bête malade et vraiment elle devait l'être.

Incubation forcée. — Un grand nombre de cultivateurs ou d'amateurs de volailles n'ont pas les installations qui permettent de laisser les poules couver en liberté. Il faut pour cela des enclos très vastes et très peuplés. D'autre part, l'usage des couveuses artificielles n'est pas encore très répandu dans les campagnes ; l'incubation forcée est donc et sera encore employée. Que les couvoirs soient alors installés non pas dans un coin obscur et froid, mais dans une pièce où la température

soit moyenne. Les couveuses qui restent obstinément sur les œufs n'agissent ainsi la plupart du temps que par la sensation qu'elles ont du froid extérieur, et nous expliquerons plus loin qu'il est de toute nécessité que les œufs ne soient pas constamment sous la poule.

Il n'y aura aucun inconvénient à ce que, chaque jour si la température est douce, les couveuses soient laissées en liberté, même hors du couvoir, pendant une demi-heure environ. Le dix-neuvième jour la couveuse ne sera dérangée sous aucun prétexte jusqu'à la fin de l'éclosion. Il convient à ce propos de signaler un autre inconvénient du procédé habituel. On place ordinairement les couveuses dans des paniers, dans des caisses, dans des demi-tonneaux garnis de paille, de sorte qu'au moment de l'éclosion la pauvre bête est mal à l'aise pour faire place aux petits, qui en outre, ne peuvent essayer leurs premiers pas avant que toute la famille n'ait subi les horreurs et les angoisses d'un déménagement.

Pourquoi ne pas placer les œufs à terre, sur le sable propre, en formant un nid avec un peu de paille; la couvée réussira tout aussi bien, sinon mieux, on évitera la casse des œufs qui se produit quand on remet la poule dans sa prison ou quand on l'en tire; de plus, les petits pourront vivre deux ou trois jours sans être maladroitement serrés dans aucune main, et si la mère veut les conduire en dehors du foyer de vermine qui s'est établi dans le nid, elle a toute liberté pour le faire.

Dans tous les poulaillers il existe un certain nombre de poules bonnes couveuses, que l'on apprend bien vite à connaître, et qu'il faut charger, en raison de la douceur de leur caractère et de leurs allures, des soins de la ma-

ternité. En général, et quoiqu'on en ait dit, les poules de toutes races couvent, mais elles ne couvent que lorsque les conditions d'incubation sont convenables, quand à force de patience on est arrivé à trouver le climat, la nourriture, les dispositions de local qui leur conviennent. C'est ainsi que certains aviculteurs ont obtenu la ponte et la couvée de la part d'oiseaux exotiques, quand d'autres éleveurs, moins habiles déclaraient la chose impossible ; néanmoins, dans la pratique, il est bon d'attendre que les expériences soient faites et de profiter des indications acquises sous un climat et dans et une localité donnée. On sait qu'en général les poules de race Cochinchinoise et celles de race Brahma-Poutra couvent mieux que la plupart des autres. Leurs grandes dimensions, leur plumage moelleux les rendent capables de mieux abriter les œufs et les poussins ; aussi on les emploie souvent pour ces fonctions.

L'incubation naturelle et l'incubation forcée peuvent rendre des services dans les fermes où l'élevage des volailles est secondaire et dans les propriétés où sont établies des basses-cours de luxe, mais lorsqu'il s'agit d'exploitation industrielle, l'incubation artificielle n'est pas d'un usage négligeable. L'expérience que donne la pratique vaut mieux que tous les enseignements, aussi les avis que nous inscrivons ici s'adressent-ils surtout aux débutants.

Incubation artificielle. — Avant d'exposer les procédés et les conditions de l'incubation artificielle, il faut dire quelques mots de l'œuf.

Tout le monde sait reconnaître, dans un œuf, le jaune, le blanc et la coque. Le jaune, qui est situé comme on sait au centre de l'œuf, prend la forme d'une sphère

que l'on appelle sphère vitelline; la substance jaune s'appelle aussi le vitellus. Le blanc d'œuf entoure le vitellus, il en est séparé par une fine membrane que l'on désigne sous le nom de membrane vitelline, le blanc est nommé quelquefois glaire ou albumine.

Une autre membrane sépare le blanc de la coquille, elle est nommée membrane coquilière.

C'est dans le jaune de l'œuf que se trouve le germe, la cellule qui, en se modifiant et en se développant à la suite de la fécondation formera la première ébauche de l'embryon. Par suite de l'inégale densité des différentes portions du vitellus, le germe se trouve toujours à la partie supérieure de la sphère jaune et par conséquent dans un plan éloigné de celui sur lequel un œuf repose quand il est placé sur une table ou à terre. L'aviculteur n'a pas besoin de connaître plus de détails sur la structure de l'œuf; qu'il sache encore que la coque est calcaire et poreuse et les notions élémentaires essentielles lui seront acquises.

Je cite maintenant des extraits d'un article que j'ai écrit sur ce sujet dans la *Revue des Sciences naturelles appliquées* (février 1891).

Un fait principal et universellement connu est celui de l'influence indispensable de la chaleur pour commencer et entretenir, dans un œuf fécondé, les actions vitales qui se manifestent par le développement de l'embryon. Après la ponte, les cellules initiales de l'embryon sont à l'état de vie latente; c'est du moins ainsi que l'on définit l'état de repos fonctionnel de ces cellules. Un certain travail s'est déjà opéré dans ces cellules, mais ce travail n'aboutira à rien de plus sans l'influence de la chaleur.

L'élévation, à un certain degré, de la température des cellules formatrices et nutritives, détermine leur activité. Cette activité est en somme une forme de mouvement en relation directe avec cette force extérieure, la chaleur. Une fois le mouvement déterminé, l'embryon se constitue par multiplication des cellules, et cela aux dépens de matériaux nutritifs accumulés dans l'œuf.

Sans chercher ici la cause des différenciations organiques que l'on explique par la force héréditaire, nous pouvons constater que deux causes entrent en jeu pour produire l'évolution : l'une est représentée par la chaleur, l'autre par les matériaux nutritifs. La cause extérieure doit-elle agir constamment pour fournir une impulsion uniforme et continue au mouvement vital, ou bien doit-elle agir d'une manière intermittente pour permettre l'action des phénomènes d'assimilation ?

A priori, si l'on s'en rapporte aux expériences de physiologie générale, on dira contre l'opinion vulgairement admise que, dans la vie embryonnaire, les activités vitales produites par la chaleur extérieure et celles qui dérivent de la nutrition doivent se succéder et non se surajouter, et que, par conséquent, l'embryon pour se développer ne doit pas être soumis à une température absolument constante.

Cette proposition, contestable tant qu'elle ne s'appuie que sur des déductions théoriques, prend une réelle valeur si l'on observe les faits d'expériences instituées, ou même par la seule observation attentive de l'incubation naturelle.

En fait, il arrive souvent lorsque les œufs sont soumis à l'incubation artificielle, que le sac vitellin n'est pas retiré dans l'abdomen au moment où le poussin devrait

éclore. Cette constatation, désagréable pour l'aviculteur, a été faite par des savants qui ont recherché les causes de l'anomalie, et diverses explications ont été données pour en rendre compte. M. le professeur Dareste, qui a traité avec une haute compétence de bien des questions de ce genre, attribue le défaut de pénétration du jaune dans la cavité abdominale à la formation d'adhérences contractées par l'enveloppe du sac avec l'allantoïde. Ces adhérences elles-mêmes sembleraient dues à l'immobilité de l'œuf pendant l'incubation.

Dans la généralité des cas, les adhérences m'ont paru assez faibles pour être détruites par l'interposition d'une goutte d'eau tiède et je les ai vues se produire dans des œufs qui avaient été régulièrement retournés pendant l'incubation. Souvent encore j'ai pu constater l'incomplète absorption sans la moindre adhérence. Il m'a donc semblé, sans pour cela méconnaître les inconvénients de l'immobilité des œufs, que le défaut de pénétration du jaune devait avoir une autre cause. On a d'ailleurs mal interprété les enseignements fournis par les recherches de M. Dareste; certains inventeurs ont imaginé des appareils destinés à marquer les œufs aux deux extrémités d'un petit axe, pour que dans la pratique il fût possible de placer les œufs deux fois par jour dans des positions absolument opposées. C'était encourager l'excès contraire au défaut signalé.

Que les œufs soient retournés ou non, une surélévation de température à 43 degrés, maintenue pendant une heure, n'empêche pas l'évolution des embryons, mais dans ce cas, tous les poussins ont présenté cette apparence d'être inachevés, due à la saillie du sac vitellin, et cela après le vingt et unième jour d'incubation. La

surélévation de température agit de deux manières. D'une part, en provoquant une trop grande évaporation des liquides de l'œuf et par suite en facilitant les adhérences, d'autre part, en produisant une accélération de la genèse cellulaire et de la genèse organique. Cette accélération a pour résultat d'achever trop vite la structure du corps de l'animal qui a terminé sa croissance embryonnaire, sans avoir absorbé une assez grande portion des matériaux nutritifs contenus dans le sac vitellin.

La cavité abdominale s'est constituée dans des dimensions trop exiguës pour que le jaune puisse s'y enfoncer, et la preuve, c'est que, si on détermine par compression l'entrée forcée de la masse, l'abdomen est extrêmement gonflé, distendu et le poussin meurt étouffé. Si, au contraire, après avoir préparé une ligature de manière à limiter l'écoulement du jaune, on fait au sac une incision par laquelle on vide une partie du contenu, le poussin s'achève, cicatrise son ouverture ombilicale et peut vivre quelques jours. Si l'opération est faite avec un soin suffisant pour prévenir les inflammations ou les infections internes, le poussin devient poulet, mais chétif et triste poulet, plus intéressant pour l'expérimentateur que pour le gastronome.

On produit tous les accidents dont nous venons de parler en enfermant les œufs dans une étuve à 40 degrés et en les laissant, retournés ou non, arriver au jour de l'éclosion sans abaissement de température. Ici encore les phénomènes normaux de l'évolution sont modifiés. Au lieu de phases intermittentes de multiplication cellulaire et d'accroissements par nutrition, la maturation cellulaire activée par la chaleur a prédominé. — Les

altérations ne sont pas imputables à d'autres conditions défectueuses de l'appareil d'incubation. Pour en être convaincu, j'ai placé des œufs de même origine sous deux poules. — L'une des poules couvait en liberté sous les buissons d'un jardin, l'autre resta enfermée continuellement sur ses œufs. La première couvée donna dix éclosions sur dix œufs, la deuxième sur le même nombre d'œufs donna trois embryons morts du dixième au quinzième jour, cinq vivants et inachevés au vingt et unième jour, et deux poussins qui moururent le lendemain du vingt et unième jour.

Toutes les fois que les refroidissements nécessaires ne se produiront pas dans le cours de l'incubation, l'organisme du poussin en sera atteint. Si, en effet, malgré l'accélération fiévreuse de la vie des cellules, une quantité plus grande de vitellus a été utilisée, et si la cavité abdominale a pu enfermer le reste de cette substance, le poussin gorgé pour ainsi dire au maximum ne tardera pas à mourir et voici par quel mécanisme.

La pression des parois abdominales, après cicatrisation, chasse continuellement du vitellus dans l'intestin, si bien que cette matière pénètre jusque dans le jabot, et ce qui est plus grave dans les cæcums de l'intestin qu'elle distend, et qui se vident ensuite très difficilement. En disséquant des poussins morts dès les premiers jours de leur existence libre, j'ai toujours trouvé les cæcums intestinaux distendus enflammés, durs à tel point qu'il était difficile de les vider sans déchirure. On comprend que de pareilles formations ne peuvent manquer de troubler profondément l'organisme des jeunes oiseaux et doivent fatalement déterminer la mort. La croissance embryonnaire doit donc se faire lente-

ment, non seulement pour que l'embryon ait utilisé la plus grande partie de son jaune et arrive à l'éclosion, mais encore pour qu'ayant dépassé cette phase il puisse demeurer bien portant.

Il faut rapprocher des observations précédentes les faits suivants qui sont encore en faveur des opinions soutenues ici. Dans l'incubation naturelle les poussins éclosent du dix-neuvième au vingtième jour, tandis que, dans l'incubation artificielle, c'est au vingt et unième jour que l'éclosion se fait généralement. Ceci s'explique précisément en tenant compte du retard apporté à la naissance par l'incomplète absorption vitelline, dans des conditions où la température est restée trop constamment élevée. Dans le mode naturel, au contraire, les œufs ne sont portés à 40 degrés que pendant qu'ils sont en contact direct avec le corps de la Poule, et leur température s'abaisse lentement, mais assez longtemps, surtout au début de l'incubation, quand la couveuse les abrite simplement sous ses ailes.

Tous ces faits justifient donc la proposition que j'avais énoncée ; l'évolution embryonnaire est actionnée tantôt par la chaleur extérieure qui donne aux cellules le mouvement évolutif, tantôt par l'absorption osmotique et les échanges chimiques nécessaires à de nouvelles phases de croissance. Dans la pratique, la nécessité du refroidissement pour le plus grand bien du développement embryonnaire a d'ailleurs été signalée pour des animaux bien éloignés des oiseaux.

Ces considérations théoriques une fois énoncées, passons à l'examen de la pratique de l'incubation artificielle. Cette opération consiste à placer pendant vingt jours environ un grand nombre d'œufs dans des condi-

tions aussi semblables que possible à celles de l'incubation naturelle. A différentes époques des tentatives ont été faites et les différentes phases de l'histoire de l'incubation artificielle sont marquées tantôt de l'apparence d'un succès prodigieux, tantôt d'une déconsidération allant jusqu'au découragement.

Tous les traités récents sur l'élevage ont rappelé que l'incubation artificielle était pratiquée en Egypte et constituait dès les temps anciens une industrie des plus importantes.

Les procédés d'incubation différaient profondément de ceux que les dispositifs des appareils actuels mettent en usage, mais les descriptions que nous possédons des fours à incubation de l'Egypte et la méthode de traitement des œufs sont assez peu précises de sorte qu'il est difficile de se faire une idée nette des procédés anciens. D'ailleurs en raison de la différence des climats les procédés égyptiens peuvent être peu applicables dans nos pays d'Europe.

L'incubation artificielle est aussi appliquée en Chine pour l'éclosion des petits canards. Le bâtiment consacré à cette industrie est un hangar couvert de chaume, dont les murs sont de terre. De nombreux paniers garnis à l'extérieur d'une épaisse couche de terre sont disposés sur le sol; un couvercle mobile les maintient fermés. Le fond du panier est formé par une tuile qui reçoit l'action du feu, car chaque nid repose sur un fourneau (fig. 11). Les œufs sont placés dans ces paniers. Les fourneaux sont allumés et la chaleur est réglée pour donner à l'ensemble une température d'environ 38 degrés. Au bout de cinq jours les œufs sont examinés, ceux qui sont clairs sont remplacés, puis au

bout de quinze jours les œufs sont retirés et placés sur des tablettes où l'on se contente de les couvrir d'une pièce d'étoffe de coton. Après une nouvelle période de quinze jours les jeunes canards percent la coquille et courent par milliers.

Ceci paraît admirablement simple et l'on est tenté

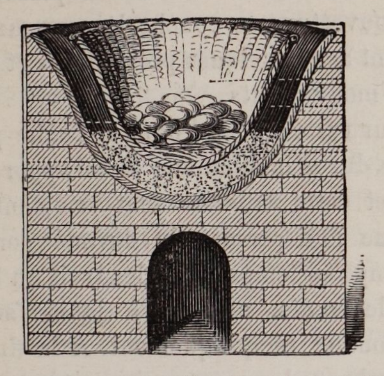


Fig. 11. — Coupe verticale d'un four à incubation chinois.

de considérer les petits canards chinois comme des animaux d'une extrême bonne volonté. Si l'histoire est exacte nous pouvons cependant en tirer une observation ; les éclosions seraient favorisées par un abaissement de la température pendant la deuxième période de l'incubation. Ceci n'est pas d'accord avec les préceptes actuellement observés dans la pratique, mais l'expérience mériterait d'être faite.

Dans les îles Philippines l'industrie de l'éclosion des œufs de canards s'opère d'une manière assez curieuse. L'homme lui-même fait fonction de couveuse. On construit une petite cabane de paille en forme de ruche en ne laissant qu'une petite ouverture par laquelle le

couveur s'introduira. Un millier d'œufs est placé dans la cabane, ils sont séparés par groupe de dix œufs et enfermés ainsi par lots dans des chiffons et de la balle d'avoine. Une caisse de bois de 5 à 6 pieds de long et de 3 pieds de large reçoit les paquets d'œufs qui reposent en couches horizontales sur des lits alternants de balle d'avoine. Une couverture est placée sur le tout, et sur la couverture se couche le couveur qui s'étend probablement avec quelques précautions et une certaine douceur de mouvements.

Le couveur reste enfermé dans la ruche pendant tout le temps que dure l'incubation ; on lui apporte à manger.

Ce soin et cette patience sont vraiment touchants ; espérons que l'on permet au dévoué personnage de sortir de temps en temps. Tous les trois ou quatre jours il déplace les œufs, mettant à la surface ceux qui étaient au fond et réciproquement. A la fin, il sort les œufs de la cabane, les casse un à un et les petits canards courent immédiatement à la rivière. Comme on voit le procédé est d'une gracieuse simplicité ; mais aux îles Philippines, beaucoup de simplicités sont admises dont nous ne saurions approcher.

Actuellement et depuis les essais de Réaumur, nous avons utilisé un certain nombre d'appareils spéciaux appelés couveuses ou hydro-incubateurs qui ont été construits de cent façons ingénieuses. Il y en a de bons et de détestables, mais comme nous nous faisons une règle de l'impartialité la plus absolue, nous ne citerons le nom d'aucun constructeur. Il nous appartient seulement d'indiquer comment une couveuse doit être construite pour fonctionner à souhait, en admettant le système des hydro-incubateurs.

Les œufs doivent pour arriver à l'éclosion être soumis à l'action de le chaleur; l'élévation de température au-dessus de 39 degrés ne doit ni durer longtemps ni s'abaisser beaucoup pendant toute la période de l'incubation, tels sont les enseignements que l'on peut noter en observant une poule couveuse en liberté.

Si donc, après avoir disposé dans une caisse une ou plusieurs centaines d'œufs, on plaçait cette caisse dans un four maintenu rigoureusement à 39 degrés, obtiendrait-on l'éclosion ? Quelquefois oui, généralement non. L'œuf sous une poule n'est pas également chauffé de toutes parts, il ne reçoit de chaleur que d'en haut. Latéralement, il conserve cette chaleur par le contact avec les autres œufs également chauffés, en dessous il la perd.

Comme nous l'avons fait remarquer, l'embryon se présente sous la forme d'un petit disque à la surface du vitellus ; dès les premiers jours de l'incubation, ce petit disque s'est transformé en une bandelette allongée dans le sens transversal de l'œuf, et grâce à la mobilité et à l'équilibre du vitellus, cette bandelette se place toujours à la partie supérieure du jaune, au plus près de la source de chaleur. Dans le cas de la caisse dont nous parlions tout à l'heure, l'embryon n'est donc pas exactement chauffé comme sous la poule. Quand un œuf est chauffé de toutes parts, il se dessèche, l'évaporation de ses liquides ne se fait pas, à température égale, de la même manière que s'il n'est chauffé qu'à la partie supérieure ; dans le premier cas, l'œuf est constamment dans l'air chaud, dans le second cas, il est dans un léger courant d'air plus froid et plus humide. Or, il est important, pendant l'incubation, non pas de procurer aux œufs une humidité que la poule ne leur

fournit pas, mais d'empêcher la dessiccation qui dans l'ordre naturel est évitée. Dans une étuve close on obtiendrait cependant quelques éclosions, mais il s'agit ici d'étudier par comparaison avec le mode naturel les meilleures conditions de réussite.

Dans les hydro-incubateurs, on cherche à obtenir une température régulière ; il faut en outre et surtout que cette température ne dépasse jamais 40 degrés. Pour arriver à ce résultat, dans certains incubateurs, on chauffe constamment et faiblement le réservoir ; dans d'autres, on remplace une partie de l'eau refroidie par de l'eau plus chaude.

Ici encore, nous répétons ce que nous disions dans un article publié dans l'*Acclimatation* en 1891, parce que, depuis cette époque, rien n'est venu modifier notre opinion au sujet des appareils d'incubation.

Quel que soit le système employé, l'appareil doit être construit pour offrir les plus grandes chances de régularité de la température. Il sera toujours facile de refroidir les œufs en les sortant de la couveuse, mais il est essentiel, je le répète, que jamais la témpérature ne s'élève au-dessus de 40 degrés.

Pour vérifier la constance de la température, on se sert de thermomètres. On trouve dans le commerce des thermomètres de toutes sortes ; en général, ils sont à l'alcool ou au mercure. Pour l'usage des couveuses, il est peu important que la division thermométrique soit bien établie sur toute l'échelle, mais il est essentiel que la division qui indique 40 degrés soit bien à sa place.

Il faut que le thermomètre que l'on mettra en usage ait été vérifié par comparaison dans un bain-marie, par exemple, avec un autre thermomètre parfaitement con-

struit. On peut encore le vérifier dans la pratique en maintenant le réservoir de l'instrument sous l'aile et contre la peau d'une poule. La colonne indicatrice doit arriver au trait 39 degrés et même le dépasser un peu. Il n'y aurait pas grand inconvénient à se fier à un thermomètre qui, sous l'aile de la poule, atteindrait 40 degrés, mais il faudrait corriger celui qui ne monterait qu'à 38 degrés. Le contact du thermomètre avec le corps de la poule devra être maintenu pendant environ cinq minutes, et pour plus de sûreté, on fera bien de répéter deux fois l'essai avec des poules différentes.

Pour éviter, pendant le cours de l'incubation, les accidents de chauffage on se sert de régulateurs. Généralement le fonctionnement de l'appareil exige beaucoup de surveillance, sans pour cela que le régulateur soit mal construit Il y a cependant certains de ces dispositifs qui sont tout à fait illusoires, et, dans ce cas les constructeurs abusent de l'ignorance des agriculteurs en matière de physique. D'autres sont très ingénieux, mais la plupart du temps ils ne peuvent être employés que par des personnes intelligentes et soigneuses, et dans la pratique la surveillance d'une couveuse ne doit pas exiger l'emploi des personnes qui ont mieux à faire.

Les régulateurs sont faciles à établir pour le chauffage au gaz, mais ils sont plus compliqués pour l'emploi du pétrole ou d'autres combustibles. En dehors du régulateur, les meilleures couveuses artificielles sont celles qui contiennent le plus grand volume d'eau et dont le réservoir est enveloppé de substances mauvaises conductrices. L'eau n'est pas indispensable, mais alors elle doit être remplacée par des substances qui tiennent sa place afin que, dans tous les cas, la couveuse ayant

un volume considérable soit moins sujette à subir les variations de la température extérieure.

Une couveuse artificielle doit être placée à l'abri des courants d'air, dans une pièce où cependant l'air puisse se renouveler. Autant que possible la pièce elle-même doit rester à une température uniforme et c'est pour cela qu'il ne faut jamais placer les couveuses ni dans une pièce que l'on chauffe le jour et qu'on laisse sans feu la nuit, ni dans une serre où la température s'élève beaucoup par le soleil.

La réussite de l'opération, l'éclosion finale ne dépend pas uniquement de la perfection et de la régularité de l'appareil. Il faut, et nous insistons sur ce point, que chaque jour les œufs se refroidissent. La poule, comme nous l'avons fait observer, quitte parfois son nid pendant près d'une heure si le temps est beau. Ne craignons pas de l'imiter et laissons à ces embryons enfermés sous la coquille le temps de vivre un peu d'eux-mêmes, de se réveiller quelques instants de leur chaud sommeil, ils dormiront mieux ensuite et seront plus vigoureux à la naissance. Le dix-huitième et le dix-neuvième jour seulement, le refroidissement ne doit durer que quelques minutes.

On a souvent recommandé d'éviter les trépidations dans les chambres d'incubation. Certainement il est au moins inutile de secouer les œufs, mais j'ai pu vérifier que ces secousses de trépidation n'étaient pas une cause importante d'insuccès. Deux expériences m'ont prouvé le peu d'influence de ces mouvements. J'ai essayé des incubations artificielles dans un appartement situé à Paris au troisième étage, sur une rue fréquentée par les omnibus. La rue n'est pas pavée de bois et, quand les

voitures pesantes passent, la vaisselle sonne dans les armoires : cependant, dans ces conditions, les œufs mis en incubation ont donné autant de poussins que dans le calme de la campagne.

Une autre fois, des œufs en incubation depuis quinze jours ont dû me suivre dans un voyage qui durait onze heures en chemin de fer. Placés dans des feuilles d'ouate au fond d'un carton à chapeau, ces œufs, après avoir été cahotés dans un fiacre d'abord, dans les wagons ensuite, ont donné à la fin de l'incubation, continuée à l'arrivée, 50 pour 100 de poussins.

Il ne viendra à l'esprit de personne d'engager les aviculteurs à promener leurs couveuses à travers les continents, mais il m'a paru intéressant de signaler ces remarques. Les insuccès que l'on attribue à l'influence des trépidations doivent le plus souvent avoir une autre cause, et beaucoup d'autres circonstances nuisibles interviennent en effet.

Eclosion. — Lorsqu'on ouvre la couveuse au dernier jour de l'incubation, on trouve, en proportions variables des œufs de trois aspects différents. Les premiers sont divisés en deux calottes inégales, leur contenu est remplacé par un poussin qui adhère encore à l'un des fragments de la coquille ou qui en est complètement détaché ; d'autres présentent en un point de la coquille une fente étoilée sous laquelle on aperçoit la membrane coquillière ; les derniers enfin sont intacts. Nous devons examiner les causes de ces inégalités. Parmi les œufs seulement fêlés ou encore intacts un certain nombre ne donnent pas d'éclosion. Il importe de savoir si cette perte est inévitable et dans quelle mesure. Mais d'abord occupons-nous des poussins déjà éclos.

La plupart des appareils d'incubation sont pourvus à leur partie supérieure d'une boîte appelée sécheuse et qui est destinée à recevoir les poussins au sortir des tiroirs d'éclosion. Cette boîte reçoit la chaleur du même réservoir d'eau chaude qui sert à entretenir la température des œufs en incubation ; elle est placée au-dessus de ce réservoir et percée latéralement d'un certain nombre de trous pour donner accès à l'air ; ordinairement une vitre maintenue dans un châssis mobile sert de couvercle. Cette sécheuse est, comme nous allons voir, dans d'excellentes conditions pour compromettr l'existence des poussins qu'on croit devoir y placer.

Quand l'éclosion a lieu sous la poule, les petits restent dans les premiers instants dans des conditions de température extérieure exactement semblables à celles de l'incubation et de l'éclosion. Dès que leurs forces le leur permettent, ils se blottissent contre la mère, puis enfin lorsqu'ils sont secs, ils laissent passer leur bec et leur tête en dehors des plumes de la poule. Or il faut remarquer que dans les premières heures le poussin reste couché à plat ventre, le cou est encore faible et la tête repose sur le même plan que la face inférieure du corps. Dans cette position le jeune oiseau a le dos chauffé par la poule, les côtés abrités du froid par les plumes de sa mère ou de ses frères, mais il respire dans une couche d'air dont la température est plus basse que celle du corps de la poule. Ce besoin de respirer l'air frais s'accentue graduellement et le poussin ne tarde pas comme nous l'avons dit, à se placer le corps au chaud, mais le bec en dehors. Or dans les sécheuses comme le plancher est plus chaud que le plafond, les conditions normales sont absolument bouleversées. Le

poussin qui se couche et s'endort, le bec appuyé sur le fond de la boîte, respire de l'air beaucoup trop chaud, il réagit, il essaye de se soutenir debout pour trouver un peu de soulagement, puis à bout de forces retombe pour étouffer. S'il ne meurt pas de suite, sa santé est cependant compromise et au bout de quelques jours il tombera de congestion cérébrale ou pulmonaire.

Les sécheuses qui reçoivent la chaleur par le bas doivent donc être réformées; cependant comme les poussins peuvent dans le tiroir à incubation se blesser avec les débris de coquille ou gêner l'éclosion des poussins retardataires il est bon de les transporter dans des appareils de séchage. Un tel appareil devra recevoir la chaleur par le haut et point du tout par le bas. Les gaz de la combustion devront absolument être conduits en dehors de la petite chambre habitée. Certaines sécheuses en effet sont chauffées par une lampe à pétrole qui au lieu d'avoir un tuyau de dégagement au dehors envoie la fumée sur une plaque qui forme le plafond de la chambrette. Il n'y a pas lieu de féliciter l'inventeur.

Des ouvertures seront ménagées non pas à mi-hauteur, mais au niveau du plancher ou dans le plancher même pour permettre le renouvellement de l'air et le dégagement de l'acide carbonique produit par la respiration des poussins.

Quand les poussins sont secs et commencent à marcher on les place dans l'éleveuse. L'éleveuse doit être construite d'après les mêmes principes que la sécheuse, mais dans de plus grandes dimensions. Il en existe de bonnes chez les constructeurs. Elles sont généralement entourées d'une caisse longue et basse qui est recouverte d'un toit de verre mobile, de sorte que l'on peut,

lorsque les poussins sortent de dessous l'éleveuse, les protéger encore du froid extérieur, les maintenir dans une atmosphère plus douce et vers le milieu du jour les faire profiter d'un air pur. Il est essentiel de ne pas *enfermer* les poussins dans une boîte d'élevage dont la températuse puisse s'élever au-dessus d'une vingtaine de degrés, cette température doit d'ailleurs aller en s'abaissant après une huitaine de jours et jusqu'à la fin de la cinquième semaine.

On peut reconnaître que la température de l'éleveuse est convenable par la seule attitude des poussins. Lorsqu'après un instant de séjour sous l'éleveuse, les poussins restent debout et serrés les uns contre les autres, la température est trop basse ; s'ils se couchent les uns auprès des autres la température est bonne, s'ils se couchent loin les uns des autres, le cou allongé et les ailes étendues la température est trop élevée. Il est essentiel de bien surveiller la marche de la température pendant l'élevage, ce soin occupe généralement moins que celui des appareils d'incubation et pourtant son importance n'est pas moindre pour le succès. On peut perdre pendant la croissance la plus grande partie des poussins d'une couvée s'ils se sont refroidis et surtout s'ils ont eu trop chaud.

Revenons aux œufs qui, sans avoir fourni de poussin, présentaient une fente en étoile. Si le vingt et unième jour révolu le poussin n'est pas sorti de ces œufs, il faut avec les plus grandes précautions agrandir la fente avec une pince fine de manière à séparer la coquille en deux calottes. En même temps on déchirera doucement la membrane coquillière, mais ici il faut une dextérité spéciale à fin de ne pas provoquer d'hémorragie.

Pour éviter cet accident j'ai employé avec succès une solution tiède de perchlorure de fer.

Un pinceau d'aquarelle est trempé dans la solution et l'on dessine avec ce pinceau une ligne circulaire, large d'environ 4 millimètres sur toute la surface de la membrane coquillière mise à découvert. On peut ensuite la déchirer sans répandre de sang. Il va sans dire que cette manœuvre délicate ne peut-être employée qu'exceptionnellement pour des poussins de race précieuse.

Le poussin sera ensuite replacé dans la couveuse sans être arraché de sa coquille et souvent il se comportera ensuite comme les autres poussins, montrant autant de force et de vitalité. Si pendant l'opération le jeune oiseau perd quelques gouttes de sang, les chances de réussite sont très diminuées, il s'agite quelques instants et le plus souvent il se dessèche et meurt.

Si, en ouvrant les enveloppes, on s'aperçoit que le poussin présente enfermée avec lui dans la coquille une masse jaune volumineuse, apparente sur son ventre, et qui est le reste du vitellus nutritif non absorbé il sera inutile d'essayer de le sauver. La température aura sans doute été trop élevée pendant l'incubation. Nous avons expliqué précédemment comment la surchauffe nous paraît être cause de ce résultat.

Si enfin les poussins, tout en paraissant bien constitués ne donnent pas signe de vie, il y a eu suffocation dans la coquille et cela peut arriver par suite d'une mauvaise position de l'œuf au moment de l'éclosion.

D'autres causes interviennent encore pour diminuer les chances de succès. Dès la récolte des œufs il faudra éviter tous les accidents capables d'altérer la structure du germe, comme par exemple les chocs, l'élévation de

température avant la mise en incubation, la dessiccation. Malgré ces soins il se pourra encore que la couveuse reçoive des œufs atteints de maladies, des œufs qui déjà avant la ponte contenaient des ferments nuisibles.

Le germe peut être asphyxié par des gaz irrespirables ou détruit par des maladies microbiennes.

Alors même que toutes les précautions auraient été prises pour assurer les meilleures conditions de réussite, tant par le choix des reproducteurs, que par la surveillance de l'incubation, il faut s'attendre à ne pas obtenir l'éclosion de la totalité des œufs placés dans l'appareil.

Un œuf est un être vivant soumis à des causes de destruction, que nous ne connaissons pas toutes ; nous exprimons la notion de l'inégale résistance des êtres vivants en disant que les uns ont un tempérament robuste, d'autres un tempérament faible ; les œufs sont aussi les uns robustes, les autres faibles et la mort d'une partie de la couvée peut se produire sans que l'éleveur ait rien à reprocher à la couveuse ou à lui-même.

L'état de santé des reproducteurs a une grande influence. Prenez les œufs de poules de ferme, rustiques, élevées au large, nourries des insectes, des grains, des herbes qu'elles choisissent, et vous aurez toujours des éclosions plus nombreuses qu'avec des œufs provenant des poules de races, c'est-à-dire d'oiseaux élevés en parquets, soignés suivant la sagacité de l'éleveur au lieu d'être soignés suivant leur sagacité naturelle.

Les couveuses artificielles donneront des résultats entre des mains habiles, chez les aviculteurs qui calcu-

lent les chances de bénéfice sur l'expérience et non sur les chiffres de statistiques imparfaites ; elles coûteront cher aux amateurs qui veulent simplement s'amuser à élever des petits poulets. Il est vrai que ces amateurs auront choisi un amusement intéressant et instructif.

CHAPITRE VI

ÉLEVAGE DES POULETS — ÉLEVAGE DES DINDONS

ÉLEVAGE DU POULET

Choix et aménagement du local. — On élève des poulets sans poulailler, et d'autres en les abritant dans des constructions spéciales. Le luxe de ces constructions a même souvent dépassé le but qu'il s'agissait d'atteindre ; au lieu de faire un abri à des animaux, qui en somme sont organisés pour vivre en plein air, on a construit des appartements pour y loger des poules.

Dans beaucoup de fermes, une douzaine de poulets sont dispersés autour de la maison, dans les champs voisins, le soir ils viennent se coucher sous un hangar, leur perchoir est la roue d'un tombereau, un barreau d'échelle, une branche de fagot ou le ratelier dans un coin abandonné de l'étable. Ces poules mangent ce qu'elles trouvent dans les champs, pondent sous un buisson, disparaissent et reviennent entourées de poussins. Elles constituent pour le fermier un revenu accessoire, parce qu'elles ne coûtent rien en nourriture, et parce que les frais d'installation sont nuls. Ces poules

de produit faible, mais réel ne sont pas l'objet d'un élevage spécial, elles sont peu nombreuses, et c'est précisément leur petit nombre qui est cause du bénéfice. Une fermière peut dire que ces dix poulets lui rapportent 10 francs au bout de l'an, ce qui fait 1 franc par poulet. Le raisonnement qui consisterait à dire : si un poulet rapporte 1 franc, mille poulets rapporteront 1000 francs, ce raisonnement garde une certaine allure de logique mathématique, mais en pratique il est absolument faux. Pour élever mille poulets, il faut acheter la nourriture, pour en élever dix ou douze, on utilise des déchets sans valeur effective, et c'est là que le calcul économique diffère de la conclusion à première vue. L'élevage des coqs et poules suppose l'installation d'un grand nombre de ces oiseaux, et lorsqu'on tente cette industrie, il faut au moins, relativement au local, choisir des conditions favorables. Des aviculteurs compétents l'ont dit avec franchise, et ils ont eu parfaitement raison, la première condition est de disposer de grandes surfaces de terre qu'il faudra naturellement choisir en dehors de territoires dont la culture seule est déjà rémunératrice. En général, les terrains secs sont préférables, l'humidité est mal supportée par un certain nombre de races de poules, elle n'est favorable à aucune. Si une clôture limite ces terrains, les conditions seront meilleures, mais pour de très grandes étendues, la dépense serait trop considérable pour être conseillée.

La nécessité des clôtures dépend de conditions particulières que chacun est à même d'apprécier. Si plusieurs races sont élevées côte à côte, la clôture devient absolument nécessaire, l'installation comprend alors des parcs ou des parquets suivant l'expression consacrée.

Bien des systèmes de parquets ont été proposés ; les uns sont faits de clôtures fixes, les autres de clôtures démontables et mobiles, ici encore le choix du système sera fixé à la convenance des intéressés. Ce qu'il faut savoir, c'est que la clôture doit avoir, pour être utile, au moins 2 mètres de hauteur, l'espace enfermé sera compté à raison d'environ 1 mètre carré, au *minimum* par tête de volaille. S'il s'agit d'une clôture de grillage, ce grillage dans la portion voisine de la terre, et jusqu'à une hauteur d'environ 50 centimètres sera d'une maille assez petite pour ne pas laisser passer les poussins. Au-dessus, la maille peut sans inconvénient être celle des clôtures de chasse. Les clôtures fixes coûtent moins cher d'installation que les autres, mais les clôtures mobiles, permettent le déplacement des parquets sur le terrain, et la modification de chaque parquet.

L'abri ou poulailler est généralement plus confortable, il est constitué le plus souvent par une cabane en maçonnerie ou en bois, pourvue de portes et de volets et dans cette cabane on laisse s'entasser des volailles que l'on enferme hermétiquement le soir. Il vaudrait mieux se contenter de mettre les oiseaux à l'abri du vent, et laisser cependant un large accès à l'air ; sans inconvénients alors on pourrait laisser de nombreuses volailles se percher côte à côte sous un même toit. Les oiseaux enfermés dans une cabane étroite et close ne tardent pas à élever considérablement la température de leur demeure, ils passent donc la nuit au chaud ; le matin au point du jour ils s'élancent au dehors, passent de cette température de serre à celle de l'extérieur et contractent des congestions pulmonaires dont ils crèvent. En hiver surtout ce changement

de température est sensible et dangereux. Il faut donc loger pendant la nuit les poulets sous un hangar fermé de trois côtés et non dans une chambre. On objectera qu'il faut les protéger contre les fouines, les chats et les autres rôdeurs nocturnes; rien n'empêche de grillager le quatrième côté du hangar.

On a dit souvent, et avec raison que les poulaillers devaient être exposés au levant; les oiseaux sont ainsi à l'abri des vents du nord; ils profitent des premiers rayons du soleil et ne s'en portent pas plus mal.

En somme, il faut se rappeler que l'élevage des poulets ne doit pas être fait en chambre, qu'il exige de grands espaces, que les abris doivent être construits pour éviter à ces animaux d'être exposés à la pluie et au vent.

Nourriture.— Les poulets mangent du grain, des fruits, des insectes, des vers, des mollusques, des batraciens, ils mangeraient sans doute des oiseaux et des mammifères, si on leur offrait des échantillons de dimensions convenables. La viande cuite ou crue leur convient, mais il ne faut pas en abuser. Certaines plantes, les racines, les tubercules sont pour eux un régal, de sorte qu'en définitive ils mangent un peu de tout. Malheureusement la plupart de ces denrées alimentaires nous conviennent aussi bien qu'aux poules, et c'est pour cette raison sans doute que leur élevage coûte fort cher. L'économie est plus évidente si les poules reçoivent des pâtées faites de son, de pommes de terre et de débris de cuisine. En Angleterre et en Belgique les éleveurs amateurs confectionnent pour les oiseaux de basse-cour des pâtées compliquées très délicates, surtout pour les poussins; l'orge, le riz, les farines de maïs, la mie

de pain, les œufs entrent dans la composition de ces entremets. Le millet et les œufs de fourmis sont aussi compris dans le menu, sans parler des herbes hachées qui servent d'assaisonnement. Le fromage blanc est servi au dessert.

Dans tous les cas, les matières alimentaires doivent être de bonne qualité, les substances en décomposition peuvent produire des maladies. L'eau doit être toujours propre, provenir d'une source et non d'une mare et ne jamais manquer dans les réservoirs.

Plusieurs ont présenté des tableaux de nourriture économique, mais nous ne pouvons entrer ici dans cette voie spéciale, le calcul du prix de revient des denrées doit guider l'éleveur dans le choix qu'il lui conviendra de faire. La nourriture doit être abondante, donnée à heures fixes et variée dans sa composition. Ce sont là des points essentiels. Il vaut mieux ne pas avoir d'animaux que de les laisser souffrir de la faim.

Les essais qui ont été tentés pour remplacer la nourriture des oiseaux de basse-cour par de soi-disant rations alimentaires, calculées sur la richesse en principes nutritifs de certains produits, n'ont pas toujours donné de bons résultats. S'il est vrai que l'organisme a besoin de quantités à peu près déterminées d'azote, d'oxygène ou d'hydro-carbones, il ne suffit pas cependant que ces substances soient introduites dans l'estomac à l'état de combinaisons pour que l'organisme en profite. Certaines substances sont digérées par l'estomac ou l'intestin quand elles sont dans un état de composition et d'assemblage déterminé, mais elles ne sont pas utilisées, quel que soit cet assemblage. Dans cette direc-

tion, les vues théoriques ont été souvent contrariées par les résultats de l'expérience.

ÉLEVAGE DES DINDONS

La principale difficulté de l'élevage des Dindons est en rapport avec la fragilité des jeunes pendant les premiers mois de leur existence. Les couvées réussissent assez généralement, mais les poussins sont si délicats qu'il en meurt quelquefois jusqu'à 70 pour 100. L'humidité et la pluie sont les principales causes de ces pertes. Même à l'état sauvage, les jeunes meurent en grand nombre si dans les premiers jours ils sont mouillés de pluie. En Amérique, dès le mois de février, et pendant les mois de mars et d'avril, les poules dindes font entendre leurs gloussements, puis le silence revient dans les parages qu'elles habitent, les œufs sont pondus et l'incubation commence. Il n'est pas inutile de remarquer cette époque de l'incubation des oiseaux à l'état libre, il me paraît hors de doute que l'observation de la saison est d'une grande importance, et que l'industrie avicole commet une erreur en installant l'incubation à toute époque de l'année sans discernement. Les dindes sauvages établissent leurs nids dans les prairies à proximité des bois et non loin d'une source ou d'une mare. La femelle peut ainsi se désaltérer sans s'éloigner beaucoup de son nid qu'elle cache autant qu'elle peut. Les Dindons mâles, en effet, lorsqu'ils découvrent le gîte brisent les œufs ou tuent les petits. Les poussins à l'éclosion ont un duvet plus épais que ceux de la race domestique (capitaine Flack). Ils prospèrent rapidement si la saison est sèche. Vers le mois d'octobre, ils sont

en état de se passer de leur mère. Généralement en France les couvées sont installées à une époque moins tardive, et les jeunes sont portés au marché dès la fin d'août et pendant le mois de septembre.

En raison des inconvénients de l'humidité et de la pluie, il semble qu'il y aurait en pratique un certain avantage à retarder vers l'été l'époque de l'incubation. Il est vrai que la meilleure précaution consiste à garder les jeunes oiseaux sous des hangars. Les poules font deux pontes par an, généralement vers le mois de mars et en juillet ou août. Elles pondent ordinairement une vingtaine d'œufs et un plus grand nombre si on les empêche de couver.

A l'état domestique, il faut éloigner les dindons mâles et les séparer des couveuses dès qu'elles commencent à pondre; leur instinct de destruction est, en effet, le même qu'à l'état sauvage. La dinde garde son nid avec assiduité et conduit à bien l'éclosion, l'incubation dure de trente à trente-deux jours. Leur nid ne doit pas être trop élevé au-dessus de terre. L'assiduité même des couveuses oblige l'éleveur à un soin particulier; plusieurs fois par jour, il faut mettre à la portée de la dinde, de la nourriture et de l'eau, parce que certaines se laisseraient mourir de faim plutôt que de quitter le nid.

Probablement la nourriture que l'on offre aux poussins n'est pas celle qui leur convient. Les œufs durs, la mie de pain hachée, sèche ou trempée dans du vin qui, d'après la plupart des auteurs, sont recommandés, mettent si peu les dindonneaux en appétit, qu'il faut souvent leur mettre de force dans le bec ces aliments bizarres, et que probablement leurs ancêtres n'étaient pas habitués à les trouver dans les prairies du Mexique.

Après quelques jours de ce régime, l'alimentation recommandée consiste en un mélange de pain, de jaune d'œuf, de farine d'orge, de maïs, de fenouil, de persil, d'oignons, d'orties cuites, le tout haché menu. Le lait caillé, le chènevis concassé sont aussi employés. Si le jeune animal est parvenu à digérer convenablement ces substancees variées si la pluie n'a pas achevé de détruire ses illusions sur les joies de l'existence, il s'approche à deux mois d'une nouvelle période critique. On dit qu'à deux mois les dindonneaux prennent le rouge, et qu'à ce moment il en meurt beaucoup. Cette expression *prendre le rouge* signifie que les caroncules du bec et du cou commencent à pousser.

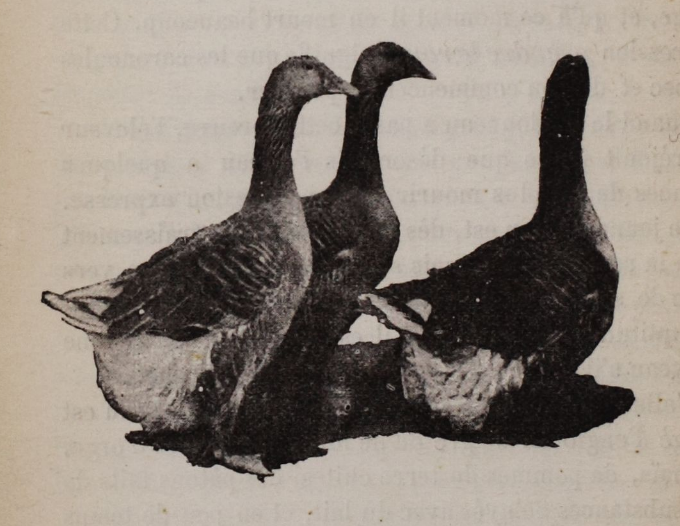
Quand le dindonneau a passé cette épreuve, l'éleveur se réjouit parce que désormais l'oiseau a quelques chances de ne plus mourir sans permission expresse.

Le jeune Dindon est, dès lors, voué à l'engraissement ou à la reproduction, mais son sort n'est fixé que vers l'âge de sept mois, suivant les circonstances et suivant ses aptitudes personnelles, il est soumis à un régime nouveau s'il s'agit de le préparer pour la broche.

L'alimentation devient plus substantielle, l'oiseau est obligé d'engloutir de gré ou de force des farines d'orge, de maïs, de pommes de terre cuites, des pâtons faits de ces substances délayés avec du lait, et en peu de temps il s'engraisse. Si le dindon doit connaître les joies de la famille, il reste jusqu'à l'âge de deux ans libre de rêver dans les prairies ou les basses-cours, à ce moment seulement on le marie. L'expérience a démontré, en effet, que les plus beaux produits étaient fournis par des sujets âgés de deux à trois ans.

En résumé l'élevage des dindons peut être réussi en

observant surtout que les jeunes doivent être abrités de l'humidité, quelques éleveurs les gardent pendant deux mois dans des greniers sablés. Leur nourriture doit être abondante et variée, nous conseillons de faire manger des larves d'insectes et des insectes, toutes les fois que cela sera possible, un pâturage leur est presque indispensable. Les constructions closes ne sont pas nécessaires pour loger les dindons, il suffit de perchoirs abrités du vent.



CHAPITRE VII

L'ÉLEVAGE DES CANARDS ET DES OIES

Choix et aménagement du local. — Les Canards sont des oiseaux d'eau, et c'est pour cela qu'il semble naturel de les placer dans des conditions normales en établissant leur demeure dans le voisinage d'une rivière, d'un ruisseau ou d'une mare. Les éleveurs assurent que les Canards s'élèvent très bien en dehors de ces conditions ; qu'il suffit de les parquer dans un enclos où un peu d'eau leur est apportée dans un baquet plat, et que même, de cette manière, les oiseaux grandissent et engraissent plus vite. Ceci est exact, mais il ne faut pas en conclure que cette méthode est toujours préférable. Il y a en effet autant de manières d'élever des canards qu'il y a de résultats à obtenir. Le cultivateur ou le fermier qui possède une bande de Canards qui doivent lui procurer un revenu accessoire à côté d'autres revenus d'agriculture qui exigent tout son temps a tout avantage à laisser ses oiseaux aller à l'eau. Cette manière d'élevage se fait dans beaucoup de localités; les oiseaux habitent une

hutte, un poulailler, une écurie quelconque pendant la nuit, et, le jour venu, s'en vont gagner la rivière ou la mare voisine. Là ils trouvent une grande partie de leur nourriture s'ils peuvent se promener sur une étendue considérable. Des têtards de grenouilles, des insectes, des plantes aquatiques sont à leur portée, ils en profitent. Le soir une poignée de grain ou une pâtée, complète l'alimentation qui est ainsi économique. Le rendement est-il considérable? En général, non, excepté dans des conditions tout à fait particulières et qui sont rares. Le plus souvent la bande de canards diminue, soit du fait des maraudeurs, soit par suite d'accidents, il arrive assez souvent, que les Canards se prennent à des lignes de fond et se noient. Les œufs se perdent si les canes sont lâchées avant l'heure de la ponte. Cette manière d'avoir des Canards, ne peut guère être classée comme un mode d'élevage dont on puisse établir la valeur économique.

Le paysan qui parque ses Canards sur un ruisseau d'eau courante est dans de meilleures conditions. Il est délivré du souci de renouveler l'eau des réservoirs et des abreuvoirs, mais il doit nourrir entièrement les animaux, et ici la dépense est considérable attendu que les Canards jouissent d'un fort bel appétit surtout quand ils prennent de l'exercice. C'est pour cette raison que les aviculteurs ont imaginé d'imposer du repos à leurs hôtes, en réduisant le baquet d'eau courante à un baquet d'eau stagnante. Dans ces conditions, le Canard profite mieux de la nourriture, mais il est essentiel d'entretenir les réservoirs dans le plus grand état de propreté, d'en renouveler l'eau fréquemment. Sans cette surveillance, le parquet à Canard ne tarde pas à enfer-

mer des animaux d'une malpropreté repoussante et leur santé s'altère.

Le sol du parquet devra très souvent être balayé et sablé, surtout si les animaux sont nombreux dans un petit espace. Le trop grand nombre dans un espace restreint est une cause des maladies qui peuvent décimer en très peu de temps les animaux enfermés. Dans le terrain consacré aux canards, un hangar devra être établi qui servira d'abri pendant la pluie et sous lequel seront disposés les huttes. Ces huttes que chacun construira ou choisira à sa guise chez les constructeurs seront disposées de manière à permettre largement l'accès de l'air, et seront assez nombreuses pour que, dans aucune d'elles, les oiseaux ne soient entassés. Chaque soir, il faut s'assurer que les oiseaux sont également répartis dans chaque case, parce qu'il arrive qu'ils se réunissent en grand nombre dans certaines et désertent les autres. Pendant la nuit, ils se bousculent, se couchent les uns sur les autres et les plus délicats sont quelquefois étouffés.

Les huttes ou cabanes à canards doivent toujours être disposées de manière à ce que le nettoyage du sol ou du plancher puisse être fait commodément et fréquemment. Il n'est pas sans importance d'insister sur ce point. On voit généralement dans les campagnes, les Canards logés dans quelque coin inaccessible, entassés dans un bourbier immonde que l'on rend propre et salubre quand on a le temps, c'est-à-dire le plus rarement possible. Cette négligence a des effets désastreux, elle est très difficile à combattre et si l'on fait à ce sujet quelques observations, si l'on se permet de dire aux fermiers que les animaux doivent coucher sur une

litière absolument propre, ils répondent que sur ce sujet ils en savent de père en fils plus long que les citadins. La dépense de litière paraît à quelques-uns un luxe dispendieux ; la paille est d'une valeur trop élevée, mais la sciure de bois peut rendre d'excellents services, soit qu'on l'emploie seule, soit qu'on la mélange de terre ou de sable, la tourbe peut également rendre des services pour cet usage. On peut aussi faire coucher les Canards sur des claies ou des planches qui seraient chaque matin lavées à grande eau. Chacun doit s'ingénier suivant les circonstances où il se trouve, mais le principal est de veiller à la parfaite salubrité du logement des animaux, et la proproté est la première condition. Il y a beaucoup d'éleveurs qui connaissent l'importance de ces règles d'hygiène pour le profit économique, les autres se décideront à les imiter.

S'il s'agit de Canards d'agrément ou plutôt d'ornement les conditions d'économie ne règlent plus la méthode. Les animaux de luxe quels qu'ils soient, sont d'un entretien dispendieux, ils ne peuvent être une source de revenus que pour les personnes qui s'occupent spécialement de leur élevage, non pas au point de vue artistique ou sportif, mais au point de vue commercial. Ces personnes ont assez l'expérience de cet élevage industriel pour que nous n'ayons pas de conseils à leur donner, elles savent que la réussite est due bien plus à l'habileté commerciale qu'à des pratiques particulières d'aviculture.

Les Canards d'ornement doivent être élevés à proximité d'une pièce d'eau, grande ou petite, autrement, ils perdent tout leur intérêt. Si la pièce d'eau est enclavée dans des grillages dans une immense volière, ces Canards

pourront nager et voler à leur guise, si leur domaine est découvert il faut les empêcher de prendre leur vol. Différents procédés sont employés dans ce but. Le plus simple consiste à couper quelques rémiges d'une aile, de telle manière que l'oiseau déséquilibré ne se risque plus à voler. Un procédé plus barbare, mais plus radical, attendu qu'ainsi on n'a pas à surveiller la croissance des plumes, consiste à amputer le dernier article de l'aile charnue qui correspond à la main de l'oiseau. On trouve enfin dans le commerce une sorte de bague en caoutchouc que l'on adapte à l'aile de manière à maintenir le bras contre la main, et à empêcher ainsi l'extension de l'organe et par conséquent le vol. L'emploi de ces bagues paraît assez pratique. Le parc à canards sera disposé suivant le goût de chacun. Gazonné en certains endroits, sablonneux ou rocailleux en d'autres, mais il est recommandé pour obtenir la reproduction des petites espèces de placer à une faible distance de l'eau, dans les roseaux, des abris ou des paniers en forme de bouteille, dans lesquels la cane viendra cacher ses œufs. Certaines espèces s'accommodent fort bien de ces bûches creuses dont on se sert pour faire nicher les perruches ; il est bien entendu que leur dimension doit être proportionnée au volume des oiseaux.

Si la pièce d'eau est très petite, enfermée dans une volière, elle doit être peu profonde pour se nettoyer facilement.

Des troncs d'arbres pourvus de quelques branches seront placés aussi dans la volière pour que les canards puissent se percher.

L'abri ou le panier destiné à la ponte sera placé non pas sur le sol, mais à une faible hauteur, l'entrée en

sera tournée du côté le moins en vue et des branchages ou une planche formeront un palier qui permette à la cane d'y accéder. Ces oiseaux aiment à cacher leurs œufs, il faut tenir compte de cet instinct et le favoriser. Pendant l'incubation, il faudra placer du foin ou de la paille faisant litière autour du nid, parce que la cane, lorsque les petits sont éclos, a l'habitude de les jeter dehors pour leur ouvrir de nouveaux horizons. Il est avantageux pour eux de faire leur entrée dans le monde sur un sol un peu capitonné. En terminant ce qui est relatif au choix de l'emplacement pour l'élevage des canards de rapport ou de luxe, nous signalerons une observation qui semble un peu paradoxale, et qui cependant est juste. Les canards craignent l'humidité, le terrain où ils se reposent doit être sec, les huttes ou cabanes doivent de même se sécher facilement.

Il faut par conséquent ménager des pentes dans le sol qu'ils occupent et construire l'abri dans un terrain qui soit en contre-bas. Comme pour beaucoup d'autres animaux, il faut aménager leur parc de manière à leur laisser le choix d'une place au soleil ou d'une place à l'ombre, d'un bain dans l'eau pure ou d'une sieste sur le sable ou la litière sèche. Que les canards soient donc heureux, et leur satisfaction récompensera l'aviculteur.

Nourriture des Canards. — Beaucoup de nourriture pour toutes les races, tel est le précepte que l'éleveur n'ignore pas ; le Canard digère avec une facilité et une rapidité merveilleuse. Engloutir une pâtée, dormir au soleil, barboter, et engloutir de nouveau sont les principales occupations du Canard domestique. Les jeunes se trouvent très bien de pâtées faites avec de la farine d'orge et de maïs délayées dans du lait. La masse ne doit

être ni trop liquide, ni trop sèche. Lorsqu'elle est à point, c'est un plaisir que de voir le caneton saisir une boulette, élever la tête, puis, par ces mouvements de va-et-vient du cou, faire glisser jusqu'en son jabot cette énorme pilule. Il va boire, revient à la charge, recommence la même opération, et ne s'arrête que lorsque repu, épuisé, il s'est gonflé jusqu'à perdre l'équilibre. Le régime des canards adultes est fait de grains, blé, avoine, maïs, pâtées de son et de pommes de terre. Les limaces, les escargots, les larves d'insectes, les insectes même sont un excellent régal. Si vous pouvez leur donner des têtards de grenouilles ou même de petits poissons, ils ne témoigneront peut-être pas une grande reconnaissance, mais ils se montreront très agréablement surpris.

A ce régime abondant, un canard de Rouen ou de Pékin peut, au bout de trois ou quatre mois, constituer un superbe et délicieux rôti. Il a coûté environ cinq ou six francs en seules denrées alimentaires, un acquéreur en offre, en province, trois ou quatre francs ; le bénéfice de l'éleveur est facile à calculer. Le problème est donc ici comme dans toute l'aviculture de payer la nourriture des animaux le moins cher possible et de vendre l'oiseau au prix le plus élevé.

Certains aviculteurs arrivent à découvrir la solution favorable, il y en a aussi quelques-uns qui se trouvent condamnés aux bénéfices négatifs. L'emploi des betteraves a été recommandé par des personnes compétentes, et constitue une économie ; d'autres substances alimentaires à bon marché peuvent aussi être utilisées, mais sur ce point chacun doit se faire son expérience personnelle, et s'il se peut en tirer profit. C'est précisément

parce que l'élevage des oiseaux de basse-cour, malgré les statistiques allèchantes publiées dans quelques ouvrages, est en thèse générale une industrie de rapport à peu près nul, qu'il peut faire la fortune des gens avisés et intelligents qui savent se placer dans des conditions économiques convenables et acquérir ainsi une supériorité sur leurs concurrents. Il est évident que, s'il suffisait de donner à manger à des canards pour devenir millionnaire, beaucoup de gens sensés construiraient pour quelques années des habitations lacustres, et renonceraient à des occupations plus pénibles. Il semble, d'une manière générale, que l'élevage des animaux de petite taille ne permet que de très faibles bénéfices et cette remarque peut soulever d'intéressants problèmes de physiologie et d'économie.

Tout ce que nous indiquons pour l'élevage des canards peut servir au sujet des oies ; il faut leur donner un endroit sain, aéré, et assez spacieux ; la litière doit être renouvelée souvent.

Les jars, moins négligents que le coq ou le dindon, s'occupent des couvées, et protègent les jeunes contre les attaques de toutes sortes. Les oies ne pondent qu'une fois par an, elles couvent bien ; la durée de l'incubation est de vingt-huit jours. On donne aux jeunes oisons le même genre de nourriture qu'aux canetons ou au dindonneau, mais les orties hachées sont recommandées pour être mélangées aux pâtées. Les jeunes oisons peuvent aller à l'eau sans inconvénient, mais ils craignent la pluie.

Il faut avoir, pour réussir l'élevage des oies, un grand parcours à leur fournir, l'herbe leur est indispensable,

elles se plaisent dans les lieux marécageux, et aiment à se baigner. L'engraissement de ces animaux se fait dans certaines contrées en vue de développer le foie, l'industrie des foies gras est trop connue pour insister sur ce sujet. La plume avait autrefois une grande valeur, le duvet est encore utilisé dans l'industrie[1].

Les oies domestiques sont quelquefois tentées de suivre les oies sauvages au moment de leur passage, il est bon de les surveiller à cette époque.

[1] Voy. Lacroix-Danliard, *La plume des oiseaux*, histoire naturelle et iudustrie (Bibliothèque des connaissances utiles).

CHAPITRE VIII

LES BÉNÉFICES DE L'INDUSTRIE AVICOLE

L'élevage industriel des oiseaux de basse-cour a été présenté par de nombreux spécialistes comme une source de bénéfices considérables et généralement certains. Ou bien les auteurs ont manqué de franchise ou bien ils se sont éblouis sous l'influence d'étranges illusions.

Il conviendrait plutôt de déclarer que l'élevage des volailles peut, dans certains cas spéciaux et exceptionnels, constituer une entreprise profitable, mais que la majorité des personnes qui en font l'essai, loin de réaliser des bénéfices, n'obtiennent le plus souvent que des résultats négatifs.

Passons en revue quelques-unes des causes et des circonstances qui peuvent influencer le résultat définitif de l'exploitation avicole. Les produits de la basse-cour sont essentiellement : les œufs, les oiseaux vivants, jeunes ou adultes, les oiseaux tués pour la consommation, la plume et le fumier. Les dépenses sont occasionnées par les frais de construction et de location

immobilière, de nourriture, de service de transport, de commission et d'impôt. Il est évident que d'une manière générale la condition nécessaire pour le bénéfice est dans la réalisation par la vente des produits de valeurs supérieures aux dépenses inévitables, or ceci ne peut être que dans des circonstances exceptionnelles; l'expérience le démontre.

Œufs. — S'agit-il de la vente des œufs, on reconnaîtra que dans la pratique le produit de cette vente couvrira à peu près le prix de la nourriture des oiseaux. Il n'y aura donc de bénéfice que si l'exploitation avicole étant établie à proximité d'une grande ville les œufs peuvent être vendus comme « œufs du jour » à un prix qui est ordinairement double de celui des œufs ordinaires. Un œuf ordinaire se vend en moyenne cinq centimes, un « œuf du jour » rapporte environ dix centimes au vendeur. Dans ces conditions le gain paraît assuré. Mais sera-t-il proportionnel à l'étendue de l'exploitation? Ira-t-il en croissant à mesure que le nombre des pondeuses sera augmenté. Ici les questions qui se posent sont si nombreuses et si variables que nous ne pouvons songer à les examiner en détail.

Il nous suffira de faire remarquer que la valeur des terrains nécessaires, l'augmentation du personnel chargé des soins, l'augmentation des chances de maladies épidémiques, sont des causes modifiantes de l'équilibre des recettes calculées sur une exploitation restreinte. Les fluctuations du prix des grains n'ont pas une grande importance sur la dépense journalière nécessitée par une basse-cour restreinte, mais elles modifient profondément l'état des dépenses nécessitées par une grande exploitation. Le mieux serait donc, pour

l'établissement d'une industrie de production des œufs, de commencer par des essais très modérés et d'augmenter peu à peu l'importance de la basse-cour à mesure que l'expérience en démontrerait l'opportunité. *A priori*, pour qu'une poule fournisse un œuf du poids de 60 grammes, il faut lui donner plus de 60 grammes de nourriture, parce qu'elle doit consommer pour son propre entretien. Il faut donc calculer le rapport du poids des œufs au poids de la nourriture, évaluer le prix de ces quantités et prendre le rapport de ces nombres, en tenant compte des influences de variations. Le calcul paraît très simple et, en pratique, il n'est pas facile de l'établir avec justesse.

Poussins. — La production des poussins ne serait pas une mauvaise exploitation si la vente de ces jeunes oiseaux pouvait être assurée à un prix qu'un acheteur intelligent ne peut consentir à payer. Il faut donc pour ce commerce compter sur les naïfs et sur leur passage, comme un chasseur compte sur le passage du lièvre. Cette éventualité, il est vrai, est une âme du commerce tout aussi bien que la concurrence. Un poussin de huit jours revient au producteur à 20 centimes au moins; ce producteur ne consentira pas à vendre le poussin moins de 50 centimes ; l'acheteur sensé qui paye 50 centimes ce qu'il pourrait produire à 20 centimes est assez rare, il ne reste donc que l'amateur inexpérimenté qui paiera un prix quelconque et aussi bien 20 francs que 20 centimes.

Il n'en est plus de même s'il s'agit de poussins de race pure. Si la production des poussins est l'objectif de l'exploitation, il y a tout avantage à produire des sujets de race. Leur prix sera certainement plus important et

avec raison. A mesure que le goût de l'élevage sera plus répandu et plus éclairé, les poussins de race seront les seuls que les acheteurs voudront se procurer. Cette production des poussins se rattache de près à la question de l'incubation dont nous avons parlé précédemment.

Adultes. — Si les oiseaux de basse-cour qu'il s'agit de vendre sont adultes, la vente ne produira de bénéfice que si ces oiseaux sont au prix de races pures ou au prix des volailles engraissées. La valeur des grains qu'il faut acheter, pour élever un petit poulet ou un petit canard, dépasse sensiblement le prix moyen de vente. Le fermier qui élève une douzaine de poulets gagne par leur vente, parce que ces oiseaux se nourrissent de débris inutilisés dont la valeur serait autrement nulle; s'il veut élever dix douzaines de poulets sur le même terrain, au lieu de gagner dix fois plus, il perdra, parce qu'il devra acheter des produits alimentaires que la vente des poulets ne paiera pas.

Ainsi, en général, par suite du prix des substances nécessaires à la vie des oiseaux de basse-cour, il vaut mieux consommer ces substances directement que de les transformer en chair de poulet. Voilà ce que nous pensons de l'aviculture pratique et intensive en France, dans les conditions économiques actuelles, au moins pour la majorité des éleveurs.

Ces remarques n'empêcheront pas, heureusement, beaucoup de personnes d'élever *en petite quantité* des oiseaux de basse-cour et d'être récompensées de leurs soins.

CHAPITRE IX

MALADIES DES OISEAUX DE BASSE-COUR

Les oiseaux domestiques peuvent avoir à souffrir de nombreuses maladies qui ont été observées par les praticiens, étudiées par les savants; mais depuis peu de temps seulement, ces accidents morbides ont été décrits avec leurs véritables caractères et avec l'indication d'une médication rationnelle. Dans un très bon ouvrage sur ce sujet, M. Mégnin[1] a réuni et critiqué les observations de ses devanciers, en joignant à ces notions les résultats de son expérience et de ses recherches personnelles.

Aussi, pour ce chapitre, avons-nous souvent consulté le livre de M. Mégnin, et nous nous faisons un plaisir de le déclarer tout d'abord.

Pépie. — La maladie que les fermiers, les agriculteurs, les éleveurs attribuent le plus souvent aux oiseaux de basse-cour qui paraissent moins alertes que d'habitude est la pépie.

Un poulet qui ne mange pas, qui se tient à l'écart les plumes hérissées, le cou replié sur les épaules, est géné-

[1] Mégnin, *Médecine des oiseaux*, 1893.

ralement considéré comme atteint de la pépie. On le saisit, on lui ouvre le bec. Si l'extrémité de la langue paraît pointue et cornée — et il en est toujours ainsi même chez les poulets en bonne santé — l'animal est maintenu entre les genoux de l'opérateur qui armé d'une épingle, exécute le plus souvent une déchirure à la langue.

L'opération est douloureuse, le poulet souffre davantage et souvent il crève.

Pépie véritable. — Il faut donc un 'examen plus attentif de la langue. La véritable pépie est une inflammation de cet organe en rapport sans doute avec d'autres troubles organiques, mais qui se manifeste par la présence sur l'extrémité et sous l'extrémité de la langue d'une lamelle cornée. Il est recommandé de débarrasser l'oiseau de cette pellicule qui forme autour de la langue un véritable fourreau sur une longueur qui atteint de 4 à 8 millimètres. J'avoue qu'il m'est quelquefois venu des doutes sur le caractère morbide de cette production.

Dans une couvée de poussins il m'a semblé un jour qu'une vingtaine d'individus avaient la pépie. Dix d'entre eux ont été opérés suivant les préceptes, les autres sont restés affranchis de toute manipulation ; dans chaque camp la mortalité a été la même et les survivants sont parvenus à l'âge de la broche avec la même facilité. On peut se demander si l'étui corné n'est pas une phase normale de l'évolution de l'épithélium de la langue et, sur ce point, des recherches devraient être faites. Quoi qu'il en soit, l'opération, quand on la décide, doit être faite avec précaution et de manière à n'occasionner aucune blessure de la langue. Il faut se servir d'une

aiguille mousse parfaitement propre, engager la pointe sous le bord postérieur de la pellicule, puis soulever doucement en faisant céder peu à peu l'adhérence. Le plus difficile est de maintenir la langue immobile ; on la saisit entre le pouce et l'index de la main gauche en plaçant la tête de l'oiseau dans le creux de la même main. C'est à la face inférieure de la langue que l'aiguille doit s'engager sous la pellicule.

Après l'arrachement, on lave la langue de l'oiseau avec une goutte de vin portée au bout d'un pinceau et on lui ferme le bec sur une boulette de beurre frais.

Les autres pellicules, plaques caséeuses ou ulcères de la bouche et de la langue ne sont pas en rapport avec la pépie. La médication devra donc être différente.

Diphtérie. — La diphtérie des volailles est une des plus graves maladies qui puissent décimer un poulailler ou une volière. Elle se manifeste assez souvent en même temps que le coryza contagieux et les vétérinaires pensent cependant que les deux maladies sont indépendantes.

Un oiseau diphtérique présente sur la langue, à la commissure des mandibules en différents points du palais, des plaques plus ou moins épaisses, adhérentes aux tissus sous-jacents. Lorsqu'on les détache, elles laissent la plupart du temps des cicatrices sanguinolentes. Si ces productions n'ont pas dépassé la bouche pour s'étendre au larynx et au tube digestif, on peut quelquefois guérir les oiseaux atteints, en détachant avec des pinces toutes les plaques diphtériques et en badigeonnant les plaies avec de la teinture d'iode. Cette maladie, de nature microbienne, n'est pas transmissible

à l'homme, mais elle s'étend facilement parmi les oiseaux enfermés dans un même local.

Les agents de transmission du microbe ne sont pas tous connus, mais il me paraît possible d'indiquer ici une observation sur ce sujet que j'ai notée dans une lettre adressée à la Société d'acclimatation de France[1].

« Au mois d'avril dernier, M. le Dr Yves Ménard a présenté dans une note remarquable les arguments fournis par ses propres recherches et par celles de MM. Cornil et Mégnin pour conclure à la non-identité de la diphtérie humaine et de celle des oiseaux.

« Si ces arguments avaient besoin d'être appuyés, les faits suivants seraient encore en faveur de leur exactitude. J'ai eu l'occasion de constater l'apparition de la diphtérie sur des poules Leghorn importées d'Italie peu de temps auparavant. Les exsudations à la surface des muqueuses, les formations cancéreuses caséo-purulentes et, finalement, des altérations profondes des viscères et particulièrement du foie se sont manifestées. Les symptômes et la marche de la maladie sont, je crois, assez connus pour que je me dispense d'insister, mais les circonstances d'apparition m'ont paru remarquables.

« Les Leghorn étaient mélangées dans un poulailler avec des poules indéterminées dites « Poules de Pays » et qui correspondent pour la Provence à la Poule pratique de M. Lemoine; toutes paraissaient en parfaite santé. Un jour, une distribution de gros lombrics fut faite, les Leghorn en mangèrent avec avidité tandis que les Poules pratiques refusèrent cette nourriture.

« Peu de temps après, toutes les Poules italiennes

[1] 5 août 1890.

tombèrent malades ; les premières et les plus gravement atteintes furent celles de la variété noire, les autres variétés guérirent d'elles-mêmes. Quant aux poules pratiques, qui toutes étaient d'un plumage gris ou fauve elles furent épargnées. Je crois devoir noter cette relation apparente des formations pigmentaires avec le degré d'aptitudes morbides, parce qu'il m'a souvent été donné d'observer l'importance des pigments dans l'économie animale.

« Aucune séparation de races ne fut faite dans le poulailler contaminé, bientôt une poule de Brahma fut condamnée à séjourner dans cet hôpital et resta indemne. Ces observations doivent conduire à chercher le microbe de la diphtérie des poules chez le lombric et il serait à souhaiter que des savants compétents pour ce genre de recherches consentissent à éclaircir ce point.

« D'autre part la maladie serait plutôt épidémique que contagieuse et le champ d'activité du microbe serait limité par les aptitudes de la race à lui fournir un gîte agréable.

« M. le Dr Saint-Yves Menard est arrivé à rassurer les personnes qui craignent le contact de cette diphtérie pour leurs enfants, il semble qu'on pourrait encore calmer les appréhensions de celles qui ne craindraient que pour leurs poules.

« Pourquoi les poules d'Italie sont-elles plus sujettes que nos poules pratiques à contracter la diphtérie. Trouvent-elles chez lombric de Provence un microbe contre lequel le microbe de lombric italien ne leur a pas encore fourni du vaccin. Ce sont encore des questions à étudier.

« Un dernier mot ; la diphtérie des poules a cédé com-

plètement à des traitements au sublimé acétique et à la teinture d'iode. »

Il est de règle, quand cette maladie est constatée, d'isoler les sujets malades, et de procéder à un lavage des cages et des cabanes. En outre on arrosera le sol du poulailler avec une solution de sulfate de cuivre au centième.

Diphtérie des pigeons. — Les pigeons ont une diphtérie particulière à leur espèce. Cette maladie ne semble pas terrasser les oiseaux adultes, mais elle détruit les jeunes. L'éleveur doit s'en préoccuper s'il s'aperçoit que les pigeonneaux subissent une mortalité inaccoutumée.

Ce sont alors les pigeons adultes qu'il faut examiner avec soin et soigner ou sacrifier suivant le degré de gravité de leur état.

Coryza contagieux. — Le coryza contagieux d'après M. Mégnin accompagne quelquefois la diphtérie. Les aviculteurs désignent quelquefois cette maladie sous le nom de roupie.

Les tumeurs et les ulcérations envahissent non seulement la bouche et les voies digestives, mais surtout les muqueuses de la cavité orbitaire, les paupières et les fosses nasales. La maladie commence par un écoulement que l'on voit aux narines, l'oiseau éternue, ouvre le bec pour respirer ; déjà les muqueuses nasales et orbitaires sont enflammées.

Bientôt cette inflammation se complique par la formation de fausses membranes, de masses caséeuses qui bouchent les conduits nasaux et chassent l'œil de l'orbite. Il est difficile de considérer cette maladie comme un simple coryza. M. Mégnin conseille de débarrasser

l'oiseau de ces tumeurs et de laver les plaies avec une solution à 5 pour 100 de sulfate de cuivre. Il m'est arrivé de pratiquer l'excision des tumeurs dans des cas où la maladie était assez avancée pour entraîner en même temps l'ablation de l'œil. Les plaies ont été badigeonnées soit avec de la teinture d'iode soit surtout avec une solution à 1 pour 1000 de bichlorure de mercure. La guérison a été obtenue, mais l'opération doit être si douloureuse pour les malheureux oiseaux qu'il vaut mieux leur couper le cou.

Les observations consignées plus haut montrent que cette maladie revêt un caractère épidémique il est donc essentiel de purger les locaux et d'attendre l'effet des lavages antiseptiques avant d'y remettre des volailles

Tuberculose. — La tuberculose ne se manifeste pas à l'extérieur, on la reconnaît à l'autopsie ; les oiseaux atteints sont maigres, chétifs, et malgré la meilleure nourriture restent dans cet état. Cette tuberculose est sans danger pour l'homme, mais elle se propage facilement parmi les oiseaux d'une même espèce.

Choléra des poules. — On a beaucoup parlé du choléra des poules, mais heureusement il en a été question plus souvent dans les laboratoires de bactériologie que dans les établissements d'aviculture. Le nom fut employé pour la première fois en 1849 par un directeur de l'École d'Alfort, M. Renault, et en 1877 M. Perroncito reconnut la nature microbienne de cette maladie.

Pasteur surtout rendit célèbre le choléra des poules, et en retour le choléra des poules rendit à Pasteur une part de célébrité. C'est à l'illustre savant que l'on doit en effet l'étude principale de la maladie, la culture du microbe spécial et la découverte du vaccin préservatif.

Cette maladie a très souvent une marche très rapide, tellement rapide même que l'animal tombe comme frappé d'un coup de sang ; sa crête devient violette, il s'éteint après quelques secousses convulsives. A l'autopsie, on trouve le sang noir, les bords du foie noirs également. Le sang contient en grandes quantités de petits bâtonnets arrondis, visibles à de forts grossissements et dont la longueur réelle ne dépasse pas trois millièmes de millimètre. Ce qui fait le grand danger de cette maladie, c'est qu'il suffit de la dissémination de quelques-uns de ces microbes dans le sol d'une basse-cour pour rendre possible une épidémie très grave. Les déjections des poules cholériques contiennent des bâtonnets et les autres oiseaux, en cherchant leur nourriture sur les fumiers, avalent des grains, de petites pierres ou des herbes et contractent à leur tour le germe de la maladie.

Le meilleur désinfectant est l'acide sulfurique dans la proportion de 2 grammes par litre d'eau. On devra donc laver les cages, les perchoirs, les cabanes, avec une telle solution et arroser de même toute la basse-cour. Le bec, les pattes et le plumage des volailles seront passés à l'éponge imbibée du même liquide. M. Mégnin cite un cas d'infection cholérique où l'emploi du Cresyl-Jeyes a fait merveille. Les oiseaux qui présentaient les premiers symptômes ont été guéris par l'ingestion de Cresyl administré d'heure en heure par dose d'une cuiller à café.

Enfin la vaccination préventive peut être employée. On trouve le vaccin tout préparé à l'Institut Pasteur, mais nous engageons les aviculteurs à s'adresser pour la vaccination aux vétérinaires qui sont au courant du

procédé. Le choléra des poules est heureusement assez rare. Quelques aviculteurs qui depuis longtemps se livrent à l'élevage des volailles semblent même douter de son existence. Nous citerons sur cette question l'opinion de M. Voitellier qui s'exprime ainsi :

« A notre avis, le choléra des poules n'est ni sporadique, ni asiatique, pas même endémique, nous nions purement et simplement son existence. Voici près de vingt ans que nous nous sommes consacré à l'aviculture. Depuis que cette question du choléra des poules a été soulevée, nous nous sommes appliqué à son étude; nous avons eu chez nous des volailles venant de tous les points de France et d'Europe, jamais nous n'avons constaté un véritable cas de choléra. Nous avons fait à dessein des voyages dans les pays où l'épidémie sévissait, soi-disant avec le plus d'intensité ; nous avons poussé l'amour de l'étude jusqu'à importer dans nos parquets des sujets contaminés; jamais nous n'avons vu qu'une maladie guérissable, à son début, par un léger traitement interne, et à la deuxième période, par une opération chirurgicale.

« Il n'y a pas d'hésitation possible sur les symptômes de la maladie, ils ont été assez nettement définis partout, jusque dans les circulaires officielles. La poule marche tout d'une pièce, ayant la crête violacée, la queue basse, les plumes qui entourent l'anus sont souvent couvertes d'une diarrhée verdâtre. La maladie dure parfois plusieurs jours, le plus souvent elle ne semble durer qu'un jour à peine, et chaque matin plusieurs poules trouvées mortes au poulailler, alors qu'elles avaient paru rentrer pleines de santé, attestent la violence du mal.

« Telle est bien la définition générale du choléra des poules. »

Bref, l'auteur considère le soi-disant choléra comme une simple obstruction des voies digestives souvent en relation avec la diphtérie. Nous n'avons pas à nous prononcer dans les débats que ces questions soulèvent, mais il nous a paru intéressant de citer l'opinion d'une personne dont l'expérience pratique est certainement de quelque valeur. La conclusion que nous pouvons tirer de tout ceci, c'est qu'un microbe vit chez les poules, occasionne des accidents et qu'on peut l'étudier et en faire des cultures atténuées. Ce microbe est considéré comme causant le choléra des poules. D'autre part les accidents ayant quelque ressemblance avec la maladie définie sous le nom de choléra peuvent être dus à d'autres causes et sont beaucoup plus fréquents et moins graves.

Choléra des Canards. — Une maladie assez semblable au choléra des poules s'est manifestée quelquefois chez les canards ; d'après les expériences de MM. Cornil et Toupet, ce choléra n'est pas dû au même microbe que celui des poulets. Le vaccin spécial n'est pas encore connu.

Septicémie ou **affection typhoïde.** — Les oiseaux atteints sont faibles, languissants, ils restent couchés les plumes hérissées ; si on les fait lever, ils titubent comme s'ils étaient ivres. La maladie est due à une infection du sang contractée par l'absorption d'eau malpropre, d'aliments altérés, moisis ou en putréfaction. Elle dure de deux à six jours et ne se termine pas invariablement par la mort.

Les oiseaux malades seront isolés, on mettra à leur

portée de l'eau parfaitement propre, légèrement acidulée par quelques gouttes d'acide sulfurique et une nourriture faite de riz cuit, de mie de pain et de la poudre suivante :

Gentiane jaune pulvérisée . . .	20	grammes
Quinquina gris	10	—
Gingembre	30	—
Sulfate de fer	5	—

Cette poudre est indiquée par M. Mégnin ; il en faut une prise par volaille.

A l'autopsie, les poulets atteints de cette maladie présentent un foie de dimensions très exagérées, double ou triple du volume ordinaire. Il est d'une teinte chocolat foncé presque noir. Les intestins sont congestionnés, les chairs sont pâles ou tachées de rouge.

Rhumatisme. — Les oiseaux de basse-cour sont sujets aux rhumatismes. Les poulets et les canards sont alors boiteux ; les articulations du tarse et de la jambe sont gonflées, et quand le mal augmente, l'animal incapable de marcher finit par mourir de fièvre et de faim.

Le remède consiste à isoler les malades, à les placer dans un endroit sec et chaud, et à frictionner les parties atteintes avec de la teinture d'iode ou de l'huile de laurier.

On voit que la teinture d'iode peut rendre divers services en médecine des oiseaux, un petit flacon de cette drogue doit se trouver à portée de l'aviculteur.

Les accidents de nature rhumatismale peuvent être observés aussi chez les pigeons, et le plus souvent sous

forme d'une arthrite de l'aile. Il est très difficile d'y porter remède.

Chez les jeunes de divers oiseaux de basse-cour, on observe souvent des individus qui semblent paralysés, dont les doigts sont contractés et qui, se trouvant ainsi dans de très mauvaises conditions pour chercher leur nourriture, finissent par mourir. Les aviculteurs expérimentés conseillent de combattre cette maladie en donnant aux jeunes oiseaux une pâte faite de farine d'orge et de lait, de cœur de bœuf bouilli, de mie de pain rassis et de salade hachée très fin, au lieu de les nourrir exclusivement au grain. En outre, faire dissoudre dans leur boisson du sel de Vichy, à raison de 5 grammes par litre.

CHAPITRE X

LES PARASITES

Un certain nombre de maladies sont appelées parasitaires. On pourrait, il est vrai, considérer le choléra, la diphtérie, etc., comme des maladies causées par des parasites, puisque des organismes microscopiques sont les agents de transmission du mal et se multiplient dans les organes de l'animal attaqué, mais, d'autre part, il semble qu'une prédisposition de l'oiseau soit nécessaire au développement des microbes.

Aussi le nom de maladies parasitaires est-il plus spécialement appliqué aux accidents provoqués par des organismes plus volumineux et plus complexes que les bactéries.

Les parasites en question sont généralement des vers ou des acariens.

Ver rouge. — Le ver rouge ou *syngamus trachealis* s'attaque surtout aux faisans et aux perdrix. Il habite la trachée de ces oiseaux et peut causer la suffocation et la mort. Il a été rencontré aussi chez d'autres gallinacés, mais plus rarement.

Monostome des canards. — Les oies donnent l'hospitalité à un ver plat, le *monostomum mutabile* qui se

loge en arrière du globe de l'œil. Ce parasite a 5 ou 6 millimètres de long, il a la forme d'une petite feuille d'un blanc grisâtre. Généralement plusieurs individus sont ensemble dans la même région, ils peuvent occasionner de graves accidents et la mort chez les oies et les canards.

Lorsqu'on soupçonne ces oiseaux d'être atteints de vers parasites, on leur fait boire une solution de salicylate de soude à la dose de 1 gramme par litre.

Ascaris inflexa. — Les ascarides envahissent quelquefois les poulets et les pigeons. Ces vers ont quelques analogies avec ceux qui sont parasites dans le tube digestif des enfants.

L'*Ascaris inflexa* vit chez la poule dans l'intestin. Les individus femelles ont une longueur de 7 à 8 centimètres. Les mâles sont un peu plus petits. Le diamètre de ces vers est d'environ 2 millimètres, leur couleur est d'un blanc laiteux. « Les symptômes que présentent les oiseaux tourmentés par ce ver sont intéressants à noter; d'abord ils mangent peu et sont plus maigres que ceux qui se portent bien ; lorsqu'on les appelle, ils viennent avec les autres, mais souvent ils s'arrêtent tout à coup, paraissent s'endormir debout, ferment les yeux, laissent tomber leur tête vers la terre, puis la secouent et la relèvent brusquement comme s'ils se réveillaient en sursaut, et recommencent le même manège jusqu'à ce qu'on vienne à les déranger ou qu'on les appelle de nouveau. Ordinairement, ils ont la diarrhée. » (Mégnin.)

Les individus atteints doivent être isolés, le poulailler doit être désinfecté par les moyens que nous avons déjà indiqués, et parmi les graines distribuées aux oiseaux on mélangera du semen-contra en grains.

Heterakis. — L'*Heterakis vesicularis* est un parasite du faisan, nous ne le citons que pour mémoire. Il en est de même du ténia infundibuliforme.

Ascaris maculosa. — L'*Ascaris maculosa* est un parasite du pigeon, il occasionne la maladie connue sous le nom d'entérite vermineuse. Les œufs d'ascaris contenus dans les déjections des pigeons se mêlent au grain et sont absorbés par les oiseaux qui contractent à leur tour l'entérite.

Les vers se développent en si grand nombre que, dans certains cas, ils remplissent et obstruent complètement l'intestin terminal. Les pigeons atteints présentent des accidents épileptiformes. Le nettoyage et la désinfection du pigeonnier sont donc recommandés dans ce cas.

Il faut en outre saupoudrer le grain donné aux pigeons avec de la poudre de calomel à dose de 2 à 5 centigrammes par couple d'oiseaux (Mégnin).

Les canards sont eux aussi sujets à l'entérite vermineuse. Le parasite ressemble à l'*Ascaris maculosa* du pigeon; les désordres occasionnés par cette maladie et les remèdes à employer sont les mêmes que dans le cas précédent [1].

Acares des sacs aériens. — On trouve, dans les sacs aériens, des acares assez semblables au sarcopte de la galle. Les poulets et les faisans hébergent ces hôtes qui n'occasionnent pas en général d'accidents graves.

Ils ne deviennent dangereux que lorsqu'ils pullulent au point d'obstruer les voies respiratoires. Le meilleur

[1] J'ai trouvé très récemment dans l'intestin de plusieurs jeunes canards des ténias d'une espèce non décrite et sur lesquels je publierai ultérieurement des renseignements. Faire boire aux canards une cuiller à café de glycérine.

remède est la fleur de soufre mélangée aux pâtées. La présence des acares ne peut être soupçonnée dans un troupeau d'oiseaux que si l'autopsie a démontré leur présence sur quelques sujets.

Parasites externes. — Les oiseaux de basse-cour sont attaqués par des puces, mais chaque espèce paraît avoir sa puce spéciale. Ainsi la puce du pigeon diffère de celle du poulet. Ces insectes désagréables ne sont pas dangereux, ils s'attachent aussi à l'homme et les personnes qui soignent la basse-cour ont intérêt à les détruire. Le remède est encore ici le nettoyage du poulailler; la fleur de soufre en poudre insufflée dans le plumage est désagréable aux puces qui abandonnent alors leur hôte.

Les punaises infectent quelquefois les pigeonniers. La poudre de pyrèthre est ici tout indiquée. Les éleveurs devront toujours faire badigeonner le pigeonnier deux fois par an, d'abord avec une solution phéniquée, puis à la chaux. M. de Bœve recommande de placer au fond des nids de la poussière de tabac, mélangée avec de la poudre insecticide et de la fleur de soufre.

Les poux. — Les coqs et poules donnent l'hospitalité à cinq ou six espèces de poux, le pigeon en reçoit quatre espèces, le canard quatre ou cinq, l'oie à peu près le même nombre et le pigeon quatre espèces [1]. Comme ces insectes lorsqu'ils pullulent finissent par tourmenter les volailles au point de les rendre malades, il faut prendre toutes les précautions pour en empêcher le développement. Le premier soin de l'aviculteur doit être

[1] Voy. Gervais et Van Beneden, *Zoologie médicale*, exposé méthodique du règne animal comprenant la description des espèces parasites de l'homme et des animaux, 1859.

d'examiner une volaille nouvellement achetée avant de la lâcher dans la basse-cour et s'il constate la présence des parasites il devra insuffler les plumes de l'oiseau à la poudre de pyrèthre. Quelquefois on passe sur le plumage une éponge légèrement imbibée de pétrole et les vapeurs de ce liquide sont très désagréables aux poux. Il est bon d'examiner spécialement le croupion et la partie interne des ailes ; les poux sont des animaux fort avisés qui savent fort bien s'abriter dans les régions où leurs hôtes les atteignent difficilement, et c'est là qu'ils établissent leur quartier général. On confond souvent avec les poux d'autres parasites très petits de couleur rouge et qui sont des acariens appelés *dermanythes*. La médication usitée pour les poux peut être employée ; il est utile d'user aussi de frictions légères à la pommade mercurielle dédoublée à l'axonge.

Gale des pattes. — Les oiseaux atteints de la gale des pattes présentent les écailles du tarse soulevées, la patte entière tuméfiée et farineuse. Cette maladie assez fréquente est due à la présence du *Sarcoptes mutans ;* pour la guérir on agit de la manière suivante : « Après avoir ramolli dans un bain d'eau tiède de quelques minutes les croûtes qui entourent la patte, on les détache avec précaution, autant que possible sans faire saigner, et on a soin de les jeter au feu ; puis on étend sur les pattes une bonne couche de pommade soufrée d'Helmerich. Deux ou trois jours après on enlève la pommade par un bain savonneux et l'animal est guéri. »(Mégnin.)

On peut aussi badigeonner les tarses au pétrole, à la benzine ou avec une solution alcoolique, au quart de baume du Canada. Ce vernissage réussit bien.

Variole ou Poquettes. — M. de Boeve signale quelques maladies des pigeons qui sont assez particulières. L'une d'elles est appelée Variole ou Poquettes, Elle se manifeste par l'apparition de pustules à la surface de la peau. Cette éruption se produit le plus souvent au moment des grandes chaleurs. Le remède consiste à porter sur chaque pustule à l'aide d'un pinceau, une goutte d'une dissolution d'alun. M. de Boeve affirme que cette maladie n'est pas épidémique et pas davantage contagieuse. Le même auteur parle aussi d'une infirmité curieuse qu'il appelle le Torticolis.

Le *Torticolis* est une maladie héréditaire chez les pigeons. Les sujets atteints tournent sans cesse le cou d'une manière désagréable. Le remède est assez imprévu; il consiste, d'après l'éminent colombophile, à couper un ongle à chaque patte du malade de façon à opérer une forte saignée, ce qui peut provoquer un changement subit dans son état critique.

Les pigeons sont sujets à des attaques d'*épilepsie*, la maladie se manifeste par des mouvements convulsifs et la disparition totale de l'instinct et de l'intelligence. Il paraît qu'une grande frayeur peut produire subitement ce désordre chez ces oiseaux. Les accès peuvent se produire plusieurs fois de suite ou à plusieurs jours d'intervalle, le plus souvent cette maladie est incurable. Nous ignorons si le nom d'épilepsie convient exactement à cette forme de troubles nerveux. On sait qu'en général les pigeons domestiques et surtout les pigeons de race sont sujets à des manifestations nerveuses qui se traduisent de différentes manières; le tremblement et la culbute sont du nombre de ces manifestations.

DEUXIÈME PARTIE

DESCRIPTION DES ESPÈCES ET DES RACES

Nous comprendrons dans la deuxième partie la description des Gallinacées et des Palmipèdes de basse-cour. Pour plus de clarté les Gallinacées seront divisés en quatre sections :

1° Coqs et Poules ; 2° Pigeons ; 3° Dindons ; 4° Pintades.

Les Palmipèdes sont répartis dans les cinquième et sixième sections.

Première Section. — COQS ET POULES

CHAPITRE PREMIER

RACES SAUVAGES DE L'INDE

Gallus Ferrugineus. — Gallus Bankiva. — Gallus Sonnerati.

Le mieux connu des spécimens sauvages de la race galline est sans contredit le *coq commun des jungles de l'Inde* ou le *Gallus ferrugineus* (Gmelin). Le même oiseau est nommé *Gallus Bankiva* par Temminck. On

le trouve d'après cet auteur dans les forêts des îles de la Sonde. Le coq est d'un volume moyen, large aux épaules, haut sur pattes, d'une attitude dressée. La queue est portée horizontalement, l'extrémité des plus grandes plumes touchant presque le sol. Le plumage est extrêmement brillant. Les plumes du camail et des couvertures de la queue sont étroites, pointues et tombantes. La face et la tête sont nues, excepté auprès de l'ouverture des oreilles qui présente quelques plumes fines. La crête est droite, plate, simple, portée en arrière. Le bec ne diffère pas de celui des coqs domestiques. Les pattes sont pourvues d'une rangée d'écailles antérieures et de deux rangées postérieures, ces dispositions donnant aux côtés de la patte un aspect réticulé. Les doigts sont de longueur médiocre, et légèrement palmés jusqu'au niveau de la première jointure (Tegetmeier). L'éperon est très développé chez les coqs âgés. Les ailes sont courtes et arquées avec les plumes du vol très serrées à la base. La queue est composée de quatorze pennes qui sont portées moins verticalement que chez le coq commun.

L'iris est orange, le bec couleur de corne, les pattes gris plomb à reflets verdâtres, les parties dénudées de la face sont d'un rouge carminé à l'exception des oreillons qui sont d'un blanc nacré. Le haut de la tête est d'un jaune d'or passant au rouge orangé sur le cou, puis au rouge à l'extrémité. Les plumes du camail sont longues, pendantes, brun foncé au milieu et bordées de jaune doré, d'orangé et de rouge. Le dos est rouge brun vif; les flancs et la partie supérieure des couvertures de la queue sont d'un ton orangé passant au jaune doré, le plastron est noir, à reflets verts comme d'ailleurs

6.

aussi les plumes de la queue et surtout les faucilles. La teinte des rectrices de la queue est moins brillante. Dans les ailes, les rémiges secondaires sont couleur marron sur les marges extérieures, et plus obscures en dedans; les rémiges primaires sont plus sombres.

Chez les poulets sauvages du Bengale, les oreillons sont blancs, tandis qu'il sont orangés chez d'autres variétés (Tegetmeier). D'ailleurs ces oiseaux varient beaucoup à l'état sauvage. D'après Blyth, les individus pris dans l'Himalaya ont le plumage plus pâle que ceux qui proviennent d'autres parties de l'Inde, au contraire les couleurs sont plus éclatantes dans la péninsule malaise et à Java.

Les coqs Bankiva Malais ont les oreillons rouges et les pattes jaunâtres. Les races diffèrent même d'après les localités.

Chez la poule, les parties dénudées de la face sont plus pâles que chez le coq, les pattes sont couleur corne pâle, les oreillons et la gorge sont d'un rouge vineux, le reste du cou brun doré. Les lancettes sont marquées d'une tache ou d'une flamme d'un brun foncé. Cette marque brune des plumes se retrouve d'ailleurs en plusieurs régions du plumage, se détachant en lignes foncées sur une coloration générale gris brun. Les rémiges primaires et leurs couvertures sont nuancés de sépia, le bord interne de ces rémiges est cendré.

La coloration générale d'un brun roux plus ou moins cendré se retrouve dans les deux sexes, chez les oiseaux jeunes avant l'époque où la mue donne au mâle sa belle livrée définitive.

A la naissance, les poussins sont couverts d'un duvet couleur crème, et sont marqués d'une bande sépia qui

passe sur le milieu de la tête, et d'une autre ligne transversale qui se dirige vers les yeux.

Nous avons fait observer que ce type *ferrugineus* est représenté de très près par le coq Gaulois ou coq commun de l'Europe occidentale, et par le combattant anglais *(Black breasted red game)*, qui n'est qu'une modification de forme de ce coq commun. Cette modification paraît devoir être attribuée à des croisements avec le coq Malais.

Les représentants sauvages du *Gallus ferrugineus* se trouvent avec le coq de Sonnerat dans plusieurs régions de l'Inde, d'après Tegetmeier il est plus abondant à l'est du Gange, dans les régions du Tercy, Dacca, Silhet et Chittagong. On le trouve aussi plus au sud vers Burnach et Tennasserim et dans les îles de l'archipel Indien.

A mesure que l'on avance vers l'Indo-Chine, on rencontre des spécimens un peu différents, mais qui ne paraissent être que des variétés du type *ferrugineus*.

Le coq sauvage vole aussi facilement que la perdrix, il se lève à la moindre apparence de danger et gagne le fourré. Il s'abat généralement avant d'entrer dans le bois, puis court si rapidement qu'il disparaît avant que l'on ait pu approcher. Il chante comme le coq domestique, la poule pousse les mêmes cris que la poule domestique qui vient de pondre. C'est généralement vers la fin des pluies en juin que les poules sauvages se mettent à couver (Tegetmeier). D'autres observateurs assurent que les couvées commencent dès janvier.

Ces oiseaux sont un excellent rôti quand ils sont jeunes, mais lorsqu'ils sont âgés leur chair, suivant l'expression pitttoresque de Tegetmeier, « est au-dessus de tout pouvoir humain de matiscation ».

Les coqs sauvages ne sont pas des oiseaux migrateurs.

Coq de Sonnerat *(Gallus Sonnerati)*. — Le mâle a le sommet de la tête couvert de plumes courtes noires à tiges blanches s'élargissant à l'extrémité en forme de

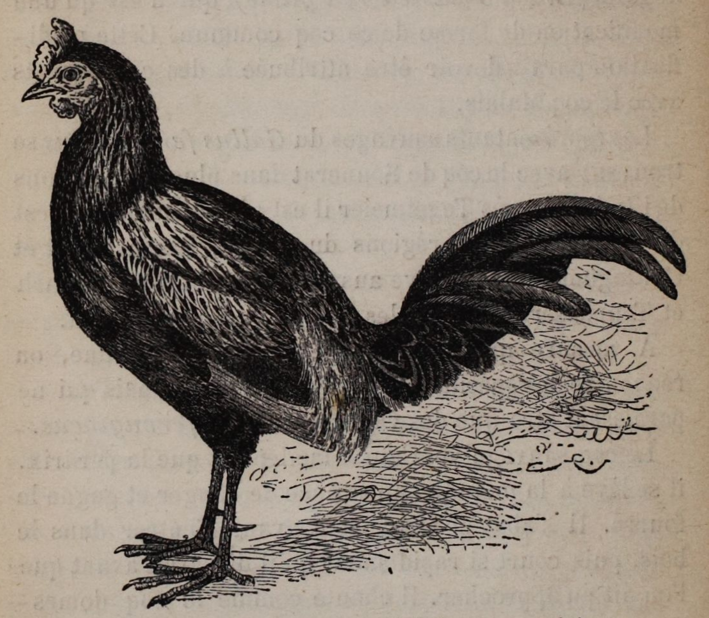


Fig. 12. — Coq sauvage. Variété Sonnerat croisée.

spatule. Les plumes du camail sont longues, étroites et arrondies à l'extrémité, leur tige est grosse, déprimée, marquée d'une raie blanche très luisante. La tige s'élargit en forme de disque corné blanc, puis s'amincit pour former à l'extrémité un second épanouissement d'un jaune roux vif. Les barbes sont d'un brun noirâtre. Dans les couvertures des ailes se trouvent des tiges aplaties et dépourvues de barbes. Les rémiges

primaires et secondaires sont d'un noir brunâtre. Les lancettes du dos sont grises à tiges et bordures plus



Fig. 13. — Coq de la race de Sumatra.
Race voisine de celle de Yokohama.

claires, les plus externes étant rouges à tiges et bordures jaunes (Magaud d'Aubusson) (fig. 12).

Cette espèce est donc surtout caractérisée par l'aspect des plumes de la collerette qui sont remplacées par des lamelles cornées marquées de barres de couleur. La

crête est finement dentelée et petite. Le chant est très différent de celui de nos coqs, et à d'autres égards aussi l'espèce de Sonnerat s'éloigne sensiblement des races domestiques.

A la liste des coqs sauvages, on peut ajouter le *Gallus Stanleyi* qui habite Ceylan, le *Gallus varius* ou *furcatus* de Java et le *Gallus giganteus*, mais ces deux derniers sont mal définis et ne présentent que peu de rapports avec nos races domestiques. Nous donnons la figure du coq et de la poule du Sumatra (fig. 13, 14).

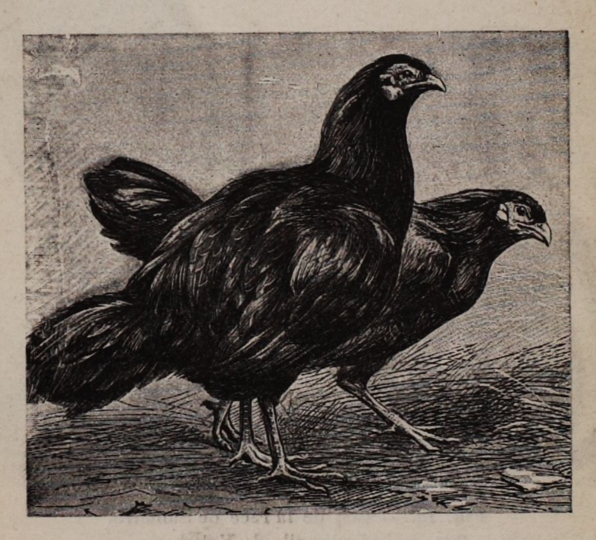


Fig. 14. — Poule de la race de Sumatra, Race voisine de celle de Yokohama.

CHAPITRE II

RACES DOMESTIQUES DU CENTRE DE L'EUROPE

Race Gauloise. — Race d'Elberlfeld. — Race d'Alsace. — Races des chanteurs des montagnes. — Race des Ardennes. — Race du Léman. — Race de Thuringe.

Race gauloise. — Lorsqu'on examine les différents types de coqs qui se rencontrent dans les fermes de la France, on remarque quelquefois un oiseau au plumage éclatant, aux nuances variant des tons de l'or à ceux du rouge ardent, orné aux ailes et à la queue de plumes foncées, dont les reflets verts ou bleus font contraste avec les autres nuances. La forme de l'oiseau est aussi gracieuse que les couleurs en sont agréables. Il est bien proportionné sans trop de longueur du cou, ni des pattes, sa queue s'arrondit en un panache qui n'est ni grêle, ni pesant; dans tout l'ensemble, il donne satisfaction à ce goût artistique que chacun possède et qui nous fait admirer beaucoup d'objets de la nature.

De pareils coqs, que les éleveurs de profession rangent rarement parmi les races estimées, méritent cependant à plus d'un titre l'attention et les soins que l'on accorde aux animaux admis dans les concours d'aviculture.

Cet oiseau doit être appelé le coq Gaulois (fig. 15),



Fig. 15. — Le coq Gaulois (Coq et Poules).

il se trouve surtout dans les campagnes éloignées des grandes voies de communications; dans les fermes

perdues de la plaine ou de la montagne, et cela en plusieurs régions de notre pays. Si cette race a été négligée, c'est sans doute parce que les auteurs compétents n'ont pas pris le soin de la décrire, qu'elle ne s'est pas trouvée indiquée sur les programmes de prix des expositions et qu'ainsi personne ne s'est occupé d'en fixer le type e d'en faire l'éloge.

Pourquoi la préconiser, ou plutôt, pourquoi la tirer d'oubli ? D'abord, parce que cette race est éminemment rustique. Le Coq gaulois, habitué à une vie presque libre, à la recherche indépendante de sa nourriture à travers champs, accoutumé à trouver un gîte sur quelque branche d'arbre sera plus facile à élever que bien des volailles de luxe. Nous avons insisté sur la beauté de son plumage, nous ajouterons que cet oiseau est intéressant parce qu'il est sans doute le type le plus voisin de celui des Coqs sauvages qui habitaient primitivement nos régions.

La sélection doit intervenir pour la recherche du type qu'il convient d'adopter parmi ces Coqs et Poules de race gauloise, mais ce n'est pas au hasard du goût individuel qu'il faut laisser la direction de ce choix. Si nous admettons avec Darwin que les innombrables races de poules descendent du Coq Bankiva, nous pouvons préférer, parmi les Coqs gaulois, celui qui se rapprochera le plus du type primitif.

En Angleterre, les Coqs de combat dorés, nous présentent un assez beau spécimen d'oiseaux qui, par le plumage, se rapprochent du type primitif ; d'autre part, les Leghorn dorés ont un aspect qui s'éloigne peu de celui des Coqs gaulois de nos campagnes et pour le plumage qui se rapprochent du Coq combattant. En

Alsace, le Coq d'Elberfeld est aussi très voisin de ces types. Nous arriverons donc à déterminer le Coq gaulois en faisant une description spéciale qui permettra de reconnaître cet oiseau parmi les races anglaises, ou parmi les races d'Italie et d'Alsace.

La crête du coq est simple, droite, dentelée, surplombant la base du bec, haute et étendue en arrière. Sa hauteur ne doit pas être beaucoup plus considérable que celle de la tête mesurée de l'angle de la mâchoire inférieure à la face supérieure du crâne.

Les oreillons seront indifféremment d'un blanc nacré ou d'un rouge intense ; cependant, nous préférerons l'oreillon blanc. Les barbillons sont rouges, de dimensions moyennes, délicats et arrondis au bord. Aucune plume formant aigrette ne doit apparaître ni sur la tête, ni latéralement, ni sur la gorge.

Le cou est emplumé de lancettes longues et souples, formant une nappe chatoyante à reflets d'or et de pourpre. Les tons dorés sont vers le sommet de la tête, les tons rouge doré vers la partie inférieure du camail. Cependant, les lancettes de la partie inférieure peuvent être bordées de jaune. Ce qu'il faut surtout rechercher dans cette partie du plumage, c'est l'éclat et la pureté des couleurs rouges et jaunes et leur assemblage harmonieux et brillant.

Le dos, les épaules sont rouge acajou, avec des reflets cramoisis. Les couvertures de la queue sont comme le camail, d'un ton rouge orangé passant au jaune doré. Les rémiges secondaires des ailes sont couleur cannelle sur le bord extérieur, sombres sur le bord interne, les rémiges primaires sont plus sombres. Les couvertures des ailes sont noires à reflets verts ; il en

est de même du plastron, du ventre, et surtout des faucilles de la queue. Les cuisses sont noires, mais à reflets moins métalliques. Dans l'ensemble, tout le plumage doit avoir ce lustre admirable qui donne aux couleurs les tons les plus chatoyants et les reflets de l'or et de l'acier.

Les pattes sont gris plomb. Le bec couleur corne claire. Chez la poule, la coloration générale est d'un brun passant au cendré clair et au fauve très pâle. La tête est brune, la poitrine saumon, les pennes des ailes sont couleur cannelle, plus ou moins rayées ou tiquetées de marques plus sombres. Les plumes de la queue sont brun sombre ou noir. Comme chez le coq, les tarses sont gris plomb. La crête doit être petite et droite.

L'élevage de la race gauloise me paraît intéressant pour les aviculteurs français, il peut constituer une source de richesse. De même que nous nous adressons à l'Angleterre et à la Belgique pour les races élevées dans ces deux pays, de même aussi, il se fera un courant d'exportation en notre faveur, si nous savons produire une race que les amateurs ne pourront manquer de nous envier. Certainement, il existe déjà des races françaises qui sont fort appréciées à l'étranger, mais en matière d'aviculture, comme le mouvement commercial est directement sous l'influence de la mode, il doit être avantageux pour nos éleveurs de mettre à la mode une race qui, par son ancienneté sur notre territoire, appartient à nos aviculteurs.

La race gauloise pourra en très peu de temps être très répandue dans les campagnes, mais il sera nécessaire de maintenir les sujets dans un état de perfection continuel et d'éviter les croisements qui ont eu jusqu'ici

pour résultat de créer des oiseaux informes, sans qualités spéciales, et déplorables pour la reproduction, Nous avons déjà parlé des avantages que le croisement présente dans certains cas, pour la production d'animaux à consommer, mais il est question ici de races à conserver. J'ai vu, dans certaines campagnes, des éleveurs installés pour une parfaite séparation des races, donner en automne à leurs oiseaux l'accès d'un grand enclos où toutes les races se trouvaient réunies jusqu'au printemps ; ce procédé est déplorable, il doit conduire et il conduit en fait à des croisements de hasard et à l'abâtardissement des races. Ainsi, au bout de quelques années, des oiseaux qui avaient coûté fort cher étaient remplacés par des descendants sans aucune valeur.

Il vaut mieux n'élever qu'une seule race que d'en élever dix avec cette négligence dont on ne comprend pas toujours, dans nos campagnes, les effets désastreux.

On peut reprocher aux spécimens de la race gauloise de n'être pas d'un volume considérable. Ce reproche n'a pas de raison d'être si l'on considère que d'un autre côté les éleveurs se sont appliqués à obtenir des races excessivement petites et dont le mérite à leurs yeux est d'autant plus grand que les spécimens sont d'un volume plus réduit. Si donc l'aviculture admet les petites races elle peut aussi admettre les races moyennes et les coqs et poules de race gauloise rentrent précisément dans cette catégorie. Il serait très intéressant au point de vue économique de rechercher si ces races moyennes ne donnent pas un rendement supérieur à celui des grosses races.

Pour cela il faudrait évaluer en poids les quantités

d'aliments fournis dans les différents cas, évaluer d'autre part le poids de la ponte, tenir compte de la vitesse de croissance et du poids de l'animal adulte. Ces résultats méritent d'être notés.

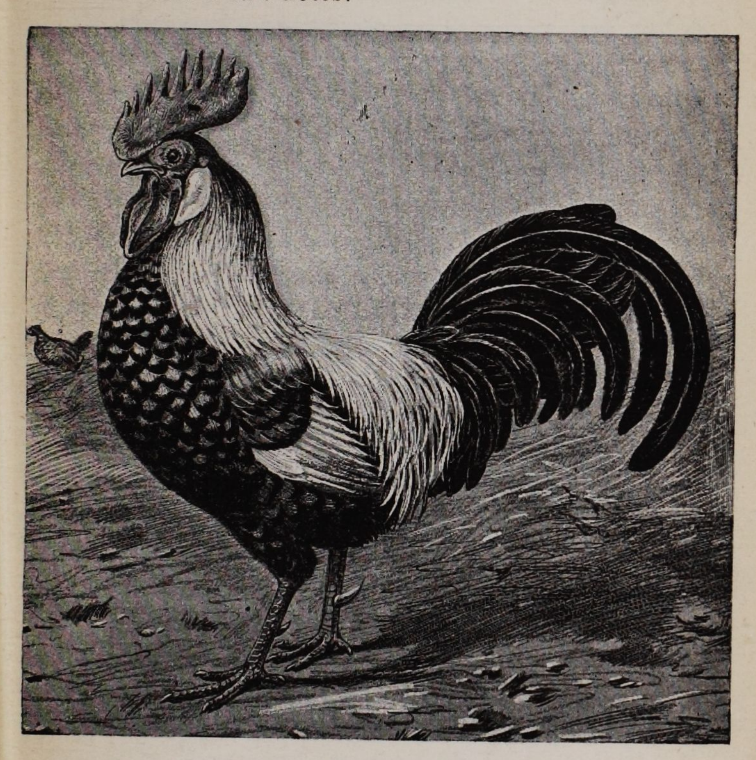


FIG. 16. — Coq de la race d'Elberfeld.

Race d'Elberfeld. — La race d'Elberfed (fig. 16 et 17) se rapproche de très près du type que nous avons décrit sous le nom de race gauloise. Il est permis de croire que les coqs et poules d'Elberfeld proviennent

d'un croisement du coq gaulois primitif avec les Padoues.

On remarque en effet sur le plastron du coq un dessin

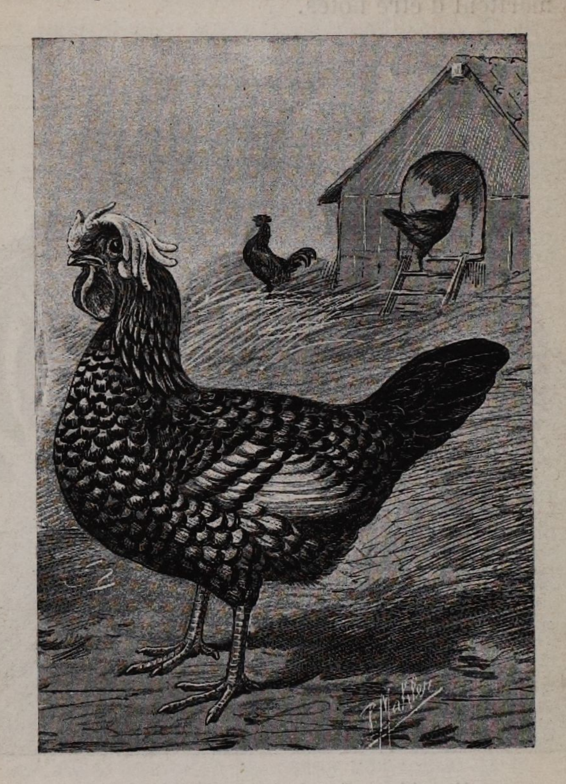


Fig. 17. — Poule de la race d'Elberfeld.

en forme de croissant, de couleur noire, qui est semblable au dessin présenté par le plastron des Padoues. Chez ces derniers oiseaux les plumes chamois ou blanches, suivant la variété, sont entourées d'une tache

noire en croissant. On pourrait il est vrai soutenir l'opinion contraire et dire que les Padoues ont pris ce dessin des oiseaux d'Elberfeld, mais il est intéressant de constater ce point de rapprochement.

On distingue trois variétés d'Elberfeld : la variété dorée, la variété argentée et la variété noire.

Variété Elberfeld doré. — Le Coq d'Elberfeld doré a la crête simple droite et dentelée ; les oreillons blancs au milieu, rouges au bord, les barbillons longs et pendants.

Le camail est fauve doré ; les couvertures des ailes sont d'un rouge acajou, velouté ; les grandes couvertures portent des taches noires brillantes qui forment en travers de l'aile une double bande transversale. Les couvertures de la queue sont noires marquées de teintes chamois ; les faucilles et les rectrices sont noires à reflets verts. Les pattes sont gris bleuté.

La poule a la tête et le dos d'une teinte brune, chaque plume étant noire marquée de chamois au milieu ; les plumes du camail sont aussi chamois et noir. Le reste du corps est chamois marqué de taches noires ou de bordures noires.

Les coqs et poules d'Elberfeld sont très rustiques, d'un fort joli aspect ; la poule est bonne couveuse et bonne pondeuse. Les éleveurs obtiendraient sans doute les mêmes qualités chez le Coq gaulois.

Variété Elberfeld argenté. — Dans cette variété les caractères généraux de la forme sont les mêmes que dans la variété dorée, le camail du coq est blanc d'argent et ici comme dans la plupart des races nous trouvons cette substitution partielle du plumage blanc au plumage fauve doré. Les qualités de la race ne semblent

pas subir de modifications appréciables en rapport avec ces changements.

VARIÉTÉ ELBERFELD NOIR. — Les caractères sont les mêmes que précédemment ; ces oiseaux sont entièrement noirs avec les pattes gris bleu. Ils ont beaucoup de ressemblance avec certains spécimens de race andalouse. Toutes ces variétés ont quatre doigts aux pattes, ce caractère est d'ailleurs le plus général dans le genre Gallus.

Race d'Alsace. — Quelques auteurs ont décrit sous ce titre une race qui proviendrait du croisement des Brahma et des Minorque, nous savons d'autre part que les Brahma eux-mêmes sont le résultat d'un croisement. Les spécimens de la race d'Alsace sont inférieurs en volume aux coqs et poules de Brahma ; ils ont les plumages les plus variés. Cette race paraît avoir des qualités pour la ponte et la consommation, mais elle ne mérite pas d'être classée pour les expositions, parce qu'elle manque d'homogénéité.

Races des chanteurs des montagnes, BERGISCHE KRAHER. — Considérés en Allemagne comme un type parfait de volaille rustique, les chanteurs des montagnes doivent leur nom à l'éclat et à la puissance du chant du coq de cette race. Ils présentent sans contredit de grandes ressemblances avec les coqs et poules Leghorn.

La tête est grande, le bec couleur de corne claire, l'oreillon est blanc pur, le barbillon de grandeur moyenne est rouge vif. Les pattes sont assez fortes et modérément longues et de couleur jaunâtre.

Les nuances du plumage sont, à peu de chose près, celles que présente le Leghorn doré.

Race des Ardennes. — Cette race présente des spécimens très proches du type gaulois. Les coqs et les poules gardent d'ailleurs dans leurs allures quelque chose de la sauvagerie primitive. Ils volent bien, se perchent volontiers sur les arbres et se cachent au moindre bruit.

Le coq est pourvu d'un camail rouge orangé, les teintes passent à une nuance plus brune sur le dos et sur les couvertures moyennes. Les grandes couvertures sont noires à reflets verts métalliques. Le plastron, la queue et les faucilles sont d'un noir brillant avec des reflets verts par place. La crête est droite, simple et dentelée.

Le plumage de la poule ressemble pour les tons généraux à celui de la perdrix. Ces oiseaux sont d'une rusticité à toute épreuve. La poule est bonne pondeuse et sa chair est délicate, la taille est médiocre.

Race du Léman. — Chez le coq, le camail, le dos et les petites couvertures des ailes sont brun marron, les plumes des flancs brun noirâtre tirant sur le violet. le reste du plumage gris ardoisé.

La crête est grande, simple, dentelée et portée droite. Les oreillons sont longs, blancs veinés de rouge, les barbillons très grands, rouge vif. Les tarses et les doigts sont couleur plomb foncée.

Les poules ont la crête pendante, leur plumage est gris ardoisé à l'exception du camail qui est brun noirâtre. Elles pondent des œufs nombreux, même en hiver ; ces œufs sont d'une couleur jaunâtre tirant sur le rose (Tr. Assinare).

Race de Thuringe. — Cette race estimée en Thuringe se nomme aussi « Baüs bäckin » qui signifie « joufflu ».

Les coqs et les poules portent en effet de chaque côté de la tête et sous le bec une touffe de plumes qui dessinent comme une barbe assez volumineuse. La crête est simple et droite, les barbillons très petits, le bec court et fort. Les barbillons et les oreillons sont cachés par les plumes de la barbe, les oreillons sont blancs. Les pattes bleu foncé sont relativement courtes. Les couleurs suivant les variétés, sont le noir, le blanc, le rouge, les tons dorés et argentés. Les plumes des joues et de la barbe sont souvent mélangées de noir et de blanc. Les poules ont la réputation de fournir une ponte abondante même en hiver.

Cette race n'est pas sans analogie avec la race de Mantes.

CHAPITRE III

RACES INTERMÉDIAIRES AU TYPE FERRUGINEUS ET AU TYPE PADOUE

Race de Bresse. — Race de Barbezieux. — Race de la Flèche. — Race du Mans. — Race Courtes-Pattes. — Race de Houdan. — Race de Mantes. — Race de Crève-Cœur. — Race de Caumont.

Race de Bresse. — Pour la forme, ces oiseaux se rapprochent des poules et coqs Leghorn. Leur volume n'est pas très considérable.

Chez le coq, la crête est grande, droite, dentelée ; chez la poule, la crête est grande aussi, mais tombante. De nombreux essais ont été faits pour augmenter la taille de ces volailles et surtout par le croisement avec les Cochinchinois ou Shanghaï. Les poules de Bresse avaient autrefois une certaine réputation en raison des qualités de leur chair. Le squelette est léger, le corps bien en chair, la graisse se développe facilement.

En général le plumage est noir. Cette race est actuellement mal définie et se rencontre peu à l'état de pureté.

Race de Barbezieux. — Chez les coqs et les poules de Barbezieux, la taille est plus grande que chez les

volailles de la race de Bresse. Ils gardent encore des attaches avec la race Andalouse. La crête est droite, dentelée, très développée. Les barbillons sont longs et rouges, les oreillons sont blancs. Le plumage est généralement noir, les pattes sont grises. Chez la poule, la crête fine et bien développée retombe sur le côté en une lame légèrement ondulée. Les œufs sont gros et abondants, et c'est surtout à ce titre que les poules de la race de Barbezieux méritent d'attirer l'attention. Plusieurs autres races ont la réputation de fournir de bonnes pondeuses, il serait intéressant de sélectionner surtout les volailles au point de vue de la ponte, mais les aviculteurs sont tellement entraînés par la préoccupation de faire des oiseaux conformes aux codes d'exposition, que le point de vue réellement pratique est très négligé. D'ailleurs il n'y a pas de programme de concours récompensant les producteurs de races bonnes pondeuses, c'est une faute de la part des organisateurs de ces exhibitions, beaucoup d'entre eux le comprennent et chercheront à parer aux difficultés que l'établissement et l'attribution de ces récompenses comportent. Il est évident qu'avec le système actuel d'expositions, le contrôle de la quantité d'œufs produit pour chaque race ne peut être exercé, mais lorsque les aviculteurs reconnaîtraient l'intérêt pratique de cette question, ils trouveraient certainement un moyen de vérifier la supériorité relative des pondeuses et ceux d'entre eux qui obtiendraient la sanction d'un jury spécial auraient le droit d'affirmer au public les qualités de leurs volailles, tandis qu'aujourd'hui chaque éleveur d'une race déclare qu'elle est la meilleure pour la ponte.

Race de la Flèche. — Cette race prend son nom de

la localité où son élevage a été commencé ; elle est appréciée pour la table, mais à d'autres égards elle ne se recommande par aucune qualité exceptionnelle (fig. 18). Les poulardes et les chapons du Mans appar-



Fig. 18. — Coq de la Flèche.

tiennent à une variété voisine et chacun connaît leur réputation au point de vue gastronomique. L'industrie de l'engraissement a surtout contribué à cette réputation. Ces races en effet prennent la graisse avec une grande facilité, mais leur précocité est beaucoup moins grande que celle des *Houdans* et des *Crève-Cœur*. Ce

n'est en effet que vers l'âge de huit mois que ces oiseaux peuvent être soumis au régime spécial qui élève leur poids jusqu'à 5 ou 6 kilogrammes. Les coqs et les poules de la Flèche dépassent en volume la plupart des races françaises.

Le coq est très haut sur pattes, sa couleur est d'un noir brillant à reflets violacés, la crête présente en avant deux lobes symétriques bien développés, ayant l'aspect d'une paire de cornes rouges. Au milieu se trouve une petite crête dentelée qui se prolonge un peu en arrière et à la suite quelques plumes forment une huppe des plus rudimentaires. Les oreillons sont blancs et très développés, les barbillons sont longs (fig. 19). Les pattes sont de couleur de plomb foncé, les doigts au nombre de quatre.



Fig. 19. — Tête de Coq de la Flèche.

La poule présente les mêmes caractères et le même plumage que le coq, avec moins de reflets brillants. La crête est de même forme, mais moins exagérée. Elle est médiocre pondeuse et ne couve pas (fig. 20).

Ces oiseaux, très faciles à élever suivant les uns, seraient fort délicats suivant d'autres. Il est à présumer que la race vit bien surtout dans son pays d'origine et que la pratique de l'engraissement ajoute surtout à ses qualités.

Les Anglais ont sélectionné ces oiseaux dans le but de faire disparaître la huppe, cette petite touffe de poils

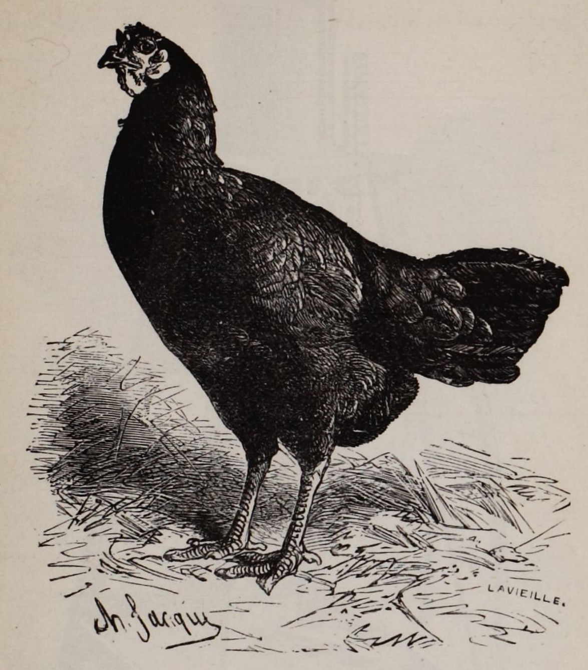


Fig. 20. — Poule de la Flèche.

raides est en effet assez laide et ne mérite pas d'être conservée.

Race du Mans. — Cette race est absolument semblable pour le plumage et pour les qualités à la race de la Flèche, la crête seule diffère; elle est frisée et de la même forme que celle des Hambourg. On connaît l'ancienne réputation des Chapons du Mans, leur préparation exige un traitement spécial sur lequel nous

n'avons pas à insister ici. L'usage des gaveuses (fig. 21)

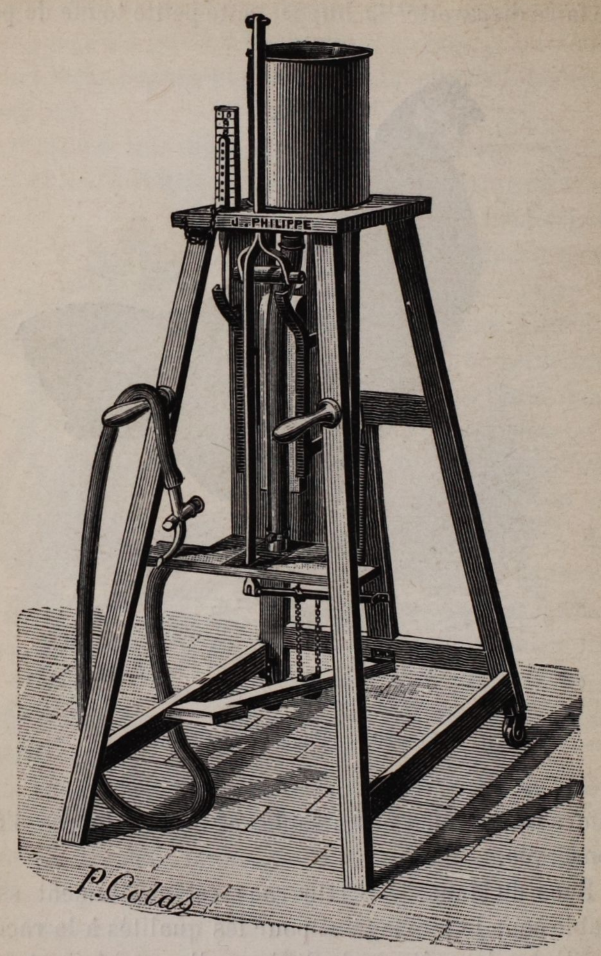


Fig. 21. — Gaveuse mécanique, J. Philippe.

se recommande lorsqu'il s'agit d'obtenir des volailles grasses.

Race Courtes-Pattes. — C'est à peine si les poules à courtes-pattes méritent d'être distinguées sous un titre spécial. On les estime beaucoup en certaines parties de la Bretagne, on les rencontre en Normandie

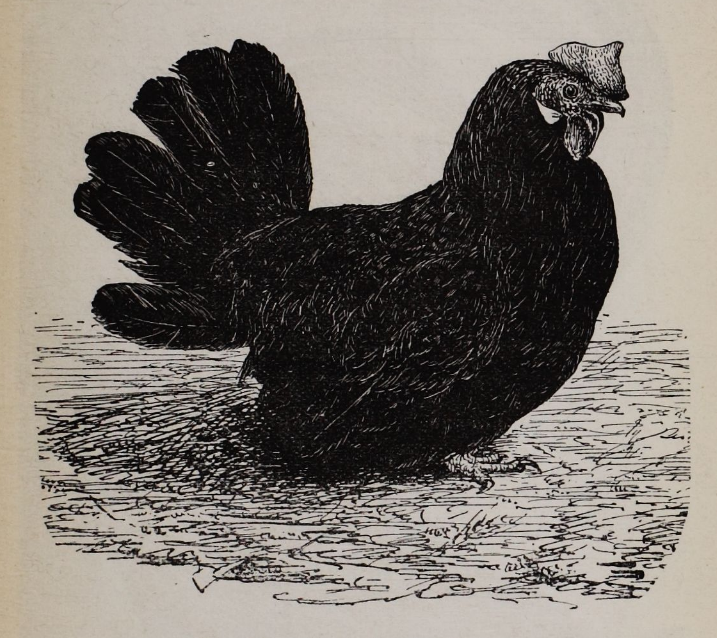


FIG. 22. — Poule Courtes-Pattes.

et en plusieurs autres départements. Aux environs du Mans, se trouve une variété noire à oreillons blancs (fig. 22).

Ce n'est que par la sélection que l'on parvient à garder dans ces races la faible dimension des pattes qui tendent en général à reprendre une longueur normale. Il est difficile de démêler les origines dans les échan-

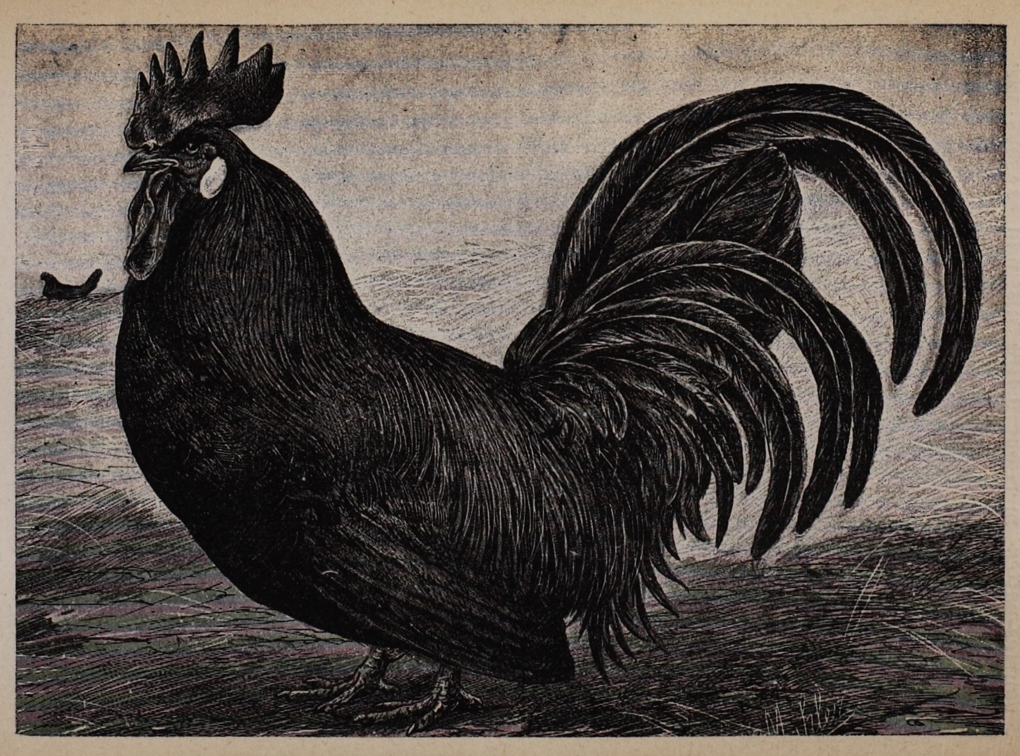


Fig. 23. — Coq de la race de Cambodge à courtes pattes.

tillons de ce groupe d'oiseaux bassets. Ils sont laids et peu intéressants au point de vue pratique.



Fig. 24. — Poule de la race de Cambodge.

Peut-être ont-ils quelque parenté avec une race à courtes-pattes nommée race du Cambodge, dont

les spécimens (fig. 23-24) portent la crête haute et droite. On en connaît des variétés de plusieurs couleurs, mais surtout de noires. Les poules passent pour être bonnes couveuses.

Les poules courtes-pattes fournissent un exemple de la variation de la longueur relative des os dans une même espèce. A ce titre, elles sont une curiosité, comme les bassets dans l'espèce chien.

Race de Houdan. — La race de Houdan est une des races françaises les plus estimées pour les qualités de sa chair et pour la facilité de l'engraissement.

Elle tire son nom d'une petite ville de Normandie. C'est surtout dans les climats semblables à celui de la localité d'origine que les poulets de Houdan réussissent ; dans le midi de la France, dans les régions chaudes, cette race ne prospère pas, les sujets importés ou obtenus par éclosion deviennent étiques et comme desséchés.

Le coq et la poule ont le plumage inégalement caillouté de blanc et de noir ; ceux que l'on apprécie le plus doivent dans l'ensemble ne présenter ni prédominance du blanc ni prédominance du noir. La patte est rosée avec des taches grises, chez les sujets âgés, elle devient parfois entièrement grise ; les doigts sont au nombre de cinq (fig. 25).

La crête du coq a une forme très spéciale, elle ressemble pour l'aspect à une feuille de chêne. Deux lames charnues la constituent, qui sont reliées à la base par un bourrelet médian un peu lobulé ou frisé qui fait une faible saillie. Les barbillons sont longs, les oreillons peu développés. La tête est surmontée d'une huppe composée de longues plumes plantées en arrière de la

crête et dont l'extrémité est versée par une courbe arrondie.

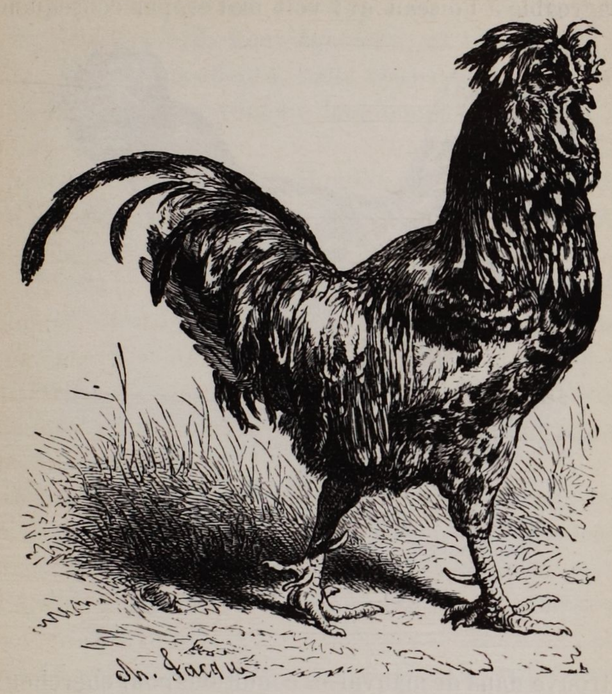


Fig. 25. — Coq de Houdan.

Chez la poule (fig. 26) la huppe est beaucoup plus développée que chez le coq, elle est haute, touffue et large au point de retomber en partie en avant et de masquer les yeux de l'animal. La crête et les barbillons sont rudimentaires.

Il est nécessaire d'insister sur les qualités que les amateurs exigent dans l'aspect de la huppe ; elle doit être non seulement volumineuse, mais formant une

masse bien arrondie. Cette particularité, sans doute appréciable, au point de vue décoratif doit être fort désagréable à l'oiseau qui voit mal et, par conséquent,

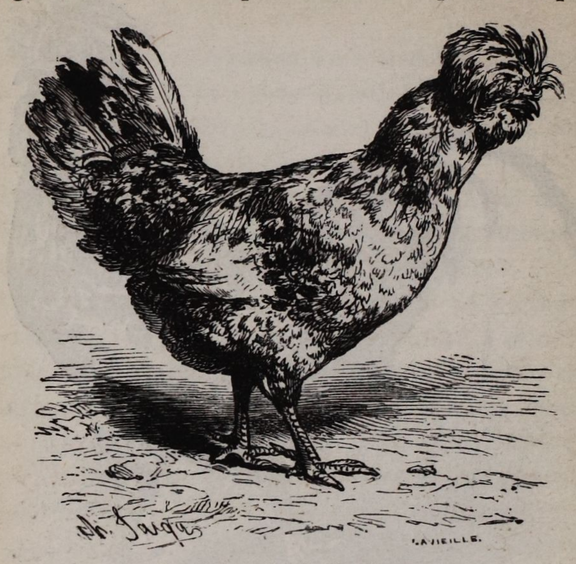


Fig. 26. — Poule de Houdan.

se trouve dans de mauvaises conditions pour chercher sa nourriture.

Les sujets considérés comme dégénérés, qui ne présentent qu'une huppe grêle et irrégulière, sont donc, au point de vue pratique, dans de bonnes conditions pour la vie, et, dans un élevage de poulets Houdans, une fois le triage des animaux de concours opéré, le soin des individus défectueux pour le plumage ne doit pas être négligé. Ils feront d'excellents rôtis.

Pour la reproduction, il est nécessaire d'écarter ces sujets défectueux, ceux dont le plumage présente beau-

coup de taches blanches parce que cette couleur est plus envahissante que la couleur noire.

Les Houdans adultes atteignent un poids d'environ 3 kilogrammes 1/2. Leur squelette est très léger. La poule est bonne pondeuse, mais couve mal. Cette race est établie en France depuis longtemps, on ne sait d'où elle est dérivée.

Les amateurs de coqs de Houdan qui font de l'élevage pour obtenir des prix dans les expositions sont tenus d'avoir des oiseaux absolument conformes au goût du juge désigné. Ce goût est malheureusement variable, mais cependant sur quelques points il doit se conformer aux règles établies. Nous empruntons à un article de M. Voitellier [1], qui résume les opinions des aviculteurs réunis par la Société nationale d'acclimatation,les renseignements suivants :

« Chez le coq on peut admettre le manteau très foncé à la condition que la poitrine soit régulièrement marquée de noir et de blanc, que les faucilles soient noires et blanches et que les trois premières grandes plumes au moins de chaque aile soient entièrement blanches. Cette dernière condition est de rigueur chez le coq comme chez la poule.

« Chez le coq, toute lancette dorée ou argentée est un grave défaut. On peut tolérer chez un sujet dont l'ensemble est très bon quelques plumes de couverture des ailes ou quelques lancettes jaune paille très clair. »

A notre avis cependant, comme la race doit par définition être d'un plumage absolument blanc et noir, cette tolérance est regrettable.

[1] Journal *l'Aviculteur*, mai 1893.

« La huppe du coq est formée surtout de longues plumes terminées en pointe et formant sur la tête le dessin d'un feu d'artifice. Quelques-unes peuvent s'élever toutes droites et même revenir un peu en avant sans inconvénients. Il ne suffit pas que la huppe soit bien fournie, il faut que la plume soit longue.

« Une sorte de barbe garnit les joues et la gorge. Ces touffes de plumes, composées également de blanc et de noir, sont très bouffantes, nettement dessinées et dissimulant les barbillons qui doivent toujours être de petite dimension ; 2 centimètres au maximum.

« Le bec est noir et blanc couleur corne, les oreillons dissimulés dans la barbe sont rouges ou blancs indifféremment. L'œil est brillant, liseré de jaune. Un œil noir ou liseré de blanc serait un défaut.

« Chez la poule, la huppe est plus arrondie, la barbe plus développée que celle du coq, la crête a le même dessin que celle du coq, mais avec de moindres dimensions ; les barbillons sont très réduits. »

Les amateurs vont jusqu'à déterminer les dimensions précises de chaque région du corps et des membres chez les coqs et les poules dignes des honneurs de la récompense officielle. C'est un soin admirable, mais il serait vraiment fastidieux de mesurer ainsi les différents types de volailles que la fantaisie des amateurs a pu créer, et ceux que l'avenir nous réserve.

M. Voitellier a rendu un véritable service à l'aviculture pratique en inscrivant une description soignée du Houdan ; son exemple a été peu suivi. Il est très fâcheux que la Société d'acclimatation ait été détournée de poursuivre la revision qu'elle se proposait de faire dans l'étude descriptive des races gallines.

Une réunion d'hommes compétents se trouvait organisée sous la présidence du plus éminent de nos ornithologistes, et, si je nomme ici M. Oustalet, il voudra bien m'excuser de lui rendre un hommage que sa modestie refuserait. Cette réunion a été paralysée par l'influence des personnes qui n'ont pas, à ce moment, compris l'intérêt qu'il y avait à encourager en France le mouvement commercial que développe l'aviculture, le travail n'en est pas moins à reprendre.



Race de Mantes. — Malgré quelques différences qui pourraient faire accorder aux coqs et poules de Mantes la place d'une race dérivée particulière, nous signalons ici ces oiseaux à cause de la similitude avec les Houdans que l'aspect de leur plumage permet de constater.

Originaire d'une petite ville de Seine-et-Oise, la race de Mantes a été créée par M. Voitellier. Le plumage est caillouté, blanc et noir, mais la tête est dépourvue de

huppe. Le coq a la crête longue, droite, dentelée, très détachée. Chez la poule, la crête est simple et retombe sur le côté. Ces oiseaux pourraient, en raison de ces caractères, laisser supposer qu'ils sont le résultat du croisement des Houdans avec des individus voisins des Leghorn. Ceci d'ailleurs est de peu d'importance, du moment que la race est fixée et se perpétue avec ses caractères particuliers.

Les coqs et poules de Mantes sont très précoces, rustiques et peuvent être utilisés avantageusement comme poulets de ferme.

Race de Crève-Cœur. — Le nom de Crève-Cœur est celui d'une petite localité de Normandie, célèbre par l'élevage de cette race. Comme les Houdans, les Crève-Cœur ont des qualités qui les font rechercher pour la table. Les os sont peu volumineux, la chair est délicate et blanche. A ces avantages appréciables, les Crève-Cœur joignent celui d'être de forts beaux oiseaux (fig. 27 et 28).

Le plumage est noir, lustré chez le coq, plus terne chez la poule. La tête est ornée d'une huppe volumineuse de même couleur. La crête du coq est assez semblable à celle du coq de la Flèche ; elle présente deux éminences en forme de cornes qui doivent être droites et sans arborisation ; chez la poule, la crête est du même type, mais plus petite. Il arrive souvent que des plumes blanches apparaissent dans la huppe, mais les sujets qui présentent cette particularité sont considérés comme dégénérés. La cravate doit être très volumineuse. Les Crève-Cœur ont quatre doigts aux pattes tandis que les Houdans en ont cinq ; la couleur des tarses est noire ou gris foncé. Ces oiseaux réussis-

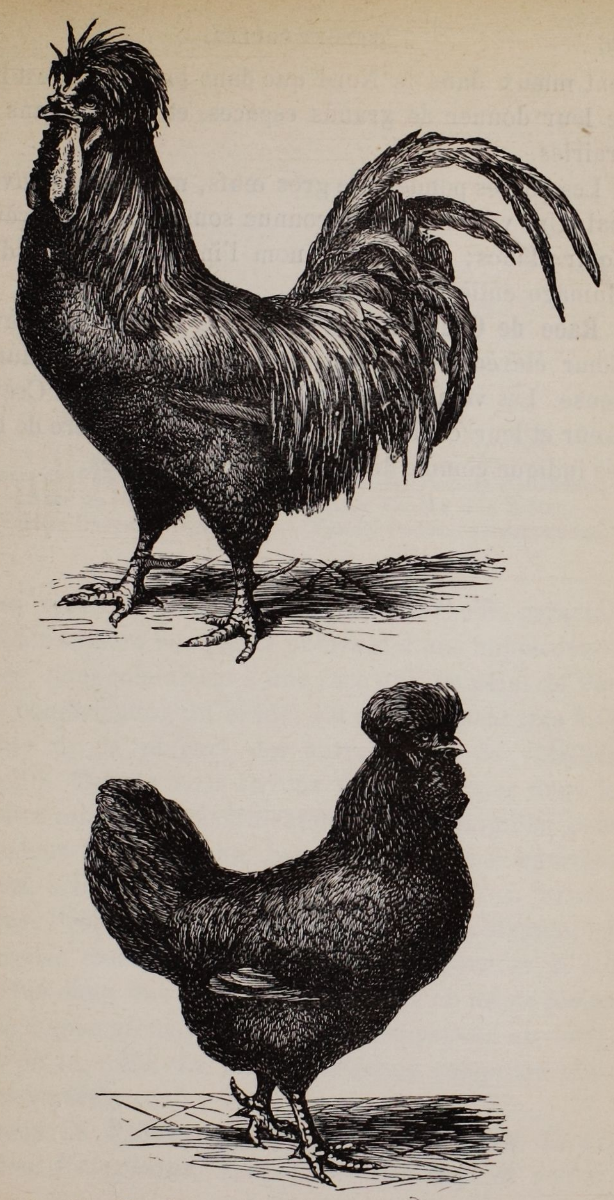


Fig. 27 et 28. — Coq et Poule de Crève-Cœur.

sent mieux dans le Nord que dans le Midi ; il est bon de leur donner de grands espaces, et l'accès dans les prairies.

Les poules pondent de gros œufs, mais elles couvent mal. Une variété existe, connue sous le nom de Crève-Cœur blancs ; comme son nom l'indique, elle est d'un plumage entièrement blanc.

Race de Caumont. — C'est une variété de Crève-Cœur élevée à Caumont. La huppe est moins volumineuse. Les volailles sont plus rustiques que les Crève-Cœur et leur chair est aussi bonne. M. La Père de Roo les indique comme de très bonnes pondeuses.

CHAPITRE IV

RACES DE PADOUE

Races de Padoue ou de Pologne. — Variété Padoue Hollandais. — Race de Padoue ancienne. — Race Padoue dite Sultan. — Variété Padoue Ptarmigans. — Variété Padoue, sans croupion.

Les types de Houdan et de Crève-Cœur, caractérisés à première vue par la présence d'une huppe développée, nous conduisent à une race qui, au point de vue de la conformation du crâne, est certainement très différente de la plupart des autres races de volailles (fig. 29). Comme nous l'avons fait remarquer dans le chapitre relatif à la classification, ce type singulier peut cependant être rattaché, par des spécimens intermédiaires, à la souche représentée par le *Gallus ferrugineus*. Probablement ici un caractère ostéologique, en apparence monstrueux, a été fixé par sélection, a été perpétué dans une descendance et cela en même temps que la huppe prenait un grand développement au détriment de la crête. La race de Padoue comprend plusieurs variétés.

Races de Padoue ou de Pologne, Polish Fowl (*Gallus Patavinius*, Linné). — Les coqs et poules

de Padoue sont les représentants d'une des plus jolies races d'agrément. D'où vient-elle? Nous n'en savons rien. Certains auteurs la font originaire d'Italie,

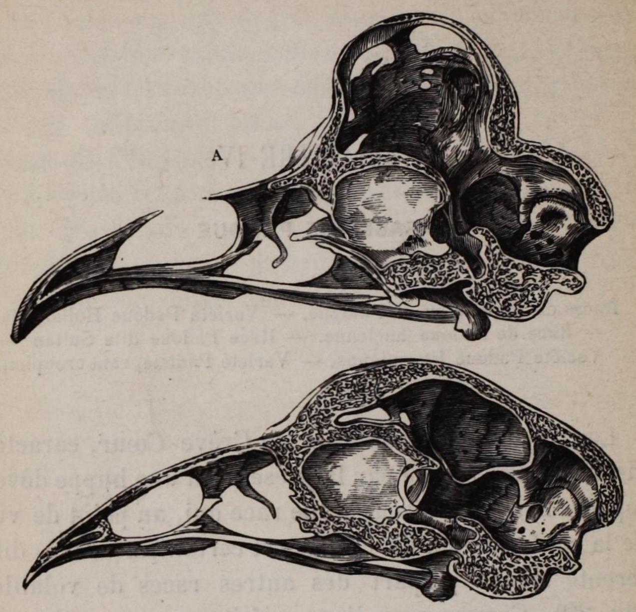


Fig. 29. — Coupe longitudinale du crâne : A, chez le coq de Padoue ; B, chez le coq Cochinchinois.

d'autres assurent qu'elle fut apportée de Pologne d'après les ordres de Mme de Pompadour, et comme nous savons qu'Aldrovande connaissait ces poules dites de Padoue et qu'il habitait Bologne, on peut se demander si cette origine polonaise n'aurait pas été imaginée à la suite du changement d'un B en P. Certains auteurs anglais prétendent que le nom *Polish* (polonais) aurait été donné à ces oiseaux à cause de la ressemblance de leurs huppes avec la coiffure des soldats polonais. Il

faut rappeler enfin que des poulets de cette race ont été figurés sur de vieilles peintures hollandaises. De tout



Fig. 30. — Coq de la race Padoue.
Variété argentée après les premières mues.

cela nous ne pouvons rien conclure de positif, et nous admettrons simplement, avec Tegetmeier, que cette race est une des plus artificielles que nous connaissions. Les aviculteurs admettent sept variétés de Padoue que l'on désigne par les qualificatifs suivants : Variété

dorée *(Golden spangled Polish Fowls)*, variété argentée *(Silver spangled Polish Fowls)* (fig. 30 et 31),

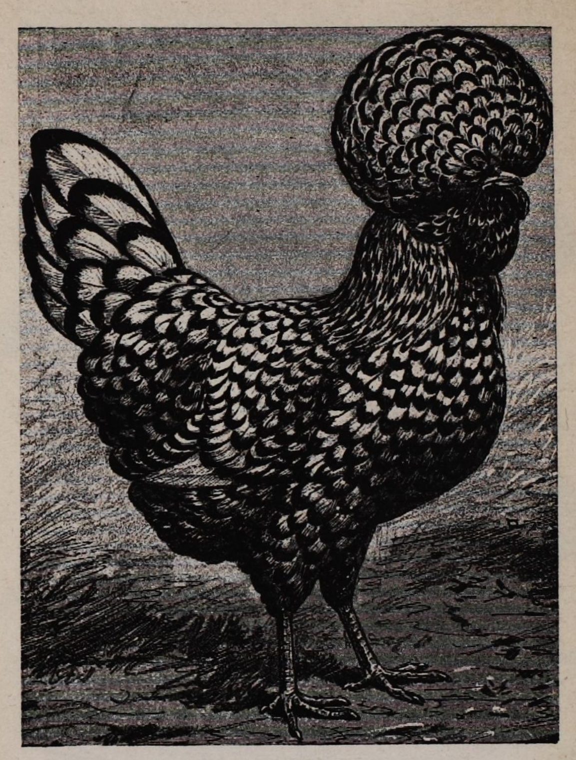


Fig. 31. — Poule de la race de Padoue.
Variété argentée, sujet adulte après la deuxième mue.

variété chamois *(Buff Polish Fowls)* (fig. 32 et 33), variétés blanche, noire et coucou *(White, Black and Cuckoo Polish Fowls)* et variété herminée *(Ermine Polish Fowls)*.

Les unes et les autres comprennent des oiseaux de

formes très élégantes, pourvus d'une huppe fournie et volumineuse. L'ensemble du plumage est composé de



Fig. 32. — Coq de la race de Padoue.
Variété chamois.

plumes régulièrement bordées de noir, la partie centrale étant, suivant la variété envisagée, brun doré, blanche, etc. Dans la variété chamois, la partie centrale est couleur chamois, tandis que la bordure est blanche. Les Padoues blancs et les Padoues noirs sont d'un plu-

mage uniforme ; ils sont d'ailleurs peu répandus. La variété herminée doit avoir toutes les plumes blanches, avec une petite tache noire arrondie à l'extrémité.

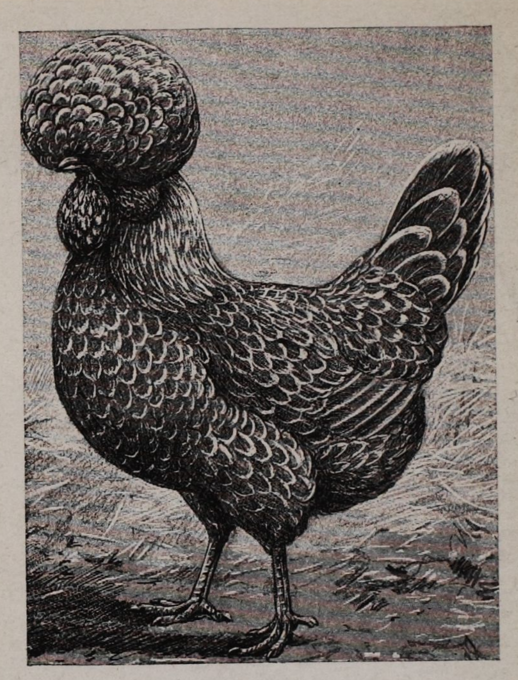


Fig. 33. — Poule de la race de Padoue. Variété chamois.

Les coqs et les poules ont à peu près le même plumage ; chez le coq cependant, le camail a des nuances plus vives, sa queue est ornée de longues faucilles gracieusement arquées. Comme chez les Houdans, les plumes de la huppe du coq sont plus longues et en forme de lancettes aiguës, séparées en deux groupes par une raie médiane, tandis que chez la poule les

plumes ont une forme arrondie, et la huppe forme comme une boule. Souvent, dans la variété dorée, des plumes blanches apparaissent au milieu de la huppe, et leur nombre s'accroît à la suite des mues successives. La crête est très rudimentaire. Les barbillons sont remplacés par une sorte de cravate formée de petites plumes, la conformation du crâne est très spéciale, les os du front sont développés en forme d'empoule volumineuse et sur cette ampoule repose la huppe. Les tarses sont bleu ardoisé.

La chair des Padoues est fort délicate, mais cette considération est secondaire parce que ces oiseaux sont surtout élevés au point de vue ornemental. La poule est bonne pondeuse; ses œufs sont longs, pointus et blancs, elle ne couve pas. Les poussins s'élèvent assez facilement, mais, comme les adultes, ils craignent le froid et l'humidité.

Variété Padoue Hollandais. — Malgré l'avis de quelques auteurs, on peut dire que cette race ne diffère pas beaucoup des Padoues ordinaires; la forme du crâne est la même; la huppe il est vrai est un peu plus aplatie, les barbillons sont longs et remplacent la cravate, ou barbe, le volume est aussi un peu moindre; les variétés se modifient si facilement que les caractères considérés ici, comme établissant une différence, sont vraiment de bien faible importance.

Les Padoues hollandais sont de très jolis oiseaux dont le plumage est entièrement noir à l'exception de la huppe qui est blanche. Les Anglais connaissent cette race sous le nom de *White crested black Polish*. Les amateurs veulent la huppe absolument blanche, et cette qualité est assez difficile à obtenir parce que les

plumes de cette région ont une tendance à se colorer en noir, surtout à l'extrémité. Les oreillons sont blancs, les pattes bleu ardoise. Quelques variétés sont distinguées sous le nom de Padoues hollandais bleus à huppe bleue, blancs à huppe noire, ces variétés sont rares. Ces oiseaux ont les mêmes qualités que les Padoues ; on prétend cependant que la poule a des qualités plus remarquables comme pondeuse.

Race de Padoue ancienne. — Il n'est pas sans intérêt de rapprocher des descriptions précédentes celle que donnait Aldrovande au sujet des Poulets pataviniens.

Le coq est extrêmement beau, décoré de riches couleurs, noires, blanches, vertes, rouges et ocre ; le corps est noir, le cou garni de plumes blanches et les ailes et la queue moitié noires, moitié vertes. Les yeux sont entourés par un cercle rouge. La tête est ornée d'une belle huppe, la crête est très petite ; le bec et les pieds sont jaunes. Chez la poule, il n'y a pas de blanc, excepté à l'oreillon. Elle est aussi d'un noir vert avec des pattes jaunes et une très petite crête, faiblement teintée de rouge.

Race de Padoue du sultan. — Ces oiseaux, d'après Tegetmeier, ont été importés de Turquie en 1854, et élevés par Miss Watts de Hampstead. On les a nommés *Serai-Tōook*, qui signifie Poulet du Palais du Sultan. En Angleterre, ils ont été connus sous la définition *Feather footed white Polish*. Le coq et la poule sont entièrement blancs, ressemblant au Padoue de la variété blanche, mais ils sont plus emplumés et plus courts sur pattes. En outre, à cause de la présence des plumes qui pointent au niveau de l'articulation de la jambe et du

tarse emplumé, ils ont été qualifiés de Jarrets de Vautour *(Vulture-hocked)*, cette expression définit ce que nous appelons les « manchettes » de l'oiseau.

Les doigts sont au nombre de cinq, la crête présente deux petites pointes symétriques, en avant de la huppe qui est volumineuse ; les barbillons sont peu développés. Le crâne possède, d'ailleurs, la forme caractéristique de celui de la généralité des Padoues. Ces oiseaux sont d'un assez petit volume, la poule pond des œufs relativement gros, parfaitement blancs.

Variété Padoue Ptarmigans. — Cette variété est considérée comme le croisement de la race précédente avec une race indéterminée. La huppe est moins développée. Les pattes sont peu emplumées ; cette variété ne présente qu'un médiocre intérêt.

Variété Padoue sans croupion, *Rumpless Polish*. — Ces oiseaux appelés aussi Ghoudooks, sont assez singuliers en raison de l'absence des vertèbres coccygiennes et de l'absence corrélative des plumes de la queue. Au reste, ils ont à peu près l'aspect des Padoues à manchettes. Leur attitude diffère un peu, ils se tiennent plus droits. Dans les croisements opérés par Tegetmeier avec d'autres Padoues, l'absence des vertèbres coccygiennes a persisté. Les variétés signalées sont, les unes blanches, les autres noires. Cette race présente évidemment de grandes analogies de structure avec les Wallikiki, et si nous la plaçons dans le groupe des Padoues, c'est en raison des caractères du plumage, et pour plus d'homogénéité dans la dénomination qui serait autrement en désaccord avec les nomenclatures usitées.

CHAPITRE V

RACES DE COMBAT

Combattants anglais. — Combattants du Nord.
Combattants indiens.

Le Coq de combat anglais était, il y a une vingtaine d'années, un des plus admirables parmi les oiseaux de basse-cour, tant à cause de l'harmonie de ses formes que pour le lustre et l'éclat de son plumage. La fantaisie des éleveurs a progressivement modifié cet aspect et certains types actuels, plus puissants et plus osseux, sont aussi plus élancés et d'un galbe moins gracieux. Nous devons la sélection dans cette race au goût barbare professé autrefois pour les combats de coq. C'est en vue du combat que, parmi ces oiseaux, les plus grands et les mieux armés ont été choisis.

En même temps, les combattants étaient privés de leur crête, afin qu'ils présentassent moins de surface vulnérable, moins de prise à leur adversaire. Cette habitude a persisté sans doute pour conserver à l'animal son aspect particulier.

C'est vers l'âge de six mois que l'on fait subir aux

jeunes coqs cette amputation qui, certainement, n'ajoute rien ni à leur beauté, ni à leurs qualités. Il est probable qu'il se trouvera un amateur moins soucieux de la mode ancienne, qui renoncera à opérer cette mutilation et ses oiseaux ressembleront de bien près au coq Bankiva. Quelques éleveurs ont considéré que la crête des coqs gelait facilement pendant les hivers rigoureux et que l'organe ainsi flétri déparait l'oiseau ; ils ont pensé qu'il serait utile de faire, par précaution, l'amputation de la crête, mais cette méthode ressemble un peu à celle qui consistait à couper les jambes de Gribouille pour l'empêcher de se les casser.

La meilleure description des races de combat est certainement celle que donne Tegetmeier, nous lui en empruntons les principaux passages.

Le cou est long et fort, peu arqué, porté haut, la poitrine étoffée, le dos court, large d'une épaule à l'autre. Le plumage serré dessine de près des formes robustes. Les cuisses sont fort musclées, courtes. Les jambes plutôt longues, fortes et couvertes de fines écailles ; les pieds plats et minces, les doigts longs et étendus.

Le doigt qui se dirige en arrière est bien appliqué sur le sol et non pas appuyé seulement par la pointe.

Le plumage est compact, serré et lisse, formant comme une cuirasse polie, les faucilles sont longues, légères, bien arquées, et rapprochées l'une de l'autre. La queue ne doit pas surplomber au-dessus du dos.

La tête est fine et longue, avec un bec massif à la base et nettement courbé vers la pointe. Les yeux grands et brillants, la face et l'oreillon écarlate, la crête droite, simple et fine. L'éperon long, fort et acéré, est planté bas sur la jambe ; il existe aussi chez la poule, avec un

moindre développement. Les formes générales de la poule de combat sont d'ailleurs les mêmes que celles du



FIG. 34. — Combattant anglais, type normal.

coq. La crête doit être fine, parfaitement droite et basse en avant. L'oreillon et le barbillon doivent être petits;

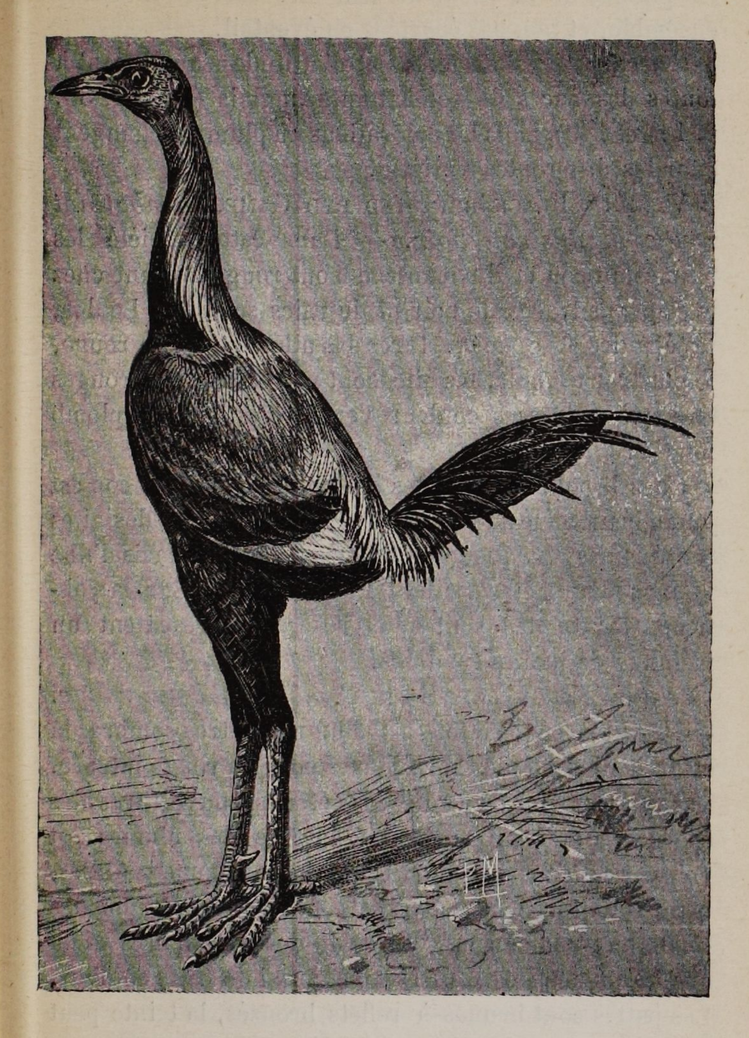


Fig. 35. — Combattant anglais, type modifié.

les plumes de la queue doivent être serrées et tenues ensemble, et non pas écartées en éventail.

Ces caractères de forme et d'attitude s'appliquent à toutes les races de combattants anglais (fig. 34, 35, p. 148 et 149), mais les colorations du plumage changent pour les différentes variétés.

VARIÉTÉ BLACK BREASTED RED GAME, *Combattant rouge à plastron noir.* — Dans cette variété les plumes du cou et du manteau sont rouge brillant chez le coq sans traces de noir ni de raies sombres. Le dos, les épaules et les couvertures des ailes sont brun rouge, le plastron est noir, les ailes sont noires en avant, rouges en arrière. Tarses couleur verdâtre ou gris de plomb foncé.

Chez la poule, les teintes sont plus brunes, le cou est jaune brun mêlé de noir ; les plumes du dos et des ailes sont brunes. La queue est de même couleur, mais d'une nuance plus sombre, allant jusqu'au noir. Sur la poitrine, les teintes sont plus rosées et présentent un mélange de taches cendrées.

VARIÉTÉ BROWN RED GAME, *Combattant brun-rouge.* — Chez le coq, la tête est d'un rouge très sombre, la crête, les joues et les barbillons sont d'un rouge intense. Les plumes du cou, du dos et des couvertures des épaules sont brun rouge vif, la tige des plumes est noire. Le plastron se détache en noir comme les ailes, mais cette teinte a des reflets fauves plutôt que des reflets verts. Les couvertures du dos sont noires ainsi que la queue. Les cuisses sont aussi de cette couleur. Les pattes sont brunes à reflets bronzés, la teinte peut être plus ou moins noire ou verdâtre.

La poule a dans cette variété des nuances assez tran-

chées. Sa tête est brun sombre sans reflets brillants; comme chez le coq les parties dénudées de la face sont rouges. Le cou se détache en teinte jaune cuivrée, mêlée de noir, quant au reste du plumage il est brun sombre.

Les oiseaux désignés sous le nom de *Ginger-red-Game* ne diffèrent pas des Combattants brun rouge.

VARIÉTÉ YELLOW DUCKWING GAME, *Combattant doré à ailes de canard.* — Le coq a la tête jaune paille; les parties dénudées sont rouge vif. Les plumes du cou sont jaune paille sans mélange de noir; le dos et les couvertures ont une nuance uniforme d'un ton doré ou cuivré qui métallise une teinte brune plus ou moins foncée. Les couvertures des ailes sont d'un ton bleu d'acier formant une large barre en travers des ailes; les rémiges primaires sont blanc paille dans la partie visible et sombres au bord intérieur; quant aux rémiges secondaires ils sont noirs à l'intérieur et blancs à l'extérieur et à l'extrémité des plumes. Le plastron, les cuisses et la queue sont d'un noir intense avec des reflets métalliques verts. Les pattes sont brunes ou olivâtres avec des reflets bronzés.

Chez la poule les couleurs sont moins accentuées. La tête est grise, les plumes du cou sont variées de noir et de blanc, la poitrine présente une teinte saumon, mais plus franchement rougeâtre que chez la poule Dorking. Les nuances passent au gris cendré vers les cuisses. Le dos et les couvertures des épaules sont d'un gris passant aux tons bleuâtres; la tige des plumes est blanche. Les couvertures des ailes sont également d'un gris bleu ardoisé; la queue est plus foncée, presque noire, surtout à l'intérieur. Les cuisses sont gris cendré, les pattes bronzées comme chez le coq.

Variété Silver duckwing Game, *Combattant argenté à ailes de canard.* — Cette variété, comme la précédente, présente chez le coq une bande bleu d'acier en travers des ailes. Cette bande colorée est formée par les plumes de la couverture.

La tête du coq est d'un blanc argenté; les parties décharnées sont rouge vif; les plumes du cou sont blanc pur à reflets métalliques. Le plastron est noir, le dos et les couvertures des ailes blanc argenté. Les rémiges primaires des ailes sont blancs. La queue noire a des reflets métalliques verts. Comme dans la variété dorée, les pattes sont de couleur bronze, mais on admet cependant une nuance bleu ardoisé.

La poule a la tête blanc argenté en même temps que le cou. Sur la poitrine les teintes sont saumonées. Les autres parties du corps, dos et couvertures des ailes sont d'un blanc argenté passant au gris cendré. Cette dernière teinte se retrouve d'ailleurs sur les ailes et plus foncée, presque noire sur les plumes de la queue. Les cuisses sont gris cendré, les pattes comme celles du coq.

Variété Pile Game, *Combattant Pile.* — La tête du coq est rouge, variant jusqu'au marron foncé; les plumes du cou, des faucilles et du dos variant dans les mêmes tons. Les plumes des ailes sont blanches à l'extrémité. Dans sa région supérieure, la poitrine est marbrée de blanc et de rouge; le blanc domine en général et apparaît exclusivement dans la région inférieure. Le dos, les couvertures des épaules et l'arc de l'aile sont d'un rouge vif uniforme. Le mélange de blanc et de rouge se retrouve sur les couvertures des ailes; la séparation de ces deux couleurs se fait sur les rémiges

secondaires qui sont rouges au bord intérieur et blancs sur le bord extérieur ; toutefois l'extrémité de ces plumes est rouge. Les rémiges primaires sont de couleur blanche comme aussi les plumes de la queue. Les pattes sont tantôt brun-bronzé, tantôt jaunes, tantôt pâles presque blanches.

Chez la poule les plumes du cou sont variées de rouge marron et de blanc ; la poitrine présente des nuances rouge-brun en haut et un mélange de taches blanches vers le bas. Le reste du plumage est tantôt blanc, comme par exemple à la queue et aux cuisses, tantôt mélangé de rouge brun clair. Les pattes ont les mêmes nuances que chez le coq.

Ces oiseaux sont en somme fort élégants et d'un joli plumage. La pureté et l'heureux mélange des couleurs ont plus d'importance aux yeux des amateurs que les dimensions de l'oiseau que l'on ne cherche pas à exagérer.

VARIÉTÉ BLUE AND GREY GAME, *Combattant bleu et Combattant gris*. — La poitrine est d'un bleu ardoisé, les lancettes et le dos sont de couleur jaune paille chez le coq. La poule est entièrement grise ou bleue avec les lancettes bordées de noir. Ces variétés sont peu répandues.

VARIÉTÉ CUCKOO GAME, *Combattant coucou*. — Cette variété est passée de mode ; le plumage rappelle celui des Dorking coucou, chaque plume étant bordée de gris foncé sur un fond clair. Les pattes sont jaunes.

VARIÉTÉ SPAMGLED GAME, *Combattant papillotté*. — Variété rare à plumage noir, marron ou fauve, marqué de taches blanches. Les faucilles sont noires

tachées de blanc, les pattes sont tantôt jaunes tantôt noires.

Variété White Game, *Combattant blanc.* — Plumage entièrement blanc ; la présence de plumes jaunes disqualifie ces oiseaux ; les pattes sont jaunes ou blanches. Les combattants blancs étaient appelés autrefois dans le County Midland du nom de *Smoks* (chemise de femme), en raison de la pureté de leur plumage. On voit qu'il n'était pas fait allusion aux vêtements intimes de la reine Isabelle.

Variété Black Game, *Combattant noir.* — Plumage entièrement noir brillant à reflets métalliques. Pattes noires foncées à reflets bronzés.

Variété de Bruges, *Combattants de Bruges ou du Nord.* — Ces oiseaux se rapprochent sensiblement des combattants anglais, ils sont cependant plus grands et plus gros. Les teintes des parties dépourvues de plumes sont plus noires. On trouve les mêmes variétés que dans les combattants anglais et surtout les spécimens noirs à manteau d'or et les spécimens bleus.

Cette race belge est considérée comme très rustique, les poules sont bonnes pondeuses et mauvaises couveuses.

Combattants indiens. — Plusieurs auteurs ont écrit sur les combattants de l'Inde, mais les descriptions ne s'accordent pas et nous pouvons penser qu'il y a dans ces chapitres quelque confusion. Aussi nous nous bornerons à signaler l'aspect et les caractéristiques des combattants indiens d'après M. Voitellier.

Le coq est moins élancé que le combattant anglais, son cou est garni de plumes moins serrées, la queue est portée presque horizontalement, les cuisses et les pattes sont fortes et lourdement charpentées. La poule à le

cou relativement long et mince ; mais ce qui caractérise surtout cette race, c'est le dessin figuré sur les plumes chez la poule. Chaque plume des couvertures des ailes et de la cuisse est marquée de deux marges foncées parallèles séparées par une bande plus claire. Le dessin figuré par chaque marge est à peu près elliptique.

Ces oiseaux sont puissants et beaux, ils méritent d'être utilisés pour les croisements qui ont pour objet la production de volailles pour la consommation.

Combattants de Burmah. — Les naturels de Burmah et les Arakaniens sont grands amateurs de combats de coqs. Les oiseaux qu'ils élèvent pour cette cruelle distraction diffèrent fort peu du *Gallus ferrugineus*, mais ils sont plus volumineux et la couleur de leurs pattes est jaune. Pour le combat on fixe à la patte de l'oiseau un éperon d'acier qui fait de telles blessures que la lutte est de peu de durée. Les Indiens exploitent l'humeur batailleuse des coqs de cette race pour capturer les individus vivant à l'état sauvage. A cet effet ils attachent non loin des bois un coq domestique et guettent l'arrivée des coqs sauvages qui viennent lui livrer combat.

Race Sherwoods. — Cette race est le résultat de croisements fortuits obtenus entre des grands combattants blancs, des Cochinchinois et des Brahmas qui erraient en liberté dans le même parc.

Le corps est massif, les jambes courtes. La crête est droite, les oreillons et les barbillons rouges. Tout le plumage est d'un blanc pur.

Les pattes sont jaunes et légèrement emplumées. Cette race estimée en Virginie est peu connue en France et ne semble pas mériter de l'être davantage.

Race créole de la Plata. — La poule créole est considérée comme descendant de la race domestique introduite dans les régions de la Plata par les premiers colons qui y pénétrèrent. Elles ont pris l'aspect et les mœurs d'une race sauvage ; petites, maigres, de couleur rousse ou jaunâtre, elles vivent par bandes de quatre ou cinq individus. Elles se servent de leurs ailes avec plus d'habileté que les volailles domestiques.

Remarques générales au sujet des combattants. — Les combattants anglais sont appréciés aujourd'hui, surtout comme oiseaux de luxe. Leur élevage n'est fait spécialement ni au point de vue de l'engraissement ni pour la production des œufs. La perfection dans la forme et dans le plumage préoccupe surtout l'éleveur qui espère obtenir des distinctions dans les expositions ou des bénéfices par la vente des sujets hors ligne.

Les combattants, qu'ils soient Anglais, Hollandais ou Indiens, ont certainement entre eux une certaine parenté. Probablement ils ont été modifiés non seulement par sélection mais par le croisement avec les Malais. Certains types ont la couleur du *Gallus ferrugineus* ou du coq gaulois, presque tous ont des formes extrêmement voisines de celle des Malais. Ils peuvent être utilisés pour le croisement avec des espèces de taille médiocre, pour la production de sujets à consommer plutôt que pour la formation de nouvelles races. Les jeunes combattants s'élèvent facilement, la mère couve ses œufs et soigne les poussins avec sollicitude. Les éleveurs anglais préparent pour les poussins une nourriture dans laquelle interviennent les substances les plus variées.

Tantôt on offre aux jeunes combattants du fromage à la crème, tantôt on leur offre des œufs durs, hachés

menu avec des oignons, de la civette, des poireaux, de la mie de pain, tantôt enfin, du blé, de l'orge et des farines cuites au lait. A ce régime les jeunes oiseaux se portent bien, mais ils doivent coûter un bon prix.

La chair des combattants est fine et délicate.

Tegetmeier fait observer que le choix des poules est plus important que celui des coqs pour la perfection des produits, elles transmettraient avec plus de régularité les caractères essentiels de la race. Cette remarque est très intéressante et mériterait d'être confirmée par quelques nouvelles expériences. Les recherches qui ont été entreprises pour étudier l'influence du producteur mâle ou du producteur femelle sur la descendance sont encore aujourd'hui assez peu concluantes, et les aviculteurs qui sont dans d'excellentes conditions pour observer les faits, parce qu'ils peuvent suivre à la fois de nombreux animaux, auraient un grand mérite à relever les notions que leur expérience met au jour. Il faudrait que des registres soient tenus très exactement, et de manière à la montrer d'une façon nette la filiation des types dans quelques races. Ces travaux sont, je crois, exécutés dans l'Ecole d'Aviculture dirigée par M. Roullier, ils sont en honneur aussi dans des établissements créés en Russie ; on ne peut qu'encourager ces tendances excellentes.

CHAPITRE VI

RACES ANGLO-BELGES

Races dites de Hambourg. — Races de Campine. — Race de Bréda. — Race Red Cap.

Races de Hambourg. — Tegetmeier réclame la race de Hambourg comme originaire d'Angleterre ; les Belges de leur côté prétendent être les créateurs de cette race ; les aviculteurs du nord de la France ne veulent pas rester étrangers à son invention ; de telle sorte que l'on est fort embarrassé pour se faire une idée nette de leur véritable origine. Quoique ces disputes aient évidemment une importance secondaire, nous citerons l'auteur anglais.

Tegetmeier dit que les Hambourgs sont certainement une race anglaise dénommée de Hambourg par des exposants de Birmingham. D'autre part, il est vrai que ces oiseaux sont importés de Hollande en nombre considérable sous les noms de *Pencilled Deutsch* et *Deutsch every day layers* (poule hollandaise pondant chaque jour).

Des discussions se sont élevées à ce sujet, et de fait les aviculteurs distinguent aujourd'hui deux races qui

certainement ont des points de ressemblance, mais dont le plumage est en définitive spécial chez chacune d'elles. Aussi décrirons-nous des Hambourgs et des Campines.

Variété argentée, *Silver spangled Hamburghs.* — Dans les deux sexes le fond du plumage est blanc



Fig. 36. — Tête de coq de Hambourg.

chaque plume, dans les régions à deux couleurs, est marquée d'une tache noire en forme de disque ou en forme de croissant. Ces oiseaux étaient nommés autrefois en Angleterre *Mooney* (qui porte un croissant) ou *Pheasants Fowls* (Poulets faisans) ; ces noms s'appli-

quaient aussi bien aux argentés qu'aux dorés. Le camail du coq présente des plumes blanches à flammes noires, la poitrine, les cuisses sont régulièrement tachetées de disques noirs. Les grandes pennes des ailes sont blanches marquées de noir à l'extrémité. Les ailes sont coupées par deux bandes noires régulières parallèles; les faucilles chez le coq et les pennes de la queue dans les deux sexes sont bordées de noir à l'extrémité. La crête est volumineuse, frisée, avançant sur le bec, terminée en pointe mousse à l'arrière (fig. 36, p. 159). La face et les barbillons sont rouges, les oreillons blancs. Les pattes sont bleu ardoisé, les doigts au nombre de quatre.

VARIÉTÉ DORÉE, *Golden spangled Hamburghs.* — La description serait la même quant au dessin du plumage, mais le fond est chamois doré avec des taches noires. Les pattes sont bleu sombre (fig. 37).

VARIÉTÉ NOIRE, *Black Hamburghs.* — Mêmes caractères que précédemment, plumage entièrement noir à reflets métalliques verts. Ces Hambourgs de différentes variétés sont de jolis oiseaux bien proportionnés dont la chair est très appréciée et qui pondent bien. Ces volailles sont rustiques et s'élèvent facilement. Les poules couvent mal.

Races de Campine. — Les Campines portent aussi le nom de *Hambourgs crayonnés*, *Pencilled Hamburghs* et sont connus dans le Nord sous le nom de *Pelkip.* Tegetmeier pense que cette race correspond aux Turcica ou poulets turcs décrits par Aldrovande. Les Campines sont d'une jolie forme et d'un plus petit volume que les Hambourgs. Les poules sont bonnes pondeuses, mais ne couvent pas.

VARIÉTÉ ARGENTÉE, *Silver pencilled Hamburghs.*



Fig. 37. — Coq de Hambourg.

— Chez le coq les lancettes sont d'un blanc pur crayonnées de noir, la selle doit être blanche, la queue noire à reflets verts, les faucilles ont une étroite marge blanche. Les cuisses, les couvertures supérieures de l'aile sont blanches, mais ces couvertures sont marquées de noir, de manière à former une barre en travers de l'aile. Les rémiges secondaires sont blancs à l'extérieur, noirs à l'intérieur, et marqués de noir vert à l'extrémité. Crête comme comme chez les Hambourgs, oreillons blancs, pattes bleu ardoise.

Toutes les plumes chez la poule sont rayées transversalement ou, suivant l'expression consacrée, sont crayonnées de noir sur un fond blanc. Le camail est blanc, les grandes pennes de l'aile sont moins crayonnées que le reste du corps.

VARIÉTÉ DORÉE, *Golden pencilled Hamburghs.* — Le coq a l'ensemble du plumage d'un brun rouge ardent, le camail est rouge ainsi que la selle, les grandes pennes de l'aile sont noires à l'intérieur, brun chamois à l'extérieur. Les rémiges secondaires terminées par une tache noire. Les faucilles sont noires à la base et bordées de brun. Les pattes sont bleu ardoise, la crête comme chez les Hambourgs.

La poule est crayonnée sur fond brun, comme la poule de la variété argentée est crayonnée sur fond blanc son camail seul est jaune doré uni.

M. Delsaux dans un article de l'*Aviculteur* dit que les oiseaux primés maintenant dans les expositions n'ont plus aucune ressemblance avec ceux que nous venons de décrire. « Le corps est droit, plutôt raide, la queue n'a plus ses gracieuses faucilles ; elle n'a comme ornement que deux grandes plumes arquées un peu à

leur extrémité et crayonnées d'un bout à l'autre comme le reste du plumage. En effet, tout le corps est exactement couvert de plumes régulièrement barrées et foncées comme celles d'une poule. A peine reste-t-il un peu de blanc au camail, tant les plumes paraissent vouloir toutes se ressembler sans exception ». Nous donnons cette note à titre de renseignement, mais nous déplorons ces continuels changements.



Fig. 38. — Coq de la race de Brakel ou de la Campine à crête simple.

Variété Campine belge a crête simple. — Le coq a la crête simple droite et relevée en arrière, chez la poule elle retombe sur le côté. Cette variété dans la nuance dorée ne nous paraît pas différer beaucoup des types d'Elberfeld ou du type gaulois. Elle a d'ailleurs beaucoup d'affinité avec les autres Campines, et ne paraît avoir qu'un intérêt local.

Variété de Brakel (fig. 38 et 39). — Cette variété



Fig. 39. — Poule de la race de Brakel, ou de la Campine à crête simple.

est un type de Campine à crête épaisse, haute, droite chez le coq, et que les aviculteurs belges paraissent estimer.

Race de Hambourg ancienne, *Hambourg culotte de velours.* — Il n'est pas sans intérêt de retracer quand il est possible, la description des races qualifiées autrefois d'un nom qui se retrouve aujourd'hui dans des variétés différentes. Vers le milieu du dix-huitième siècle, Albin considérait comme une espèce particulière un coq qu'il dénomme *coq de Hambourg*. Les négociants anglais, dit cet auteur, en font venir de Hambourg ; ceci établit clairement une exportation vers l'Angleterre. Voici de quelle manière les coqs de Hambourg étaient alors décrits. Ils ont un air majestueux, ne perdant rien de leur taille en marchant, leur bec est épais vers la racine et finit en pointe aiguë, les yeux ont l'iris d'un beau jaune, entouré d'un collier de plumes brunes, sous lesquelles il y a une touffe de plumes noires qui couvrent l'oreille. La huppe étant hérissée ne passe pas la moitié de la tête, dont le dessus en arrière est entouré de plumes brunes qui tirent sur le noir. Il en est de même de la gorge au-dessous des barbes. Le cou est couvert de plumes découpées dont la couleur est brun orangé, les pointes de quelques-unes étant noires, celles de la poitrine et du ventre jusqu'aux cuisses sont de même couleur, ayant des taches noires dans leur couleur. Les cuisses et le bas-ventre sont d'un noir velouté, ce qui lui a fait donner le nom de *culotte de velours*. La partie supérieure du cou et du dos est d'un rouge foncé, la queue est composée de plumes longues rouges, noires et orangées joliment recourbées en arrière en forme d'arc ; les jambes et les pieds sont de couleur de plomb et les plantes des pieds jaunâtres.

Comme on voit, cette race a un certain nombre de caractères communs avec le Hambourg doré de nos

jours. Par quelques traits il se rapproche aussi du Padoue, et ces spécimens anciens sont encore un exemple

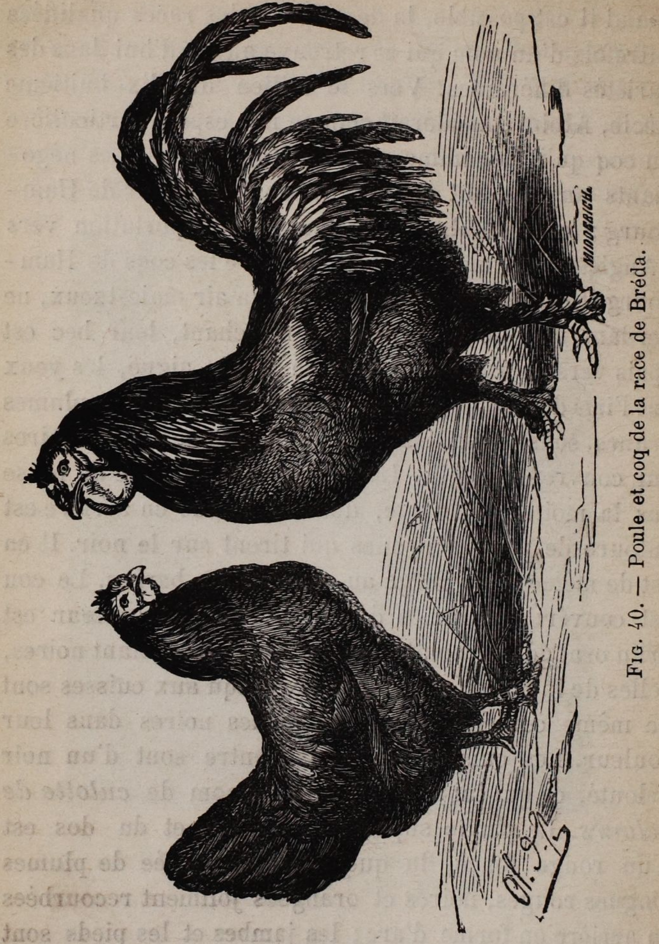


FIG. 40. — Poule et coq de la race de Bréda.

de transitions des races fixées actuellement, transitions qui les rattachent au type que nous appelons Coq gaulois commun.

Race de Bréda. — Cette race est d'origine belge ou hollandaise; elle est assez caractéristique; mais le type n'en est pas élégant. On la nomme quelquefois race à bec de corneille en raison de la forme de cet organe (fig. 40). Chez le coq (fig. 41) comme chez la

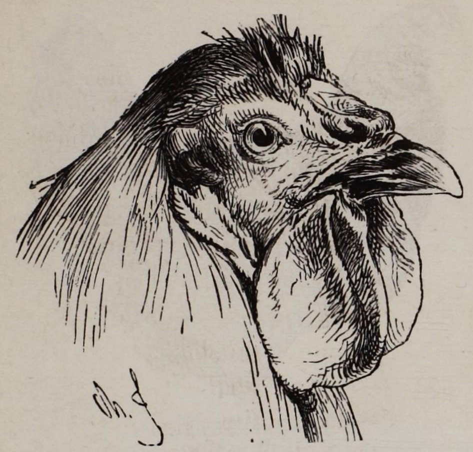


Fig. 41. — Tête du coq de Bréda noir.

poule la crête est rudimentaire creusée d'une petite cavité en son milieu. La couleur de la crête est rouge noirâtre; en arrière se trouve une petite touffe de plumes rondes formant une petite huppe. Le bec est noir à la base, plus pâle à l'extrémité. Les tarses sont emplumés dans les deux sexes. Les pattes sont bleues.

Cette race est estimée pour la production des volailles de table; les aviculteurs admettent quatre variétés, une noire, une bleu ardoisé, une variété coucou et une variété blanche.

Race de Gueldre. — Les coqs et poules de la race de Gueldre ont été considérés par plusieurs auteurs comme

une simple variété de la race de Bréda. Nous maintenons ici son titre de race pour nous conformer à l'usage le plus généralement accepté.

La poule de Gueldre (fig. 42) est de couleur coucou

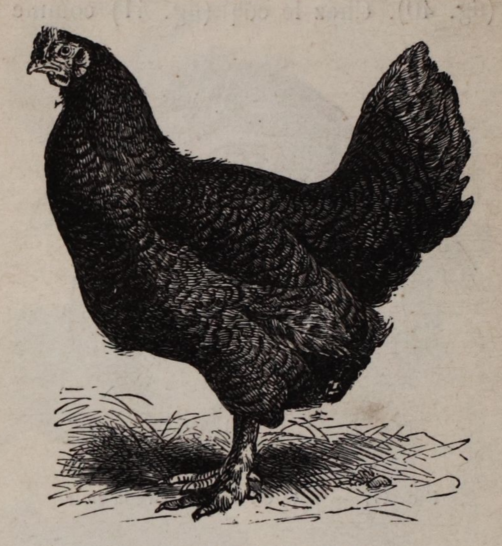


Fig. 42. — Poule de Gueldre.

dans tout son plumage ; chez le coq le camail, le cou, le dos et les couvertures de la queue présentent un mélange de taches dont la nuance est d'un rouge brun plus ou moins effacé. La race de Gueldre est appréciée aux mêmes points de vue que la race de Bréda ; les aviculteurs s'accordent à reconnaître qu'elle fournit des volailles à chair fine et abondante. La ponte est moyenne, les œufs sont volumineux ; la poule passe pour être mauvaise couveuse.

Race Red Cap, *Chaperon rouge* (fig. 43). — Les Red Cap ont été considérés comme très voisins des Ham-

bourgs, les aviculteurs tendent aujourd'hui à les considérer comme formant une race bien différente.



Fig. 43. — Poule de la race dite Chaperon rouge.

Le volume des RedCap est à peu près celui des Dorkings, ils doivent leur nom au grand développement de la crête, qui semble une exagération de celle des Ham-

bourgs, et forme un chaperon dont la couleur est d'un rouge cramoisi. Nous empruntons les principaux traits de la description à M. Bizé, l'un des partisans déclarés de cette race.

« Le coq a la tête petite et fine, pourvue d'une crête volumineuse large et arrondie en avant, pointue en arrière, hérissée de nombreuses pointes mousses. La face, les oreillons et les barbillons sont rouges.

« Le camail est rouge acajou et noir, comme d'ailleurs les différentes parties du plumage qui présentent divers groupements de ces deux couleurs. La patte est lisse et de couleur gris de plomb.

« Le plumage de la poule est peu différent de celui du coq ; comme lui, elle possède une crête très développée et de même forme. Elle pond des œufs en grand nombre et en toute saison dont le poids maximum est de 65 grammes. Son poids à l'âge adulte varie de 2^{kg},500 à 3 kilogrammes. »

La chair des Red Cap est délicate, on ne peut guère reprocher à la poule que d'être mauvaise couveuse ; les poussins s'élèvent facilement. Beaucoup d'amateurs cependant ne partagent pas l'admiration des promoteurs de la race, pour cet épanouissement exagéré de la crête ; nous n'avons jamais pu en comprendre la beauté.

CHAPITRE VII

RACES MÉDITERRANÉENNES

Race italienne ou Leghorn. — Race espagnole. — Race andalouse. — Race de Minorque. — Race d'Ancône.

Race Leghorn brun rouge, AMERICAN BROWN LEGHORN. — Le coq Leghorn brun a la tête fine, de longueur moyenne, couverte de plumes d'un brun foncé. Le bec est jaune avec une ligne brune délicate sur la mandibule supérieure ; la face est d'un rouge uniforme. La crête simple, droite, dentelée, est bien développée en hauteur, le lobe de l'oreille lisse et légèrement pendant, sa couleur est blanc bleuâtre ou blanc crème ; les barbillons, rouge écarlate sont de longueur moyenne.

Le cou est gracieusement arqué, orné d'abondantes lancettes dont la couleur est d'un brun rouge doré; chaque lancette est rayée de noir. Le dos est rouge sombre, chaque plume rayée de brun doré, la poitrine est d'un noir de jais, large et proéminente.

Les ailes sont grandes et serrées d'une teinte rouge brun avec des rayures dorées ; les rémiges primaires

sont d'un noir brillant, les couvertures noir vert à reflets métalliques formant une barre lustrée en travers de l'aile.

La queue est portée haut, bien fournie, noir brillant, les faucilles longues et d'une courbe élégante sont noir vert métallique; les cuisses sont d'un noir terne, les tarses doivent être lisses et d'un jaune brillant.

L'allure générale de l'animal est élégante et fière, ses formes sont celles du coq pour ainsi dire classique, que l'on peut appeler coq gaulois, coq commun, coq d'Elberfeld, coq espagnol suivant le costume que l'on choisit. Les Leghorn américains sont d'ailleurs des oiseaux méditerranéens importés de Livourne à New-York vers 1835 et, depuis cette époque, transportés à plusieurs reprises soit à l'aller, soit au retour. Le coq espagnol a voyagé à peu près de la même manière, il est né en Italie ou ailleurs, transporté en Espagne, envoyé en Angleterre et dans toutes ses pérégrinations prenant la livrée sous laquelle les aviculteurs le préfèrent.

La poule Leghorn a la tête fine, de moyenne dimension, les plumes de cette région sont brunes ou dorées le bec est jaune avec une raie foncée sur la partie supérieure, comme chez le coq. La crête de la poule est bien développée, fine, simple, dentelée et retombant sur le côté. L'oreillon est blanc ou blanc-crème, les barbillons rouges délicatement arrondis.

Le cou est long et gracieux, orné de plumes jaune brun rayées de noir. Le dos est d'une nuance brun plombé, crayonné de brun brillant, la poitrine est brun saumon la nuance s'éclaircissant à la partie inférieure. Les rémiges primaires et secondaires sont noirâtres, rayées de brun sur la marge extérieure. Les couver-



Fig. 44. — Coq Leghorn blanc.

tures sont brunes crayonnées d'un ton plus clair. La queue droite, fournie, est noire à reflets bruns sur les bords. La cuisse est brun cendré, les tarses lisses d'un jaune franc.

Race Leghorn blanc, White Leghorn. — Mêmes caractères que le Leghorn brun, mais avec un plumage entièrement blanc (fig. 44, p. 173), il y a aussi une variété coucou, et une variété noire.

Les poules Leghorn sont bonnes pondeuses, couvent peu, mais soignent admirablement leurs poussins, elles sont d'humeur vive et vagabonde. Les qualités de la chair n'ont rien de particulièrement remarquable. Ces Poules sont d'un volume relativement petit.

Race espagnole, White faced spanish Fowls. — Le coq et la poule de race espagnole sont surtout caractérisés par la couleur uniformément noire du plumage, les grandes dimensions de la crête qui est développée dans les deux sexes, la coloration blanche de la face et des oreillons.

Chez le coq la tête est grande (fig. 45), la crête simple très haute droite et largement dentelée ; la couleur blanche de la face lui constitue un masque très développé et très laid. Les barbillons sont longs et rouges. C'est un oiseau assez haut sur jambe, les tarses sont bleuâtres.

Chez la poule (fig. 46, p. 176) la tête est plus petite relativement ; la crête est simple, grande, et retombe sur le côté, le masque blanc de la face existe comme chez le coq. Le corps est robuste la queue longue et bien carrée. Le plumage, chez les deux sexes, est d'un noir brillant d'un bout à l'autre, avec de magnifiques reflets verts, surtout chez le coq. La forme de ces oiseaux est

des plus élégantes, ils sont d'une allure vigoureuse et hardie, il semble qu'on ne puisse leur reprocher que ce masque blanc farineux dont l'effet est désagréable.



Fig. 45. — Tête de coq espagnol.

Cette race, très appréciée en Angleterre, devrait surtout être cultivée dans nos départements du Midi où certainement elle réussirait. Ces oiseaux craignent le froid et l'humidité, les poussins prennent leurs plu-

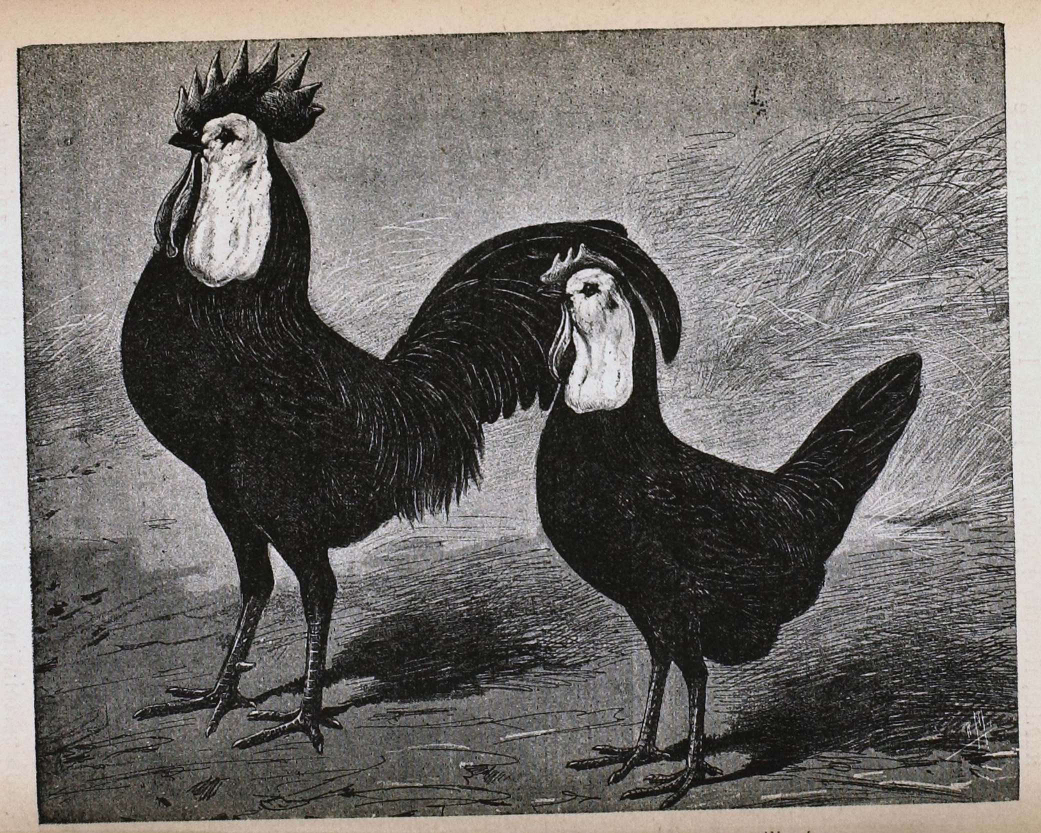


Fig. 46. — Coq et poule de la race espagnole, type amélioré.

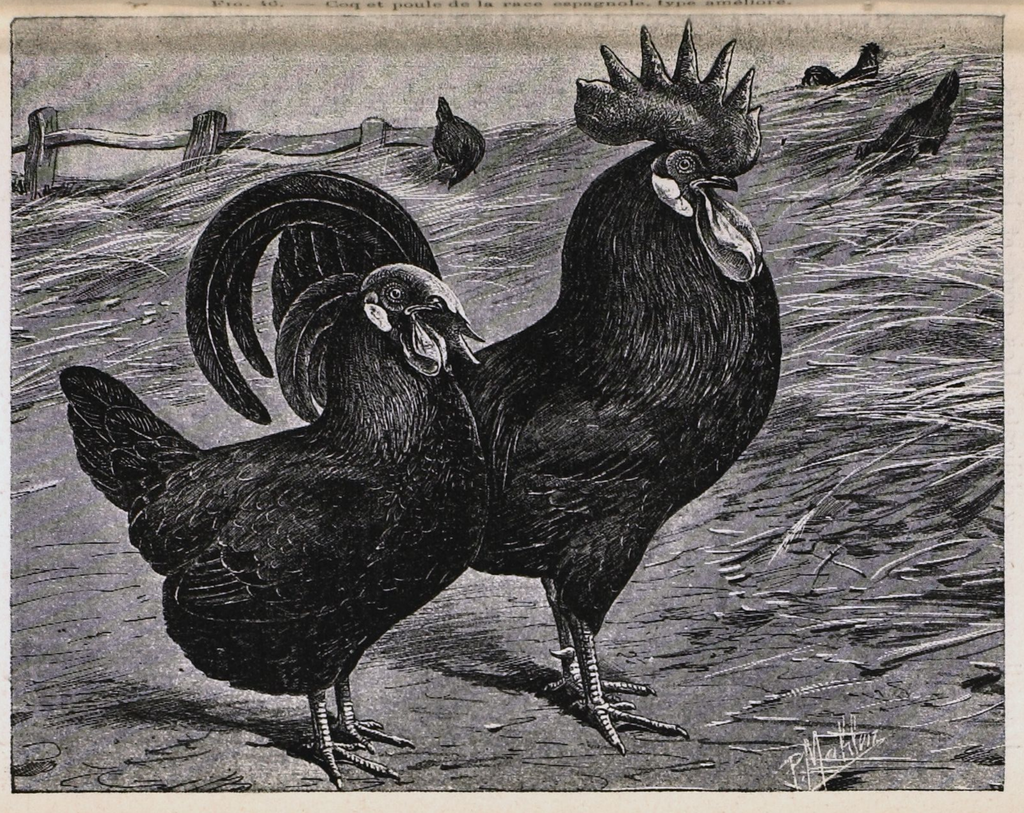


Fig. 47. — Coq et poule de la race de Minorque.

mes assez tard et dans la première période de leur existence ils sont assez délicats. Les coqs et les poules adultes supportent mal les températures basses, leur crête gèle facilement.

La poule est bonne pondeuse, ses œufs sont gros et d'un blanc pur, sa chair est médiocre.

L'importation en France de la race espagnole est assez récente, elle ne remonte pas à plus d'un demi-siècle. Il y a aussi une variété blanche qui est rare et peu estimée.

Race de Minorque, Minorcas or red faced spanish Fowls. — Les coqs et les poules de Minorque (fig. 47, p. 177) sont d'une race très voisine de la précédente, la description en serait peu différente, mais les plaques blanches des joues ont disparu, les oreillons seuls sont blancs.

Le plumage est noir, il y a aussi une variété blanche En outre, la race de Minorque, si elle a toutes les qualités de la race espagnole, n'a pas les défauts qui font rejeter les oiseaux à face blanche ; pour l'élevage pratique les poussins sont plus précoces et moins délicats, les adultes sont plus rustiques. D'après Tegetmeier ces oiseaux étaient très communs il y a une vingtaine d'années dans le Devonshire, le pays de Cornouailles et l'ouest de l'Angleterre. Ils étaient très appréciés à cause de l'abondance de la ponte.

Race Andalouse, Andalusians. — Les coqs et les poules de la race andalouse (fig. 48) sont de très belles volailles, semblables à celles de la race de Minorque pour tous les caractères excepté pour la couleur qui est d'un gris ardoisé. Comme la poule de Minorque, l'Andalouse a une ponte très abondante et très précoce ; les poussins s'élèvent facilement, leur chair est délicate et

ils prennent bien la graisse. Cette race est peu répandue en France.

Race d'Ancône, ANCONAS OR MOTTLED SPANISH FOWLS.

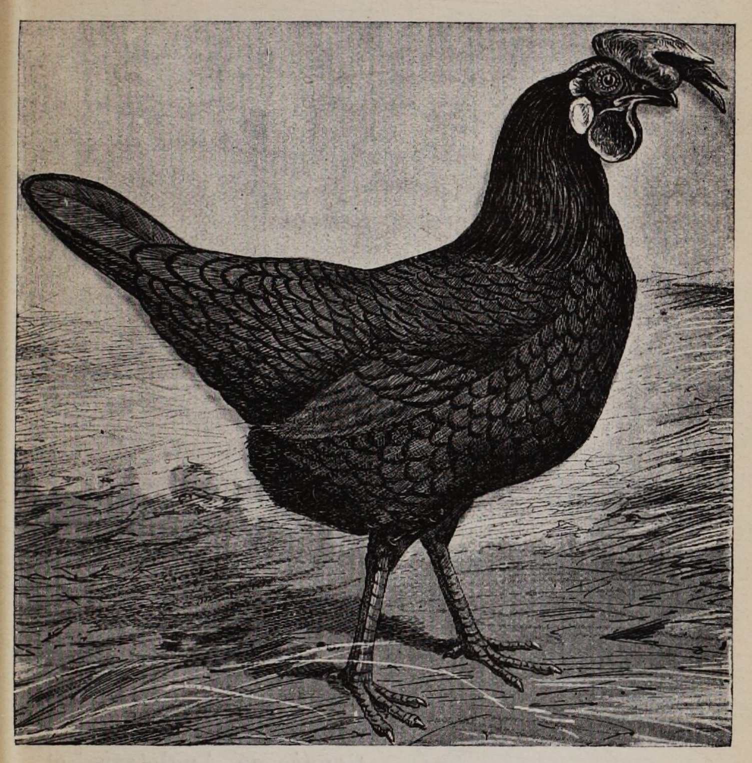


FIG. 48. — Poule de la race andalouse, type amélioré.

— La race d'Ancône est encore une variété de la race espagnole presque inconnue en France, mêmes caractères que le type andalous.

Plumage, chez les deux sexes, coucou, perdrix, et aussi blanc et noir. Mêmes qualités et mêmes défauts que chez les races de la Méditerranée.

CHAPITRE VIII

RACES DE DORKING

Race Coucou de Rennes. — Race Coucou de Malines. — Race Coucou d'Ecosse. — Race Frisée. — Race cou-nu de Transylvanie.

Races de Dorking. — La race de Dorking (fig. 49) doit être considérée comme une race anglaise, quelle que soit son origine, quelle que soit la provenance des oiseaux qui, par sélection ou par croisement, ont été fixés sous cette forme, la race de Dorking a été spécialement créée et perfectionnée en Angleterre, et les discussions relatives à sa formation ne peuvent pas actuellement être assez éclaircies pour avoir un intérêt pratique. Il est bon cependant de rappeler sur cette question d'origine l'opinion de quelques auteurs.



Fig. 49. — Tête de coq Dorking.

D'après Tegetmeier il ne faudrait pas chercher les ancêtres des Dorking parmi les poulets à « plumage rouge ou brun foncé avec des ailes noires » qui auraient été élevés par les Romains. Il est plus probable que cette race dérive de gros poulets du Surrey ou du Sussex, sélectionnés spécialement, et chez qui l'apparition accidentelle du cinquième doigt aurait été surveillée et conservée. D'ailleurs nous ne possédons que des renseignements très incomplets sur les croisements opérés; un croisement avec la race Malaise a été entrepris autrefois dans le but d'augmenter le volume des Dorking, et ceci nous permet de supposer que des mélanges nombreux ont été essayés pour la production du type Dorking actuel. Il y a une trentaine d'années la race de Dorking était encore mal fixée, elle était peu éloignée encore de l'époque des croisements multiples ; elle dégénérait facilement. Actuellement, et depuis que les aviculteurs ont ralenti leur zèle pour les croisements, la race se maintient, elle est établie dans ses caractères extérieurs, comme dans ses rapports avec le climat de l'Angleterre ou avec celui du Nord de la France.

La première qualité que les amateurs apprécient dans la race de Dorking est le volume de l'animal. Ces oiseaux sont élevés surtout pour la consommation, on les veut volumineux. Pour les facilités de l'élevage, la variété gris foncé semble être la meilleure, elle est considérée comme la plus robuste et comme atteignant rapidement une belle taille.

Le coq Dorking de la variété grise peut-être décrit de la manière suivante.

VARIÉTÉ GRISE, *Grey Dorking*. — Camail d'un

jaune brillant, le dos de même nuance ou d'un jaune plus foncé, les autres parties du corps : plastron, ailes et queue, d'un beau noir à reflets verts.

La poule a le camail d'un gris très foncé, presque noir, chaque plume bordée d'un liseré pâle, les plumes du plastron sont d'un gris rosé et marquées d'une tache foncée en forme de croissant ; les ailes sont brun cendré, chaque plume bordée d'un liseré noir.

Variété argentée, *Silver Grey Dorking*. — Le coq (fig. 50) a le camail blanc à reflets métalliques argentés, le dos de même nuance, le reste du corps, plastron, ailes et queue de couleur noire avec des reflets verdâtres et bleutés par endroits.

La poule a une collerette blanche autour de la tête dans le voisinage des oreillons, les plumes du camail sont gris clair avec une bordure blanche étroite, le plastron gris brun rosé ; les ailes et le reste du corps sont gris avec des nuances légèrement fauves et des taches noires irrégulières.

Variété dorée, *Golden Dorking*. — Chez le coq le camail est rouge doré, le dos rouge brun intense et brillant, le reste du corps comme chez les précédents. Ce coq Dorking est celui qui se rapproche le plus de notre coq gaulois, et certainement il pourrait être considéré comme un dérivé de nos races communes continentales.

La poule ne diffère que par le volume de certains types de nos poules communes, les spécimens les plus appréciés sont ceux qui présentent le plumage approchant le plus de celui de la perdrix.

Les amateurs distinguent encore la variété coucou (*Blue Mottled* ou *Cuckoo-Dorking*) dont la chair est,

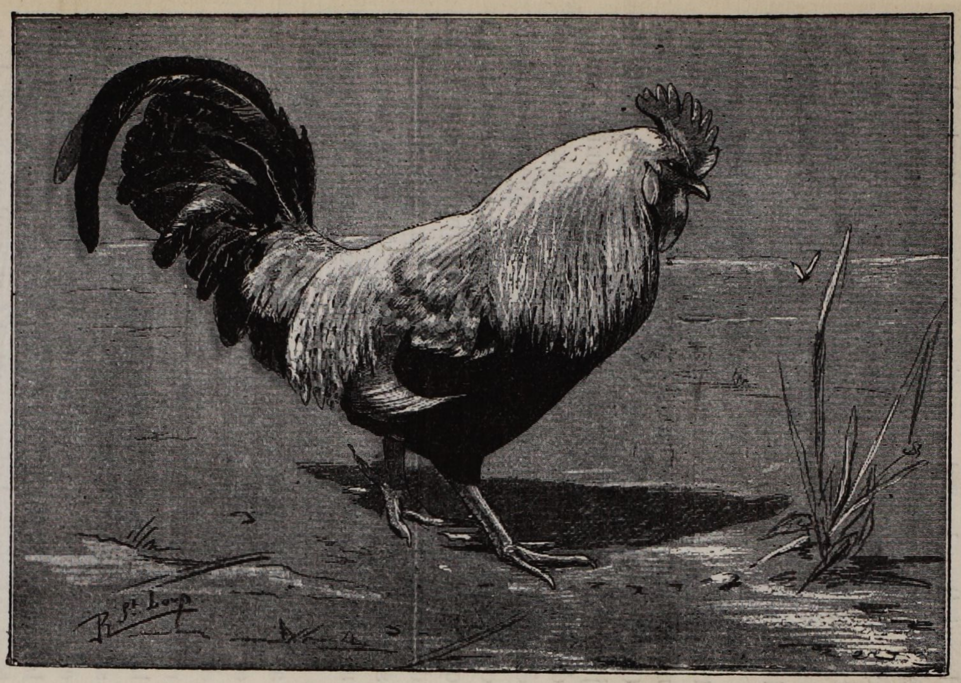


Fig. 50 — Coq de Dorking argenté.

paraît-il, très délicate, enfin une variété blanche *(White Dorking)*, ces deux races n'ont pas besoin de description, leur plumage étant entièrement, chez le coq et chez la poule, l'un coucou et l'autre blanc. Les courtes descriptions qui précèdent permettent de distinguer les diverses variétés de cette race, mais il faut encore que l'éleveur sache choisir dans chaque variété les plus beaux types.

Chez tous les Dorking on estime avant tout une poitrine large, un dos large et compact, le corps volumineux et arrondi, les cuisses musclées, épaisses et courtes. Ces oiseaux ne doivent pas être trop hauts sur patte, la jambe doit être plutôt courte sans aucune plume, munie d'un éperon chez le coq (fig. 51). Les doigts doivent être au nombre de cinq; comme la jambe, ils sont de couleur rosée. Autrefois la mode voulait des Dorking à quatre doigts, aussi les éleveurs supprimaient-ils un doigt aux poussins; la mode a changé et maintenant ce sont les poussins à cinq doigts que l'on élève; ceux qui naissent avec quatre doigts seulement, sont supprimés.

Les aviculteurs admettent deux formes de la crête, aussi bien pour le coq que pour la poule, la crête simple et la crête frisée. Si on l'admet simple, elle doit être droite, haute et bien dentelée chez le coq, petite et retombant sur le côté chez la poule. Si au contraire on la veut frisée, elle doit être carrée dans le haut, forte sur la tête, le bout de la pointe s'élevant légèrement en haut; chez le coq elle est volumineuse, et petite chez la poule, les barbillons du coq sont grands, arrondis au bord inférieur, le bec court et fort, couleur jaune clair, ou corne claire.

Les Dorking peuvent être élevés dans les départe-

ments du centre et du nord de la France ; ils réussissent moins bien dans le Midi. Il est évident que toutes les fois que leur élevage sera fait dans les conditions climatériques voisines de celles de l'Angleterre où la

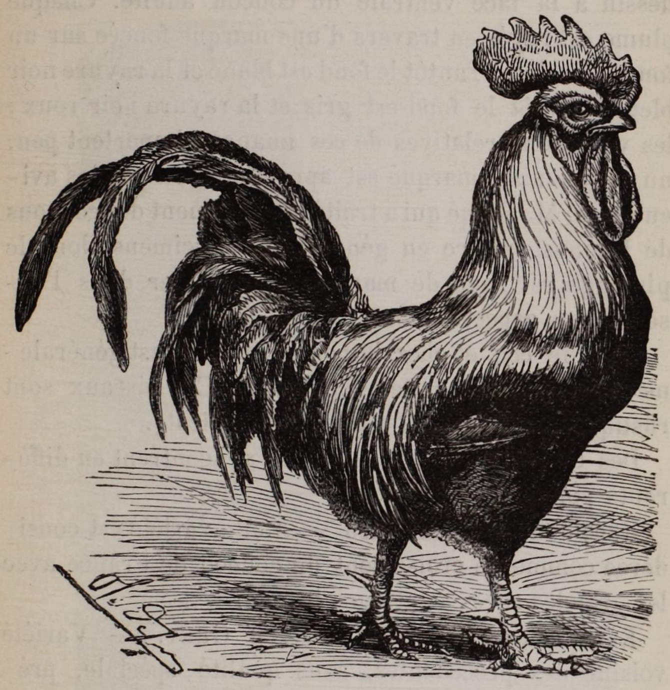


Fig. 51. — Coq Dorking. Variété dorée.

race a été formée les chances de réussite seront augmentées. Un grand parcours, une nourriture abondante, l'accès d'une prairie sont nécessaires.

La poule est bonne pondeuse, mais ses œufs ne sont pas très gros ; elle est aussi bonne couveuse. Les poussins sont assez délicats. La chair est d'une délicatesse

extrême ; son poids, à l'âge adulte, atteint de 2 à 4 kilogrammes.

Race coucou de Rennes ou de France. — On entend par plumage coucou celui qui est semblable par le dessin à la face ventrale du coucou adulte. Chaque plume est rayée en travers d'une marque foncée sur un fond plus clair. Tantôt le fond est blanc et la rayure noir bleuté, tantôt le fond est gris et la rayure noir roux ; les variations relatives de ces nuances importent peu, un oiseau ainsi marqué est appelé *coucou* par les aviculteurs. M. Ramé qui a traité spécialement des coucous de Rennes préfère en général les spécimens dont le plumage est rayé de manière à présenter dans l'ensemble un aspect sombre.

Chez le coq et chez la poule, la crête est généralement simple, les pattes sont roses. Ces oiseaux sont rustiques, précoces, et d'une chair délicate.

Des individus de cette race se rencontrent en différents points de la France.

Race coucou de Malines. — Cette variété est considérée comme un croisement du coucou de France avec les grandes races asiatiques (Ramé).

Race coucou d'Écosse, SCOTCH GREY. — Variété voisine des précédentes, sans qualité spéciale, précieuse pour son pays d'origine.

Race frisée. — Les poulets à plumes frisées ou mieux relevées à rebours sont considérés par quelques ornithologistes, comme constituant une race. Ils ont été signalés en plusieurs localités et à différentes époques. Leur aspect est assez étrange, mais ils sont plutôt des objets de curiosité que des oiseaux dont l'élevage puisse être spécialement encouragé.

Cette disposition des plumes n'est certainement pas favorable à l'animal qui est ainsi beaucoup moins abrité contre la pluie que les variétés normales à plumes lisses et se recouvrant comme les ardoises d'un toit.



Fig. 52. — Coq de la race frisée du Chili.

Aldrovande les décrit en 1645 ; Linné en fait mention sous le nom de *Gallus pennis revolutis*, Brisson

les nomme *Gallus crispus*. Temminck établit que le coq à plumes frisées vit à l'état domestique dans le sud de l'Asie, Java, Sumatra et les îles Philippines. Les



Fig. 53. — Poule de la race frisée du Chili.

spécimens de Temminck sont généralement de couleur blanche. E. Layard en a trouvé à Ceylan où ils portent le nom harmonieux de *Capri Kukullo;* ils existaient aussi à Batavia. La peau de ces oiseaux est rouge, comme après une vigoureuse friction. J'ai eu l'occasion de voir des poulets frisés dans le midi de la France, et les croisements opérés par l'union d'un coq frisé ayant l'aspect général d'un Dorking avec une poule noire

genre la Flèche, ont donné naissance à mon grand étonnement à quelques poulettes ayant tous les caractères du Padoue frisé. C'est là un exemple d'atavisme qu'il m'a paru intéressant de noter.

Les poules frisées n'ont pas de qualités spéciales leur plumage varie beaucoup et n'est pas fixé.

Le Padoue frisé dit du Chili est un type que certains éleveurs se sont plu à fixer et à propager.

Race Cou-nu de Transylvanie. — Les coqs et les poules de cette race présentent cette particularité d'avoir une partie du cou dépourvue de plumes. La peau est rouge d'une teinte brique à reflets écarlates. En dehors de ces traits qui ne contribuent pas à embellir ces oiseaux, les Cous-nus de Transylvanie ne présentent pas grand intérêt, on les dit rustiques et d'un élevage facile, mais ils rentrent dans la catégorie des curiosités qui n'ont pas pour excuse un cachet d'élégance dans la forme ni de beauté dans le plumage.

On peut voir entre autres spécimens de coqs et poules des échantillons de cette race dans la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle de Paris. Les premiers échantillons signalés ont vécu au Jardin d'acclimatation du bois de Boulogne, il est peu probable que les éleveurs se décident à répandre cette race.

CHAPITRE IX

RACES AMÉRICAINES

Race de Wyandotte. — Race de Dominique.
Race de Plymouth Rock.

Race de Wyandotte. — M. de Brisay, dans une petite étude sur la race de Wyandotte, assure que ces oiseaux ont été rapportés de l'Amérique du Nord à Boulogne-sur-Mer. On connaît leur origine par rapport à d'autres races, car ils proviennent du croisement des Dorking, et des Padoue avec une poule de ferme américaine.

Nous donnons la figure du coq et de la poule de la race de Wyandotte (fig. 54 et 55). Quatre variétés sont obtenues dans cette race, l'une est blanche, l'autre noire, les deux autres argentée et dorée.

La crête du coq est large en avant, pointue en arrière, fraisée à la face supérieure; les plumes du camail dans la variété argentée sont blanches avec une flamme noire, celles des couvertures de la queue présentent les

mêmes couleurs et le même dessin. Les plumes des ailes sont bordées de noir à l'extrémité et celles de

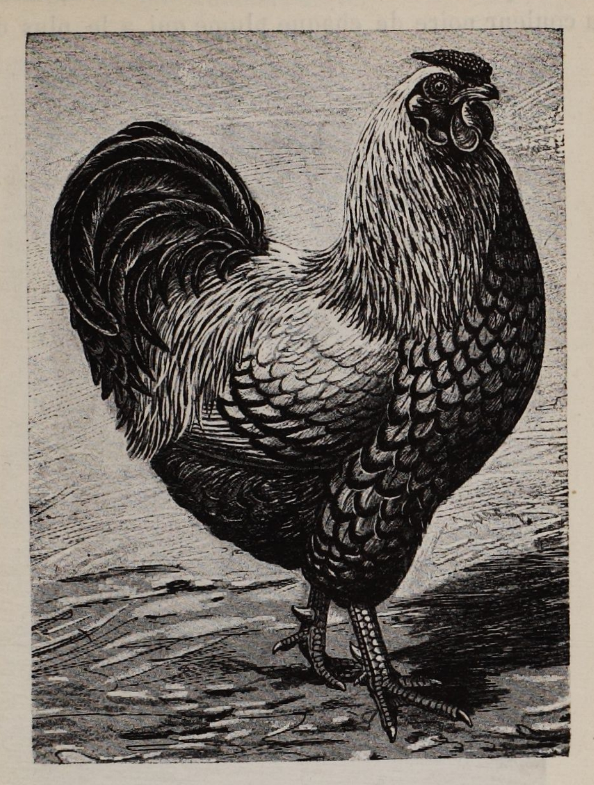


Fig. 54. — Coq de la race de Wyandotte.

la gorge, de la poitrine et des cuisses sont aussi blanches à bordure noire. La queue est peu longue mais touffue, la partie inférieure du croupion doit être très abondante et fournie d'un duvet fin, surtout chez la poule.

Dans la variété argentée américaine, les parties blanches du plumage dominent, dans la variété anglaise c'est la couleur noire de chaque plume qui a le plus d'im-



Fig. 55. — Poule de la race de Wyandotte.

portance. Les amateurs sont très sévères pour la régularité et l'étendue de ces taches noires, ils arrivent rarement à se mettre d'accord sur cette grave question.

Les oiseaux de la variété dorée offrent les mêmes

dispositions du noir sur les plumes, le fond blanc est remplacé par un fond chamois doré.

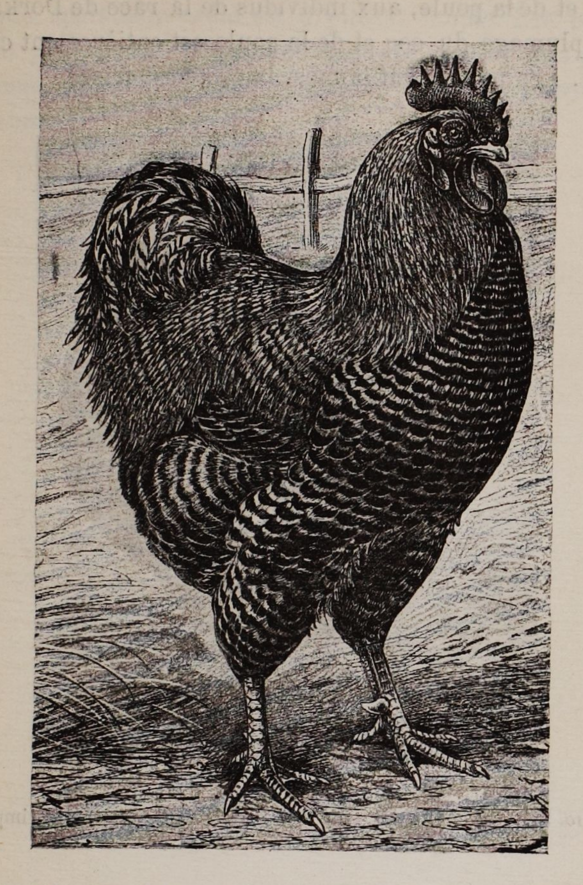


Fig. 56. — Coq de la race dite Plymouth Rock à crête simple. (Voy. p. 195.)

Les pattes des oiseaux de la race de Wyandotte sont jaunes, certains éleveurs préfèrent les pattes jaunes.

Race de Dominique. — On connaît sous ce nom une race américaine qui ressemble pour la forme du coq et de la poule, aux individus de la race de Dorking. Le plumage du coq et de la poule est entièrement coucou. Les pattes sont jaunes, la crête est frisée.

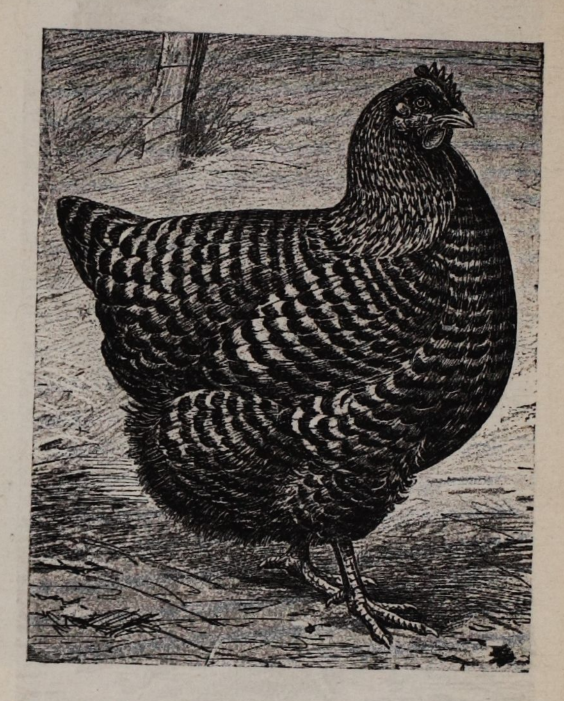


Fig. 57. — Poule de la race dite Plymouth Rock à crête simple.

Ces oiseaux n'atteignent pas les dimensions des Dorking, ils ont la réputation de fournir une chair d'excellente qualité et des œufs en bonne quantité. La poule serait très médiocre couveuse.

Race Plymouth Rock (fig. 56--57). — Ces oiseaux sont très grands, de couleur coucou, comme les Dominique, mais leur crête est droite et simple. Les pattes sont jaunes. Les poules de cette race sont bonnes pondeuses et bonnes couveuses. Les œufs sont gros et blancs.

CHAPITRE X

RACES ASIATIQUES

Races de Cochinchine ou de Shanghaï. — Race Langshan. — Race Malaise. — Race de Brahma-Pootra. — Race Yokohama. Race Phénix. — Poulets domestiques de l'Inde. — Race de Diarbékir.

Race de Cochinchine. — Les premiers représentants de cette race ont été importés de Shang-Haï en Angleterre en 1843, et ces spécimens primitifs différaient si profondément de nos coqs et poules Cochinchinois actuels que, s'ils paraissaient dans une exposition, les aviculteurs en feraient certainement une autre race. Il y a dans ce fait, un des nombreux exemples des modifications apportées dans un temps très court par les procédés de l'élevage, modifications qui font la mode lorsque les propriétaires des oiseaux métamorphosés sont capables d'imposer comme des modèles les types obtenus.

Actuellement, les Cochins doivent être d'aspect lourd, puissant et d'un volume considérable (fig. 58). Ils ne sont guère dépassés en dimensions que par les Langshan. La

poitrine est très large, le dos court et large, la queue assez courte, peu courbée en comparaison de celle des

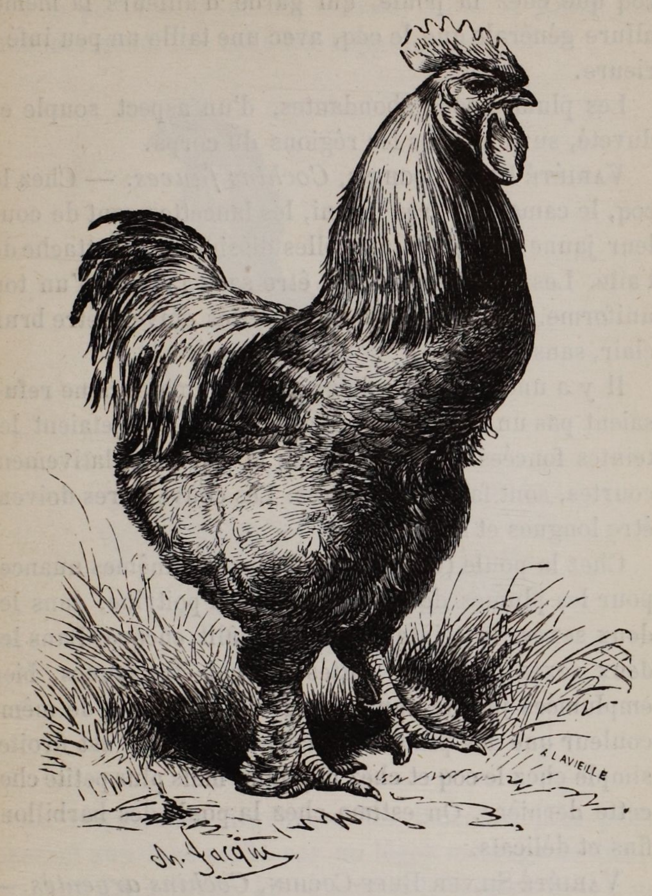


Fig. 58. — Coq Cochinchinois.

autres volailles. Les ailes sont courtes aussi, étroitement serrées contre les flancs, les cuisses volumineuses

les pattes fortes et de longueur moyenne. La tête est relativement petite et portée haut, aussi bien chez le coq que chez la poule, qui garde d'ailleurs la même allure générale que le coq, avec une taille un peu inférieure.

Les plumes sont abondantes, d'un aspect souple et duveté, surtout dans les régions du corps.

Variété Buff-Cochins, *Cochins fauves*. — Chez le coq, le camail est très fourni, les lancettes sont de couleur jaune rouge brillant, elles dissimulent l'attache de l'aile. Les faucilles doivent être sans taches, d'un ton uniforme. Chez la poule, les lancettes doivent être brun clair, sans taches.

Il y a une vingtaine d'années, les amateurs ne refusaient pas un léger crayonnage, mais ils rejetaient les teintes foncées. Les plumes de la queue, relativement courtes, sont fauves ou noires. Les couvertures doivent être longues et soyeuses.

Chez la poule (fig. 59) on observe les mêmes nuances pour les plumes de la queue. Sur la poitrine, dans les deux sexes, la teinte brun clair pâlit encore. Dans les deux sexes aussi, les pattes doivent être jaunes, bien emplumées jusque sur le doigt du milieu, et de même couleur que les plumes du corps. La crête est droite, simple chez le coq et chez la poule, mais plus petite chez cette dernière. On estime chez la poule des barbillons fins et délicats.

Variété Silver Buff-Cochin, *Cochins argentés*. — On confond généralement cette variété avec la variété Cochin cannelle dont le coq a les lancettes de couleur cannelle foncée, de même que les plumes de la selle et du dos. Cette teinte s'étend d'ailleurs sur les ailes. La

queue est noir intense au milieu, avec des plumes bordées de cannelle sur les côtés. La même teinte se retrouve sur la poitrine et sur les cuisses. Chez la poule, les nuances générales sont les mêmes.

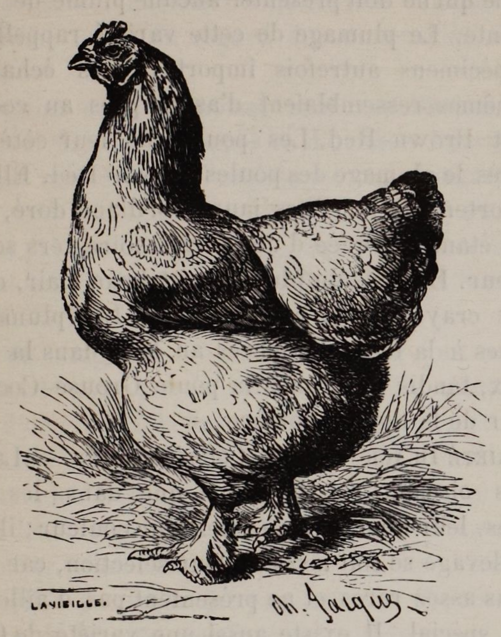


Fig. 59. — Poule Cochinchinoise.

Le coq Cochin argenté a des lancettes plus pâles passant aux tons paille par un léger mélange de blanc brillant. La poitrine, les cuisses et le ventre sont d'un ton cannelle très pâle, de telle sorte que la masse du corps tranche sur le ton des lancettes.

Variété Grouse Cochin, *Cochin perdrix ou Cochin Coq de bruyère* — Les lancettes du coq sont d'un

fauve rouge brillant; les plumes de la selle portent en leur milieu une raie noire bien définie. Les ailes sont d'un brun rouge vif, avec une barre noir verdâtre en travers. La queue est noire, de même que la poitrine qui ne doit présenter aucune plume de couleur différente. Le plumage de cette variété rappelle celui des spécimens autrefois importés ; ces échantillons eux-mêmes ressemblaient d'assez près au coq combattant Brown-Red. Les poules, de leur côté, ont à peu près le plumage des poules Brown-Red. Elles doivent porter des lancettes jaunes brillant doré, chaque plume étant marquée d'une tache noire vers son tiers extérieur. Le reste du plumage est brun clair, distinctement crayonné de brun sombre. Les plumes sont blanches à la tige, et foncées au bord dans la variété perdrix, tandis que, chez la poule Grouse-Cochin, la couleur de la tige est sombre.

VARIÉTÉ BLACK-COCHIN, *Cochins noirs*. — La forme de ces oiseaux est la même que dans les autres variétés, leur nom indique assez leur couleur ; il semble que l'élevage se soit lassé de leur sélection, car ils sont devenus assez rares et ne présentent pas d'ailleurs un intérêt spécial. Il existe aussi une variété de Cochins blancs.

VARIÉTÉ CUCKOO-COCHIN, *Cochins coucou*. — Le plumage est gris de deux teintes, comme chez toutes les races appelées coucou. Appréciés par les uns, les coqs de cette variété sont dénigrés par d'autres ; il n'y a pas lieu de prendre parti ni pour ni contre.

VARIÉTÉ SILKY-COCHINS, *Cochins soyeux*. — Dans cette variété, les spécimens sont un peu plus petits que

ceux des autres Cochins, leur plumage est très soyeux; ils ont été obtenus par sélection.

En général, les poules cochinchinoises sont bonnes pondeuses, et leur ponte persiste même pendant une partie de l'hiver. Les œufs sont couleur cannelle pâle, d'un volume faible en regard des dimensions de ces oiseaux.

Les poules cochinchinoises sont excellentes couveuses, extrêmement douces et d'un bon naturel. La chair est médiocre, la croissance est longue. Ces oiseaux sont rustiques, résistent fort bien au froid, n'exigent pas un très grand espace en raison de leur peu de mobilité, ils s'élèvent facilement dans toutes les parties de la France.

Race de Langshan. — Les Langshan sont une des races dont le nom, par exception, rappelle exactement le pays d'origine. L'histoire de leur origine a été notée par M. La Perre de Roo et aussi par M. Rouillé[1]. En Angleterre, les Lansghan apparurent pour la première fois vers 1872, rapportés du village chinois de Langshan par le major Croad. La race, élevée par des aviculteurs de la famille du major fut propagée en France grâce aux soins de M. A. Geoffroy Saint-Hilaire qui en fit remarquer les qualités, et de M. de Foucault qui se livra à un élevage important de ces oiseaux[2].

Le coq Langshan est le plus grand, sinon le plus volumineux des spécimens de l'espèce Gallus (fig. 60 et 61). Il porte la tête haute et rappelle par son galbe le coq Cochin. La poitrine est large, le dos épais, les

[1] Louis Rouillé, *La Langshan*, Paris, 1893, J. B. Baillière et fils.
[2] J. de Foucault, *La Race Langshan*, Calais, 1888.

pattes portent une simple rangée de plumes, et sont ainsi moins touffues que les pattes du Cochin. La crête

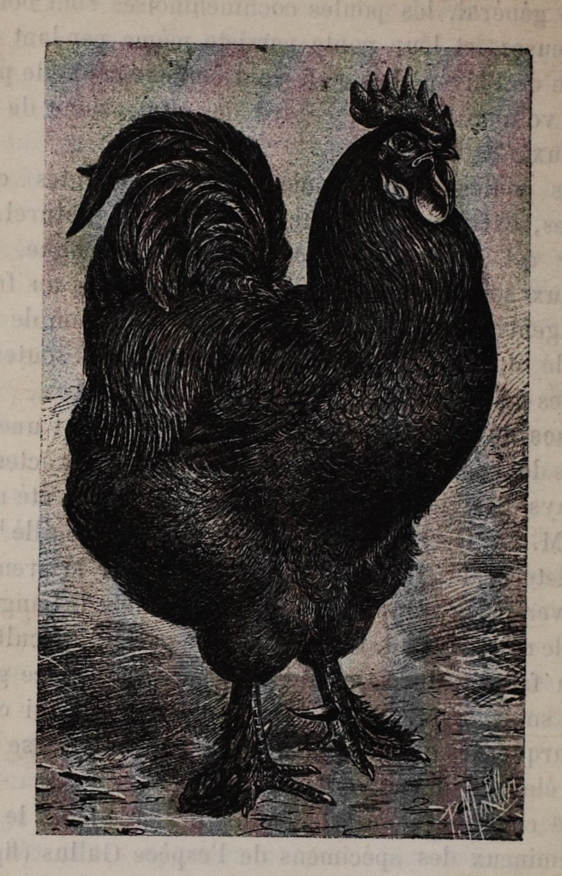


Fig. 60. — Coq de la race de Langshan.

n'est pas extrêmement développée, elle est simple, droite, régulièrement dentelée. Les oreillons et les barbillons sont rouges et médiocrement développés, de

sorte que, dans l'ensemble, la tête paraît relativement petite.

Le plumage est entièrement noir à reflets verts. Les reflets fauves rouges sont peu appréciés. Les pattes sont gris sombre ou couleur ardoise. Les ailes et la queue sont plus développés que chez le Cochin.

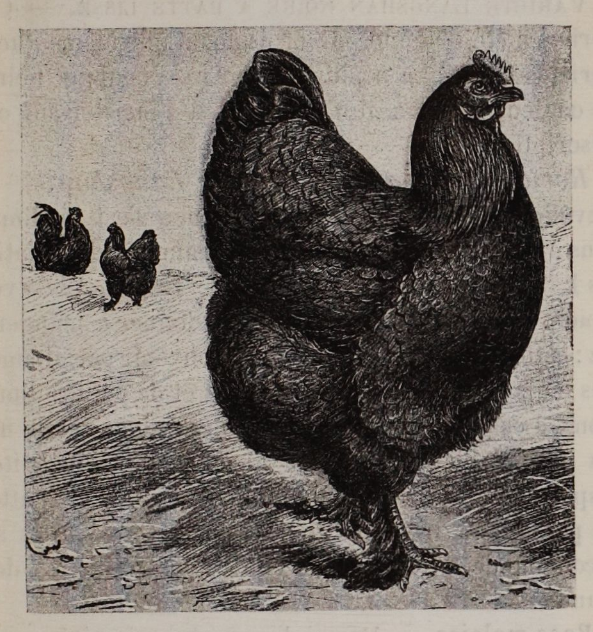


Fig. 61. — Poule de la race de Langshan.

La poule (fig. 61) est de la même couleur que le coq.

Variété Langshan américaine. — Les caractères de cette variété diffèrent très peu de ceux de nos Langshan. La taille est un peu plus considérable et les tarses sont peu emplumés.

Variétés Langshan blanc et Langshan bleu. —

Ces variétés qui sont assez rares, doivent cependant être citées pour montrer une fois de plus combien il est facile d'obtenir dans chaque race des spécimens de différentes couleurs. Elles ne présentent avec d'autres variétés que ces dissemblances de l'aspect du plumage.

VARIÉTÉ LANGSHAN NOIRE A PATTE LISSE. — Cette variété a été obtenue par croisement, de même que les variétés Langshan à plume de soie de couleur noire et de couleur blanche, il n'y a pas lieu d'insister sur cette description.

Remarques générales sur les Langshan. — Les éleveurs reconnaissent que cette race s'est acclimatée sans grandes difficultés; comme beaucoup de volatiles, les Langshan redoutent l'humidité froide et les vents froids. Il est recommandé de leur donner à manger du riz ; cette nourriture semble leur convenir parfaitement. Les œufs sont de couleur cannelle et de petites dimensions. Les poussins naissent duvetés de blanc et de noir, les plumes blanches qui se forment dans la suite ne disparaissent que dans la deuxième mue. Le coq atteint un poids d'environ 4 kilogrammes. Ces volailles sont recommandées au point de vue de la production de la viande.

Race malaise. — Parmi les nombreux spécimens du genre Gallus, les coqs malais sont à beaucoup d'égards très intéressants. Leur physionomie générale diffère de celle des volailles que nous voyons communément dans les basses-cours. C'est avec les grands combattants belges et les grands combattants du Nord qu'elle a le plus de ressemblance.

Le coq malais (fig. 62) est un grand oiseau au plu-

mage serré et brillant, dont les régions musclées se dessinent sans qu'aucun duvet bouffant n'en dissimule les contours. Il est solidement planté sur des pattes osseuses, robustes, se tient droit, a l'expression dure et



Fig. 62. — Coq de la race Malaise. Variété noir rouge.

dans toute son allure évoque le souvenir d'un oiseau de proie. Certainement, cet oiseau n'est pas très éloigné du type sauvage et libre qu'il représente. Nous ne connaissons pas exactement le type sauvage, mais

les ornithologistes pensent le retrouver soit dans le *Gallus ferrugineus*, soit dans le *Gallus giganteus* de Temminck. Il est vrai que ce dernier type a été très discuté.

Dans l'Inde on emploie pour les combats de coqs une variété qui ressemble de très près à notre Malais, avec un peu moins de taille. Certains individus importés en Europe ont été présentés sous le nom de combattants indiens *(Indian game Fowls)*.

Le coq malais porte la tête haute; son cou, étroitement serré dans le plumage, paraît long et fort, et se détache sur des épaules larges et vigoureusement dessinées. La tête longue et fine rappelle celle du serpentaire ; le bec est légèrement recourbé à son extrémité, les yeux abrités par de petites plumes qui forment comme un sourcil ont une expression cruelle. La crête petite, droite, attachée en avant, est couverte de petits mamelons qui lui donnent un aspect spécial. La face rouge est largement dénudée, les oreillons et les barbillons sont petits. Les Malais sont très rustiques, faciles à élever, et, malgré quelques défauts de leur humeur qui est, dit-on, querelleuse, méritent d'être plus répandus.

VARIÉTÉ MALAIS BRUN, ROUGE, *Brown*, *Red*. — Le coq ressemble pour le plumage au combattant anglais Black breasted red Game. Le camail, le dos et la selle sont brun rouge brillant, la poitrine est de couleur noire mêlée de brun rouge et quelquefois entièrement noire.

Les ailes sont marquées d'une bande noir vert métallique, le reste de l'aile est rouge foncé et les plumes de la queue, de longueur médiocre, sont noir vert. Les

pattes sont d'un jaune intense. Chez la poule (fig. 63), le plumage est presque entièrement rouge brun avec des parties un peu dorées et d'autres marron.

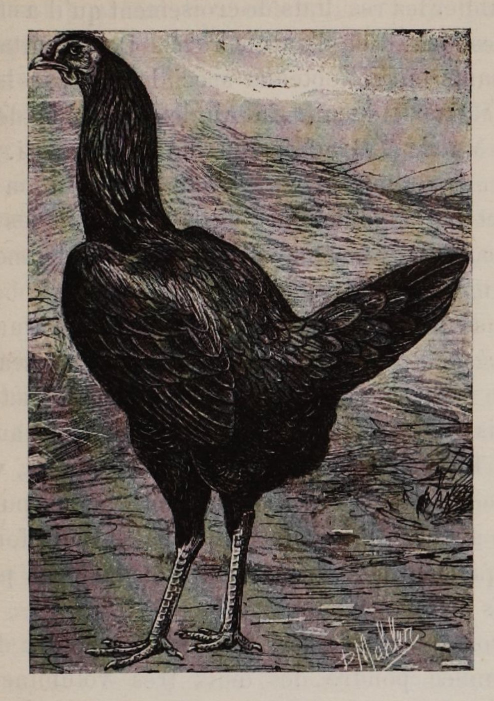


Fig. 63. — Poule de la race Malaise. Variété noir rouge.

Variété Malais blanc. — Les Malais blancs n'ont pas besoin d'être décrits d'une manière spéciale. L'albinisme atteint tout le plumage, les pattes seules sont jaunes.

Variété Malais noir. — Le plumage est entièrement noir. Tegetmeier dit que les Malais de cette variété

sont les plus cruels, ils s'attaquent aux autres coqs et aux autres poules et les détruisent.

Généralités. — M. Voitellier a pris le soin de noter et de publier les résultats de croisement qu'il a effectués entre des Malais et d'autres races. Des résultats très intéressants ont été obtenus spécialement par le croisement Malais-Houdan. En Angleterre, l'effet des croisements Malais et Grey Dorking a été noté aussi.

De bons résultats ont été obtenus dans l'union du coq malais et de la poule Dorking. Par l'union des Malais et des Cochins, on a obtenu des poules assez bonnes pondeuses, mais médiocres pour la table.

Notons enfin que le croisement du Malais blanc avec le *Black breasted red Game* produit un oiseau d'un plumage superbe. Le *Rulm-Fowl* est une variété grise de Malais. Le *Chittagong* américain se rattache au même groupe. Tegetmeier nous apprend que les œufs, varient de la teinte fauve foncée à la teinte blanc pur. Les variétés au plumage clair pondent des œufs foncés et réciproquement les variétés au plumage foncé pondent des œufs de nuance pâle.

La grosseur varie aussi, on a vu des poules de première année pondre des œufs très volumineux, et d'autres âgées de deux ou trois ans, faire des œufs à peine plus grands que les œufs de Bantams.

Nous insistons encore ici pour dire qu'il est important de conserver pure la race malaise, et de n'utiliser les produits de croisement que pour la consommation, à moins que l'on se propose de faire une expérience très méthodique, très suivie et soigneusement notée sur l'influence des croisements et la marche de l'hérédité.

Les aviculteurs ont très souvent entre les mains les

éléments de recherches extrêmement intéressantes, malheureusement ce point de vue les occupe très peu et ils ne prennent pas la peine d'inscrire leurs observations. C'est pourtant la meilleure méthode pour faire des progrès en aviculture comme dans toutes les parties de l'élevage.

Race Brahma ou de Brahma-Pootra. — On considère les Brahma comme provenant du croisement d'un Cochin et d'un Malais modifié en Amérique et connu anciennement sous le nom de *Chittagong*. La race n'est donc pas originaire des bords du fleuve Brahma-Pootra de l'Inde, et sa provenance n'est pas plus nettement établie que pour beaucoup d'autres races ; il devient aujourd'hui extrêmement difficile, sinon impossible de retrouver les différentes phases de l'histoire d'une variété de volailles. Les éleveurs qui créent une race sont le plus souvent intéressés à ne pas indiquer le procédé de croisement ou de sélection qu'ils ont employé, et d'autre part comme un nom exotique a plus facilement la faveur du public, la race nouvelle reçoit un nom des antipodes. Ici comme ailleurs plus l'étiquette est flambante, plus les badauds se précipitent. Si les variétés nouvelles viennent encore de la Chine ou du Japon, c'est qu'on n'a pas encore osé les faire venir de la lune.

Pour les Brahmas, nous savons cependant qu'ils sont venus d'Amérique en Angleterre, envoyés en 1852 à la reine Victoria par M. Burnham, et réellement l'examen de leur forme et de leurs caractères zoologiques permettent d'admettre leur parenté avec les Cochins et les Malais.

En 1858, les spécimens de basse-cour étaient déjà

différents de ceux qui avaient été importés d'Amérique, et cette remarque est faite par le peintre Jacques qui fut comme on sait un amateur enthousiaste des oiseaux

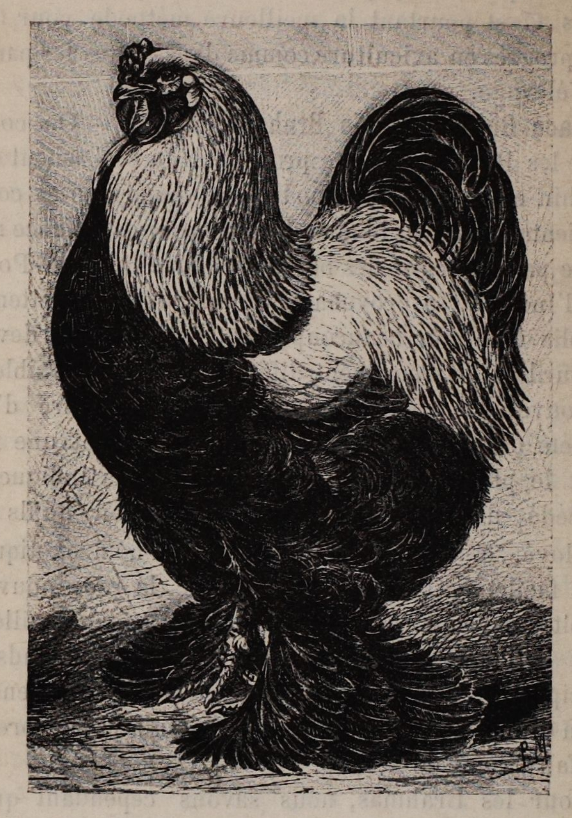


Fig. 64. — Coq de la race de Brahma-Pootra.

de basse-cour. Tegetmeier fait observer d'autre part, que les premiers sujets étaient pourvus d'une crête simple, tandis que les sujets actuels ne sont estimés en Angleterre que s'ils ont la crête triple. D'ailleurs, rien

n'est plus facile que cette substitution dans la forme de la crête, j'ai pu m'en convaincre par quelques expériences.

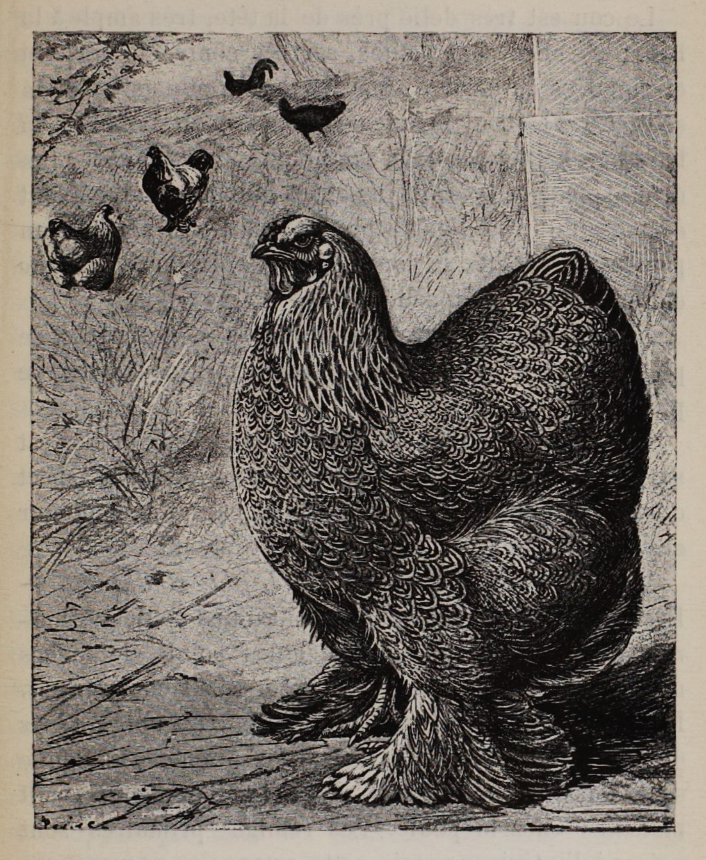


Fig. 65. — Poule de la race de Brahma-Pootra.

Les coqs (fig. 64) et poules de Brahma ont la poitrine large et proéminente, le dos court et large au niveau

des épaules. Les plumes de la selle sont particulièrement abondantes et forment une masse volumineuse à l'arrière-train de la poule (fig. 63).

Le cou est très délié près de la tête, très ample à la base; les ailes sont petites, serrées contre le corps et dissimulées en arrière sous les touffes plumeuses de la selle. Chez le coq, la queue petite est dissimulée à la base sous les plumes de la selle, mais elle est portée plus droite que chez les Cochins et les faucilles sont souvent écartées l'une de l'autre prenant ainsi une position un peu latérale. Chez la poule, la queue disparaît presque entièrement dans la selle.

Les cuisses sont grandes, épaisses et couvertes de plumes légères. Les pattes sont aussi couvertes de plumes.

La qualité qu'il faut rechercher dans les Brahmas est surtout leur volume; ils doivent présenter l'aspect d'une masse étoffée aussi bien en largeur qu'en longueur et donner l'impression d'une volaille pesante.

VARIÉTÉ BRAHMA HERMINÉ, *Light Brahma*. — Les oiseaux de cette variété sont d'une couleur générale blanche marqués en quelques points de taches noires qui doivent être rigoureusement maintenues. Les faucilles notamment portent un trait noir au bas de chaque plumee. Chez le coq les plumes de la selle sont aussi marquées de noir, tandis qu'elles sont blanches chez la poule. Les rémiges primaires sont noires à l'intérieur, mais cette nuance ne se remarque que si l'aile est étendue. Les lancettes qui dessinent le bas du camail sont également marquées de noir et figurent ainsi une rangée de petites flammes très élégantes.

La queue est noire chez le coq, les couvertures en

sont noir vert avec une bordure blanche sur quelques plumes. Cette bordure blanche existe aux plumes de la queue des poules. Les tarses sont jaunes, bien garnis de plumes blanches parmi lesquelles apparaissent quelques traces de noir.

Variété Brahma inverse, *Dark or pencilled Brahma.* — Toute la région dorsale est d'un blanc argenté mêlé de noir, toute la région ventrale est noire avec quelques traces de blanc. Une bande vert noir métallique existe en travers de l'aile, elle est formée par la base des plumes du vol. Les rémiges primaires sont noirs dans la moitié interne et blanc argenté dans la moitié externe apparente. Une large tache vert foncé marque l'extrémité de chaque plume des rémiges secondaires.

Les plumes de la queue et des couvertures sont noires à reflets verts métalliques, quelques-unes bordées de blanc. Les pattes qui sont d'un beau jaune sont garnies de plumes sombres mêlées d'un peu de blanc.

Chez la poule le plumage est dans l'ensemble d'un blanc mat avec un crayonnage régulier et distinct. La tête est grise, les faucilles blanc brillant mêlé de noir. Bonne pondeuse et bonne couveuse, la poule Brahma, comme dans la plupart des races asiatiques, donne des œufs en hiver. Ces volailles sont très rustiques, leur chair est abondante et délicate, la poitrine est plus développée que chez les Cochins, de sorte que ces volailles sont très recherchées pour la table.

Race de Yokohama. — Cette race a été importée du Japon il y a environ une vingtaine d'années. Le coq est surtout remarquable par le grand développement des couvertures et des plumes de la queue qui forment un

très grand panache prolongé vers le sol à l'arrière de l'animal.

La tête est forte, longue et large, les yeux vifs sont de couleur orange; le bec de moyenne longueur, robuste, et de couleur jaune comme aussi les doigts et les tarses. La crête ressemble à celle des Malais ; les oreillons et les barbillons sont petits et d'un rouge vif. Le cou est long et se redresse quand l'oiseau est au repos, tandis qu'il est porté presque horizontalement si l'oiseau marche. Cette attitude dans le mouvement est sans doute provoqué par la nécessité de faire équilibre au poids de la queue. Les jambes sont longues.

Les couleurs du plumage sont différentes suivant les variétés ; ordinairement chez le coq la poitrine est rouge brun avec des taches blanches ; les épaules et le dos sont rouges, le reste du corps est d'un blanc pur. Chez la poule, la poitrine et les couvertures des ailes sont couleur chamois taché de blanc et le reste du corps est blanc ; la queue de la poule est aussi plus développée que dans les autres races.

Ces oiseaux très élégants et très décoratifs ne sont pas encore très répandus dans les élevages d'amateurs. Ils ont la réputation d'être difficiles à élever et d'avoir l'humeur batailleuse. On les voit rarement dans les expositions d'animaux de basse-cour, leur plumage serait endommagé dans les cages étroites qui sont adoptées pour les expositions, et les propriétaires redoutent ces inconvénients.

Race Phénix, PHÖNIX-HUHN. — Nous retrouvons chez le coq Phénix, comme chez le Yokohama, ces remarquables dimensions des pennes de la queue ; les deux races sont d'ailleurs très voisines. Les phénix ont

été importés du Japon à Hambourg, puis croisés avec des coqs de combat, et les produits de ce croisement sont la souche de la plupart des oiseaux nommés actuellement coqs et poules Phénix. Les éleveurs se sont appliqués à obtenir le plus grand allongement des plumes de la queue qui était primitivement de 3 pieds et qui atteint quelquefois une longueur de 6 pieds ! J'ai quelques doutes sur l'exactitude de ce fait rapporté par quelques auteurs, mais en théorie rien ne s'y oppose. Il semble que l'élevage de ces oiseaux soit plus suivi en Allemagne qu'en France.

On distingue des Phénix dorés et des Phénix argentés. Dans la *variété dorée*, le cou et la selle sont d'un beau rouge doré.

Chaque plume du cou est marquée d'une raie noire. Le poitrail est noir avec des taches brunes. La queue est noire à reflets verts. Le plumage de la poule est jaune rayé de noir.

Dans la *variété argentée* le cou et la selle sont blanc d'argent, le reste du plumage est comme dans la variété dorée. Chez la poule les plumes du cou sont blanches rayées de noir. La poitrine est couleur saumon ; quant au reste du plumage il rappelle celui des perdrix.

Remarques sur les poulets domestiques de l'Inde, d'après Tegetmeier. — Il ne faut pas s'imaginer que les gros oiseaux de l'Inde, du type malais, soient les descendants d'une espèce sauvage actuellement existante. Il n'y a aucune preuve de l'existence de l'espèce sauvage nommée, par Temminck, *Gallus giganteus*.

La théorie d'après laquelle chaque espèce domestique avait ses ancêtres sauvages dans les jungles a été répétée par plusieurs auteurs. Ainsi on a fini par croire que les

Rumpless Silk Fowl (poulets soyeux sans croupion) d'origine malaise et même les poulets huppés avaient tous leurs ancêtres dans l'Inde.

En 1832, le colonel Sykes, dans les *Proceedings of the Zool. Society de Londres*, a décrit sous le nom de *Kulm Fowl*, une grande variété domestiquée dans le Deccan ; cette espèce a été regardée à tort comme descendant du *Gallus giganteus* sauvage dont l'existence n'est cependant pas évidente.

Plusieurs des races de l'Inde sont d'une grande hauteur, caractérisées comme le type malais par un long cou de serpent, pourvu de lancettes courtes, avec des couvertures de la queue rares, le plumage serré sur le corps, les pattes longues. On a exposé en Angleterre, vers 1865, des volailles indiennes sous le nom de *Begunn*, *Pilly*, *Gazuzes*. Ces oiseaux étaient du type malais, mais le plumage était plus abondant. La hauteur du coq était de 2 pieds 6 pouces. On les avait introduits dans le but d'opérer des croisements avec les Dorking.

En somme, Tegetmeier se refuse à considérer l'Inde comme l'unique patrie des races Gallines. Nous soutenons nous-même cette idée en disant que plusieurs races étaient formées à l'état sauvage et dispersées en plusieurs points du globe avant la généralisation des essais de domestication. Ces essais ont sans doute été tentés isolément en plusieurs régions, d'une manière indépendante, sur des oiseaux déjà un peu différents les uns des autres.

Race de Diarbékir. — Ces poules de la Mésopotamie sont peu élevées de taille, mais deviennent volumineuses et grasses. Le plumage est brillant et descend

jusqu'aux doigts (Dr Metaxas). La variété Schefain a les pattes très courtes et emplumées. La crête est double les barbillons très longs. Dans les régions voisines on rencontre encore une race Basravi (de Bassorah) qui est plus belle, plus grande. A Bagdad on élève une race importée d'Afghanistan qui atteint de grandes dimensions; elle est nommée *Herati*.

CHAPITRE XI

RACES A CARACTÈRES ABERRANTS

Race Rumpless ou Wallikiki. — Race Nègre-Luc.

Race Wallikiki, Rumpless. — Les oiseaux de cette race sont dépourvus de queue et de croupion (fig. 66 et 67). Pour cette raison, ils sont très intéressants au point de vue anatomique, parce que la vertèbre coccygienne est réellement absente.

Aldrovande connaissait les Wallikiki, qu'il appelait poulets de Perse. Il les figura en 1645 ; le coq a les pattes courtes et fortes, les doigts sont au nombre de quatre. La poule a les mêmes caractéres avec un peu moins de taille. Ces oiseaux ont une crête double volumineuse.

Temminck a décrit cette espèce sous le nom de *Gallus ecaudatus*, comme originaire de Ceylan. M. Layard n'a pas accepté cette origine, il considère le nom de Wallikiki comme désignant la femelle du *Gallus Stanleyi* et en réalité, ce nom qui semble avoir des prétentions à l'harmonie imitative se décompose en Walli (Jungle) et Kikilli (poule). Les poulets sans croupion

sont appelés par les indigènes « Chocikukullo », qui signifie coq de Cochin. En présence de ces contestations



Fig. 66. — Coq Wallikiki.

et de la multiplicité des noms, il est prudent de se ranger à l'avis de Tegetmeier quand il dit que les poulets sans croupion ne vivent pas à l'état sauvage et qu'ils sont

un exemple de cas tératologiques perpétué par la sélection [1]. Il y aurait cependant beaucoup à dire au sujet de

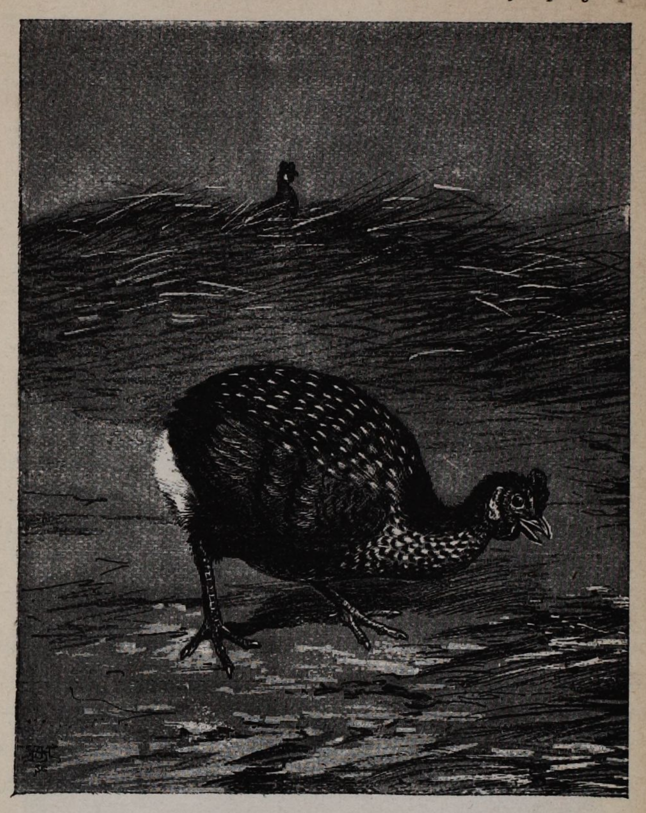


Fig. 67 — Poule Wallikiki.

la signification de cette expression « cas tératologique », parce qu'en fin de compte on pourrait considérer un poulet et un faisan comme des cas tératologiques pro-

[1] Voy. Tegetmeier, *The Poultry Book.*

duits dans une même espèce. Nous ne pouvons développer ici ces considérations intéressantes.

Quoi qu'il en soit les poulets sans croupion sont désignés par erreur sous le nom de *Wallikiki ;* les Anglais les appellent simplement *Rumpless*, et ils ont raison.



Fig. 68. — Coq et Poule de la race dite Les Sabots.

Buffon de son côté est d'un avis différent au sujet des poulets sans croupion. Le coq sans croupion ou coq de Perse de quelques auteurs, est pour Buffon un oiseau vivant en Virginie et cependant d'origine anglaise. Les habitants de cette colonie assurent que, lorsqu'on y transporte de ces oiseaux, ils perdent bientôt leur crou-

pion. » Si cela est ainsi, il faudrait les appeler coqs de Virginie et non point de Perse, d'autant plus que les anciens ne les ont point connus et que, les naturalistes n'ont commencé à en parler qu'après la découverte de l'Amérique. Cette race de coqs, dit Buffon, a le bec et les pieds bleus ; une crête simple ou double et point de huppe; le plumage est de toutes couleurs.

On trouve, en effet, des spécimens de cette espèce de différentes couleurs. Les uns ont le plumage du combattant anglais, d'autres sont uniformément blancs ou noirs, d'autres enfin, sont pailletés ou rayés de différentes manières. Il est donc probable que la race sans croupion a été croisée avec de nombreux spécimens du genre Gallus et qu'ainsi ont été obtenus les types plus ou moins volumineux et diversement colorés que nous possédons.

On a donné le nom de *race Sabot* (fig. 68) à une variété qui paraît voisine des Rumpless. Elle est dépourvue de queue et son nom lui vient de sa forme peu gracieuse.

Race Nègre-Soie, Silky Fowls. — Le coq Nègre-Soie a la peau noire, les plumes semblables a des filaments de soie ou de laine blanche. La crête est bleu foncé, la face est bleu sombre, les oreillons bleu de ciel clair. Les pattes sont noires à reflets bleuâtres, les doigts au nombre de quatre. Leur forme a des analogies avec celle des Brahmas, mais sous un moindre volume. Les spécimens de très petit volume sont rangés parmi les Bantams sous le nom de *Silky-Bantams*. La poule a les mêmes caractères généraux que le coq. M. La Perre de Roo assure que les naturalistes ont confondu les *Silky-Fowls* avec le *Gallus-Morio* ou Coq-Nègre, l'erreur

semble plutôt se trouver dans le livre de M. de Roo et voici pourquoi :

Gesner, vers 1550, a figuré plusieurs types de la poule soyeuse qu'il nomme *Gallina lanigera*. L'oiseau est représenté avec une queue peu fournie, une crête frisée, les pattes lisses et quatre doigts.

Aldrovande dit que la Poule-Soie est sans queue et que ses ailes sont invisibles. Sa crête est double.

Edward Blyth écrit au sujet des mêmes oiseaux qu'il a vu, en différentes parties de l'Inde, des poulets ayant la peau noire, les appendices bleu vert en place de barbillons, les plumes ébouriffées au bord, ce qui leur donne l'apparence du poil plutôt que de la plume; il s'agit bien ici de l'oiseau désigné sous les noms de Silk-Fowl, Nègre-Soie, *Gallus laniger* ou *Gallus lanatus*.

Or, le *Gallus lanatus* de Temminck est exactement le même animal, tandis que le *Gallus-Morio* est un coq à peau noire, mais dont le plumage n'est nullement laineux.

Par conséquent, la dénomination de *Gallus lanatus* ou Nègre-Soie, ou *Silky-Fowl*, ou *Downy-Fowl*, n'est nullement erronée ni pour les prédécesseurs de Tegetmeier ni pour Tegetmeier lui-même. M. de Roo désigne à tort le Nègre-Soie sous le nom de *Gallus-Morio*. Ce *Gallus-Morio* ne paraît être autre chose que le résultat d'un croisement de poulet quelconque avec un véritable *Gallus lanatus*.

Les aviculteurs ont adopté un type de Nègre-Soie à cinq doigts, légèrement emplumé aux pattes et pourvu d'une petite huppe, mais ceci est affaire de goût et ces particularités sont de création récente.

Le Nègre-Soie n'est pas recherché pour la table en

raison de la couleur désagréable de la peau, mais sa chair est, paraît-il, d'un goût exquis. On ne peut manquer d'être frappé de certaines ressemblances du Nègre-Soie avec la Pintade.

La poule est bonne pondeuse et excellente couveuse. Sa douceur la fait rechercher pour l'incubation des œufs de races naines et l'élevage des perdrix.

Puisque nous avons cherché parmi plusieurs auteurs des documents relatifs à cette race intéressante, citons encore l'opinion de Buffon. Ce naturaliste décrit la Poule à duvet du Japon.

Les plumes sont blanches et les barbes détachées ressemblent assez à du poil; ses pieds ont des plumes en dehors jusqu'à l'angle. Cette race se trouve au Japon, dans la Chine et dans quelques autres contrées de l'Asie. Pour la propager dans toute sa pureté, il faut que le père et la mère soient tous deux à duvet soyeux.

Buffon parle aussi du Coq Nègre à plumage généralement blanc et quelquefois noir, mais il n'est pas question, dans ce cas de plumage soyeux ou laineux. Ce Coq Nègre est le *Gallus-Morio*, dont nous avons parlé plus haut comme du produit d'un croisement.

CHAPITRE XII

RACES NAINES

Races Sebright Bantams. — Bantams de Java. — Combattants nains-Bantams pattus. — Bantams de Pékin. — Bantams japonais ou Nangasaki. — Coucou ou Barbus d'Anvers. — Bantams Perdrix. — Race de Bantams ancienne.

Races Bantams. — Les aviculteurs désignent sous le nom de « Bantams » la plupart des variétés naines de coqs et de poules. Presque tous ces oiseaux sont d'un aspect très séduisant en raison de l'élégance de leur plumage et de l'harmonie des formes qui, depuis de longues années, a été l'objet d'une attentive sélection. Il arrive généralement, dans la plupart des espèces animales, que les individus nains sont disgracieux, mal proportionnés et affectent ainsi une allure qui déplaît comme toutes les monstruosités.

En raison même du parfait équilibre de leurs formes, les Bantams ont été considérés par quelques auteurs comme les représentants de races sauvages spéciales, nettement distinctes avant la domestication des autres races gallines. Cette opinion ne pourrait guère se soutenir *a priori* d'une manière inattaquable et les avicul-

teurs compétents assurent, au contraire, que les Bantams sont entièrement artificiels et de création assez récente.

La question ne manque pas d'intérêt pratique, parce que les Bantams étant avant tout des oiseaux d'agrément, d'autant plus appréciés qu'ils sont plus petits et de couleurs plus parfaites, l'industrie de leur fabrication pourrait prendre de l'importance s'il était démontré que cette fabrication est possible.

Le mieux est d'essayer, car en matière d'expériences réalisées nous sommes encore de nos jours extrêmement pauvres. Il arrive que lorsqu'un éleveur en situation de faire des essais obtient des résultats intéressants, il se garde bien de faire connaître ses procédés et ses observations, parce qu'il pense que personne ne lui tiendra compte de ses communications instructives. Il trouve, au contraire, un intérêt immédiat à exploiter pour lui seul ses connaissances, et, vraiment, nous aurions tort de le blâmer.

Quant aux naturalistes qui se donnent pour mission d'étudier ces questions et de publier au profit du public les résultats des expériences, ils trouvent rarement les moyens matériels d'exécuter des recherches qui ne semblent pas présenter un intérêt immédiat pour d'autres. Par la nécessité de donner leur temps à la recherche, ces naturalistes ne peuvent entreprendre l'essai industriel de leurs découvertes; il se trouve ainsi que le progrès pratique est loin de suivre la marche rapide qu'un peu d'entente faciliterait. Dans les industries où la chimie et la mécanique sont nécessaires, les organisateurs n'hésitent pas à s'adjoindre des ingénieurs, mais dans l'industrie agricole, la tradition de père en fils

semble suffire à ceux qui vivent des produits de l'agriculture, même lorsqu'ils en vivent mal. Ces réflexions au sujet des Bantams nous viennent à propos de bien d'autres questions de l'élevage ; il n'y a pas de raison spéciale pour les placer ici, mais elles n'y seront pas plus mal qu'ailleurs.

A différentes époques, les auteurs font mention de coqs et de poules de race naine. Pline en connaissait qui vivaient de son temps ; nous sommes ensuite obligés de franchir une quinzaine de siècles, pour trouver une mention relative à ces oiseaux. Un auteur anglais parle d'une variété naine appelée *Grigs* qui était élevée dans son pays, puis successivement un certain nombre d'ouvrages les mentionnent.

Vers 1800, Sir John Sebright mit à la mode des coqs et poules de race naine, qui prirent le nom de *Sebright Jungle Fowl* (poulet des Jungles), comme si ces oiseaux eussent été importés des Indes. En réalité, ces volailles que nous nommons aujourd'hui Sebright Bantam, argentés, dorés, citronnés, etc., auraient été obtenues à l'origine par le croisement d'une petite poule commune et d'un coq Padoue. Tegetmeier fait observer, que l'absence de huppe ne prouve pas contre l'origine Padoue, attendu qu'il suffit de deux générations pour faire disparaître cet ornement. Que des races naines aient été obtenues d'autre part en Chine ou au Japon et importées en Europe, c'est possible, que des croisements aient été faits entre des sujets fabriqués en Angleterre ou en France, et les sujets importés, c'est encore possible, mais il ne faut pas songer aujourd'hui à démêler les multiples origines de ces races très artificielles, que l'on appelle les *Bantams*, les *Nankins* et les *Nangasakis*.

La plupart du temps, le nom d'une contrée ou d'une ville, Java, Pékin, etc., accolé au nom spécifique d'un coq, n'indique absolument rien sur son origine. Nous sommes accoutumés à nous émerveiller au sujet des objets ou des animaux qui viennent de loin, et les commerçants avisés qui connaissent ce travers l'exploitent en décorant des noms les plus exotiques les choses qui le sont le moins. Il faut surtout observer si les animaux ont quelque avantage d'utilité ou de beauté, avant de se laisser séduire par le clinquant de l'étiquette.

Les coqs et les poules de races naines sont par excellence des oiseaux d'agrément; aussi le code de perfection des formes et des couleurs est-il ici, à juste titre, extrêmement sévère. Les amateurs exigent le même fini que pour un objet d'art.

Passons rapidement en revue les principales variétés de ces jolis oiseaux.

SEBRIGHT BANTAMS DORÉS, *Gold laced Bantams.* — Le plumage doit être chamois doré d'un bout à l'autre, comme chez le Padoue doré, avec une marge noire entourant très régulièrement la plume.

SEBRIGHT BANTAMS ARGENTÉS, *Silver laced Bantams.* — Même dessin sur fond blanc.

SEBRIGHT BANTAMS CITRONNÉS, *Lemon laced Bantams.* — Même dessin sur fond jaune pâle.

Dans les trois variétés, le coq (fig. 69) doit être parfaitement dépourvu de faucilles et de lancettes ; la queue doit être carrée sans plumes arrondies, comme chez la poule. La crête est frisée (rose comb), carrée en avant et finissant en pointe mousse en arrière. Le lobe de l'oreille est rouge ou rouge sablé de blanc, et même quelquefois blanc, les barbillons sont modérés et

arrondis, les tarses nus et d'un gris bleu. Il faut recher-



Fig. 69. — Coq Sebright Bantam argenté.

cher les sujets les plus petits et les plus cambrés, avec

la poitrine proéminente, la queue touchant presque la tête. Ces dispositions donnent à l'oiseau une physionomie de crânerie assez amusante

Tegetmeier donne au sujet du choix à faire parmi les adultes et les poussins de cette race quelques recommandations qui ne sont pas sans intérêt, et que les amateurs doivent connaître. Les oiseaux nains sont absolument sans valeur dès qu'ils s'éloignent du type classique.

Les reproducteurs doivent être choisis petits et bas sur pattes, ni trop clairs, ni trop foncés, mais il faut savoir que, dans la variété argentée, les produits ont surtout une tendance à blanchir. Les poussins, dont le duvet est foncé à la naissance, ont des chances d'être mieux marqués dans la suite que ceux dont le duvet est clair. Toutefois, comme nous l'avons fait remarquer à propos de la sélection, les reproducteurs imparfaitement marqués ne sont pas à rejeter absolument. Il arrive en effet ici, ce qui se produit dans de nombreuses races animales, c'est que des caractères définis disparaissent dans une ou deux générations pour reparaître chez les descendants, dans toute leur intégrité.

Les faits relatifs à l'hérédité ne sont pas dans tous les cas rigoureusement déterminés, parce que les observations sérieusement relatées ne sont pas assez nombreuses pour que les lois de ces phénomènes aient pu s'éclaircir; mais le phénomène d'atavisme est bien connu et bien réel. Ainsi, un éleveur ne doit pas se décourager parce que des reproducteurs irréprochables donnent naissance à des sujets médiocres; il doit attendre et croiser ses sujets issus de types parfaits avec des types parfaits eux-mêmes. Avec beaucoup de patience et en éliminant peu à peu ce qui est défectueux, il par-

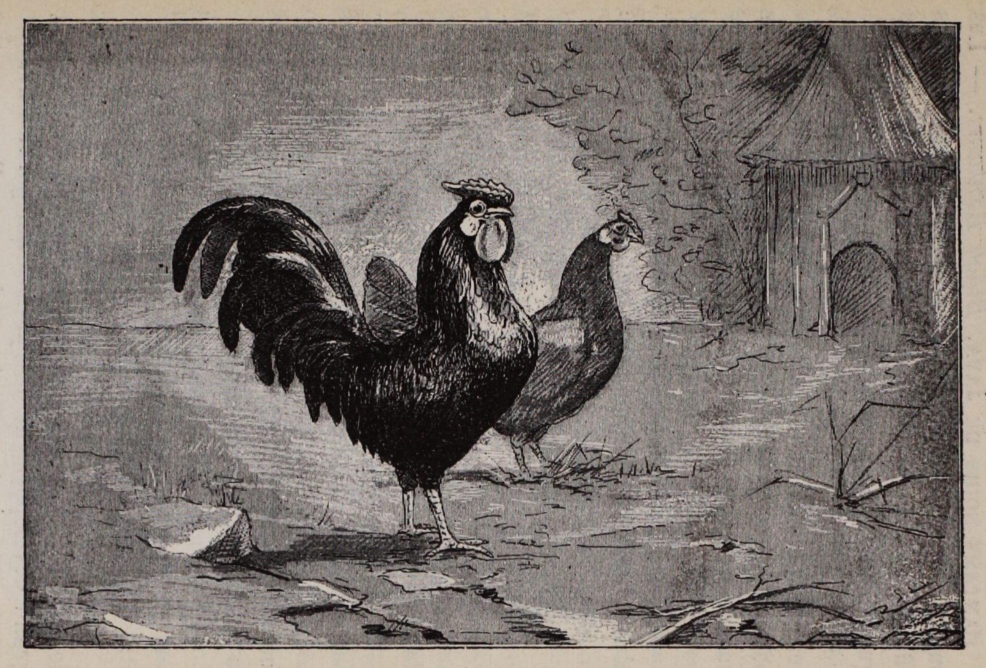


Fig. 70. — Coq Bantam noir de Java.

viendra à ne plus obtenir les imperfections qu'accidentellement.

Bantams noirs de Java, *Black Bantams*. — Les sujets de cette variété doivent surtout être petits (fig. 70, p. 231). Certains sont de charmantes miniatures qui atteignent un prix considérable. Le coq doit être entièrement d'un noir de jais, à reflets verts, les oreillons seront blancs, les joues et les barbillons rouges, les pattes noir ou gris très foncé, la crête frisée, pointue en arrière comme chez les autres Bantams. Dans cette variété les faucilles, loin d'être un défaut comme chez les Sebright, sont exigées. La poule ressemble au coq ; plus petite, d'un noir moins brillant, elle est assez bonne couveuse, mais ses œufs sont souvent inféconds.

Bantams de Java blancs, *White Bantams*. — Les individus de cette variété sont assez rares, ils sont de même forme que les Bantams noirs et doivent être entièrement blancs. Les amateurs les veulent dépourvus de toute plume jaune.

Combattants nains, *Game Bantams*. — Les combattants nains ont les mêmes caractères que les autres combattants anglais. Les dimensions sont beaucoup moindres, mais les couleurs sont les mêmes que dans la variété correspondante de grande taille.

Tegetmeier fait diverses conjectures relativement à leur origine, mais il n'affirme rien, et sa prudence doit être imitée.

Bantams pattus, *Booted Bantams*. — Les oiseaux de cette race sont de petite taille, et caractérisés par le grand développement des plumes qui garnissent leurs pattes. Il y en a de toutes les couleurs que l'on rencontre habituellement parmi les poules et les coqs communs.

Les personnes qui ont eu l'occasion de goûter la chair de ces volailles prétendent que le goût ressemble à celui de la perdrix. Pour les amateurs, les plus estimées sont celles qui ont les pattes les plus emplumées, et les manchettes les plus longues. Cette disposition a ses inconvénients; car, lorsque la poule veut couver, elle est gênée par ces grandes plumes et fait souvent par maladresse tomber les œufs hors du nid. Les poussins ne sont pas moins maltraités par cette parure de grand luxe.

Bantams de Pékin, *Cochin or Pekin Bantams*. — Ces petites volailles ont l'aspect des coqs et poules cochinchinois en miniature. La race n'a pas été obtenue en Europe par une sélection parmi les Cochins de taille normale, elle était fixée en Chine et a été importée directement de Pékin en Angleterre. D'après Tegetmeier une seule paire aurait été rapportée de Chine et tous les Bantams de Pékin que l'on voit actuellement dans les expositions proviendraient de cette souche. Il est probable que des croisements ont été faits avec d'autres variétés Bantams, et que la sélection est intervenue ensuite pour faire disparaître l'influence de ces mélanges. On distingue plusieurs variétés de Bantams de Pékin, qui correspondent à peu près pour la nuance aux variétés de la race de grande taille. Ces petits gallinacés sont remarquables par leur douceur et leur familiarité, les poules sont des couveuses parfaites et des mères excellentes.

Bantams japonais ou Nangasaki, *Japonese Bantams*. — Ces oiseaux sont originaires du Japon. Les spécimens que possèdent les aviculteurs sont de différentes nuances (fig. 71). Les pattes sont extrêmement

courtes, de couleur jaune, la crête est simple, très haute, les ailes traînent à terre, la queue est bien fournie et ornée de faucilles; l'animal se tient si cambré que la queue touche à la tête. Le plumage est blanc, les ailes et la queue seulement sont noires. Le type dégénère facilement, beaucoup de sujets ont des lamettes marquées de noir; les pattes aussi tendent à grandir, les autres nuances ne sont que des croisements obtenus comme pour toutes les autres races. Les poules Nangasaki, comme d'ailleurs les poules Bantams de Pékin, sont, en raison de leur douceur, employées pour couver les œufs de faisans et de perdreaux.

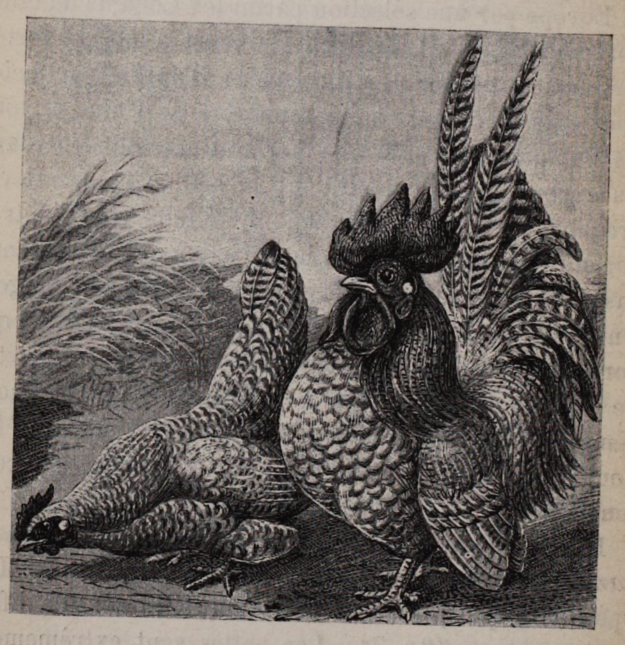


Fig. 71. — Coq et Poule de la race de Nangasaki (variété Coucou).

Coucou d'Anvers ou Barbus d'Anvers, *Cuckoo Bantams.* — Petite race élevée en Hollande, de couleur dite *coucou* dans tout son plumage. Les pattes sont rosées. Certaines plumes du cou dessinent un collier. On pourrait les considérer comme une variété des Bantams de Java. Race facile à élever.

Bantams fauves, *Buff Bantams.* — Variété voisine des Coucou d'Anvers. Le coq est brun rouge avec plastron brun ; la poule est entièrement fauve.

Bantams Perdrix, *Partridge Bantams.* — Le coq a les mêmes couleurs que le coq gaulois, dont il représente la miniature. Cependant la crête est modifiée, au lieu d'être droite, simple et dentelée elle est ici frisée et de même forme que chez la majorité des Bantams. Les oreillons sont blancs, la patte est de nuance ardoisée. La poule est d'un plumage qui rappelle celui de la perdrix. Il serait intéressant de reproduire cette jolie race, qui a les formes minuscules et gracieuses des autres Bantams et qui, en outre, présente une coloration beaucoup plus brillante et que l'on ne retrouve que chez les combattants nains *(Black breasted red Game).*

Race de Bantam ancienne. — Le coq de Bantam, connu des ornithologistes du commencement du XVIIIe siècle, était un oiseau aux pattes emplumées et pourvues de manchettes.

« Son bec est rougeâtre et ses yeux ont l'iris rouge. Il a sur le sommet de la tête une fort belle crête, ses oreilles sont couvertes d'une touffe de plumes blanches, le cou et le dos sont d'une couleur mêlée de roux et d'orangé. Il a la poitrine, le ventre et les cuisses noires. Les plumes de la queue sont noires, comme les fau-

cilles. Ces oiseaux sont originaires de Bantams, dans les Indes. » (Albin.)

« La poule a de plus belles couleurs que le mâle. Son bec est couleur de corne, tirant sur le jaune; la crête est rouge et petite, la face est dénudée jusqu'aux yeux; ses oreilles sont couvertes d'une touffe de plumes brunes. Quelques plumes blanches se montrent sur le sommet de la tête; l'ensemble du plumage est jaune bigarré presque partout de taches d'une couleur sombre. Elle est garnie de plumes le long des jambes, comme il arrive à tout oiseau de Bantam. » (Albin.)

Nous voyons donc que ces oiseaux ont de grandes ressemblances avec une forme naine de Cochins perdrix. Il existe une très belle figure coloriée du Bantam ancien dans l'atlas de W. Hayes[1], 1775.

[1] W. Hayes, *A natural History of british Birds*, with their portraits accurately drawn. London, 1775.

Deuxième Section. — PIGEONS

CHAPITRE PREMIER

LES PIGEONS EN GÉNÉRAL

Les principales races. — Classification.

Personne mieux que Darwin n'a fait une étude méthodique des nombreuses races de pigeons que la domestication a permis d'obtenir[1]. Son remarquable travail a eu pour but de démêler les affinités, d'établir un classement rationnel dans la foule des spécimens connus, dans un ensemble dont le caprice des éleveurs augmente chaque jour la liste sans aucune règle et sans aucun ordre. Pour quiconque cherche à se faire une idée des différences que présentent entre elles les variétés exposées dans les concours, les dénominations apparaissent comme un assemblage de noms bizarres à travers lequel on cherche en vain à saisir des rapports et une signification. C'est pour essayer de présenter un tableau un peu plus clair des caractères principaux qui permettent de s'orienter dans cette confusion que nous reproduisons ici la classification établie par Darwin.

[1] Darwin, *De la variation des animaux.*

Le **Biset** est considéré, par le célèbre naturaliste anglais, comme le type primitif du pigeon domestique, comme la souche sauvage des variétés actuellement connues. Ceci pourrait souffrir contestations, parce que nous pouvons parfaitement admettre que, même à l'état sauvage, les pigeons aient pu se présenter sous l'aspect de types différents suivant les latitudes et les climats. L'hypothèse de cette unité d'origine ne nuit en rien à la classification, aussi pouvons-nous à ce point de vue l'adopter sans discussion.

Le Biset, *Columba livia,* ou pigeon de Roche est bien caractérisé par sa couleur bleu ardoisé, par deux barres noires sur les ailes et par son croupion blanc. Les barres peuvent être remplacées par des taches noires.

Autour de cet oiseau sont groupés le Biset sauvage de l'Inde, *Columba intermedia*, et le Biset des côtes d'Angleterre ou *Columba affinis*. Tous ces oiseaux sont à peu près semblables entre eux.

Les Bisets s'apprivoisent, supportent la volière et finissent par peupler des colombiers et prospèrent aussi bien que les pigeons domestiques communs.

Le pigeon domestique commun diffère très peu du Biset pour le plumage, ses ailes sont barrées ou tachetées. Avec la domestication apparaissent des altérations du plumage manifestées par la formation de taches blanches plus ou moins envahissantes. Généralement aussi ils deviennent plus gros que le Biset sauvage.

Variations du type primitif. — Quelles ont été les variations obtenues dans ce type sous l'influence de la domestication des croisements et de la sélection.

1° Un type parfaitement net est le PIGEON GROSSE-

GORGE OU BOULANT. Sa caractéristique est dans la faculté qu'il possède de gonfler sa gorge en forme de sphère ou en forme d'œuf. En même temps il est très haut sur pattes. A ce type se rattache la série des Boulants hollandais, anglais et allemands qui prennent dans leurs sous-variétés des noms particuliers.

2° Les pigeons messagers comprennent plusieurs types qui sont : le MESSAGER ANGLAIS, avec un grand bec et des caroncules à la base du bec et autour des yeux, le MESSAGER PERSAN ou DRAGON un peu plus petit et à bec plus court, le MESSAGER DE BASSORAH qui paraît être un intermédiaire reliant le groupe des messagers au Biset sauvage.

Les PIGEONS CARRIERS font partie de ce groupe. Il ne faut pas confondre ces pigeons messagers avec les pigeons voyageurs. Les messagers sont des oiseaux de colombier ou de volière, conformes à plusieurs types définis par les amateurs; les pigeons voyageurs sont des oiseaux, choisis dans différentes races, en raison de leur résistance aux épreuves de l'entraînement.

La sélection et les croisements, poursuivis dans une direction qui donne des résultats vraiment intéressants et utiles, se font avec une méthode toute différente de celle qui est employée pour la fabrication des pigeons d'exploitation.

3° Le troisième groupe comprend des pigeons à bec long et massif, à corps bien développé, tels que les PIGEONS ROMAINS et les PIGEONS BAGADAIS. Ici la peau se gonfle aussi sur les narines et forme de légères caroncules, mais beaucoup moindres que dans le groupe des pigeons messagers.

4° Un caractère nouveau va nous permettre de recon-

naître un autre groupe de pigeons que l'on pourrait appeler des messagers à bec court. En effet ici le bec est de beaucoup inférieur en longueur à celui du Biset; autour des yeux se trouve une large bande de peau caronculée, sur les narines la peau est légèrement turgescente. Ces pigeons sont désignés sous le nom de POLONAIS, de BARBES, de PIGEONS INDIENS *(Indische Tauben)*.

5° A la suite des Polonais et parmi les pigeons à bec court, nous devons mentionner les PIGEONS CRAVATÉS, TURBITS, TUNISIENS, PIGEONS HIBOUX. Ils sont caractérisés par une touffe de plumes rebroussées sur le devant du cou et du jabot. Les cravatés ont comme les Boulants la faculté de gonfler leur jabot, mais à un degré beaucoup moindre.

6° Les PIGEONS PAONS ont le bec plus long, ils sont remarquables par la disposition des plumes de la queue qui s'étalent en éventail d'une façon permanente. Le bec est court chez le pigeon paon de Java.

7° Le groupe des CULBUTANTS ou TUMBLERS comprend des pigeons à bec court, dépourvus de caroncules autour des yeux et qui ont l'habitude d'exécuter des pirouettes soit en l'air, soit sur le sol.

8° Les pigeons CAPUCINS, ROMAINS ou JACOBINS sont pourvus d'une grande collerette de plumes rebroussées formant capuchon sur la tête. Le bec est en proportion plus court que celui du Biset, les ailes sont longues.

9° Un groupe de pigeons remarquables par la particularité de leur roucoulement est celui des PIGEONS TAMBOURS. Leur bec est comme celui du Biset, il disparaît presqu'entièrement dans une touffe de plumes naissant à sa base.

10° Enfin un dixième groupe renferme des pigeons très semblables pour la forme et les dimensions au Biset sauvage, mais qui diffèrent par quelque particularité du plumage. Ainsi les PIGEONS COQUILLÉS ont la tête, les rémiges primaires de l'aile et la queue d'une même couleur, le reste du corps est blanc, les pigeons heurtés ont une tache colorée sur le front, les couvertures des ailes et de la queue d'une couleur uniforme, le reste du corps blanc. Les PIGEONS HIRONDELLES sont, dans ce dernier groupe, ceux qui s'éloignent le plus du Biset. La tête et les ailes sont de même couleur, le reste du corps est blanc.

Nous venons de citer un certain nombre de variétés qui ne sont que les principales ; les caractères très sommaires par lesquels nous les avons signalées sont complétés dans les chapitres suivants. Il ne faudra pas s'étonner si les oiseaux conformes aux types que nous décrirons produisent des rejetons assez dissemblables, car la variation faible des caractéres de race est bien plutôt la règle naturelle que la fixité de ces caractéres. Pour obtenir cette fixité il faut la surveillance continuelle de l'éleveur, l'élimination des sujets défectueux à son point de vue, les croisements intelligemment dirigés, toutes choses qui constituent précisément cet art de patience et d'observation que l'on nomme l'élevage.

Avant de passer à la description des races, disons brièvement quelques mots du colombier ou du pigeonnier.

CHAPITRE II

LE PIGEONNIER

Les pigeons sont élevés soit dans une captivité étroite, c'est-à-dire en cages et en volières, soit en demi-liberté, c'est-à-dire en colombiers ou pigeonniers. Généralement les espèces de luxe sont absolument captives, non seulement parce que les propriétaires craignent de les perdre, mais encore parce que plusieurs variétés seraient à peu près incapables de voler convenablement et de chercher leur nourriture.

La volière peut être installée au gré de l'amateur ; qu'elle soit à l'abri du vent, exposée au levant, tenue avec propreté et les chances de maladies seront de beaucoup diminuées. Tout le secret de la construction des demeures destinées soit aux oiseaux, soit à d'autres animaux, consiste à adopter des dispositions qui facilitent l'aération et les lavages. Que la fantaisie ou le bon goût modifient l'architecture, recherchent l'élégance de l'aspect décoratif, ce sont là choses secondaires pour le bien-être des captifs ; l'essentiel est de mettre les oiseaux à l'abri des intempéries, des dangers d'une lutte avec d'autres animaux, et surtout des inconvénients de la

malpropreté. Les oiseaux particulièrement ont besoin d'eau pure, de sable fin et souvent renouvelé ; ils aiment à se baigner et souvent à se rouler dans le sable. Ils prennent un si grand soin de leur toilette qu'ils en sont presque toujours occupés.

Les pigeons de colombier trouvent facilement l'eau pure et le sable propre ; ils ont l'espace, ils volent, s'agitent à leur guise. On peut donc se contenter de

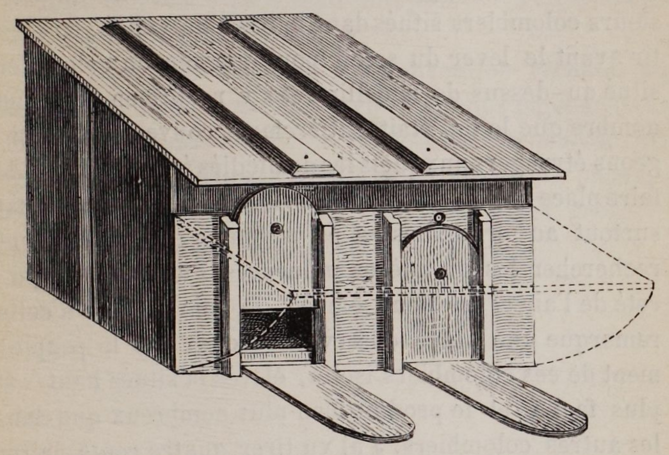


Fig. 72. — Colombier pour pigeons en liberté.

surveiller la propreté des cases du pigeonnier et le soin doit être quotidien si la troupe est nombreuse. Le sol ou le plancher, les perchoirs, les nids que l'on fait d'une petite caisse de bois, doivent être sablés ou lavés ; les murs doivent être lisses et passés à la chaux. On ne saurait trop insister sur le chapitre de la propreté qui laisse si souvent à désirer dans bien des campagnes.

Sur la disposition des pigeonniers (fig. 72), Buffon donne quelques conseils qu'il est bon de transcrire

« Les meilleurs colombiers, dit Buffon, où les pigeons se plaisent et se multiplient le plus, ne sont pas ceux qui sont trop voisins de nos habitations; placez-les à quatre ou cinq cents pas de distance de la ferme, sur la partie la plus élevée de votre terrain et ne craignez pas que cet éloignement nuise à leur multiplication ; ils aiment les lieux paisibles, la belle vue, l'exposition au levant, la situation élevée où ils puissent jouir des premiers rayons du soleil ; j'ai souvent vu les pigeons de plusieurs colombiers situés dans le bas d'un vallon, en sortir avant le lever du soleil pour gagner un colombier situé au-dessus de la colline et s'y rendre en si grand nombre que le toit était entièrement couvert de ces pigeons étrangers auxquels les domiciliés étaient obligés de faire place et quelquefois même forcés de la céder; c'est surtout au printemps et en automne qu'ils semblent rechercher les premières influences du soleil, la pureté de l'air et les lieux élevés. Je puis ajouter à cette remarque une autre observation, c'est que le peuplement de ces colombiers isolés, élevés et situés haut, est plus facile, et le produit bien plus nombreux que dans les autres colombiers. J'ai vu tirer quatre cents paires de pigeonneaux d'un de mes colombiers, qui par sa situation et la hauteur de sa bâtisse était élevé d'environ 200 pieds au dessus des autres colombiers, tandis que ceux-ci ne produisaient que le quart ou le tiers tout au plus, c'est-à-dire cent ou cent trente paires. »

Pour la disposition des cases de ponte, nous trouvons encore dans Buffon quelques renseignements qui nous indiquent quels principes présidaient autrefois à ces arrangements. « Pour les pigeons mondains par exemple, il leur faut à chaque paire au moins trois ou

quatre paniers ou plutôt des trous un peu profonds formés comme des cases afin qu'ils ne se voient pas lorsqu'ils couvent ; car chacun de ces pigeons défend non seulement son panier, et se bat contre les autres qui veulent en approcher, mais même il se bat aussi pour tous les paniers qui sont de son côté. Il ne faut que huit paires de ces pigeons pour un espace carré de 8 pieds de côté ; plus on augmente leur nombre dans un espace restreint, plus il y a de combats de tapage et d'œufs cassés. »

Les pigeonniers ne sont pas d'invention récente, au temps de Pline des amateurs élevaient des pigeons dans des tours placées au-dessus du toit de leur maison, et, depuis cette époque il ne semble pas que les pigeonniers aient été beaucoup perfectionnés. Il est probable que la nécessité ne s'en est pas fait sentir.

CHAPITRE III

PIGEONS

Pigeon biset. — Pigeon mondain. — Pigeon carrier. — Pigeon messager anglais. — Pigeon messager de Bassorah.

Pigeon biset *(Columba livia)*. — Le *Biset*, *Pigeon de roche* ou *Rocheraie* (fig. 73), vit en liberté en différentes parties de l'Europe, mais surtout en Suède. Il est considéré comme la forme primitive de nos pigeons domestiques, il est d'ailleurs lui-même domestiqué et conservé pur de race. Au colombier, il garde encore une allure vagabonde, et même, après la ponte, il abandonne quelquefois cette demeure s'il est inquiété. On lui a donné pour cette raison le nom de *Pigeon fuyard*.

La variété domestique est un peu plus volumineuse que la race sauvage. La tête est bleu cendré, le bec noir légèrement renflé vers le bout ; les plumes du cou irisées de vert doré et de tons rosés, l'iris rouge avec les paupières rouge pourpre. Le dos et les couvertures des ailes sont bleu clair, le bas du dos d'un bleu cendré. Le devant du cou et la poitrine sont d'une teinte plus vineuse, le ventre, les cuisses et les couvertures infé-

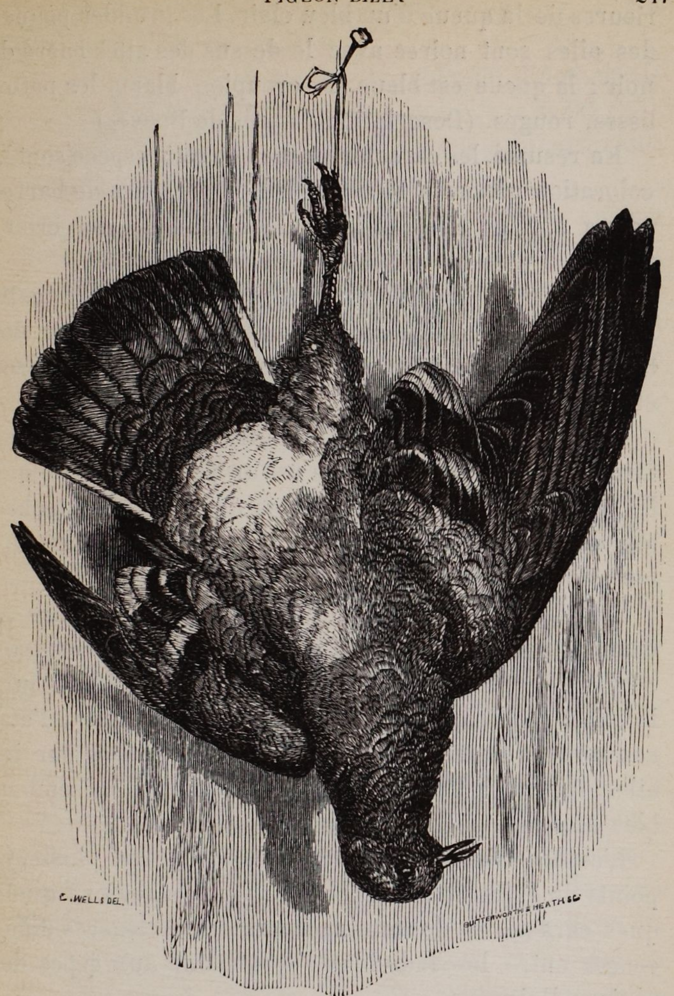


Fig. 73. — Le Biset, *Columba livia* [1].

[1] D'après Darwin, *Variation des animaux*, Paris, Reinwald. Ce dessin est fait d'après un oiseau mort.

rieures de la queue d'un bleu clair. Les grandes pennes des ailes sont noires avec le dessus des ailes barré de noir ; la queue est bleue, le croupion blanc, les pattes lisses, rouges. (Description d'après de Boeve.)

En résumé, les caractéristiques de cette espèce sont la coloration générale bleu ardoisé, la présence de barres noires sur les ailes et la couleur blanche du croupion.

La Columba amaliæ est une sous-race chez laquelle les barres noires des ailes sont remplacées par des taches de même couleur. On la rencontre aux îles Féroë et aux Hébrides.

La Columba affinis est un autre exemple de variété formée à l'état sauvage; elle est un peu plus petite que les précédentes. Les couvertures des ailes sont tachetées de noir, on voit aussi des marques de même couleur sur le dos.

Les variétés tachetées doivent être rangées dans la même espèce que le Biset, on pourrait sans inconvénients les garder pures à l'état domestique. D'ailleurs le Biset de Strickland qui présente quelquefois à l'état sauvage un croupion bleu et des taches noires sur les ailes, fournit à l'état domestique des individus semblables aux autres Bisets tachetés.

L'espèce Biset vivant à l'état sauvage en plusieurs points du globe présente donc, suivant les régions, quelques caractères de sous-race qui font de légères différences entre les individus appartenant aux types des régions éloignées.

Pigeon mondain *(Columba admista* ou *Columba vulgaris).* — Ces pigeons se rapprochent de très près du groupe des Bisets. Ils sont très variables de dimen-

sions et de couleurs ; les amateurs d'oiseaux en ont déterminé plusieurs variétés.

Le Gros Mondain atteint le volume d'une petite poule. Les ailes déployées ont une envergure de 90 centimètres environ. Les yeux sont cerclés de paupières rouges dessinant un filet étroit et régulier.

Le Moyen Mondain, d'un volume apparent un peu inférieur à celui du Gros Mondain ne lui est que très peu inférieur en poids. Il est très productif, son plumage est très variable ; souvent il est dit « pattu » à cause de la présence de quelques plumes sur les tarses et sur les doigts.

Le Petit Mondain est celui dont les dimensions ne dépassent guère celles d'un merle. Dans chacune de ces variétés on distingue encore les types à huppe, les types à pattes lisses et, comme nous l'avons fait observer plus haut, les types pattus.

On voit donc que les aviculteurs ont réuni sous le nom de pigeons mondains des oiseaux de toutes les dimensions et de tous les plumages, sans tenir grand compte de la présence ou de l'absence des plumes sur les pattes.

Il s'agit là d'un ensemble de variétés qui ont été sélectionnées par des spécialistes en vue d'obtenir des pigeons précoces, pondant beaucoup, s'élevant facilement, mais ces qualités ont été obtenues dans de nombreux spécimens sans préoccupation de fixer un type unique. Cette unité du type devait être d'autant plus difficile à obtenir que les pigeons mondains semblent provenir de plusieurs croisements anciens et actuels.

Un éleveur qui s'est spécialement occupé des pigeons

mondains, M. Crignon, recommande de leur donner un mélange de pois jarat, de petit maïs et de vesce.

Pigeon Mondain de Berlin. — Le Mondain de Berlin est la seule variété dont le plumage ait été fixé. De dimensions voisines de celles du Mondain moyen, il est noir, caillouté de blanc. D'après Gobin [1], il serait très estimé en Italie et dans le midi de la France.

Pigeon carrier *(Columba tabellaria)*. — Les auteurs du temps de Belon appelaient Pigeons carriers ceux dont on se servait pour envoyer les lettres. Ils étaient de volume égal au Pigeon vulgaire ou un peu plus petits que lui. Leur couleur est décrite comme d'un bleu obscur ou comme noire; les yeux comme ceux des oiseaux de proie. « Le cercle en est large, la peau nue, tubéreuse et blanche; la partie supérieure du bec est une peau poreuse qui s'étend depuis la tête jusqu'au milieu du bec » (fig. 74).

En élevage, toutes les qualités du Carrier résident dans les dimensions et la forme de ces menbranes ou caroncules qui entourent les yeux et surmontent le bec. Certains auteurs ont écrit de longues pages pour discuter sur la forme idéale de ces caroncules ou morilles.

Pour le vulgaire, il faut avouer que ces ornements paraissent bien laids. Il est vrai que le goût des profanes guide rarement celui des éleveurs.

La morille du bec doit donc être large d'un bord à l'autre, s'élevant en trois portions distinctes, les deux côtés symétriques. « Quant aux creux correspondants, le dos de la partie supérieure la plus proche de la tête doit partir un peu plus loin que le cercle extérieur des

[1] Gobin, *Traité des oiseaux de basse-cour*, Paris, 1889.

yeux et s'élever ainsi graduellement en avant en s'éloignant de la tête, ce qu'on appelle *bien penché*. Une bonne morille doit s'élever de 1^{cm},50 au-dessus de la tête, et si, elle s'en éloigne avec une bonne courbe, elle paraît même plus haute. » (Richardson dans de Boeve.)

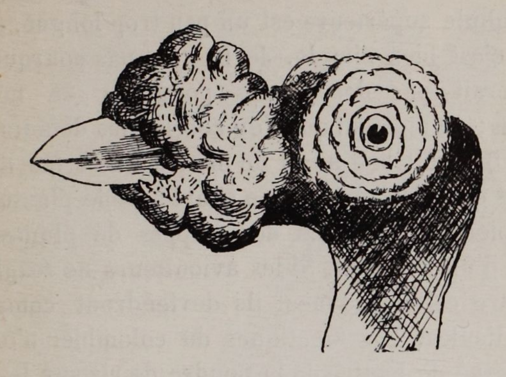


Fig. 74. — Tête de Pigeon carrier [1].

Avouons qu'il faut avoir une tournure d'esprit toute spéciale, pour être capable de se livrer avec fruit à une bonne culture de la morille sur le bec des pigeons, d'autant plus qu'il faut trois ou quatre ans pour obtenir une de ces morilles!

Autour des yeux l'excroissance des caroncules doit avoir un diamètre d'environ 3 centimètres. « Elle doit être douce et pourtant ferme en chair, d'une largeur égale autour de l'œil et couverte de petites rides arrangées par cercles concentriques, quelque chose comme les pétales d'une fleur. » Le corps des Carriers est d'une jolie forme, leur attitude dressée est coquette et

[1] D'après Cornevin, *Traité de zootechnie générale*.

élégante, mais affublés de ce masque de morille, ils ont une tête de cotillon qui en fait les plus hideuses bêtes que je connaisse.

Pour les expositions, les pigeons carriers doivent aussi avoir un bec dessiné d'une manière spéciale, et si la mandibule supérieure est un peu trop longue, on la rogne ; c'est bien simple. Je ne vois pas pourquoi on n'exposerait pas des poules pourvues de boucles d'oreilles ; du moment que l'on corrige les défauts de la nature, il serait bon aussi de mettre une crête double aux coqs qui n'en ont qu'une simple, et de planter sur le croupion des pigeons des huppes de plumes qui seraient d'un joli effet. Si les aviculteurs ne réagissent pas contre cette tendance, ils deviendront complètement ridicules. Les fanatiques du colombier n'ont-ils pas imaginé de mettre de la poudre de riz sur les morilles des pigeons carriers !

Parmi les carriers, il faut comprendre le **Messager anglais** (fig.75), dont le plumage serré est généralement de couleur foncée ; le cou est mince, le bec démesurément long avec la mandibule supérieure légèrement arquée. Les caroncules des narines et des yeux sont très développées. Tête plate au sommet, étroite entre les orbites. Les ailes sont très grandes, leur extrémité atteint celle de la queue.

Le **Messager de Bassorah** forme le passage entre le Messager anglais et le Biset. Son bec est de dimensions plus voisines de celles du bec du Biset.

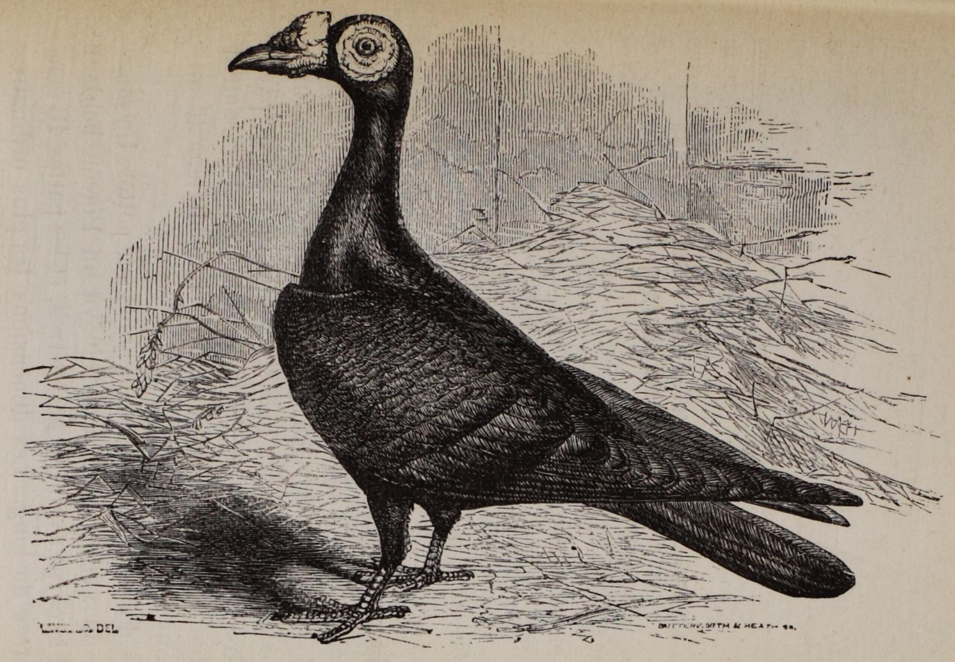


Fig. 75. — Pigeon messager anglais.
(Figure empruntée à Darwin, *Variation des animaux*, t. I. Paris, Reinwald.

CHAPITRE IV

LE PIGEON BOULANT. — LE PIGEON SUISSE LE PIGEON ROMAIN

Le Pigeon Boulant. — Boulant de Lille. — Boulant anglais. — Boulant hollandais. — Boulant de Saxe. — Boulant allemand. — Le Pigeon maillé. — Le Pigeon suisse. — Le Pigeon satin. — Le Pigeon cavalier. — Le Pigeon romain. — Le Pigeon Montauban. — Le Pigeon bagadais.

Pigeon boulant ou Grosse Gorge, *Columba gutturosa.* —Les Pigeons boulants sont remarquables par la faculté qu'ils ont de gonfler leur jabot d'une façon démesurée et de présenter ainsi une silhouette tout à fait particulière; ils semblent n'avoir pas de cou, et présentent le plus grand diamètre du corps immédiatement au-dessous de la tête (fig. 76)

Ils doivent être grands, et hauts sur pattes. Un amateur du XVIII[e] siècle dit avoir vu un Pigeon boulant dont le corps avait 50 centimètres, et les pattes 18 centimètres de long. Les dimensions les plus ordinaires sont de 46 centimètres pour le corps et 18 pour les pattes.

Comme le fait remarquer Darwin, les dimensions

n'ont pas considérablement augmenté depuis cent cin-

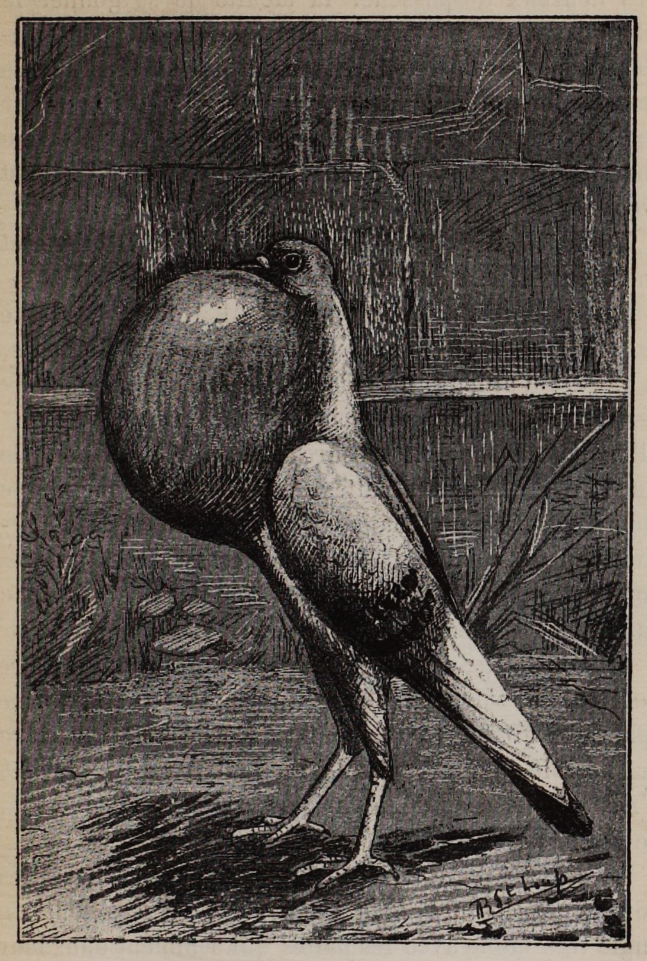


Fig. 76. — Boulant français.

quante ans. Plus récemment, ces longueurs ont cepen-

dant été dépassées. Les Pigeons boulants paraissent très heureux de posséder la faculté de se gonfler le jabot. Ceux qui n'y parviennent que difficilement semblent tristes et déconfits. Il y a un moyen bien simple de consoler ces malheureux : il suffit de leur insuffler de l'air par le bec avec un tube quelconque; l'oiseau cherche à rester gonflé et se montre très satisfait. Il est recommandé de ne pas le faire éclater.

Les Boulants ont d'abord été élevés en Belgique et en Hollande, puis ils ont passé en Angleterre.

Pigeon boulant français. — M. Robert Fontaine qui a fait une très bonne étude spéciale des Boulants, et qui est d'ailleurs un colombophile distingué, considère le Boulant français comme le plus beau des échantillons de la race. Il mesure 46 centimètres pour le corps, et 19 pour les pattes. Cet oiseau a donc gagné pour les pattes, une longueur de 1 centimètre. Un spécimen appartenant à M. Fontaine mesure 50 centimètres pour le corps et 20 pour les pattes ; il l'emporte donc sur les spécimens cités par Darwin.

Le bec est grêle, assez long, le cercle qui entoure l'œil est jaunâtre, la poche du jabot prend la forme sphérique quand elle est gonflée. Ceci est un caractère qui semble indiquer que le Boulant français, variété d'Amiens, descend de la variété Grosse-Gorge de Lille, de Boitard et Corbié[1].

Le corps est grêle, les épaules saillantes, les ailes portées au-dessus de la queue, les cuisses font un angle très faible avec les pattes qui semblent dans leur prolongement.

[1] Boitard et Corbié, *Les Pigeons de volière et de colombier*, 1824.

Plusieurs dispositions de couleurs sont admises pour

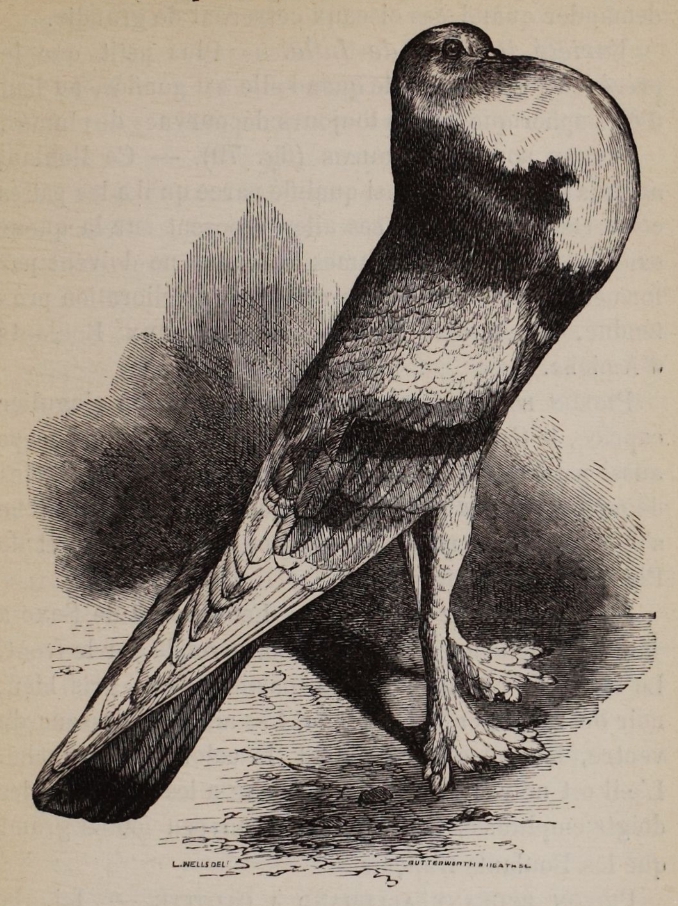


FIG. 77. — Pigeon Boulant anglais.
(Figure empruntée à Darwin, *Variation des animaux*, t. I, Paris, Reinwald.)

les Boulants d'Amiens. Il est évident que tout l'intérêt pour l'amélioration de ces oiseaux est dans les tentatives

ayant pour but l'augmentation de la taille. On peut se demander quand ces oiseaux cesseront de grandir.

Variété Boulant de Lille. — Plus petit que le précédent, gorge ovoïde quand elle est gonflée, au lieu d'être sphérique, pattes toujours dépourvues de plumes.

Pigeon boulant anglais (fig. 79). — Ce Boulant anglais amélioré est ainsi qualifié parce qu'il a les pattes couvertes de plumes ; ses ailes reposent sur la queue sans se croiser. Les plumes du coude ne doivent pas former des manchettes. On voit que l'amélioration prétendue, laisse ces oiseaux inférieurs aux Boulants d'Amiens.

Pigeon boulant hollandais. — Par un singulier caprice, le Grosse-Gorge hollandais doit avoir le corps aussi petit que possible, les pattes courtes et couvertes de petites plumes blanches. On peut se demander s'il ne s'agit pas d'un croisement de Boulant d'Amiens et de Pigeon-Paon écossais.

Pigeon boulant de Saxe. — Le Boulant de Saxe a la tête blanche avec une tache noire ronde sur le front. Le reste du plumage est en partie coloré, gris bleu, noir ou rouge, en partie blanc. Les ailes, le dessous du ventre, les cuisses présentent la coloration blanche. L'œil est noir. Le Boulant de Saxe a les tarses et les doigts emplumés, c'est un oiseau un peu moins grand que les Boulants français.

Pigeon boulant allemand a calotte. — Ici, la tache colorée du front est plus étendue et forme sur la tête une calotte qui descend jusqu'à l'œil. La gorge gonflée est ovoïde.

Pigeon maillé *(Columba maculata).* — Les pigeons maillés appartiennent à la famille des Boulants, en

raison de la faculté qu'ils possèdent de dilater leur gorge, mais à un degré moindre. Leurs jambes sont aussi moins longues que celles des Boulants. Ils doivent leur nom au dessin des mailles colorées qui ornent leurs ailes. Leurs couleurs sont brillantes et leur donnent un très beau plumage.

Variété Maillé jacinthe. — La tête et la queue sont ardoisées, les rémiges sont blanches, les couvertures des ailes sont armées de mailles bleu clair. A l'extrémité de l'aile se trouvent une barre bleue et une barre noire. Certains échantillons ont les rémiges bleues. Quelques auteurs ont cru devoir distinguer encore ici une sous-variété, mais nous ne pouvons entrer ici dans des détails inutiles.

Variété Maillé feu.— Chaque plume des couvertures des ailes est marquée de trois barres qui sont : l'une bleue, la seconde rouge et la troisième noire. Les rémiges sont blanches ou noir irisé. M. La Perre de Roo dit n'avoir jamais pu rencontrer cette variété, et nous aurions pu avoir quelques doutes, parce que M. de Roo est un praticien distingué qui oppose volontiers son opinion à celle des naturalistes.

Mais nous avons trouvé cette variété décrite par d'autres praticiens.

Variété Noyer. — Cette variété est couleur bois de noyer, elle est mêlée de maillé jacinthe et de maillé feu, elle est probablement moins répandue que la variété jacinthe que M. de Roo considère comme la plus importante.

Pigeon suisse. — Les pigeons que l'on range sous le nom de pigeons suisses pourraient être groupés sous le même titre que les pigeons maillés. Ils ont aussi le

plumage très riche en couleur. Le bec est mince et droit, la tête petite, légèrement allongée, l'iris jaune orange, les paupières dépourvues de filet ; le plumage varié de bleu, de brun jaune et de rouge est à fond blanc brillant. Les amateurs ont créé un grand nombre de variétés dans le groupe des pigeons suisses, on pourrait indéfiniment en augmenter la liste. Pour en donner une idée, nous citerons les variétés suivantes :

Variété suisse ordinaire. — Collier et plastron brun rouge, les ailes sont barrées, mais non panachées.

Variété suisse azurée. — Couleur bleu cendré, orné ou non de barres plus foncées de même couleur.

Variété suisse a collier doré. — Couleur bleuâtre à la tête, aux ailes et à la queue, le dos jaunâtre parsemé de taches grises, le cou et la poitrine d'un jaune brillant.

Variété suisse bai doré. — Ici, nous trouvons deux types : l'un a le corps noirâtre avec le manteau et les ailes maillé doré sur fond brun ou noir ; l'autre type ressemble au maillé feu, mais les mailles sont plus petites, bleues et dorées en cadre. La queue et les plumes du col sont de couleur brune; sur la poitrine, le plumage est bai jaunâtre à reflets dorés.

Variété suisse jacinthe. — Corps gris bleu argenté avec le manteau des ailes maillé blanc sur fond bleu.

Variété suisse barré orangé. — Iris noir, dos et cou d'un bleu clair, poitrine irisée, deux rubans orangés sur des ailes blanches.

Il y en a encore d'autres, dont je fais grâce au lecteur ; il est probable que jamais en France on ne consentira à attacher de l'importance à l'élevage de variétés

ainsi caractérisées et aussi nombreuses. Cette multiplicité des types d'une race de pigeons, n'a en pratique aucun intérêt, elle n'a de raison d'être que si l'on se propose d'exploiter la manie innocente de désœuvrés en quête de ce qu'ils considèrent comme une nouveauté. En France, ces gens-là paraîtront au public profondément maniaques ; à l'étranger, nous serons peut-être considérés comme inférieurs pour ne savoir pas apprécier ce genre d'occupation, mais chaque peuple a son génie spécial. Nous voulons bien élever des oiseaux utiles ou des oiseaux rares remarquables par quelque qualité des mœurs ou du plumage, mais nous ne ferons pas de collection pour le plaisir de nommer autant d'oiseaux qu'il peut se présenter de variations dans le plumage d'une même race. Les gens qui, voués à cette collection, se sont fait une réputation de haute science spéciale, auraient pu, sans doute, employer plus utilement leur dépense intellectuelle.

Au reste, et dans l'ensemble, les Pigeons suisses sont des oiseaux rustiques, féconds, assez volumineux, et par conséquent d'un bon rendement.

Pigeon Satin. — Le Pigeon Satin peut être rapproché du groupe des Pigeons suisses. La Perre de Roo et de Boeve s'accordent pour considérer ces oiseaux comme une forme dérivée du groupe des Pigeons allemands. Cependant et cette observation est intéressante, M. de Boeve a dû remarquer des analogies frappantes entre le Pigeon satin et le Biset de Norvège. L'auteur que nous citons écrit en effet que le Pigeon satin « n'est pas originaire de la Germanie, et qu'il a vu le jour en Islande ou en Norvège. Cette apparente contradiction cesse d'existter si nous consentons à reconnaître tout le groupe

des Pigeons allemands, comme une descendance des Bisets du nord de l'Europe.

Le Pigeon satin est d'un plumage gris bleu, il était appelé autrefois *Pigeon gris bleu de rocher*, et cette désignation a déjà été rencontrée pour le Biset. Le bec est grêle, les morilles sont peu développées, la membrane du tour de l'œil est lisse de couleur ardoisée. Les pattes sont roses.

M. de Boeve distingue trois variétés de ces pigeons, tandis que M. La Perre de Roo en distingue quatre. Les trois premières sont : 1° Satin uni ou unicolore, 2° Satin uni a barres blanches ; 3° Satin étincelé ou herminé. La quatrième variété de M. de Roo est : 4° Satin uni a barres noires. Les uns comme les autres doivent présenter des tarses et des pattes très garnis de plumes. Le Pigeon satin est avant tout un pigeon pattu. Aucune plume blanche ne doit exister dans la région du croupion. Cette race est rustique et féconde.

Pigeon cavalier *(Columba equus)*. — Le *Pigeon cavalier* est le résultat d'un croisement de *Pigeon grosse-gorge*, appelé autrefois *Pigeon gonfleur*, et du *Pigeon messager* ou *carrier*. D'après Aldrovande, « cet oiseau a des excroissances charnues, à la racine du bec et autour des yeux, et le jabot un peu enflé ». L'iris est d'une belle couleur d'orange tirant sur le rouge. Cet oiseau est d'une couleur de frêne sombre et bleuâtre. Le dessus du corps présente plusieurs couleurs luisantes semblables à celles de l'arc-en-ciel, selon qu'on les voit en différents jours. Le jabot est blanc, cette couleur est entremêlée d'un vert pâle. Les longues plumes des ailes les plus avancées en dehors ont chacune une moitié blanche, et l'autre noire, et celles du

second rang sont traversées de raies d'une même couleur qui finissent en un point vers le bord antérieur de l'aile. La queue est composée de douze plumes noires, chacune environ de 4 pouces 1/2 de longueur. Les jambes et les pieds sont rouges.

Albin dit que ces sortes de pigeons sont d'un bon rapport, meilleur que celui de toutes les autres espèces; il nous apprend que les marchands de pigeons à Londres se servent du *Pigeon cavalier* pour en attraper d'autres.

VARIÉTÉ CAVALIER FARAUD. — Ces pigeons ont été obtenus par le croisement du *Cavalier* ordinaire et du *Bagadais*. Il est haut sur ses jambes, porte des caroncules sur le bec et aux yeux. Son jabot se dilate en forme de fuseau au lieu de se dilater en boule. Son plumage est blanchâtre maillé de noir sur la gorge et la nuque.

Pigeon romain *(Columba romana* ou *hispanica, the Runt or Spanish pigeons).* — Le Pigeon romain, est considéré comme le descendant des pigeons de Campanie auxquels Pline fait allusion. On les appelait autrefois en Italie, *Tronsi* et *Asturnellati*. Dès l'antiquité les Pigeons romains étaient considérés comme les plus volumineux parmi les oiseaux du colombier, et aujourd'hui même leur première qualité est dans leurs grandes dimensions (fig. 78).

Dans la variété noire et dans la variété bleue, le bec est noir ou gris plombé, recouvert à la base d'une membrane caroncule ou morille, blanche, unie et disposée longitudinalement; les yeux sont bordés d'un cercle rouge. Dans les variétés fauve, rouge et cannelle, le bec est blanc rosé.

Ces oiseaux ne sont pas estimables pour autre chose

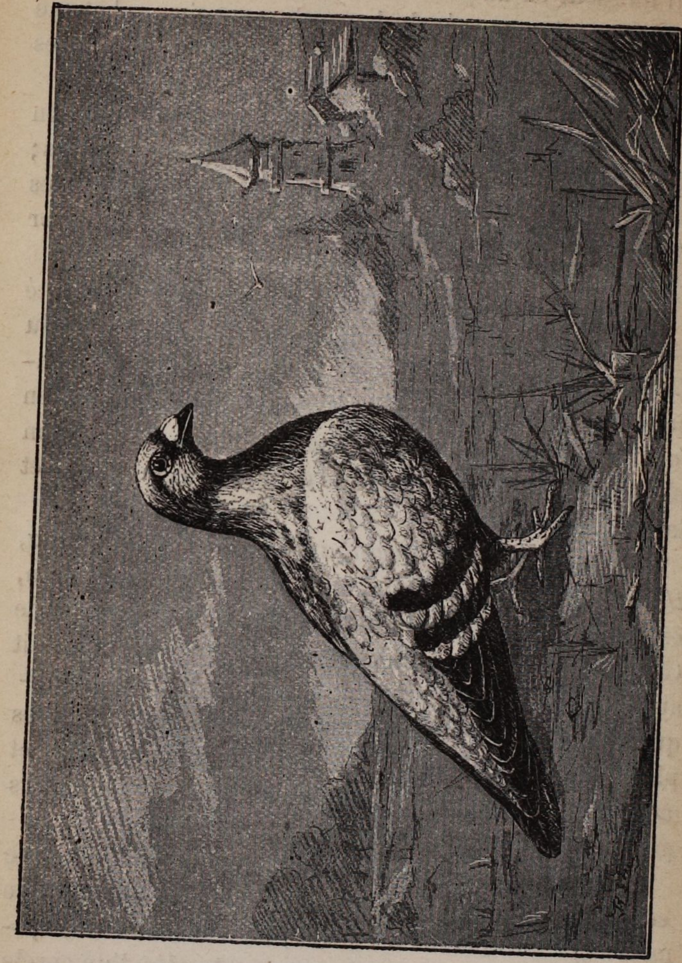


Fig. 78. — Pigeon romain.

que pour leur grand volume, M. Richard de Boeve les considère comme mauvais reproducteurs, querelleurs;

leur présence dans un pigeonnier comprenant d'autres espèces est insupportable.

Pigeon Montauban *(Columba domestica).* — Les Pigeons Montauban peuvent être considérés comme une sous-race de Pigeons romains élevés et sélectionnés dans le Tarn-et-Garonne. On les distingue suivant la couleur du plumage en Montaubans noirs, rouges et panachés.

Les plus estimés sont les blancs, à couronne, c'est-à-dire qui portent sur la tête un cercle de plumes frisées disposé d'un œil à l'autre. D'après M. Dagrand, les plumes de la couronne doivent ombrager l'œil. « Les amateurs font alors remarquer que le pigeon a la plume sur l'œil ». Ces subtilités font comprendre jusqu'à quel point l'élevage des oiseaux est devenu un sport où les initiés parviennent seuls à décrocher la timbale, où la fantaisie du juge, dirigée un peu par le conseil de l'éleveur spécial de chaque variété, peut récompenser chaque année un nouveau type considéré comme plus parfait.

« L'iris doit être noir dans les variétés blanches ou panachées, il doit être rouge orangé avec un cercle blanc dans les autres variétés. »

Autrefois l'iris devait être cerclé de jaune (Mercier), à l'avenir il sera peut-être violet.

Le Montauban noir est estimé aussi ; son bec est noir, le tour de l'œil est rouge vif.

Ces oiseaux sont un peu moins hauts sur jambes que les Pigeons romains, mais l'envergure de leurs ailes est considérable, elle atteint une étendue de plus d'un mètre, ils sont féconds et ils élèvent assez bien leur progéniture.

D'après M. de Boeve, le Montauban rouge a la cou-

leur vive et régulière. Son bec est rosé. Dans la variété panachée, le bec porte quelquefois une raie noire à l'extrémité, il vaudrait mieux qu'il fût entièrement rosé. Les ailes doivent s'étendre jusqu'à l'extrémité de la queue; elles doivent être grandes et bien emplumées. Les Pigeons Montauban ont besoin d'espace; si donc on les tient en volière, il faut que cette volière soit très grande. Leur nourriture est celle de tous les pigeons : pois, jarat, vesce, blé, un peu de maïs et très peu de chènevis.

Pigeon bagadais *(Columba fortirostrata).* — Les Bagadais sont de grands pigeons dont le bec est long et recourbé. A la base du bec se trouvent quelques caroncules plus ou moins développées ; autour des yeux existe aussi un ruban circulaire rouge, caronculé. Les pattes sont longues, le corps volumineux, le cou allongé (fig. 79).

Ces oiseaux étaient classés autrefois parmi les pigeons mondains. Buffon dit qu'ils ont au-dessus du bec une petite morille, et autour des yeux un ruban rouge, c'est-à-dire une seconde paupière qui leur tombe même sur les yeux lorsqu'ils sont vieux, et les empêche alors de voir. Ces pigeons, disait-il, ne reproduisent que difficilement et en petit nombre.

Variété grand Bagadais français. — Les morilles qui entourent les yeux sont rouge vif et bien développées chez les oiseaux âgés. Celles de la base du bec sont gris cendré. Les tarses sont rouges. Les ailes et la queue sont courts et disposent mal les oiseaux au vol.

Le *Grand Bagadais* est reconnu parfait quand les pattes allongées en arrière atteignent juste l'extrémité de la queue (F. Couchot dans de Boeve).



Fig. 79. — Pigeon bagadais.

Le *Petit Bagadais* ne diffère du précédent que par la taille.

Variété Bagadais de Nuremberg. — Cette variété est caractérisée par les couleurs du plumage. La tête, le cou, la poitrine et les ailes sont d'un blanc pur; le dos, la queue et le ventre sont noirs, fauves ou gris cendré. Les caroncules du bec sont rouges, de même que les morilles des yeux qui sont peu développées. Le *Bagadais Cygne* appartient à ce groupe.

Variété Bagadais batave. — Le Bagadais batave, ainsi nommé parce qu'il passe pour originaire de Batavia, est le plus gros de tous les pigeons de cette race. C'est à peu près tout ce qu'on en peut dire.

Variété Bagadais têtard. — Ce pigeon est de couleur marron, son cou est brun, sa tête est blanche.

CHAPITRE V

LE PIGEON CRAVATÉ. – LE PIGEON CAPUCIN

Le Pigeon polonais. — Le Pigeon barbe. — Le Pigeon cravaté. — Le Pigeon turbitéen. — Le Pigeon paon. — Le Paon capucin. — Le Pigeon Damascène. — Le Pigeon romain. — Les Pigeons tambours. — Le Pigeon hirondelle. — Les Pigeons culbutants. — Le Pigeon frisé.

Pigeon polonais *(Columba polonica).* — Le Pigeon polonais a été considéré comme le résultat du croisement d'un Pigeon bagadais et d'un Pigeon volant. Le bec est court et gros, les jambes sont courtes. Les morilles de l'œil forment une large bande plissée, si large qu'elle arrive à dépasser le sommet de la tête (fig. 80).

On distingue les oiseaux en plusieurs variétés :

Le Polonais ordinaire dont le plumage est ou noir, ou rouge, ou chamois, ou gris ou blanc. On voit donc qu'il y en a pour tous les goûts.

Le Polonais huppé semblable aux précédents, mais orné en outre d'une huppe en arrière de la tête. C'était à prévoir.

Le Polonais bénin blanc. Pourquoi bénin, nous



Fig. 80. — Pigeon polonais.

l'ignorons ; il a l'iris noir, et le bec un peu moins court que ses confrères. Quelques amateurs ont adopté une autre classification, ils rangent les Polonais suivant les couleurs du plumage, la liste doit être longue.

En général, chez ces oiseaux, la tête est grosse, le cou grêle à sa partie supérieure. L'élevage des jeunes doit commencer au printemps et finir en juillet.

Le club des Pigeons polonais (d'après de Boeve) définit de la manière suivante le type select :

Taille moyenne, cou fort et court, diminuant gracieusement des épaules à la tête ; les ailes longues, la queue courte, « les tarses dépourvus de plumes » (je traduis ainsi la phrase : « jambes sans aucune plume au-dessous du genou ») ; le club des Pigeons polonais a pris sans doute le talon de l'oiseau pour son genou.

Le port doit être droit, la tête large, le crâne carré aussi large en avant qu'en arrière, le bec court et massif à mandibules égales, couleur chair, striées de noir.

Les morilles du bec doivent être sans taches noires, bien d'aplomb, descendant sur le bec, d'une texture fine et la division aussi peu marquée que possible. Bec largement ouvert ; cercle de l'œil épais, couleur corail brillant, bien détaché de la tête. Iris de l'œil perlé, sauf chez les Polonais blanc qui ont toujours l'œil noir.

Couleurs du plumage variées.

Pigeon barbe. — Le pigeon barbe a le bec élargi, court ; un large cercle de peau autour des yeux (fig. 81). Aldrovande a figuré des oiseaux que l'on a considérés comme des Pigeons barbe, mais Darwin ne partage pas cette opinion[1]. La Colomba indica d'Aldrovande, que

[1] Darwin, *De la Variation des animaux*, t. I.

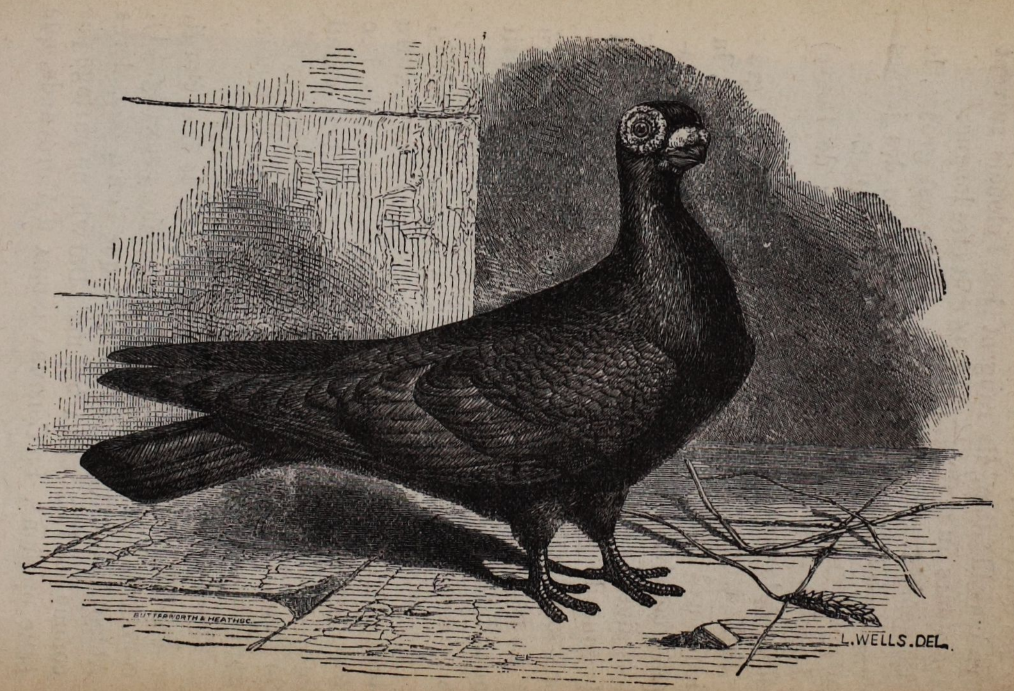


Fig. 81. — Pigeon barbe.
(Figure empruntée à Darwin, *Variation des animaux*, t. I.)

Brent appelle Pigeon barbe est un Turbit pour Willughby ; quant à la Colomba gutturosa, elle est pour Darwin un véritable Barbe. On voit donc qu'il peut régner quelque confusion dans l'histoire de cette race.

Ces oiseaux font la transition des Messagers aux Polonais proprement dits ; ce qu'ils ont de plus intéressant est la forme de leur bec qui est comparé par les éleveurs au bec du Bouvreuil. La peau qui recouvre les narines est très gonflée, mais elle n'est pas caronculée sauf chez les oiseaux âgés. La bande charnue qui entoure les yeux est parfois si développée que certains individus ne parviennent pas à apercevoir leur nourriture sur le sol. Les pattes sont fortes et robustes, mais proportionnellement un peu plus courtes que celles du Biset.

Pigeon cravaté. — Les Pigeons cravatés peuvent par quelques points être rapprochés des Capucins ou Nonnains. Ils ont cependant le bec plus court. Le capuchon n'est pas développé, mais ils possèdent en avant une ligne de plumes rebroussées qui va de la poitrine au cou. Quelques auteurs ont confondu le Pigeon cravaté avec le Pigeon hibou *(Pigeon Owls)* qui d'ailleurs en diffère très peu. Les Cravatés sont de petits pigeons ; leur jabot peut se gonfler, mais à un degré moindre que celui des Boulants, et ce gonflement du jabot produit une ondulation particulière des plumes de la cravate.

Pigeon cravaté de Tunis. — Cet oiseau paraît être originaire d'Egypte : sa tête est bien arrondie, le bec, court, large et recourbé (fig. 82). La cravate s'allonge en forme de deux pointes réunies en une masse un peu plus large dessinant un jabot. Le tour de l'œil est perlé, sans verrues, les caroncules, à la base du bec,

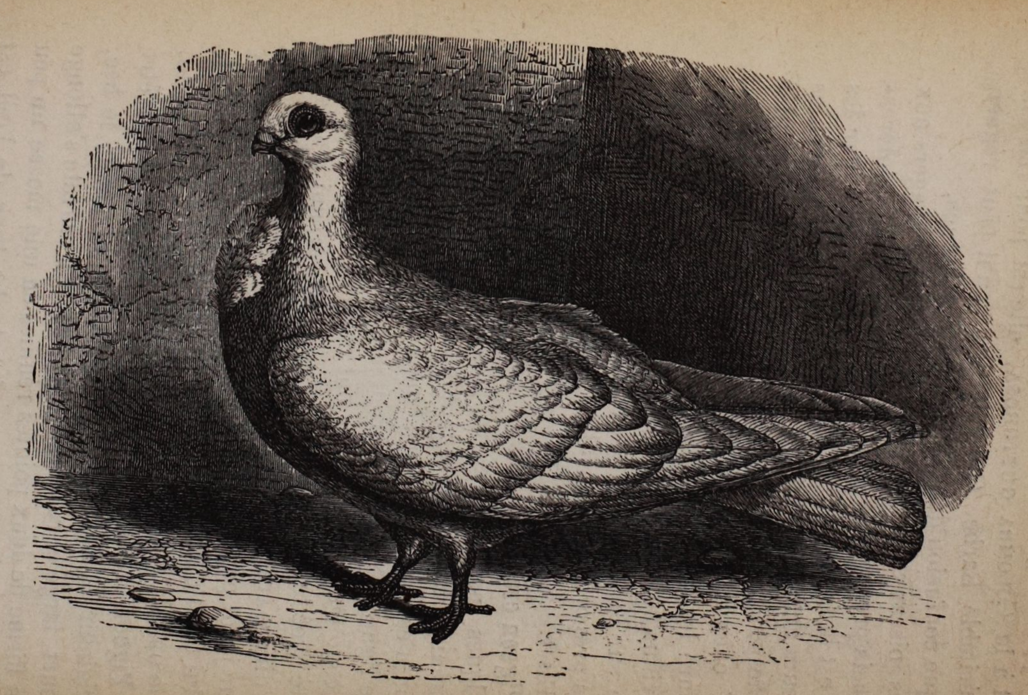


Fig. 82. — Pigeon cravaté de Tunis.
(Figure empruntée à Darwin, *Variation des animaux*, t. I. Reinwald.)

sont lisses et gonflés. Les couleurs les plus appréciées sont le blanc, le noir et le bleu. Une fort jolie variété est gris bleu pâle avec des barres noires sur les ailes. Ces pigeons sont assez délicats.

Pigeon turbitéen. — Les Turbitéens ou Turbits ne sont qu'une variété de Cravatés. Autrefois d'ailleurs les Cravatés, les Turbits et les Cortbeks étaient confondus par les auteurs. Aujourd'hui on donne le nom de Turbit à un pigeon cravaté de blanc sur un manteau coloré.

La tête doit présenter une tache sur le front et deux autres sur les joues. Quelques-uns portent sur la tête une huppe peu développée. Ces oiseaux sont appréciés en Orient lorsqu'ils sont de grande taille (Wright).

Pigeon cravaté italien. — Les Pigeons cravatés italiens ne méritent pas une description spéciale, ils ne diffèrent pas des autres, mais sont classés en six variétés suivant la couleur du plumage.

Pigeon paon ou Queue de paon. — Le Pigeon paon ou Pigeon d'Inde est un des plus jolis spécimens du genre. Il est caractérisé par sa queue en éventail semblable à celle d'un paon ou d'un dindon qui fait la roue. Les rémiges de la queue sont en nombre double de celles de la même région chez les autres espèces. Cette augmentation du nombre des plumes est assez intéressante ; elle semble être le résultat des procédés de la sélection. Ces plumes sont disposées irrégulièrement sur deux lignes, leur redressement et leur étalement en forme d'éventail constituent un caractère encore plus remarquable que leur nombre (fig. 83). La queue peut s'abaisser jusqu'à balayer le sol et ces singulières dispositions sont en rapport avec un nombre inusité de

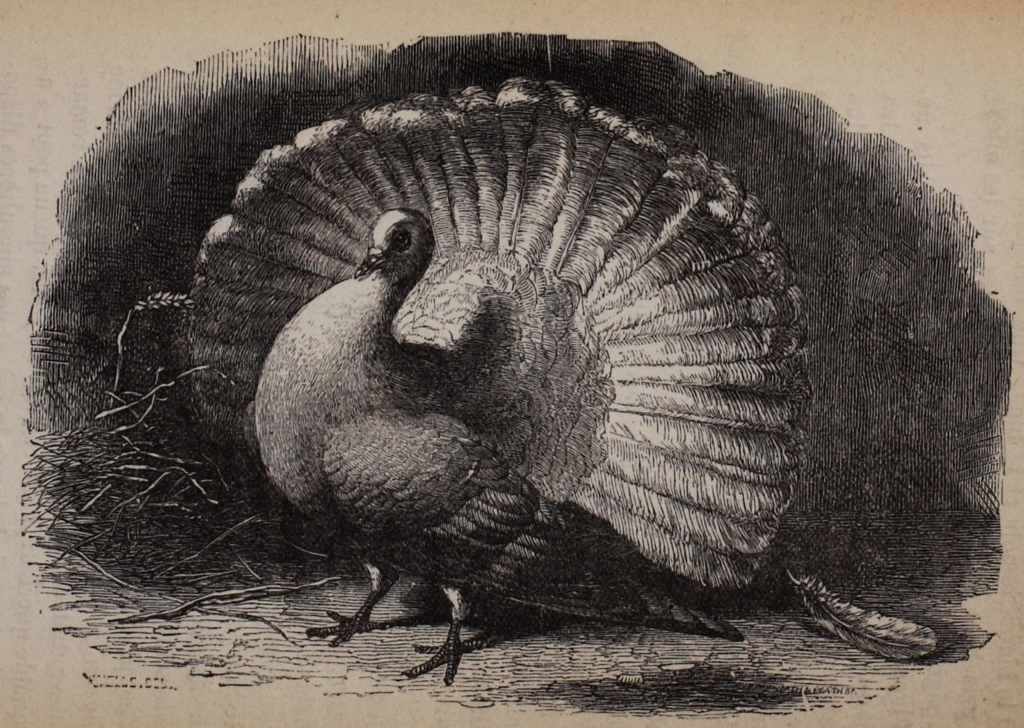


Fig. 83. — Pigeon paon ou Queue de paon.
(Figure empruntée à Darwin, *Variation des animaux*, t. I.)

vertèbres, coccygiennes. Darwin a constaté, en effet, chez ces oiseaux, l'existence de deux vertèbres supplémentaires.

Le cou est mince et renversé en arrière, la poitrine saillante et cette attitude est si exagérée que la tête vient toucher les plumes de la queue. Les Pigeons paons ont, comme les Trembleurs, un mouvement convulsif d'agitation du cou. Les ailes doivent être traînantes et portées sous la queue. Les plumes de l'éventail séparées en deux groupes par un espace vide sont un défaut.

Plusieurs variétés sont connues des aviculteurs. Le Pigeon paon écossais est petit avec une tête très légère reposant presque sur le croupion ; l'oiseau se tient si redressé qu'il s'appuie sur l'extrémité des rémiges de l'aile. Cette espèce est très atteinte de tremblement convulsif. Le nombre des pennes de la queue a été augmenté par croisement avec le Pigeon paon anglais à large queue (Paul Laval).

Les plus beaux types sont blancs, huppés, à tête lisse et manteau bleu. On admet des variétés sans huppe, et indifféremment l'absence ou la présence des plumes sur les tarses.

Le Pigeon paon indien ou mieux de Java a été décrit comme appartenant à la faune indienne avant l'an 1600. Il diffère peu du Paon d'Ecosse, et sans doute les oiseaux que l'on présente actuellement comme Paons indiens ne sont qu'une variété de la race écossaise qui n'a rien de commun avec la variété décrite par Darwin comme importée de Java.

Variété Pigeon paon d'Autriche. — Ces oiseaux sont de couleur unie, le plus souvent gris bleu, présentant des barres blanches aux ailes et à la queue. Ils

peuvent être huppés ou à tête lisse. Certains spécimens d'un volume plus considérable font le passage aux Trembleurs proprement dits. Tous les Pigeons paons sont d'ailleurs plus ou moins atteints de cette névrose.

Pigeon paon capucin. — Les Pigeons paons capucins jusque-là inconnus ont été signalés tout récemment par M. Voitellier qui n'a pas publié le nom de l'auteur de cette race. Les Paons capucins ont été ainsi nommés parce qu'ils ont l'arrière train des Paons d'Ecosse et l'avant-train des Capucins les mieux encapuchonnés. Les sujets actuellement produits sont entièrement blancs, ce sont des oiseaux d'une silhouette extrêmement élégante.

Pigeon Damascène. — Parmi les pigeons de forme et de plumage élégants, il faut citer le Pigeon Damascène. Des échantillons de cette race encore peu répandue ont été rapportés de Palestine, par Mme la comtesse de Chabannes la Palice. Ces oiseaux présentent l'intérêt de toutes les races qui n'ont pas été « travaillées » par les éleveurs ; ils rappellent en plusieurs points les Cravatés anglais.

Le plumage est gris pâle, barré de noir sur les ailes, la tête ronde et forte, le bec noir et très court, le filet qui entoure les yeux est grisâtre. Les plumes de la queue sont ornées à l'extrémité d'un croissant noir (d'après de Boeve.)

Pigeon capucin ou Nonnain *(Columba Cucullata ou Jacobea).* — Le pigeon capucin a été baptisé de plusieurs manières. C'est le *Cappers* des Hollandais, le *Jacobin* des Anglais, le *Pigeon à chaperon* des auteurs du XVIIIe siècle. D'après Albin, plus cet oiseau est petit, plus on en fait de cas. Il a un rang de plumes en

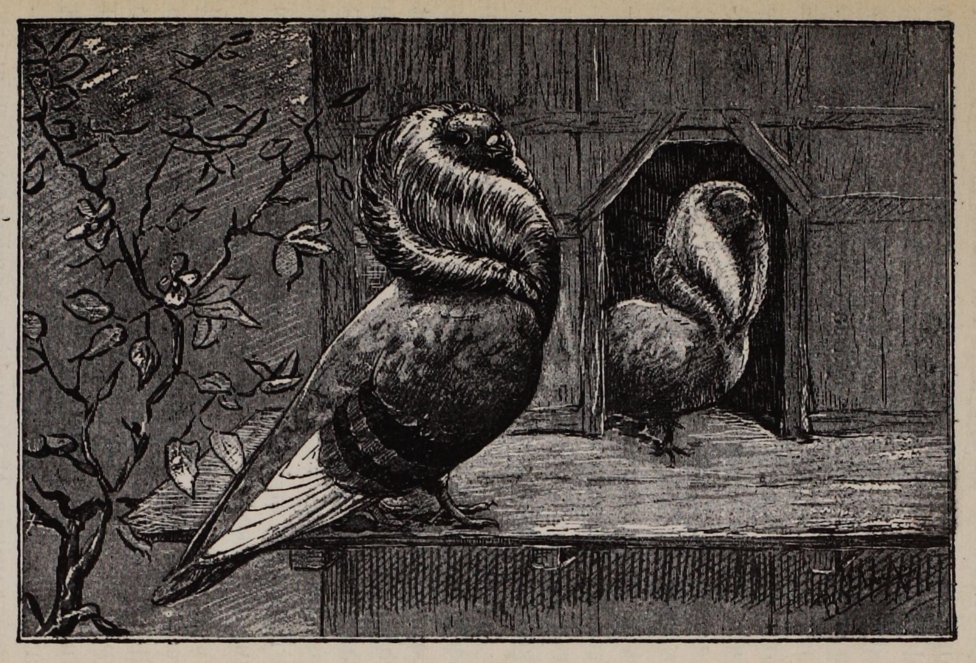


Fig. 84. — Pigeons capucins.

couronne à l'arrière de la tête, et qui s'étend par en bas des deux côtés du cou jusqu'à la naissance des ailes, en formant une espèce de chaperon de religieux. Plus ces plumes sont ramassées et près de la tête, plus l'oiseau est estimé. La partie inférieure est appelée la chaîne ou la cravate ; les plumes qui la composent doivent être longues et serrées. Ce pigeon doit avoir le bec très court, il doit aussi avoir l'œil net et clair comme une perle (fig. 84.) Quant à la couleur, il s'en trouve de rouges, de jaunes, de noirs et de bigarrés. Quelle que soit la nuance de plumage, ils doivent avoir la tête propre et blanche, avec la tête et la queue de la même couleur. Il s'en trouve qui ont les pattes emplumées et d'autres qui les ont sans plumes. Les uns et les autres sont également estimés selon les différentes idées des curieux.

Tels devaient être les pigeons capucins, il y a environ deux siècles. Si nous nous reportons à l'article de Darwin, nous apprenons que les pigeons Jacobins étaient connus avant l'an 1600. Toutefois, à cette époque, le capuchon n'enveloppait pas la tête aussi complètement qu'à présent. Vers 1735, le Jacobin devait être petit et à bec court; en 1795, la race avait acquis les caractères qu'elle possède aujourd'hui.

On le veut petit ou de taille moyenne, le bec court recouvert de morilles blanches, l'œil perlé, bordé d'un filet blanc étroit, les ailes longues reposant sur la queue (Paul Laval). Sur la tête, la couronne qui forme le haut du capuchon doit être bien ronde, sans plumes, formant la pointe ; les plumes de ce capuchon doivent être longues, soyeuses et recourbées gracieusement en avant, de manière à cacher en partie la tête. Le long du cou, les plumes du capuchon doivent se rejoindre en avant,

tandis que celles de la crinière qui forment le bord postérieur de la cravate, doivent retomber sur les épaules de chaque côté, de manière à figurer au milieu la raie du capuchon.

On distingue le Capucin anglais à robe foncée de nuance variable, avec les extrémités blanches, la coquille ne doit pas présenter de plumes blanches.

Le Capucin français, plus petit, a le capuchon moins développé, il est de toutes couleurs, ses pattes doivent être lisses; généralement, la tête, la queue et les rémiges sont blanches, les autres parties du corps, rouges, brunes, chamois, jaunes ou panachées. Comme dans les autres races, il y a des spécimens entièrement blancs.

Le Capucin allemand à visière a des plumes du capuchon exagérées en avant, en forme de visière, le Capucin espagnol est papilloté, blanc rouge, blanc jaune ou blanc noir. Ces derniers sont les plus estimés.

Pigeon tambour. — Les Pigeons tambours doivent leur nom au roucoulement particulier qu'ils exécutent rapidement et prolongent pendant plusieurs minutes. Ce bruit particulier rappelle de loin le roulement du tambour. Ils sont en outre caractérisés par la présence d'une touffe de plumes allongées, frisées, situées à la base du bec. Leurs pattes sont très emplumées, leur bec est un peu plus grand que celui du Biset.

Pigeon tambour de Dresde. — Cet oiseau, à l'œil noir ou rouge orangé, il n'existe pas de filet autour de l'œil. Une rosace de plumes recouvre le bas de la tête et du bec. Les pattes sont emplumées. Les amateurs admettent des spécimens unicolores et des spécimens de plumage coloré barré de blanc. Ces oiseaux sont rustiques et féconds.

Pigeon tambour de Boukarie. — Le Tambour de

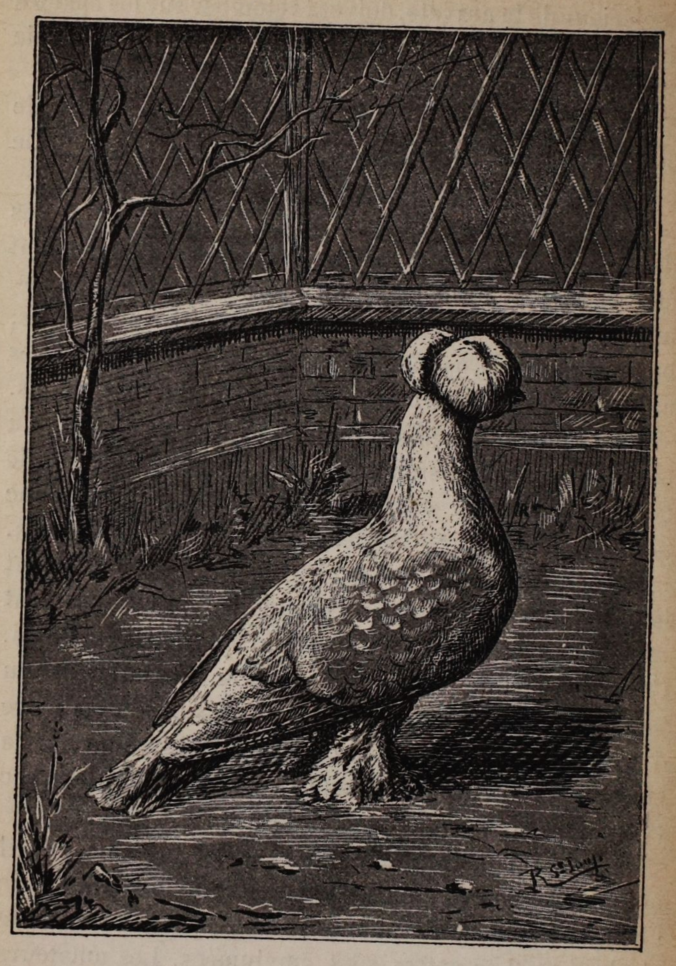


Fig. 85. — Tambour de Boukarie.

Boukarie est pourvu d'une rosace de plumes autour du

bec, et d'une huppe distincte de la rosace (fig. 85.) Les pattes sont couvertes de plumes longues.

La présence de la rosace et des grandes plumes des pattes, a pour résultat de rendre très difficiles, l'élevage et la reproduction de ces oiseaux. Les plumes de la tête sont si bien développées que les pigeons ne se voient pas; celles des pattes gênent leurs mouvements, se salissent, à moins que l'on ait le soin de tenir ces oiseaux sur une épaisse couche de sable ou de sciure de bois. Pour leur rendre l'existence possible, on est obligé de couper les plumes gênantes. On se demande alors pourquoi les éleveurs ont cherché à obtenir le grand développement de ces ornements de mascarade.

Pigeon hirondelle *(Columba hirundina).* — Le Pigeon hirondelle ordinaire a une certaine ressemblance avec l'Hirondelle de mer, et de là sans doute lui vient son nom; la tête est allongée, le bec fin et pointu, les ailes sont longues et croisent par-dessus la queue, les tarses emplumés, on trouve cependant des spécimens à pattes nues. Ces oiseaux portent souvent une huppe ronde sur la tête, l'œil est jaune. Le plumage est ordinairement blanc, mélangé de couleurs variées, rouge, jaune, bleu, noir, gris. On distingue plusieurs variétés.

Le PIGEON HIRONDELLE DE SIAM, dont les plumes sont marquées de jaune, de blanc.

Le PIGEON HIRONDELLE CARME OU DE NUREMBERG, dont les couleurs sont variables, mais ne s'éloignent pas de celles du Pigeon hirondelle ordinaire; ils sont huppés, leurs tarses sont bien emplumés.

Le PIGEON HIRONDELLE DE SAXE est caractérisé par une tache sur la tête nommée *heurte;* les sujets qui possèdent cette tache sont les plus estimés. Ils diffè-

rent peu des autres variétés, on trouve des spécimens qui n'ont pas de *heurte*, d'autres qui sont huppés, d'autres enfin, ayant la tête lisse. Le plumage présente des colorations variées. Certains auteurs assurent que la race est délicate, d'autres vantent au contraire la fécondité et la facilité de l'élevage de ces oiseaux.

Pigeon culbutant *(Columba gyratrix, Tumblers, Burzel Tauben.)* — Les Pigeons culbutants sont normalement atteints d'une maladie du système nerveux qui se traduit non seulement par un tremblement convulsif, mais encore par la singulière habitude qu'ils ont de culbuter, soit en prenant leur vol, soit en l'air. Les culbutes sont exécutées plusieurs fois de suite comme celles d'un acrobate qui fait des sauts périlleux. Cette aptitude semble être en rapport avec quelques particularités de structure du cervelet.

Darwin distinguait quatre varités ou sous-races de *Tumblers*.

Les Culbutants persans, sont un peu plus petits que le Biset sauvage, leur bec est court, le plumage est blanc tacheté de noir.

Les Culbutants terrestres Indiens ou du Lotan sont blancs avec une disposition de plumes de la tête rappelant le capuchon. Ils sont plus petits que le Bizet.

Darwin rapporte que, si l'on secoue légèrement ces oiseaux, si on les pose à terre, « ils commencent une série de culbutes qu'ils continuent jusqu'à ce qu'on les relève pour les calmer, ce qu'on arrive à faire en leur soufflant à la face comme lorsqu'on veut réveiller un sujet magnétisé ou hypnotisé[1]. » On affirme que, si on ne les

[1] Darwin, *De la variation des animaux*, trad. Barbier, t. I, p. 163.

relève pas, ils continuent à se rouler par terre jusqu'à ce qu'ils en meurent. Cette habitude est héréditaire depuis au moins trois siècles.

Une variété le *Kalmi Lotan* commence à se rouler par terre dès qu'on lui a touché le cou avec une baguette.

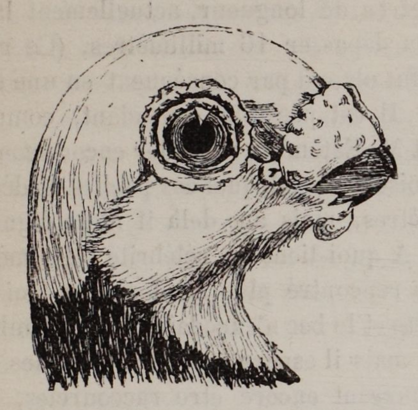


Fig. 86. — Tête de Culbutant Bald-Head.

Les *Tumblers* ou *Culbutants* ont subi comme d'autres races des modifications de structure considérables. Vers le milieu du siècle dernier, on a commencé à apprécier surtout les *Tumblers courte-face*, ce qui fait supposer à Darwin, qu'auparavant les Culbutants étaient des oiseaux présentant une longueur de bec normale et que le soin donné à quelques exemplaires monstrueux a été cause de la modification acceptée ensuite comme un caractère de race.

Les renseignements fournis par Darwin sont assez intéressants.

Depuis 1765 un changement s'est produit dans un des

caractères principaux du *Culbutant courte-face* (fig. 86), c'est-à-dire dans la longueur du bec. Les amateurs mesurent la tête et le bec depuis l'extrémité de celui ci jusqu'à l'angle antérieur du globe de l'œil. Vers l'année 1765, on regardait comme signe de bonne race une tête et un bec, qui mesurés de la manière usitée avaient 22 millimètres de longueur, actuellement la longueur ne doit pas dépasser 16 millimètres. (Ce résultat est celui qui fut obtenu par conséquent en une soixantaine d'années). Il est possible cependant, comme l'avoue naïvement M. Eaton [1] de regarder encore comme convenable un oiseau chez lequel ces parties ne dépassent pas 19 millimètres, mais au delà il n'est digne d'aucune attention. A quoi tient la célébrité ! Le même auteur n'a jamais rencontré plus de deux ou trois individus dont la tête et le bec n'excédaient pas 13 millimètres de longueur, mais il espère que dans quelques années les parties pourront encore être raccourcies, et que des individus où elles ne dépasseront pas 13 millimètres ne seront pas une curiosité aussi rare que maintenant. A en juger par le succès soutenu avec lequel M. Eaton gagne les primes aux expositions de pigeons, nous ne doutons pas de la réalisation et de ses espérances (Darwin).

Les faits qui précèdent nous autorisent à conclure que le Culbutant importé d'Orient en Angleterre a été introduit d'abord en Europe, probablement en Angleterre, et qu'il ressemblait alors à notre Culbutant commun ou plus probablement au Culbutant persan ou indien dont le bec n'est qu'insensiblement plus petit que celui de pigeons de colombier ordinaire. Quant au Cul-

[1] Eaton, *Treatise on Pigeons*, 1858.

butant courte-face qui est inconnu en Orient, il n'est pas douteux que les modifications remarquables qu'ont subies les dimensions de la tête, du bec, du corps, des membres et son port en général ne soient le résultat d'une sélection soutenue pendant les deux derniers siècles.

La tendance au raccourcissement du bec et de la tête a été depuis lors surveillée avec soin par les éleveurs. Leur ambition serait sans doute de posséder des pigeons dont le bec ne serait plus représenté que par une petite tache indiquant aux oiseaux l'entrée de leur estomac. Il n'y a qu'une chose plus curieuse que le résultat de cette sélection, c'est la tournure d'esprit des amateurs qui veulent à tout prix déposséder le pigeon d'un organe qui paraissait lui convenir assez bien. Au point de vue des modifications héréditaires de l'organisme, ces faits sont cependant d'un réel intérêt.

Les Pigeons culbutants ont été rangés de différentes manières.

Le CULBUTANT ORDINAIRE ressemble au Biset par ses formes, il est tantôt gris, tantôt roux, tantôt brun ; son plumage est souvent parsemé de taches plus foncées. Il porte un mince filet rouge autour des yeux, qui sont perlés et sablés de rouge.

Le CULBUTANT OU TUMBLER ANGLAIS doit avoir la tête très courte du bec à la partie postérieure du crâne ; il s'ensuit qu'elle paraît haute. Les plumes, sous les yeux et sous le bec, doivent être un peu relevées (van Alphen). Le bec est court, fin et droit, les ailes courtes sont portées sous la queue qui est courte aussi. Ces oiseaux doivent être très petits.

M. van Alphen d'Anvers distingue encore le pigeon

Tumbler Almond qui est jaune avec des taches noires. Les plumes des ailes et de la queue doivent avoir trois couleurs distinctes ; le jaune, le blanc et le noir. Le bec est couleur de chair.

Le Tumbler Bald-Head a la tête blanche jusqu'au-dessous de l'œil. Le corps, la poitrine et le cou sont de couleur, le ventre, les cuisses, la queue et les dix premières plumes des ailes sont blanches (fig. 87). Plusieurs autres types sont décrits qui diffèrent par la distribution des plumes colorées ; il est probable qu'avec les différentes combinaisons de taches que l'on admet chez les Tumblers, on arriverait facilement à faire une centaine de variétés que l'on pourrait affubler sans difficulté de noms à consonance anglaise qui sont du plus joli effet dans un colombier respectable.

Les amateurs ont d'ailleurs voulu émailler le catalogue de quelques noms géographiques, c'est ainsi qu'ils possèdent.

Le Culbutant de Vienne *(Wiener Gausel)* unicolore à ailes blanches, le tour des yeux garni d'un cercle rouge de 2 à 3 millimètres de large.

Le Culbutant de Pesth, blanc argenté avec le col et la queue noirs, le tour de l'œil bleu foncé.

Le Culbutant de Prague, les Culbutants allemand blanc, allemand *coquillé*, de *Hanovre*, de *Brunswick*, d'*Elbing* ou *Bald-Head* déjà cité.

Il serait fastidieux d'augmenter cette liste déjà longue ; les amateurs de pigeons sont parfaitement libres de varier encore les dispositions relatives des taches colorées, mais un dictionnaire spécial sera nécessaire pour l'instruction des personnes qui voudront se lancer dans l'étude du Culbutant.



Fig. 87. — Pigeon Tumbler Bald-Head.

Citons, pour terminer, deux spécimens assez voisins l'un de l'autre, le *Pigeon culbutant français* et le *Pigeon haut-volant* admis et décrits par MM. R. de Boeve et A. Detrog.

Pigeon culbutant français. — Le bec est court, les yeux perlés, la taille petite ; les ailes, longues relativement, ont 50 centimètres d'envergure, elles sont portées au dessus de la queue. Les plumes de la queue ont 10 centimètres. Les pattes sont nues ou garnies de plumes, celles des manchettes ont 5 centimètres de long. Ces pigeons sont de toutes les couleurs.

Pigeon haut-volant. — Très semblable au précédent ; son plumage est blanc, avec les plumes du cou à reflets métalliques ou rouges.

Pigeon frisé ou Milanais. — Ces pigeons sont de charmants oiseaux de volière ou de colombier, ils s'apprivoisent facilement, et ne demandent pas de soins particuliers ; toutefois la fragilité de leur plumage, qui est entièrement blanc, réclame un peu d'attention ; il sera bon de veiller à ce que les cases à leur disposition soient d'une extrême propreté, autrement leur beauté en serait grandement altérée (fig. 88).

D'après M. F. Couchot, le caractère distinctif de ce pigeon est d'avoir les plumes de son manteau tuyautées à l'extrémité.

Les tarses ne doivent jamais être nus ou pattus, l'oiseau doit être chaussé, sans cela il ne serait pas de race pure, la tête doit être coquillée, jamais lisse, le bec est de couleur rosée.

Les pigeons de cette race seraient originaires d'Italie, si l'on s'en rapporte à leur dénomination de « Milanais ».

Comme forme, ils rappellent le Pigeon mondain, ils sont cependant moins gros.



FIG. 88. — Pigeon frisé ou Milanais.

CHAPITRE VI

LE PIGEON RAMIER

Pigeon ramier *(Columba palumbus)*. — Le Pigeon ramier est plus volumineux que les Pigeons ordinaires. Son bec est d'un rose pâle, ses narines sont grandes et élevées. Le sommet de la tête est cendré. Le cou est revêtu d'un plumage changeant de nuances suivant les différentes incidences de lumière et qui paraît être d'un vert pourpré et luisant. La couleur du devant de la poitrine, celle des épaules et des ailes, sont ombrées de reflets pourpres ou vineux. Les plumes des ailes, des épaules et du milieu du dos sont gris bleu foncé. Celles du reste du corps jusqu'à la queue sont plus pâles. Toutes les longues plumes, excepté les quatre ou cinq premières, sont entièrement noires à l'exception de l'extrémité qui est blanche. Le dessous du corps est pourtant cendré.

Les ailes pliées ne s'étendent pas à l'extrémité de la queue. Dans les ailes, il y a deux taches noires, l'une sur les deux ou trois plumes longues qui sont tout près du corps, et l'autre sur les couvertures. Ces taches sont près de l'extrémité des plumes. Les deux plumes extérieures de la queue ont la moitié du dessous de leurs barbes extérieures de couleur blanche. Les pattes sont rouges et présentent sur les tarses quelques plumes rares. Buffon rapporte que les Anciens étaient dans

l'usage d'élever des Ramiers, de les engraisser et de les faire multiplier; de nos jours, l'élevage et la reproduction des Ramiers sont considérés comme impraticables.

Quoique le Ramier préfère les climats chauds, on le trouve dans les pays du Nord jusqu'en Suède. Non seulement il est répandu en Europe, mais on le rencontre aussi dans l'Amérique du Sud, sinon à l'état de race identique à la nôtre, au moins sous forme de variétés voisines.

On pourrait ajouter une très longue liste des Pigeons exotiques à ceux dont nous avons parlé ici, les genres nombreux qui existent dans le groupe des oiseaux vulgairement appelés des pigeons nous fourniraient matière à de longues descriptions, mais l'acclimatation des espèces nouvelles paraît chez nous complètement négligée aux dépens de la formation des variétés innombrables d'une même race. Cette tendance a son intérêt parce qu'elle aboutit à nous montrer la variabilité et la plasticité de l'espèce, mais il serait très intéressant aussi d'étendre l'aviculture aux espèces peu connues dont les qualités se révèleraient à l'étude pratique. Qu'on ne réponde pas que le nombre des races domestiques est dèjà bien suffisant, parce que nous dirions qu'en effet le nombre des variétés est déjà ridiculement exagéré, en ce sens qu'il comprend des individualités distinctes seulement par des caractères sans aucune importance. Au lieu de chercher des nouveautés en piétinant sur place, en rééditant des formes déjà connues anciennement ou modifiées suivant un goût bizarre, il faut, de plus en plus rechercher et élever des animaux sauvages et enrichir nos collections dans cette direction. L'avenir de l'aviculture et ses progrès sont à ce prix.

Troisième Section. — DINDONS

CHAPITRE PREMIER

LE DINDON

Dindon sauvage d'Amérique. — Dindon sauvage du Mexique.
Dindon ocellé. — Dindon domestique.

Les naturalistes ne sont pas absolument d'accord sur l'origine du Dindon domestique, ou plutôt, sur la détermination de l'espèce sauvage. Ce qui paraît certain, c'est que l'importation de Dindons domestiques a été faite d'Amérique en Europe ; l'Amérique est d'ailleurs la patrie de plusieurs espèces de dindons sauvages.

Dès le commencement du XVI[e] siècle, l'élevage du dindon était pratiqué en Espagne ; en France la première importation daterait de 1518. Belon, dans son livre sur les oiseaux, décrit le dindon en 1555 et en donne une figure assez nette, pour éviter toute confusion. Les anciens auteurs semblent en effet avoir désigné sous le nom *Meleagris* un oiseau qui n'est autre que la pintade, et Linné, en attribuant au dindon le même nom de *Meleagris*, créa une confusion regrettable.

Tegetmeier distingue quatre espèces de Dindons : *Meleagris americana* ou Dindon américain commun; *Meleagris mexicana* ou Dindon du Mexique ; *Meleagris ocellata* ou Dindon ocellé de Honduras ; *Meleagris gallo-pavo* ou dindon domestique.

Dindon sauvage d'Amérique *(Meleagris americana)*. — Chez le mâle, la peau dénudée du cou est bleue avec les barbillons rouges ; les pattes sont rouges. Les plumes du cou et du corps sont bronze cuivré, à reflets vert et pourpre ; elles sont bordées d'une ligne opaque de noir velouté.

Le dos et l'arrière-train sont noirs pointés de marron clair. Ni sur la queue, ni sur les couvertures des ailes, il n'y a trace de blanc, et cette absence de couleur blanche est caractéristique. Du centre de la poitrine pend une touffe de crins qui manque quelquefois chez la femelle ; d'ailleurs, la femelle est d'un volume inférieur à celui du mâle, son plumage est moins brillant, elle n'a pas d'éperon aux pattes, ni de prolongement charnu à la base du bec (Elliot).

Les documents qui confirment l'origine américaine du *Gallo-pavo* ou Dindon domestique sont assez nombreux et se retrouvent échelonnés en différentes années du XVIe siècle. Oviedo parle, en 1526, d'une espèce de *Gallo-pavo* (Peacock) domestiquée en Nouvelle-Espagne, élevée dans cette contrée par les colons chrétiens, et qui probablement était embarquée sur les bâtiments en partance pour l'Europe. En 1541, ces oiseaux sont considérés en Angleterre comme une des délicatesses de la table. Nous trouvons dans les extraits des mémoires manuscrits d'un gentilhomme normand, Gilles de Gouberville, que ce seigneur possédait en 1559, dans la basse-

cour de sa maison, un coq et une poule d'Inde. Ceci s'entend des Indes occidentales. Les dindons étaient, du temps de Buffon, connus en Chine, mais Buffon fait observer, sur le rapport des voyageurs, que l'on ne trouve de dindons en Chine que s'ils ont été importés d'autres pays.

Ainsi, tous les documents tendent à prouver l'origine américaine de ces oiseaux, mais les Dindons sauvages vivant encore actuellement en Amérique diffèrent entre eux au point que les naturalistes les ont distingués en plusieurs espèces, et ne trouvent en aucune de ces espèces de caractères de ressemblance spéciale permettant de désigner celle qui est la plus parente au Dindon domestique. A notre avis, la question sera très difficilement résolue, en admettant qu'elle mérite d'être étudiée, parce qu'il se peut très bien que le Dindon domestique diffère autant du Dindon son arrière grand'père, que des Dindons sauvages qui sont actuellement ses petits cousins. Les modifications de l'espèce, qui se font par l'effet de la domestication, se font aussi à l'état sauvage dans un sens différent, de telle manière qu'une espèce sauvage actuelle, non seulement ne ressemble plus à l'espèce domestique, mais peut très bien aussi avoir perdu sa ressemblance avec le type primitif sauvage qui était la source des uns et des autres. Les Dindons domestiques sont décrits en 1750 par Albin qui fait aussi mention d'un Coq d'Inde ou Dindon à crête blanche. « Il est de même grandeur que les Dindons ordinaires ; la partie charnue de la tête et du cou est d'un rouge entremêlé de pourpre et de bleu, les plumes du dos et du dessus des ailes sont d'un brun sombre et jaunâtre ; la poitrine, le ventre et les cuisses sont blancs,

bordés de noir; celles de la queue sont blanches et les plus avancées en dehors, dentelées et déchiquetées de noir près des extrémités. On distingue aisément le mâle d'avec la femelle par rapport à la touffe épaisse de plumes qui croissent sur la partie inférieure de la poitrine et qui ressemble à des crins de cheval. » Ces dindons, disparus aujourd'hui en Europe, ont été signalés sur la côte occidentale d'Afrique. Albin ajoute qu'« il y a un grand nombre de seigneurs anglais qui ont à présent des Dindons sauvages qui s'élèvent assez bien partout où il y a des bois ».

Nous trouvons dans un article d'histoire naturelle, écrit aussi en 1750 une observation assez intéressante : « Il n'est pas facile d'élever à la Louisiane des dindons dont l'espèce a été apportée de France, quoiqu'ils soient d'un pays qu'on dirait leur être naturel. » Cette remarque nous permet de constater une fois de plus combien les déterminations d'origine sont difficiles, puisque les transports se font en sens contraire à différentes époques et qu'ainsi nous pouvons ignorer beaucoup d'importations dont l'histoire ne nous a rien laissé. Nous voyons en outre, si l'observation est exacte, comment une espèce se modifie au point d'avoir besoin d'une nouvelle acclimatation, lorsqu'on la ramène après quelque temps, dans son pays d'origine. Ce dindon vivait autrefois dans les Etats américains de l'Atlantique, mais il ne se trouve plus à l'est du Mississipi, il est encore abondant en Louisiane dans les régions boisées.

Dindon sauvage du Mexique *(Meleagris mexicana)*. — Cette espèce est considérée par Gould et par Darwin, comme la véritable souche de nos dindons domestiques communs. D'après M. Bird, les indigènes

l'auraient importé des Antilles ou Indes occidentales, au Mexique avant la découverte de l'Amérique, et l'auraient domestiqué. La race domestique au Mexique a du reste à plusieurs reprises été mélangée avec la race sauvage originelle, en outre, ces oiseaux importés en Angleterre ont été croisés avec les dindons de basse-cour. D'après l'avis de M. Oustalet, que nous avons consulté et qui, avec sa bonne grâce accoutumée, nous a fourni d'intéressants renseignements, les importations n'auraient pas eu lieu des Antilles au Mexique, et les dindons seraient tout simplement de cette dernière contrée.

Le *Meleagris Mexicana* est plus volumineux que l'*Americana*, mais ses pattes sont plus courtes et sa queue plus longue et plus large. Les plumes de cette région sont marquées de brun et de noir, pointées de blanc, et limitées postérieurement d'une étroite ligne noire. La base de ces plumes est d'un beau ton bronzé. Les plumes des flancs sont marquées de la même manière, celles des couvertures des ailes sont particulièrement brillantes ; le dos est noir avec des reflets métalliques, les grandes couvertures des ailes sont brunes, les rémiges primaires sont coupées par des barres mêlées de noir, de brun et de blanc.

Il semble que plusieurs variétés de Dindons sauvages aient été rencontrés au Mexique, présentant entre elles quelques différences dans le plumage.

Dindon Ocellé *(Meleagris Ocellata)*. — Cette espèce est originaire du Guatemala et du Yucatan. Nulle autre *Meleagris* ne possède un aussi beau plumage (fig. 89). La tête et une partie du cou sont nus et de couleur livide, mais sans caroncules charnues proémi-

nentes. La touffe de poils durs qui caractérise les autres espèces est ici absente. Les plumes du dos sont bronze vert, chacune limitée par deux bandes, la première



FIG. 89. — Dindon ocellé.

noire, la seconde bronze doré. Dans la partie postérieure du dos, les teintes deviennent plus vives, passent au vert émeraude et au bleu riche. Sur la queue, les barres noires et dorées sont plus grandes et plus brillantes, figurant par leur forme comme des yeux à chaque plume, d'où le nom de *Dindons ocellés;* par

suite des dispositions relatives des plumes des couvertures de la queue, ces yeux apparaissent en quatre rangées parallèles. Les couvertures supérieures de l'aile sont d'un ton marron qui contraste vivement avec le blanc des plumes des parties inférieures des ailes (Tegetmeier[1]).

Dindon domestique *(Meleagris Gallo-pavo)*. — L'espèce domestique comprend plusieurs variétés ; la plus commune est noire à reflets vert bronzé ; assez souvent les plumes de la queue sont marquées de blanc (fig. 90).

La Variété Norfolk et la Variété Cambridge ont des couleurs variables. Certains spécimens sont gris et bleutés, d'autres noirs et cuivrés ; souvent dans les expositions, ces oiseaux sont présentés comme Dindons d'Amérique et récompensés comme tels.

Variété blanche. — Aujourd'hui assez répandue, cette variété est recherchée pour ses plumes. Certains spécimens entièrement blancs d'ailleurs présentent une touffe de crins noirs à la poitrine. La tête, le cou et les caroncules sont comme dans les autres races.

[1] Tegetmeier, *Poultry Book*.

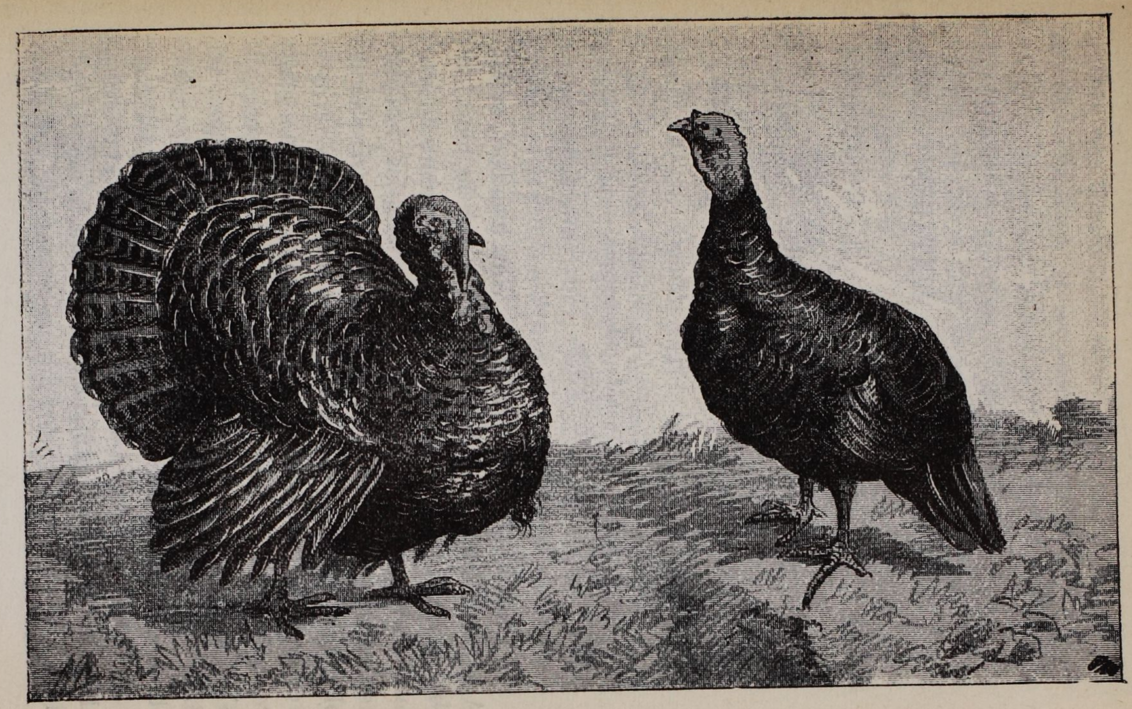


Fig. 90. — Dindons domestiques.

Quatrième Section. — PINTADES

CHAPITRE PREMIER

PINTADES SAUVAGES ET PINTADES DOMESTIQUES

La Pintade d'après les anciens. — La Pintade commune. — La Pintade mitrée. — La Pintade ptilorhynque. — La Pintade à huppe. — La Pintade domestique.

La Pintade, *Numida* de Linné, était bien connue des Anciens. Les Grecs lui avaient donné le nom de *Meleagris* parce qu'ils pensaient que les sœurs de Meleagre avaient été métamorphosées en volatiles de cette espèce. Ils ajoutaient que les taches que présente le plumage de cet animal étaient les traces des larmes versées en cette circonstance. Comme nous l'avons fait remarquer en traitant du Dindon, Linné et beaucoup d'auteurs à la suite ont donné au Dindon le nom de *Meleagris* et une confusion, aujourd'hui évitée, s'était établie à la suite de cette inexactitude dans les termes.

Ces oiseaux étaient dans l'antiquité rares et recherchés, ils se vendaient fort cher. Pendant le moyen âge il n'en est pas question, on sait seulement que vers l'an

1277 les Anglais élevaient des pintades qu'ils désignaient sous le nom de *Avis africana*. Il n'en est pas fait mention dans la liste des oiseaux servis à la fameuse fête de Archbishop Neville qui fut célébrée en Angleterre sous le règne d'Edouard IV. Il n'en est pas question davantage dans le Livre de maison du duc de Nothumberland (1512), ni dans les comptes de la maison de Henri VIII.

Cependant Belon, en 1555, décrit la Pintade sous le nom de *Poule de Guinée*. Voici de quelle façon naïve il s'exprime :

« Tout ainsi, comme la Guinée est un pays, dont les marchands ont commencé à apporter plusieurs marchandises qui étaient auparavant inconnues à nos Français, aussi sans leurs navigations, les poules de ce pays-là étaient inconnues, n'eût été qu'ils les ont fait passer la mer, qui maintenant sont déjà si fréquentes ès maisons des grands seigneurs en nos contrées qu'elles nous en sont communes. C'est un oiseau et aussi beau plumage qu'on puisse voir. Elles ont infinies taches blanches en leur champ noir. Leur corpulence n'excède la grandeur d'une poule, mais sont plus hautes enjambées, et par conséquent le corps longuet. Nous baillerons une enseigne par laquelle chaque personne les saura connaître : c'est qu'elles ont une bossette sur le front à la manière de la bête *Camelopardalis*, qu'on nomme en France une girafe, qui est de la nature d'un cal, c'est-à-dire quasi aussi dure comme une corne. Ces poules sont beaucoup fécondes. Il nous est avis que les Anciens ne les ont ignorées, ainsi que c'est dont Varron au troisième livre de la chose rustique fait mention, disant que la Poule africaine ou

numidique est de diverse couleur, tout ainsi comme celle que les Romains nommaient *Gibbera*, qu'avons interprété Coq d'Inde, Columelle la nomme numidique comme aussi faisait Pline. C'est le plus beau de tous les oiseaux privés. Combien qu'il n'ait autre diversité de couleurs sur les plumes que du noir et du blanc. Toutefois la couleur est si bien entremêlée que la marqueture du blanc, semé dedans le noir, garde son ordre sans y faillir aucunement. Ce sont oiseaux de mœurs semblables à nos poules, et grattent la terre en la même manière. Leurs jambes, pieds et ongles sont en même proportion, sinon qu'elles sont hautes enjambées, mais ont cette différence que, au lieu que les nôtres vulgaires, tant coqs que poules, tiennent la queue dressée, elles la tiennent avallée contre terre, tout ainsi comme font les cailles et perdrix, qui est cause qu'on les nomme ainsi *Perdrix de Terre-Neuve*. Ce sont oiseaux qui aiment à se tenir en une place. Ils sont soigneux en pourchassant leur vivre, comme font les Poules domestiques; parquoi se promènent çà et là. Il n'y a enseigne fort manifeste qui nous fasse connaître à l'extérieur pour discerner le mâle de la femelle : car tous deux ont même madrures ès plumes, et blancheur autour des yeux, et rougeur par-dessous comme les rouges barbes des poules. Mais ils n'ont point de crête, sinon une callosité de couleur de cire, qui est dessus le sommet de la tête au lieu de crête, tellement qu'à les voir de prime face, et se souvenant de la Girafe, on les trouve en retenir quelque chose savoir est, la manière de tenir leur tête élevée en courant, et la couleur des plumes madrées. Il y a encore une particulière marque qui convient à elles seules, c'est que,

comme les poules d'Inde ont un touffet de poils en l'estomac, celles-ci l'ont dessus la tête disposé à contre poil, c'est-à-dire qui est reviré en avant commençant depuis la première vertèbre ou os du col et leur continue par le derrière de la tête sur la peau du test. Elles ont cela de commun avec le paon, qu'elles ont le commencement du col gresse. Les plumes du col, et principalement celles de dessous reluisent comme le collier d'un Ramier. Leur cri est dissemblable à celui des Poules communes, car elles crient aigrement en voix hautaine, quasi comme les petits poussins nouvellement éclos. Elles prennent leurs perches, comme font les Poules privées. Leur chair est délicate, et leurs œufs bons à manger. Or maintenant, voyons combien notre vulgaire nous a servi à reconnaître cet oiseau, le nommant Poule de la Guinée. Et moyennant que nous considérions Afrique, trouverons convenir à son appellation, car Numidie et la Guinée sont en Afrique, l'un au rivage de l'Océan, l'autre de la mer Méditerranée. Les navigations des anciens Romains étaient plus communes à traverser la mer Méditerranée que sortir hors du détroit de Gibraltar, et toutefois ils le passaient quelques fois, mais plus rarement. Aussi maintenant les Portugais et Normands, ou autres habitants es contrées de la mer Océanne, hantent plus l'autre orée d'Afrique qui est la Guinée, que d'entrer au détroit de Gibraltar en la mer Méditerranée. Par quoi ce n'est merveille si telles Poules africaines sont déjà plus communes en notre France qu'en Italie, vu que les navires arrivent plus communément en nos villes venant de ces pays-là, que celles d'Italie. Telles poules sont moult fécondes, et soigneuses de bien nourrir leurs

petits, qui est cause qu'elles se multiplient grandement, et feraient encore plus n'était qu'elles craignent le froid, comme venant d'une région fort chaude. »

Cette description de Belon est, comme on peut s'en rendre compte, très supérieure à celle de beaucoup d'autres auteurs ; elle gagne en clarté ce qu'elle paraît perdre en allure transcendante, et ceci est une grande qualité.

Buffon traite aussi de la Pintade et signale dès l'abord une autre erreur de nomenclature. Il ne faut pas confondre, dit-il, la Pintade avec le Pintado, dont parle M. Ray, et qui est un oiseau de mer de la grosseur d'un canard, et qui a les ailes fort longues, tandis que la Pintade est un oiseau terrestre, à ailes courtes et dont le vol est fort pesant.

Buffon fait remarquer que Columelle distinguait des pintades de deux sortes qui se ressemblaient en tous points, excepté que l'une avait les barbillons bleus, et que l'autre les avait rouges. Cette différence avait paru assez considérable aux anciens pour constituer deux espèces ou races désignées par deux noms distincts. Ils donnaient le nom de *Méléagride* à la poule aux barbillons rouges, et de *Poule africaine* à celle qui portait des barbillons bleus.

Cette distinction a été établie aussi par d'autres auteurs. Frisch reconnaît, en outre, entre les deux espèces d'autres différences. D'après lui la Pintade à barbillons bleus ne se trouve qu'en Italie. « On les tient, dit-il, dans un lieu marécageux, et elles montrent si peu d'attachement pour leurs petits, que les prêtres commis à leur garde sont obligés de prendre soin de la couvée. » La Méléagride à barbillons rouges était au contraire, d'après le même auteur, plus grosse qu'un

faisan et se tenait dans les lieux où elle élevait soigneusement ses petits.

Plusieurs variétés sont en outre signalées par Buffon qui rapporte à ce sujet des remarques intéressantes au point de vue de l'acclimatation[1]. Une espèce de Saint-Dominique, provenant apparemment de celles qui furent transportées par les Castillans peu après la conquête de l'île et devenue sauvage à Saint-Dominique, n'a pu être ensuite domestiquée sur place, de sorte que les colons ont été obligés d'en faire venir d'autres d'Afrique. Ici on peut contester l'hypothèse première. Buffon suppose que l'espèce de Saint-Domingue est une espèce autrefois domestiquée et lâchée dans l'île, mais il ne donne aucune preuve à l'appui, de sorte que l'on peut supposer l'existence de plusieurs espèces déjà différentes les unes des autres à l'état sauvage.

Pour montrer d'ailleurs quelles variétés distinctes ont été trouvées en différents pays, il suffit de rappeler que la Pintade de Frisch a la tête et les pieds blanchâtres avec des marques de gris cendré aux côtés de la tête et du cou. Celle dont parle Marcgrave a le bec jaune[2] ; dans celle de M. Brisson le bec est rouge à la base, enfin les pintades qui d'après d'autres auteurs habitent la Sierra Leone, ont à la base du bec une petite huppe composée de quelques soies raides. On comprend qu'il puisse y avoir dans tout ceci quelque confusion.

En fait, le plumage de l'oiseau que nous appelons communément pintade, sans avoir des couleurs riches et éclatantes, est cependant très élégant. C'est un fond

1 Buffon, *Histoire naturelle des Oiseaux*, Impr. roy., t. II, p 233.

2 Marcgrave, *Historia naturalis Brasiliæ*.

gris bleuâtre sur lequel sont semées des taches régulières et régulièrement disposées ressemblant pour les uns à des larmes, pour d'autres à des perles. En raison de cette forme de taches, les pintades ont été appelées aussi *Poules perlées*.

Les altérations de ce plumage uniforme sont représentées dans la Pintade à plastron blanc de la Jamaïque et de Saint-Domingue, et dans la pintade entièrement blanche dont les premiers exemplaires semblent avoir été obtenus en Angleterre.

« Depuis que les pintades se sont multipliées en Angleterre, dit Edwards, leur couleur s'est altérée, il s'y est mêlé du blanc dans plusieurs; d'autres sont d'un gris de perle clair en conservant leurs mouchetures; d'autres sont parfaitement blanches. »

On sait que la pintade a un cri assez désagréable, fréquent et retentissant, de sorte qu'elle a mérité le nom de *Gallus clamosus*. Ce défaut a dû certainement nuire au développement de son élevage et il se passe en France ce qui se passait autrefois en Amérique où les colons avaient renoncé à élever les pintades, malgré la qualité de la chair de ces oiseaux.

A l'état domestique la pintade pond à peu près comme la poule commune; à l'état sauvage elle fait son nid à terre et y dépose environ une douzaine d'œufs. Quand on tient les pintades en demi-domesticité, on arrive à leur faire pondre une centaine d'œufs en ayant soin de les enlever au fur et à mesure, à l'exception d'un seul comme on fait pour les poules. La couleur des œufs serait différente chez les espèces domestiques et chez les espèces sauvages, mais nous ne pouvons l'affirmer. La réputation de mauvaise couveuse et de mauvaise mère,

faite à la pintade femelle par les auteurs anciens, semble parfaitement méritée, aussi l'incubation est-elle généralement confiée à des poules ordinaires.

Pintade commune *(Numida. — Meleagris. — Common Guinea-Fowl)* — Ces oiseaux sont aujourd'hui assez connus pour qu'il soit possible d'en donner une description moins confuse que celles qui ont été fournies par les anciens auteurs et la pintade a pu être caractérisée de la manière suivante :

La tête est dénudée, de couleur bleuâtre, sur le sommet de la tête et en arrière s'élève une protubérance de couleur bleue et rougeâtre. Cette protubérance est conique, comprimée latéralement et arrondie à la face supérieure. De chaque côté du bec qui est couleur corne rougeâtre pend un barbillon de nuances bleue et rouge. Le cou est à peu près dénudé et la peau dans cette région est d'un bleu cendré passant aux tons violacés vers la partie inférieure du cou qui est un peu plus emplumée. Le plumage est d'une teinte noire plombée marquée de taches blanches arrondies de différentes grosseurs et croisé en outre de lignes grises. Les ailes n'ont pas de nuances particulières.

Pintade mitrée *(Numida mitrata)*. — La Pintade mitrée est surtout remarquable par le développement de la protubérance charnue de la tête. Cette protubérance prend l'aspect d'un casque corné qui atteint plus d'un pouce de hauteur chez les individus âgés. Ce casque ou mitre, de même que les barbillons, ne se développe guère chez ces oiseaux que vers l'âge de six mois. Cette époque est assez critique pour ces oiseaux (Doyle).

Le plumage est d'un noir mat un peu moins sombre dans la région ventrale, semé de taches régulières plus

grandes que celles de la Pintade ordinaire. Les plumes de la nuque et de la partie antérieure du cou sont rayées de gris. Aux ailes, les taches grises affectent sur les rémiges secondaires une disposition caractéristique.

Le bec est grand et fort, sa couleur est d'un rouge carminé. Les parties dénudées du cou sont d'un bleu vert à la partie postérieure, d'un bleu foncé au milieu. Les caroncules sont violettes à la base et d'un rouge vif à la partie supérieure. Ces nuances varient un peu d'intensité et se surmarchent plus ou moins; la partie supérieure du casque est d'un jaune pâle. Les pattes sont bleu foncé.

Pintade à réseaux *(Netted Guinea Fowl).* — Cette variété est marquée d'un dessin figurant un réseau et dont l'apparence est due à la disposition de taches noires et grises sur un fond blanc. Elle est assez peu répandue et nous ne possédons pas de documents certains relativement à son origine.

VARIÉTÉ PINTADE PIE. — La distribution des couleurs blanches et noires diffère encore de celle que l'on observe dans le type commun. Le nom indique d'ailleurs que ces oiseaux sont caractérisées par le groupement des nuances en taches blanches et en taches noires isolées et étendues.

VARIÉTÉ PINTADE BLANCHE. — Nous avons indiqué précédemment l'existence de cette variété qui n'est intéressante que par son albinisme. Les différentes variétés qui précèdent ont été observées à l'état domestique. Nous les avons rapprochées ici des types sauvages pour mieux faire ressortir les modifications de la disposition des taches colorées. On a donné le nom de PINTADE LILAS à un type dont les nuances sont un peu plus pâles

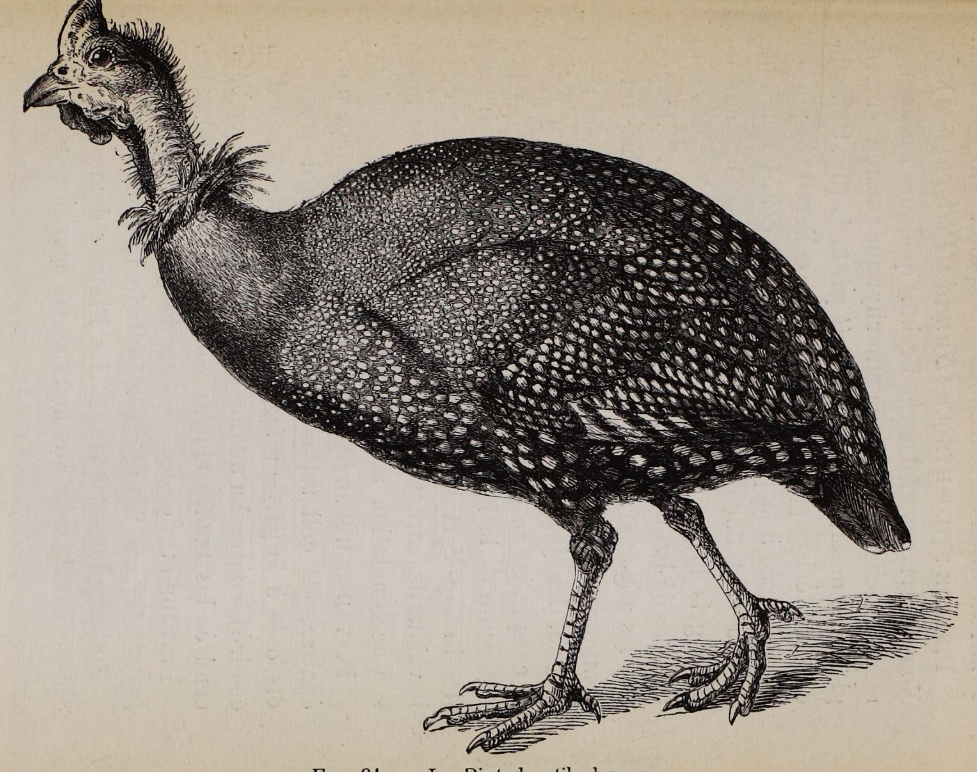


Fig. 91. — La Pintade ptilorhynque.

que celles des autres, et légèrement violacées. La PINTADE PANACHÉE est suffisamment expliquée par son nom.

PINTADE PTILORHYNQUE *(Numida Ptilorhynca)*. — Nous inscrivons ici d'après Brehm[1] quelques renseignements touchant la Pintade ptilorhynque connue en Angleterre sous le nom de *Pencil pintado* (fig. 91). Elle est caractérisée par la présence d'une collerette de plumes raides située à la partie inférieure du cou. Les plumes du cou sont finement noircies de gris cendré sur un fond gris brun. En général, les parties dorsales sont teintées de brun, les parties ventrales, de gris bleuté. Sur les ailes paraissent de larges raies blanches interrompues sur les grandes couvertures. Le cou est rougeâtre, les joues et les barbillons d'un bleu clair, le casque jaune pâle. Cette espèce nous paraît très peu différente de la Pintade mitrée. Elle est originaire des îles du Cap-Vert, il sera plus facile de se prononcer sur la valeur des caractères particuliers de cette espèce quand son acclimatation aura permis de la mieux connaître.

PINTADE A HUPPE *(Numida cristata)*. — Huppe noire épaisse, et collerette de plumes d'un brun marron disposée à la partie inférieure du cou. Tête et cou d'un cendré bleuâtre. La nuance générale du plumage est brun cendré, les taches claires sont petites et nombreuses.

PINTADE DU CONGO. — Nous donnons d'après le *Naturaliste*[2] une figure de la Pintade du Congo (fig. 92).

Pintade domestique. — La Pintade domestique ne diffère pas de celle que nous avons décrite sous le nom

[1] Brehm, *Les Oiseaux*. Edit. française par Z. Gerbe. Paris, J.-B. Baillière.

[2] *Le Naturaliste*, E. Deyrolle et fils éditeurs.



Fig. 92. — Pintade du Congo.

de *Pintade commune sauvage*. Elle est cependant un peu plus petite. Les variétés grises, lilas, blanches, etc., paraissent aussi avoir perdu un peu de leur taille par la domestication.

L'élevage de ces animaux ne présente pas plus de difficultés que celui des autres oiseaux de basse-cour. La pintade pond des œufs en grande quantité, ils sont peu volumineux, mais parfaitement comestibles et sans aucun goût désagréable. Les œufs pour l'incubation sont généralement confiés à des poules ordinaires qui se chargent aussi de conduire les pintadeaux. Les jeunes sont assez délicats et nécessitent des soins particuliers au moment de la croissance des caroncules. De même que les dindonneaux, ils passent alors par une époque critique et beaucoup d'entre eux succombent. Le régime alimentaire est à peu près le même que celui des dindons et quand les pintades sont adultes, elles n'ont besoin d'aucun soin particulier. Leur chair est excellente, son fumet rappelle celui des oiseaux tirés à la chasse comme les faisans des bois et les perdrix. Il faut les manger tandis qu'elles sont encore jeunes ; après l'âge de deux ans leur chair devient coriace.

Les pintades s'accommodent pour se loger d'un hangar garni de perchoirs placés haut. Si ces oiseaux sont élevés en volière, il faut avoir soin de placer à leur disposition une caisse basse contenant du sable fin ou des cendres de bois. Comme les poules et d'autres gallinacés, les pintades aiment à poudrer leur plumage en se roulant dans la poussière. Il est fâcheux qu'elle ne soient pas douées du chant du Rossignol, c'est le seul reproche que les personnes exigeantes puissent leur adresser.

Cinquième Section. — CANARDS

CHAPITRE PREMIER

CANARDS COMESTIBLES COMMUNS

Le Canard sauvage. — Le Canard de Rouen. — Le Canard Duclair. — Le Canard Aylesbury. — Le Canard de Pékin.

Nous entendons par *Canards comestibles* ceux que l'on mange le plus souvent, et pour les distinguer de ceux qui sont plus rares et que l'on élève surtout au point de vue décoratif.

Il est difficile de parler des différentes races de Canards domestiques sans fournir d'abord quelques renseignements relatifs au Canard sauvage commun dont la plupart des types domestiqués sont des dérivés plus ou moins modifiés par la sélection et les conditions d'élevage.

Parmi les Canards communs élevés dans les fermes, sans grand souci de la sélection, sans régime alimentaire spécial, on rencontre souvent des échantillons qui, par leur aspect, se rapprochent de très près du Canard primitif sauvage *(Anas Boschas)*. Le plumage

est caractérisé par les reflets vert émeraude de la tête et du cou, par un collier blanc incomplètement fermé, par des bandes noires à reflets violets qui ornent les

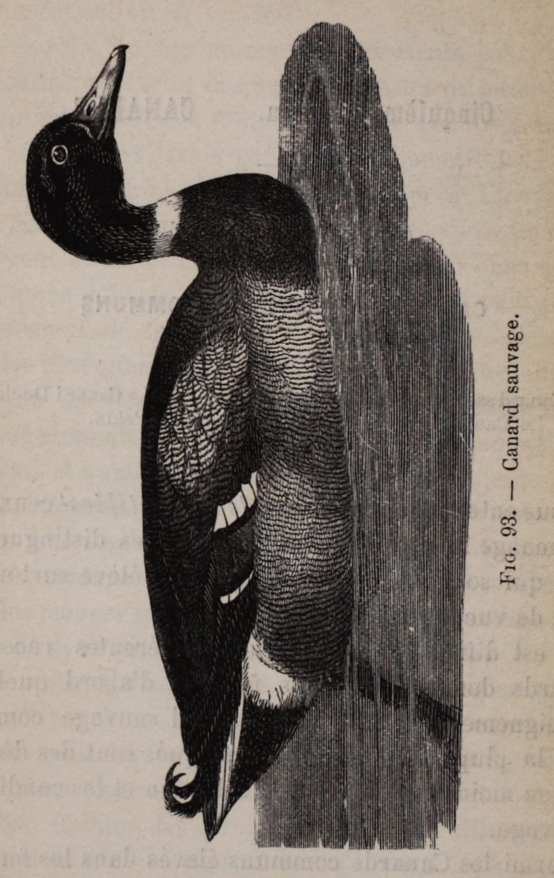


Fig. 93. — Canard sauvage.

ailes. En outre, ces bandes brillantes, ou miroirs, sont bordées d'un liseré blanc.

Le bec est verdâtre avec de petites taches noires, les pattes relativement longues sont d'un jaune orange.

Le Canard sauvage (fig. 93), que l'on appelle aussi Canard de mars à cause de l'époque de sa reproduction, est répandu dans toute l'Europe et dans une grande partie de l'Asie et de l'Amérique du Nord. Ces canards sont des oiseaux de passage qui s'arrêtent dans nos pays pour faire leurs nids. Ils vivent par couples, mais le mâle abandonne la femelle quand elle commence à couver. A ce moment les mâles se réunissent en troupes, émigrent et ne tardent pas à perdre leur éclatante livrée pour revêtir un plumage terne, semblable à celui de la cane. Ils ne reprennent leur livrée d'amour qu'au mois d'octobre suivant.

La femelle pond de dix à seize œufs, d'un vert olive, qu'elle couve pendant vingt-six ou vingt-huit jours en avril et en mai.

A la naissance, les jeunes sont d'un noir verdâtre sur le dos et d'un jaune sale sur le ventre. Les jeunes capturés s'apprivoisent facilement, mais de même qu'en liberté ils n'atteignent pas un poids supérieur à 1 kilogramme et demi. L'orge est pour eux une excellente nourriture ; à l'état libre, ils mangent des grenouilles, du frai de poisson et des insectes.

Les observateurs ne sont pas d'accord au sujet de la reproduction des Canards sauvages en captivité, ou plutôt au sujet des résultats qu'elle fournit en deux ou trois générations. Pour les uns, les Canards sauvages nés en captivité ne tardent pas à dégénérer. Leur démarche au lieu d'être facile et légère devient lourde et gauche comme celle des Canards domestiques ; leurs dimensions augmentent, les pattes sont plus épaisses, le collier du cou devient plus large et d'un dessin moins pur. quelques plumes des ailes blanchissent. Un éleveur

suédois, qui a obtenu plusieurs générations de Canards sauvages, fait remarquer au contraire que les oiseaux de troisiéme génération n'avaient pas présenté de variations, alors même qu'ils étaient traités comme des Canards domestiques. Les avis sont donc partagés relativement à l'influence de la domestication, mais il faut remarquer que, dans aucun des cas, les essais n'avaient été poussés assez loin, ils méritent d'être repris.

Canard de Rouen. — Le Canard de Rouen (fig. 94) s'éloigne très peu par son plumage du Canard sauvage. Par son volume, au contraire, il s'éloigne beaucoup de son ancêtre, son poids est environ quatre fois celui du Canard sauvage. Le bec du Canard de Rouen est long et large, se dessine dans le prolongement du front. La couleur du bec est d'un jaune vert uniforme, sauf à la pointe que l'on nomme la fêve les tons passent au noir.

La tête et le cou sont vert émeraude à reflets chatoyants, un anneau de plumes blanches, non fermé en arrière, situé non loin de la tête, sépare le cou en deux parties ; le plastron est brun rouge vineux, le ventre et les flancs sont d'un gris cendré délicat. Sur le dos la teinte est noir verdâtre.

Les plumes de la queue sont vert très foncé, celles des ailes gris brun avec des bandes alternantes de bleu brillant et de blanc. Les tarses et les doigts sont d'un jaune orange intense. Il convient de rechercher les spécimens qui présentent les plumes de la queue gris brun rayées de blanc avec deux plumes noires relevées.

Chez la cane, le bec est jaune avec une tache noire qui envahit les deux tiers de sa longueur. La tête qui

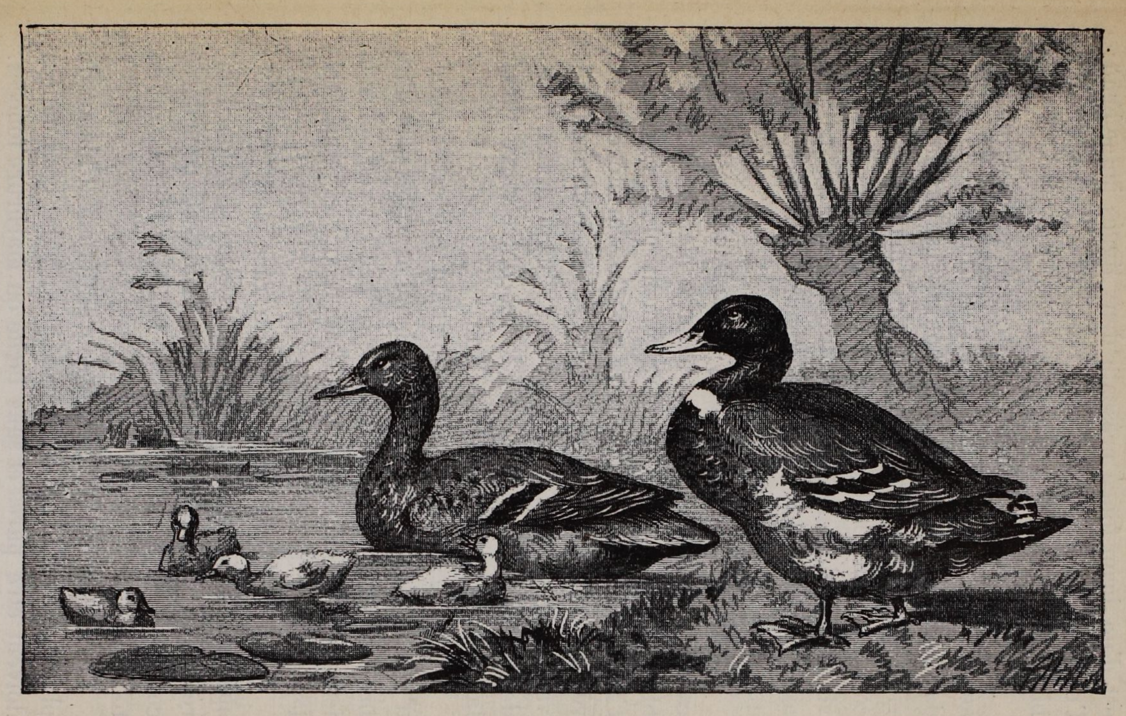


Fig. 94. — Canard de Rouen.

est d'un brun foncé présente deux lignes jaune brun; l'ensemble du plumage est gris brun avec les miroirs bleus aux ailes.

Le Canard de Rouen est si connu par ses qualités au point de vue de la table qu'il est inutile de le vanter davantage. Lorsqu'il est bien nourri, il se développe très vite, se forme en graisse et en chair de manière à pouvoir constituer un rôti très apprécié des gourmets. Les individus âgés deviennent très volumineux et très pesants, mais il vaut mieux ne pas attendre pour les manger que leur chair soit devenue dure.

Canard de Rouen-Duclair. — Le Duclair est un gros canard noir à reflets roux, à gorge blanche à miroirs bleu violet. Il est considérablement plus gros que le Canard de Rouen ordinaire. Cette variété est très répandue dans le pays de Bray, c'est-à-dire dans la vallée qui s'étend depuis Gournay jusqu'aux environs de Neufchatel (Manger). On le rencontre souvent dans la Normandie, son pays d'origne.

La tête est d'un vert foncé brillant, elle est marquée d'une arcade sourcilière blanche. Les pattes sont d'un brun rougeâtre. Chez le mâle le bec est vert, chez la femelle il est noir. La variété est précoce et prend facilement la graisse.

Canard d'Aylesbury. — Cette race était autrefois spéciale au Buckinghamshire, mais elle est aujourd'hui répandue dans toute l'Europe. Elle est considérée comme d'une acclimatation très facile, et réussissant en tous climats.

Les Canards d'Aylesbury sont entièrement blancs de plumage avec le bec couleur de chair pâle; ces nuances doivent être pures et sans tache ou marbrure foncées.

Les éleveurs anglais prétendent que les Aylesbury sont de qualité supérieure aux Rouen et aux Pékin, les éleveurs français prétendront sans doute le contraire et avec autant de raisons. Les Canards d'Aylesbury atteignent un poids de 5 kilogrammes, les Rouen et les Pékin dépassent sensiblement ce poids.

Dans plusieurs espèces ou variétés de canards, la couleur du bec se modifie avec l'âge de l'animal ; chez les Aylesbury âgés, le bec est souvent couvert de points noirs qui en se multipliant finissent par envahir complètement cet organe et le rendent entièrement noir. Les canards ainsi modifiés seraient disqualifiés dans les expositions.

Canard de Pékin. — Le Canard de Pékin est avec celui de Rouen le palmipède que les éleveurs estiment le plus pour sa précocité et les qualités de sa chair. Ces canards ont été importés de Chine il y a une trentaine d'années. Ils sont entièrement blancs avec le bec et les pattes couleur orange. Leur poids dépasse encore celui des Rouen. Le cou est long et dressé, le dos est horizontal, la queue s'élève presque verticalement ; le ventre gros et pendant touche la terre ou à peu près, surtout chez les animaux engraissés. Les pattes sont courtes.

Il est bon de tenir ces oiseaux, sinon dans le voisinage d'une pièce d'eau, au moins à proximité d'un réservoir dont l'eau soit renouvelée et maintenue propre. Leur plumage n'a de pureté et d'éclat que s'ils peuvent se baigner. Cette condition n'est pas nécessaire si l'on n'a en vue que l'engraissement, mais ces animaux doivent souffrir de ne pouvoir que barboter dans un baquet malpropre et certainement alors leur aspect n'a rien de charmant.

Cette race est très rustique, les canes couvent et élèvent leurs petits. Toute la famille jouit d'un magnifique appétit. Un beau Canard de Pékin doit avoir à la partie postérieure du cou quelques plumes rebroussées qui font contraste auprès des autres plumes de la même région. Le duvet de ces oiseaux ne manque pas d'une certaine valeur.

CHAPITRE II

GROS CANARDS DE LUXE

Le Canard du Labrador. — Le Canard de Barbarie. — Le Canard pingouin. — Le Canard à bec crochu. — Le Canard cayuga.

Canard du Labrador. — Le Labrador ou Canard émeraude *(Smarg-Ente)* peut être considéré comme une variété noir-émeraude du Canard sauvage. Il a la forme du Canard domestique commun, c'est-à-dire qu'il est un peu plus petit que les Rouen.

Son nom ne signifie pas qu'il soit réellement originaire du Labrador, nous rencontrons cette fantaisie décorative dans la nomenclature ; les premiers individus importés au Jardin zoologique de Londres venaient de Buenos-Ayres.

La femelle a le bec noir, celui du mâle jeune est noir, mais il change de couleur chez les adultes et devient verdâtre piqueté de noir. Les pattes, noires au début, deviennent, au bout de la première année, d'un jaune brunâtre. Les auteurs qui ont écrit spécialement sur le Canard du Labrador l'ont pour ses qualités nommé le roi des canards. Malheureusement, à peu d'exceptions près, toutes les fois qu'un aviculteur décrit une race d'oiseaux

de basse-cour, cette race est toujours la plus belle, la meilleure et la plus avantageuse à tous égards. Le roi des canards a cependant trouvé un canard plus roi que lui puisqu'il est question d'une race dite Labrador amélioré.

Canard du Labrador amélioré. — Cette variété ne diffère pas de la précédente, elle est plus volumineuse, mais on pourrait aussi bien la dénommer Canard du Labrador déformé ; sous prétexte d'amélioration on atteint quelquefois des résultats médiocres, surtout quand la race que l'on modifie est déjà satisfaisante. Il arrive, en élevage comme ailleurs, que le mieux soit l'ennemi du bien.

Canard de Barbarie *(Moschus, Anas Moschata, Bisam-Ente.)* — Le Canard de Barbarie ou Canard musqué est originaire de l'Amérique du Sud. On le trouve dans la région qui s'étend du Brésil au Paraguay. Son bec est court, un peu plus large à l'extrémité qu'à la base et pourvu d'une excroissance charnue qui s'étend de la base du bec à l'ouverture des narines. Les joues sont en partie dépourvues de plumes. Les yeux sont jaunes, les ailes courtes et arrondies, les jambes fortes avec des rames bien développées.

La tête du mâle est d'un noir vert métallique, le dos, les ailes et les parties supérieures des ailes d'un beau vert avec des reflets pourpre, les régions inférieures sont sans éclat, noir brun. Une partie des couvertures des ailes est blanche ; le bec est noirâtre, rose à la pointe. Les pieds sont d'un noir vert.

La femelle, un peu plus petite que le mâle, a la tête et le cou brun noir, et, d'une manière générale, son plumage a moins d'éclat.

La chair des Canards de Barbarie a un goût de musc très prononcé et les œufs même ont une saveur désagréable. Leur foie est employé pour la fabrication des pâtés.

La domestication a créé des variétés de différentes couleurs qui n'ont pas de qualités bien plus remarquables que celles du type primitif.

Du temps de Belon (1555), l'élevage du Canard de Barbarie était déjà usité en France. On connaissait l'oiseau sous le nom de grosse cane de Guinée *(Anas libyca)*. « Sa corpulence, dit Belon, est entre l'oie et le canard ; elle ne fait point de bruit en criant, d'autant que sa voix est enrouée. Il s'en trouve déjà une si grande quantité par toutes nos contrées que maintenant on les nourrit par les villes jusques à avoir commencement de les vendre publiquement par les marchés pour s'en servir es-festins et noces. Cette cane est basse enjambée dont le mâle est plus grand que sa femelle. Tantôt le mâle est blanc, tantôt la femelle noire, ou inversement de sorte qu'on ne peut rien dire de leur couleur. Leur bec et recroché par le bout et au demeurant, court et larget, ayant comme une crête rouge, non comme un coq et porte une tubérosité. Leur chair n'est pire ni meilleure, que d'une cane ou d'une oie privée. »

Il s'agit très évidemment, dans ce passage, du Canard de Barbarie, mais il semble que nos ancêtres étaient moins délicats que nous pour la saveur des mets. Il est intéressant de remarquer que l'*Anas libyca* de Belon, prend ensuite le nom d'*Anas moschata*, qui est traduit par Canard de Moscovie ! Plus tard, Klein nous apprend que le canard *Anas libyca* a pris « à Dantzig une espèce de droit de bourgeoisie ». Linné le nomme *Anas*

facie nuda papillosa. Aujourd'hui, il est Canard de Barbarie; j'ignore où se trouve cette nouvelle patrie d'un canard qui semble avoir fait le tour du monde. Il en est d'ailleurs bien capable.

Canard pingouin. — Ces canards ont une attitude assez singulière, semblable à celle du Pingouin et cette particularité leur a vallu leur nom. Les cuisses sont très courtes, articulées très en arrière du corps, de telle sorte que, pour se tenir en équilibre, l'animal est obligé de rester presque droit.

Cette variété est très probablement le résultat de la sélection d'une difformité accidentelle. Les éleveurs n'ont pas fixé ce type dans un plumage défini. Darwin considère les Canards pingouins comme originaires de l'archipel malais.

Canard à bec crochu, *the Hook-billed Duck, Anas rostro incurvo.* —Le bec est crochu, incurvé vers le bas au lieu d'être à peu près droit comme chez les autres types. Le Canard à bec crochu était autrefois élevé en Hollande et des peintures d'anciens maîtres flamands le représentaient (Tegetmeier). Le Canard à bec crochu semble d'ailleurs être domestiqué depuis fort longtemps, il est mentionné dès 1676. En 1734, Albin en donna une remarquable description : « Cet oiseau a le bec long d'un vert pâle, un peu courbé, le croc ou clou qui est à l'extrémité est noir, le plumage de la tête et du dessus du cou d'un vert sombre, mélangé de deux raies, formées de petits points ou taches blanches, dont une s'étend en passant au-dessus du bec, presque sur l'œil, qui est entouré d'un cercle de plumes de la même couleur. Le plumage de la gorge, de la poitrine et du ventre est blanc et cette couleur est mélangée de petites taches

en travers d'un brun rougeâtre; les plumes du dos de même que celles de la naissance des ailes sont de cette même couleur, étant bordées et bigarrées partout de blanc. Les plumes principales des ailes sont au nombre de vingt-quatre, les six premières sont toutes blanches et les autres d'un bleu rougeâtre; celles du premier rang des couvertures sont bleues, à la réserve des pointes qui sont blanches. Les plumes du second rang sont brunes et leurs pointes de la même couleur que celles des autres. Les plumes de la queue sont noires avec les pointes blanches. Quatre de celles du milieu sont recourbées en forme de cercle. Les jambes et les pattes sont orangées. La femelle ressemble à celle du Canard ordinaire, excepté le bec qui est crochu. »

Au dire des anciens auteurs, cette espèce de canard pond plus d'œufs qu'aucune autre espèce soit sauvage, soit apprivoisée.

Gros Canard d'Amérique ou Caguya. — Cette race pourrait être rattachée au groupe des Canards dits *du Labrador*, mais les spécimens sont plus gros. Leur développement se fait rapidement et, à ce point de vue, ils sont intéressants. Le plumage est d'un beau noir à reflets verts ; il est marqué d'une bande blanche formant collier. Le bec est bleu noir, les pieds de couleur orange. D'après les traditions américaines, ces oiseaux descendraient de Canards sauvages capturés dans les environs du lac Caguya.

La ponte a lieu vers le milieu d'avril et se poursuit assez régulièrement. La chair est de couleur foncée, très savoureuse.

CHAPITRE III

MOYENS ET PETITS CANARDS DE LUXE

Le Canard casarka. — Le Canard tadorne. — Le Canard Souchet. — Le Canard Pilet. — Le Canard siffleur. — Les Sarcelles. — Le Canard carolin. — Le Canard mandarin.

Canard casarka, *Anas casarca*. — Cette espèce est originaire de l'Asie Centrale. Les Casarkas émigrent en hiver jusque dans l'Afrique du Nord, leur dimension est celle des Canards communs de faible taille. La femelle niche dans les trous de rochers, et pond des œufs au nombre de huit à dix ; leur couleur est d'un blanc pur.

On distingue plusieurs variétés de Canards casarkas (fig. 95), ceux qui furent les premiers introduits au Jardin d'acclimatation de Paris sont décrits comme ayant le bec noir, la tête jaune pâle : un collier blanc existe chez le mâle qui a le plumage du corps d'un jaune marron. Les couvertures des ailes sont blanches, les grandes rémiges noires, les moyennes vertes, quelques-unes rousses et cendrées. La queue est verte.

La Variété casarka rutila est un peu différente. Chez le mâle, la tête et le cou sont gris souris avec un

collier vert sombre à reflets métalliques; le reste du corps est en général brun rougeâtre. Les ailes et la

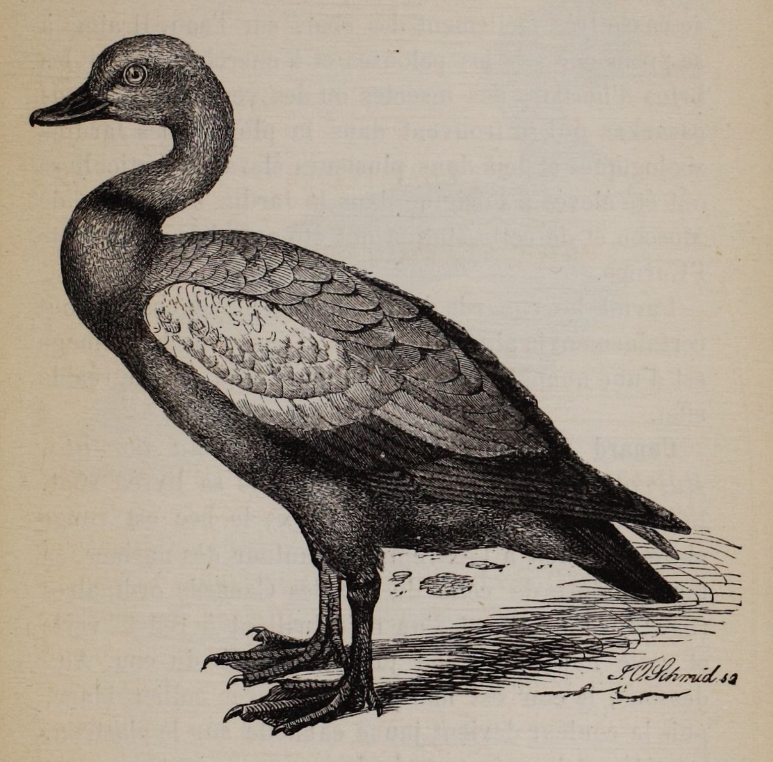


Fig. 95. — Canard casarka *(Anas casarca)*.

queue sont noires, le bec noir, les tarses gris plomb. Chez la femelle, le plumage est moins brillant, le collier manque, la face est noire. Il paraît que la chair de ces canards est d'un goût détestable, mais leur aspect est si élégant, leur plumage a des nuances si doucement

harmonieuses, que leur élevage au point de vue ornemental doit être conseillé aux personnes qui aiment à égayer une pièce d'eau ou une prairie. Le Canard casarka se passe très facilement des ébats sur l'eau. Il aime à se promener sur les pelouses et à chercher, parmi les brins d'herbes, des insectes ou des vers. Les Canards casarkas qui se trouvent dans la plupart des Jardins zoologiques et déjà dans plusieurs élevages particuliers ont été élevés à l'origine dans le Jardin zoologique de Moscou et de cette station ont été expédiés dans toute l'Europe.

Parmi les canards de dimensions moyennes, ils sont certainement la plus jolie espèce ; l'ensemble du plumage est d'une nuance toute particulière et du plus agréable effet.

Canard tadorne (*Tadorna* ou *Tadorna cornuta*, *Burrough-Duck*. — Les couleurs de sa livrée sont, le blanc, le noir ou le jaune roux ; le bec est rouge marqué de noir à l'extrémité et autour des narines, sa forme diffère de celle du bec des Canards ordinaires (fig. 96). La tête est d'un noir brillant à reflets verts et cette nuance s'étend jusqu'à moitié du cou. Au-dessous, le cou est marqué d'un large collier blanc, puis la couleur devient jaune cannelle sur le plastron, les côtés et la naissance du dos.

De chaque côté du dos dont la nuance est gris bleu, s'étend une bande noire. Les ailes fermées sont d'un noir à reflets verts, mais chaque plume est noire à l'extérieur, couleur cannelle à l'intérieur. Les pattes sont roses. Au printemps, le bec du mâle est surmonté d'une légère excroissance couleur de chair, cette excroissance se résorbe dans le cours de l'été. La femelle est un peu

plus petite, ses couleurs sont plus ternes que celles du mâle, mais disposées de la même manière.

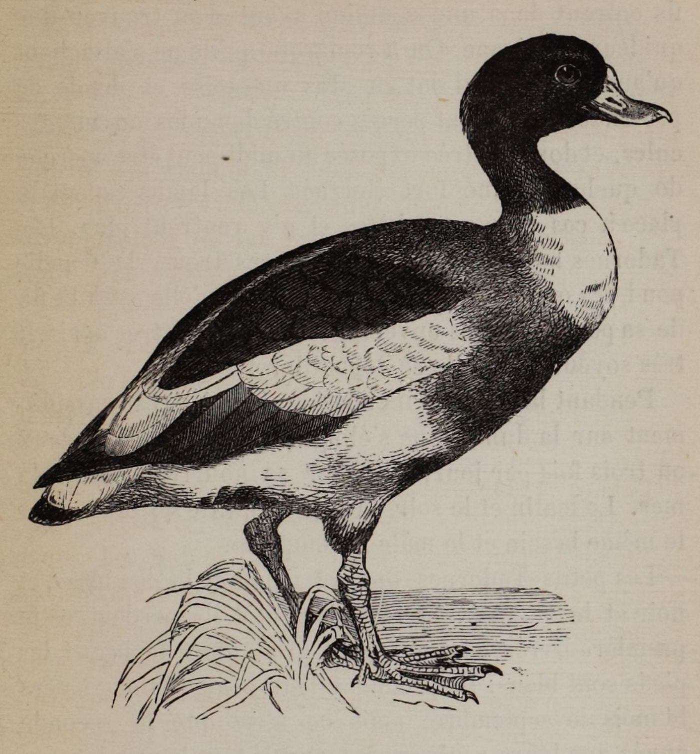


Fig. 96. — Canard tadorne.

Ces oiseaux ont des habitudes toutes spéciales : « Le printemps, dit M. Baillon, nous ramène des Tadornes, mais toujours en petit nombre. Dès qu'ils sont arrivés, ils se répandent dans les plaines de sable dont les terres voisines de la mer sont ici couvertes, on voit chaque couple errer dans les garennes et y cherche un loge-

ment parmi ceux des lapins. Il y a vraisemblablement beaucoup de choix dans cette espèce de demeure, car ils entrent dans une centaine avant d'en trouver une qui leur convienne. On a remarqué qu'ils ne s'attachent qu'aux terriers qui ont au plus une toise et demie de profondeur, qui sont percés contre des ados ou monticules, et dont l'entrée exposée au midi peut être aperçue de quelque dune fort éloignée. Les lapins cèdent la place à ces nouveaux hôtes et n'y rentrent plus. Les Tadornes ne font aucun nid dans ces trous, la femelle pond ses œufs sur le sable nu, et lorsqu'elle est à la fin de sa ponte, elle les enveloppe d'un duvet très épais et très soyeux dont elle se dépouille. »

Pendant la durée d'incubation, le mâle reste assidûment sur la dune; il ne s'éloigne que pour aller, deux ou trois fois par jour, chercher sa nourriture dans la mer. Le matin et le soir, la femelle quitte ses œufs pour le même besoin et le mâle la remplace.

Les petits Tadornes ont en naissant le dos blanc et noir et le ventre très blanc; bientôt ils perdent cette première livrée, et deviennent gris, alors le bec et les pieds sont bleus. Ils prennent leur beau plumage vers le mois de septembre, mais ce n'est que la seconde année que leurs couleurs ont acquis tout leur éclat.

Canard siffleur, *Anas Penelope*, *Pfeifende Wigeon*. — Le Canard sifleur, le Wigeon des anciens auteurs anglais n'est pas décrit de la même manière en différents traités. Sans doute quelques différences individuelles peuvent se présenter, et les couleurs peuvent varier un peu suivant l'époque de l'année.

La Cane Pénelope de Belon est un oiseau de la grandeur du Canard ordinaire. Il a le bec gros et large, noir

en dessous, couleur gris plomb foncé en dessus, légèrement courbé à l'extrémité et marqué d'une fève noire. Du bec au sommet de la tête, la teinte du plumage est rouge jaunâtre. Le reste de la tête et le cou sont de nuance plus brune; il existe dans la gorge quelques taches noires; la poitrine et le ventre sont blanchâtres; les couvertures des ailes sont brunes. Une tache blanche très étendue, occupe la moitié des ailes et près de cette tache sont dessinés des miroirs verts. Les plumes de la queue, qui est très courte, sont variées de noir, de brun et de vert. Les cuisses sont grisâtres, finement rayées de lignes cendrées. Les tarses sont couleur de plomb et les membranes interdigitales brun sombre.

La femelle est entièrement semblable au mâle, mais la tache blanche qu'elle a aux ailes est moins remarquable, et paraît comme d'un gris brun.

Le Wigeon d'Albin a la tête et le haut du cou de couleur nuancée de rouge sur un blanc jaunâtre; la poitrine rouge vineux entremêlé de lignes noires, dans la région supérieure et blanche dans la partie ventrale. Au-dessus des jambes, à droite et à gauche, il y a des taches d'un brun rougeâtre. Les ailes sont variées de blanc, de bleu et de brun. Les pattes sont noires et brun tirant sur une couleur de plomb. Cet oiseau nous paraît être une variété du précédent, la description n'est pas assez caractéristique, pour qu'il soit possible d'admettre une espèce différente de la Cane Pénelope de Belon ou du *Pfeifende* des Allemands.

Chez les Anas Pénelope *(Pfeifende)*, on remarque en arrière des yeux une petite tache triangulaire d'un noir brillant à reflets verts. Le mâle en livrée d'été a la tête variée de reflets rouge pourpre et de reflets verts. Ces

oiseaux diffèrent assez facilement du Canard sauvage dont ils paraissent être une simple variété. Ils sont répandus dans toute l'Europe, l'Asie et le nord de l'Amérique, ils apparaissent dans l'Europe Centrale à partir du mois d'octobre jusqu'au mois de mars ou d'avril. La femelle pond une douzaine d'œufs d'une couleur blanc jaunâtre. La nourriture des Canards siffleurs est plus végétale qu'animale, ils sont assez rustiques et leur vivacité, leur élégance et la gaîté de leur bavardage en font des oiseaux d'agrément pour les personnes qui préfèrent l'animation au calme plat.

Canard Souchet, *the Shoveler-Ducks*, *Spatula clypeata*. — Cet oiseau est surtout caractérisé par l'apparence de son bec qui s'élargit en forme de spatule ; l'extrémité du bec est légèrement incurvée en crochet (fig. 97). Son plumage est très brillant ; la tête et la partie supérieure du cou sont vert émeraude, la poitrine et la partie inférieure du cou sont blancs. Cette couleur blanche s'étend parfois sur tout le ventre, mais plus généralement cette région est de teinte rousse. Les couvertures des ailes sont blanches, la queue est noire en partie ; les rectrices sont brunes marquées de blanc.

Des rayures grises existent sur les couvertures des épaules et des taches d'un vert brillant azuré marquent les miroirs.

La femelle est de couleur jaune gris, variée de taches plus foncées en différentes places. Le bec est noir vert, les pattes jaune orangé. Les Canards Souchets sont un peu plus petits que les Canards ordinaires ; quoiqu'ils préfèrent les eaux douces aux eaux salées, on les voit quelquefois au bord de la mer dans les endroits où l'eau

est peu profonde. Dans le nord de l'Egypte, les Souchets se tiennent toujours au bord des lacs.

Rarement ils se réunissent en bandes nombreuses pour aller nicher en Hollande et dans l'Allemagne du Nord.

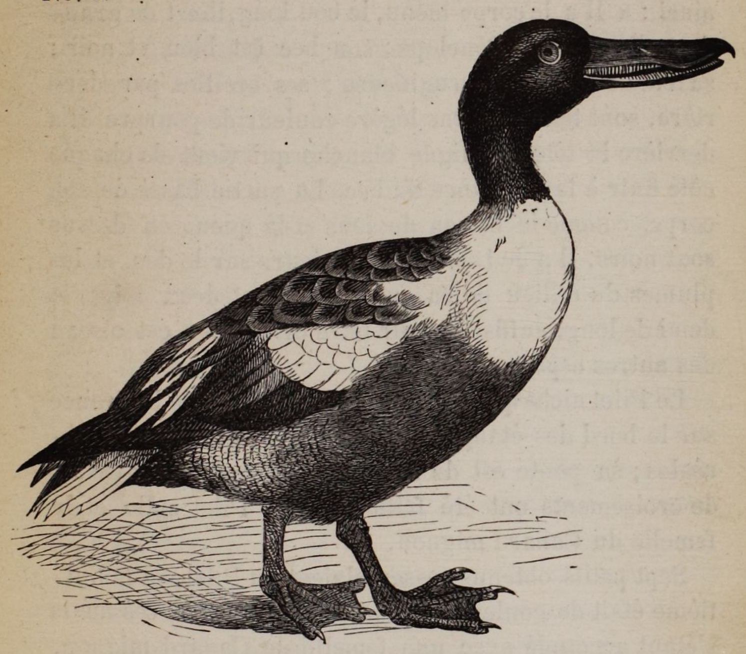


FIG. 97. — Canard Souchet *(clypeata)*.

Ces oiseaux sont considérés comme difficiles à élever et à conserver en captivité ; les individus mâles résisteraient mieux que les femelles à la privation de liberté, mais si l'acclimatation n'a pas encore donné de résultats brillants, il faut cependant reprendre les essais en variant les conditions d'élevage, ce n'est qu'avec cette pa-

tience que l'on peut enrichir la collection des animaux domestiques.

Canard Pilet. — La tête est brune, le bec bleu, la gorge et le cou découpés de blanc, la queue pointue. C'est probablement le même oiseau que Ray décrit ainsi : « Il a le corps menu, le cou long, il est de grandeur d'une cane Pénelope ; son bec est bleu et noir ; sa tête de couleur ferrugineuse ; ses oreilles par derrière, sont teintes d'une légère couleur de pourpre. Il a derrière la tête une ligne blanche qui vient de chaque côté finir à la naissance du bec. La partie basse de son corps, comme le col en dessous et la queue en dessus sont noirs. Il a de très belles couleurs sur le dos, et les plumes du milieu de sa queue, qui ont deux doigts et demi de long, suffisent pour faire distinguer cet oiseau des autres espèces de canard.

Le Pilet niche quelquefois dans le centre de la France sur le bord des étangs, parfois dans les champs de céréales ; sa ponte est de huit ou neuf œufs. Des essais de croisements ont été faits entre le Pilet mâle et la femelle du Canard mignon.

Sept petits obtenus ressemblaient au Pilet, et le huitième était de couleur plus pâle. Un mâle de ces métis s'étant accouplé avec une femelle de Canard mignon, trois petits obtenus avaient conservé du Pilet les formes élégantes, les raies blanches du cou et les filets de la queue, mais s'étaient rapprochés du Canard sauvage par une tête verte et une poitrine rouge.

Sarcelle d'hiver. — Le bec est noir, les tarses bruns avec les membranes interdigitales noires, la tête est rousse et verte, les deux nuances sont séparées par des bandes blanches contournées.

Les plumes des ailes sont brunes, jaunes et vertes. La sarcelle était au XVIe siècle fort estimée pour la table : « Elle est, disait Belon, en grande réputation ès cuisines françaises, tellement qu'une sarcelle sera bien souvent aussi chèrement vendue comme une grande oie ou un chapon. »

Sarcelle d'été, *Querquedula circia.* — Le dessus de la tête, le bec et le dos sont gris brun. Il part de l'œil une bande blanche qui délimite le dessous de la tête et du cou. La couleur de ces régions est d'un gris piqué de blanc, les plumes des ailes sont verdâtres à côtes blanches.

Nous trouvons dans les auteurs anciens la description d'une sarcelle d'été, qui diffère en quelques points de la précédente, il s'agit de l'*Anas crecca* d'Albin *(the Summer Teal-Cock).* Le bec est noirâtre, le plumage de la tête est d'un rouge brun sombre, avec une bande blanche qui va au-dessus des yeux, en baissant vers le derrière de la tête.

Le dessus du cou et le dos sont de couleur sombre. La poitrine est d'un jaune sale mélangé de raies sombres en travers.

Le plumage du ventre est plus tendre et légèrement tacheté d'un brun jaunâtre et d'une couleur sombre. Les ailes sont brun foncé avec le bord extérieur blanc ; les premières couvertures sont d'un vert brillant et blanches à la pointe.

Les tarses et les pattes sont d'un brun sombre et les griffes noires.

La couleur brune manque à la tête, chez la femelle. Les descriptions peuvent différer suivant que l'on considère le mâle ou la femelle et aussi suivant l'âge des oiseaux et l'époque de l'année.

Canards nains, *Canard chanterelle, Call-Ducks.* — Ces petits canards sont de plusieurs couleurs et ressemblent parfois à des Rouens en miniature. Le bec est jaune brillant clair, relativemement large et court, le front est rond et grand ; ces oiseaux sont très bavards et donnent beaucoup d'animation aux pièces d'eau. Il y en a une variété blanche que l'on nomme Canard mignon. Son bec est jaune comme celui du Pékin, son plumage entièrement blanc. Il reproduit beaucoup.

Autour de ce type on peut ranger un grand nombre de variétés naines qui diffèrent très peu les unes des autres, par la forme dont les habitudes et le régime sont les mêmes. Les amateurs arrivent à obtenir dans l'espèce canard ce qu'on a obtenu dans l'espèce poule, c'est-à-dire un grand nombre de variétés différent par le volume ou par la couleur.

Canards huppés. — Chez les canards, on voit s'élever sur la tête une huppe médiocrement développée et qui apparaît ici comme chez d'autres espèces d'oiseaux de basse-cour. Tegetmeier a observé certaines modifications du crâne en rapport avec la présence de cette hupe. Ces canards ne présentent pas à d'autres égards d'intérêt spécial ; il serait aussi facile qu'inutile d'en faire plusieurs variétés.

Canard carolin, *Aix sponsa.* — Le Canard carolin habite en troupes nombreuses dans les lacs et les fleuves des régions boisées de l'Amérique du Nord et se répand au moment de ses migrations dans l'Amérique centrale et dans l'Asie orientale. Pendant l'hiver il abandonne les régions du Nord, mais cependant ne descend pas jusque dans l'Amérique du Sud. Les canards de la Caroline

sont certainement, parmi ceux que l'on assimile aux canards, les plus élégants de plumage (fig. 98).

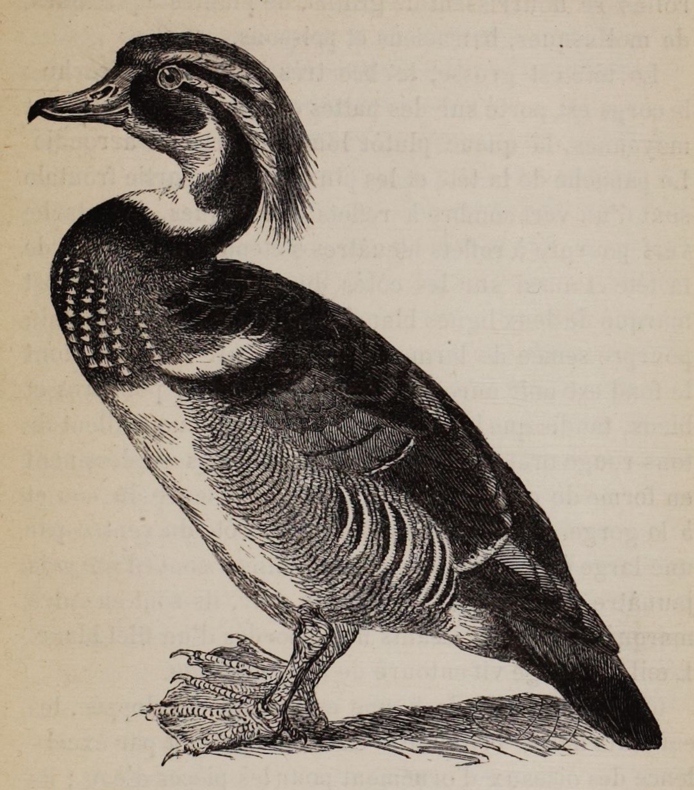


Fig. 98. — Canard carolin (*Aix sponsa*).

La femelle prend à la fin d'avril et pendant le mois de mars des œufs dont le nombre varie de six à douze. L'incubation dure vingt-six jours, et la mère seule s'occupe de la jeune couvée. D'après quelques observateurs, la femelle ayant bâti son nid dans un arbre trans-

porterait ensuite ses petits à terre dans son bec. Nous rapportons cette histoire sous toutes réserves. Les Carolins se nourrissent de grains, de plantes aquatiques, de mollusques, batraciens et poissons.

La tête est grosse, le bec très légèrement crochu ; le corps est porté sur des pattes courtes ; les ailes sont moyennes, la queue plutôt longue, large et arrondie. Le panache de la tête et les plumes de la partie frontale sont d'un vert sombre à reflets métalliques. Une tache vert pourpre à reflets bleuâtres s'étend sur les côtés de la tête et aussi sur les côtés du cou ; le panache est marqué de deux lignes blanches. La poitrine est châtain pourpre semée de larmes blanches. Sur les ailes dont le fond est noir miroitent des reflets verts, pourpres et bleus, tandis que les couvertures de la queue brillent de tons rouge orangé. Des marques blanches se dessinent en forme de croissant à la partie supérieure du cou et à la gorge. Le poitrail est limité du côté du ventre par une large étendue blanche. Les flancs sont d'un gris jaunâtre, finement crayonnés de noir, ils sont en outre marqués de six croissants noirs bordés d'un filet blanc. L'œil est rouge vif entouré de rouge orangé.

Chez la femelle, la huppe est moins développée, les couleurs moins brillantes. Ces canards sont par excellence des oiseaux d'ornement pour les pièces d'eau ; ils s'apprivoisent bien et se reproduisent en captivité sans trop de difficultés. Il n'est pas nécessaire d'avoir une grande pièce d'eau pour élever ces jolis canards, ils se contentent fort bien d'un petit bassin, mais l'eau doit être renouvelée souvent et toujours limpide.

Canard mandarin, *Aix gabericulata*, *the Mandarine-Duck*. — Cette race paraît être originaire du

nord de l'Asie orientale, de la Chine ; on la trouve aussi au Japon. D'une manière générale, il émigre vers le sud de la Chine en hiver[1]. Depuis longtemps les Chinois se sont appliqués à sa domestication et, pour cette raison, il est probable que le type primitif de cet oiseau a déjà été profondément modifié.

Son importation en France ne date d'après Gobin que de 1858. Dix ans auparavant il avait été importé en Hollande et en Angleterre. La tête est abritée sous une huppe verte et pourpre ; une collerette ou plutôt un capuchon de couleur rubis descend autour du cou. Les ailes ont un dessin tout particulier ; les rémiges du bras élargis et relevés forment de chaque côté une sorte d'éventail. Les barbes externes de ces rémiges sont de couleur bleu d'acier, les barbes internes sont jaune brun bordées de blanc et de noir. Le bec est rouge, plus pâle à la pointe, les tarses sont d'un jaune rouge.

Cette espèce se reproduit moins facilement que les Canards carolins, mais elle est très ornementale pour les petites pièces d'eau. Son élevage présente quelquefois des difficultés.

Après avoir essayé d'élever des Canards mandarins dans de très petits enclos où des œufs de fourmis leur étaient donnés avec des graines de toutes sortes, M. Laurence s'aperçut que les sujets obtenus devenaient malades après avoir tout d'abord fort bien prospéré et mouraient au commencement de l'hiver. Il changea sa méthode et mit en liberté ses Canards mandarins sur

[1] Voy. Brehm, *Merveilles de la nature. Les Oiseaux*, mœurs, chasses, combats, captivité, domesticité, acclimatation. Paris, t. II. p. 766.

une pièce d'eau où ils prenaient leurs ébats au milieu d'autres Sarcelles et de Canards sauvages. Bientôt les Mandarins délaissèrent leur nourriture spéciale pour prendre celle des autres oiseaux qui consistait en un mélange de son et de farine d'avoine.

Ce régime alimentaire leur convient donc très bien ; il est nécessaire aussi de leur donner un certain espace pour prendre leurs ébats.

Les Canards mandarins sont très appréciés des Chinois et des Japonais, des images coloriées japonaises représentent ces oiseaux avec une admirable exactitude. Brehm assure qu'ils sont aux yeux des Chinois le symbole de la fidélité conjugale ; à l'occasion des mariages, des Canards carolins sont enfermés dans une cage enrichie d'ornements, portés dans le cortège et offerts aux mariés comme un présent de grand prix. C'est pour cette raison que les premiers voyageurs qui ont cherché à se procurer des canards de cette espèce ont estimé qu'il eût été plus facile d'acheter et d'expédier à l'étranger de véritables Mandarins que de décider un Chinois à vendre ces oiseaux. Peu à peu les difficultés ont disparu et l'on trouve à un prix raisonnable des Mandarins en France.

Sixième Section. — OIES

CHAPITRE PREMIER

LES OIES

L'Oie sauvage. — L'Oie commune. — L'Oie du Danube. — L'Oie de Toulouse. — L'Oie des neiges. — L'Oie rieuse. — L'Oie à fève. — L'Oie de Guinée. — L'Oie cravatée. — L'Oie du Canada. — L'Oie bernache des îles Sandwich. — L'Oie d'Egypte.

La domestication de l'Oie est très ancienne ; ces oiseaux sont représentés sur des monuments de l'Egypte antique ; Homère en parle dans ses vers, et, dans les âges moins éloignés, les oies du Capitole, comme chacun sait, furent célèbres entre tous les palmipèdes. Bête comme une oie est une de ces expressions consacrées par l'usage qui n'a pas plus de raisons d'être que beaucoup d'autres adages consacrés. Les Anciens considéraient si peu l'oie comme un animal stupide, qu'ils lui prêtent au contraire quelques inventions ingénieuses.

Plutarque parle des oies à propos des gens qui devraient être circonspects dans leur exubérance de langage et dit que ces gens devraient faire comme les oies qui veulent passer de Cilicie aux monts Taurus.

Ces monts Taurus sont remplis d'aigles, si bien que les oies prennent dans leur bec une grosse pierre pour être sûres de passer la nuit sans crier et de ne pas se signaler aux aigles. Plutarque prétend aussi que les oies mettent de petites pierres sur leur dos quand elles veulent passer des mers où le vent pourrait les emporter et ainsi elles s'affermissent par le même moyen que l'on emploie pour lester le fond des navires. L'ingéniosité des oies a peut-être paru grandie à Plutarque, à travers les enthousiasmes que les délices de la table lui faisaient éprouver, mais en fait les oies ne sont pas plus bêtes que d'autres oiseaux, et leur réputation vient sans doute d'un peu de maladresse dans l'attitude.

L'Oie domestiquée autrefois en Egypte est-elle la même qui fut d'autre part domestiquée dans le Nord de l'Europe ? La plupart des naturalistes laissent entendre que l'ancêtre commun est l'*Anser ferus*, mais nous pouvons admettre aussi que plusieurs espèces d'oies sauvages ont été en différents point du globe soumises à la domestication qui n'a pas eu seule pour effet de modifier un type primitif inconnu.

L'espèce domestique commune a été croisée avec l'espèce sauvage *Anser ferus*, et les métis sont féconds; mais, en général, l'Oie domestique est supérieure en taille et l'emporte pour la fécondité sur sa parente sauvage. Il faut remarquer d'autre part que l'Oie domestique mâle, le jars, devient blanc quand il est vieux. Or ce fait ne se produit pas chez l'Oie sauvage *Anser ferus*, tandis qu'on peut l'observer chez l'Oie de rocher ou *Anser Bernicla antarctica* qui habite les îles Falkland. Cet exemple vient à l'appui de l'idée que nous défendons, à savoir que l'origine de nos Oies domestiques

dans une seule espèce ou variété sauvage n'est pas rigoureusement soutenable. Pour les autres oiseaux domestiques nous avons déjà pu faire la même observation, et si nous insistons sur ce point, c'est que nous pensons que la civilisation ou les actions humaines de progrès dont l'ensemble a produit la civilisation n'ont pas pris naissance en une seule région du globe, dans l'Asie indienne ou l'Egypte, mais à la fois dans plusieurs parties du monde et peut-être même dans des continents disparus. Ces réflexions sont peut-être un peu en dehors du sujet que nous traitons ici, mais elles s'accordent avec beaucoup d'autres remarques d'ordres divers, et dans le cas actuel se confirment par l'étude des origines de la domestication des oiseaux de basse-cour, autant qu'on peut la démêler en considérant les variations de ces animaux.

L'élevage des oies fut déjà méthodique dans l'antiquité romaine, et nous en sommes plus assurés encore lorsqu'il s'agit d'époques plus rapprochées. En 1555, Belon mentionne deux variétés, dont l'une était plus féconde, plus grande et de couleur préférable.

Oie sauvage *(Anser sylvestris)*. — L'Oie sauvage n'apparaît dans nos climats que pendant l'hiver ; on l'aperçoit quelquefois dans les terres labourées où elle vient pâturer. Elles volent par bandes le jour et la nuit avec beaucoup d'ordre et se disposent en forme de triangle sans base. Leur cri se fait entendre de fort loin.

La partie postérieure de la tête, le dos, le cou et d'une manière générale tout le dessus du corps à l'exception des plumes de la queue sont d'une couleur brunâtre, mais les couvertures des ailes sont d'un gris bleuâtre. Les plumes de l'aile sont marquées vers la pointe d'une

marge blanche. Les couvertures de la queue sont blanches, les plumes des ailes sont brun sombre, pres-

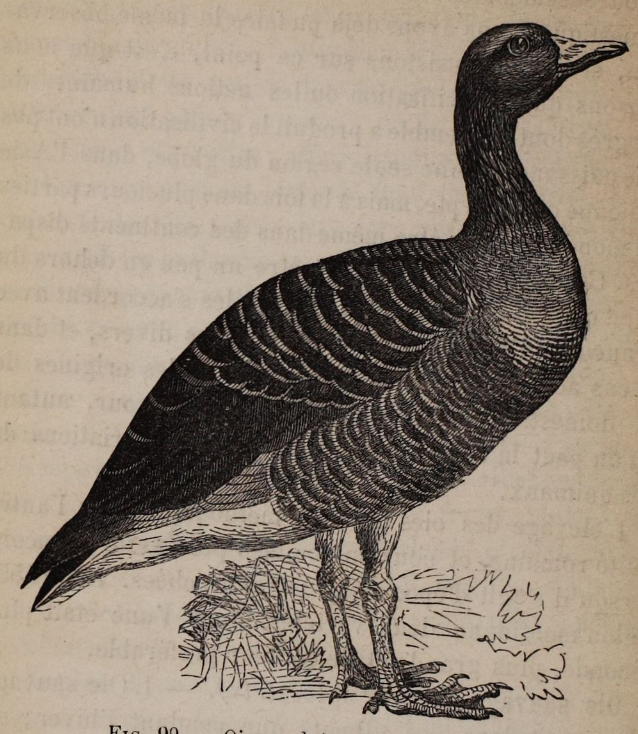


Fig. 99. — Oie cendrée (*Anser cinereus*).

que noir, celles de la queue sont blanches à l'extrémité. La poitrine et le dessous du corps sont d'un gris clair tirant sur le brun et qui s'éclaircit de plus en plus depuis la tête jusqu'à la queue dont le dessous est blanc.

Le bec est jaune foncé ou couleur safran, mais plus pâle à la pointe. Cette espèce comprend plusieurs variétés; on signalait autrefois aux environs de Ferrare en

Italie une Oie sauvage à bec noir aux deux extrémités et jaune au milieu ; elle avait le dos et le cou cendrés à reflets pourpres et par quelques traits se rapprochait davantage de la variété grise *Anser cinereus* (fig. 99).

Oie commune. — On peut dire simplement qu'elle est plus grosse que l'Oie sauvage et d'un plumage plus cendré. Le bec et les pattes sont orangées. L'Oie de Toulouse est encore plus grande et d'un poids supérieur (fig. 100). Les pattes sont courtes, son ventre est

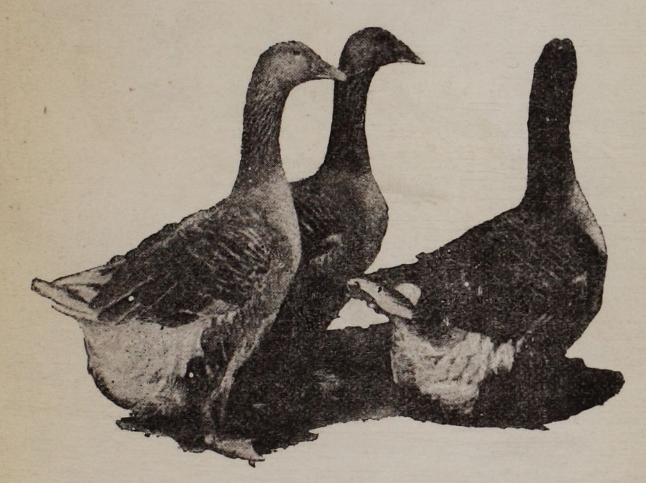


Fig. 100. — Oies de Toulouse mâle et femelles.

pendant et les replis de la peau qui se développent le long du ventre viennent frôler la terre. Elle a le bec jaune orangé, les pattes couleur de chair, le plumage d'un gris ardoisé varié de raies brunes et quelquefois rehaussé de noir (Gobin). Une variété blanche d'Oie de Toulouse, élevée en Angleterre a pris le nom de variété d'Embden.

L'Oie du Danube (fig. 101) est entièrement blanche; les plumes de la partie postérieure de la tête, celles du

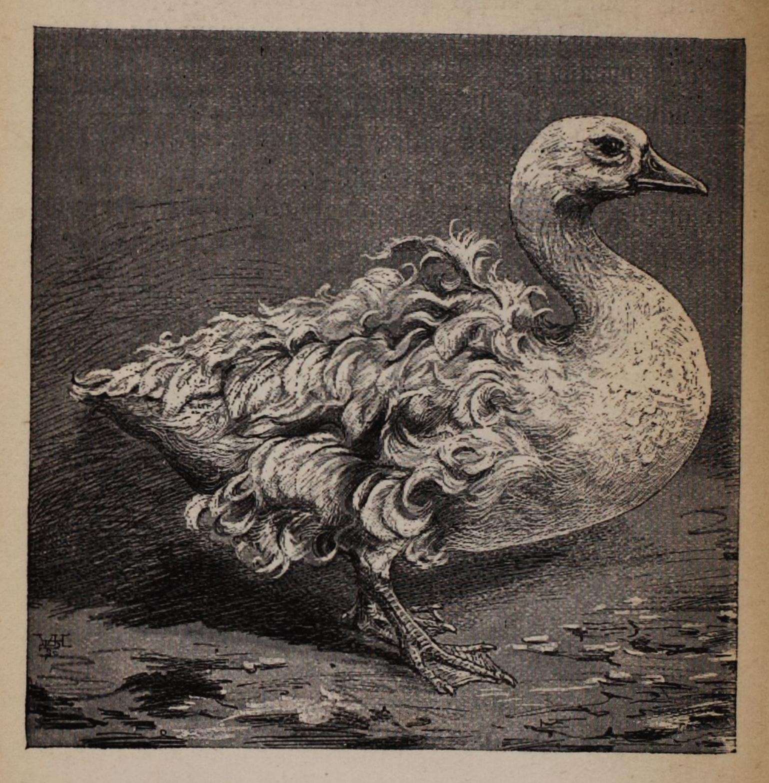


Fig. 101. — Oie du Danube ou de Sébastopol.

cou et d'une partie des ailes sont relevées et frisées comme chez des Poules ou des Pigeons frisés. Les tarses et les pieds sont jaunes.

« On a importé de Sébastopol en Angleterre, vers 1859, une variété remarquable en ce que ses plumes

scapulaires très allongées, frisées et même tordues en spirale, ont un aspect duveteux, par suite de la divergence des barbes et des barbules ; ces plumes sont encore remarquables par leur tige centrale mince, transparente et comme refondues en minces filaments qui, distincts sur une certaine étendue, se ressoudent plus loin ensemble ; ces filaments sont garnis régulièrement et de chaque côté d'un duvet fin ou de barbules identiques à ceux qui se trouvent sur les vraies barbes des plumes. Cette structure se transmet fidèlement aux produits du croisement de cette variété avec la race commune » (Gobin).

Oie des neiges *(Anser hyperborea* ou *Chen hyperboreus).* — Cette race comprend des individus un peu plus grands que l'Oie cendrée ; son plumage est blanc avec l'extrémité des pennes de l'aile noires, le bec et les pieds orangés. Elle habite les mêmes contrées que l'Oie rieuse. Son bec est mince à l'extrémité, plus élevé au niveau des narines qu'à la base, large, très membraneux et couvert de rides obliques à l'origine de la mandibule supérieure, terminé par un onglet très large et peu recourbé. Chez les jeunes, la tête et la nuque sont rayées de blanc grisâtre avec les parties supérieures d'un gris noirâtre et les inférieures plus pâles ; chez les adultes la teinte est d'un blanc de neige, sauf les dix premières rémiges de l'aile qui sont noires avec des tiges blanches à la base.

Le bec est couleur rouge clair, sale, noirâtre sur les bords ; les tarses et les doigts sont d'un rouge carmin pâle (Gobin).

Les jeunes sont très différents de plumage ; la tête et le cou sont rayés de lignes grisâtres, le cou, le dos

et les épaules sont de nuance grise et cette teinte grise est répandue sur la plupart des plumes.

Ces oies ont été élevées en captivité en Amérique, il serait intéressant d'en tenter l'acclimatation en Europe. Le régime qui leur conviendrait est un mélange de grains et de plantes vertes ; il est probable que l'acclimatation dans nos pays se ferait sans difficultés.

Oie d'Egypte *(Anas ægyptiaca, Chenalopex ægyptiacus).* — Les anciens Egyptiens vénéraient ces oiseaux à cause de leur attachement pour leurs petits. Pour défendre sa couvée l'Oie d'Egypte brave tous les dangers s'il faut en croire les auteurs qui l'ont particulièrement observée. On la nomme quelquefois Oie du Nil parce qu'on la rencontre sur ce fleuve.

Plus petite que l'Oie commune, l'Oie d'Egypte est d'un plumage plus élégant (fig. 102). La partie antérieure est jaune brun, délicatement rayée en zigzags sur un fond gris blanc. Le ventre est gris cendré, le dos marqué de bandes semblables, mais en lignes plus étroites, La gorge, le cou et le haut de la tête sont de couleur blanche, tandis que les plumes du vol sont noires. Les couvertures de la queue, le dos dans sa partie inférieure, la queue sont noir brun, les grandes couvertures des ailes sont vert bronze sur un fond noir, les plus petites couvertures des ailes sont blanches avec l'extrémité noire. Telle est du moins la description ancienne de cet oiseau. Si nous considérons un spécimen actuel, nous aurons quelques changements à inscrire. En effet le haut de la tête est blanc avec un cercle brun clair autour des yeux. Le bec est de couleur rose, la partie supérieure du cou de nuance pourprée passant au brun vers le bas. La partie inférieure

du cou et la poitrine sont de couleur terre de Sienne tandis que les tons pourprés reviennent à la partie supé-

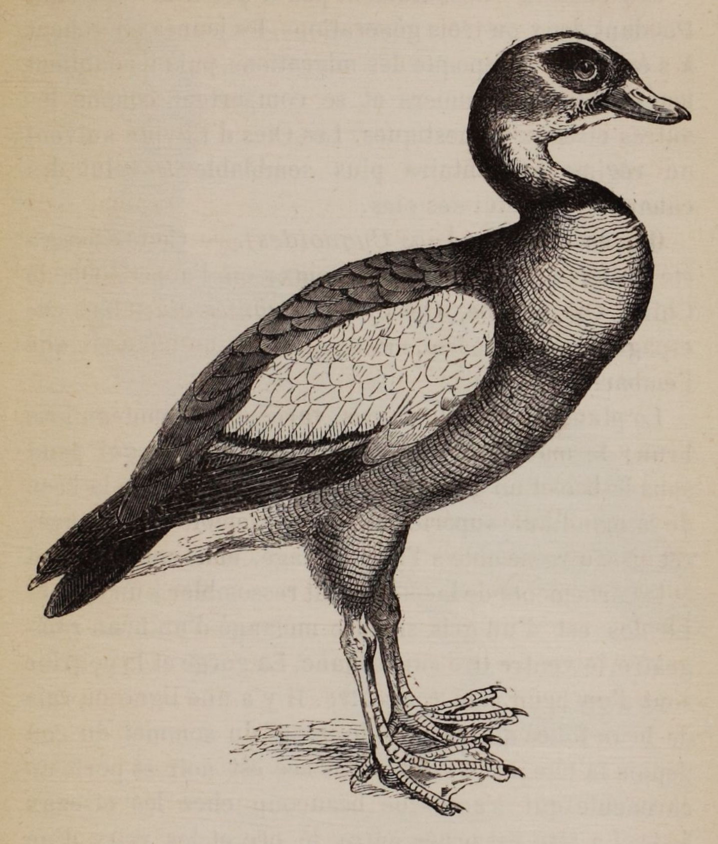


Fig. 102. — Oie d'Egypte *(Anas ægyptiaca).*

rieure du dos et des épaules. Les couvertures des ailes sont blanches ornées de noir pourpré à l'extrémité, les couvertures de la queue et la queue elle-même sont

d'un brun plus ou moins pourpré ; les tarses et les pieds sont couleur chair.

Ces oiseaux s'accoutument peu à peu à la captivité. Pendant deux ou trois générations, les jeunes cherchent à s'échapper à l'époque des migrations, puis ils oublient leurs instincts premiers et se comportent comme les autres oiseaux domestiques. Les Oies d'Egypte suivent un régime alimentaire plus semblable à celui des canards qu'à celui des oies.

Oie de Guinée *(Anas Cygnoides).* — Cette espèce a été désignée sous plusieurs noms ; on l'appelle Oie de Chine, Oie huppée, Oie cygne *(Cygnus cinensis)*, Oie espagnole ou polonaise, moscovite, etc., on n'a donc que l'embarras du choix.

Le plumage est blanc gris, varié d'un manteau gris brun ; le mâle a une petite touffe de plumes qui pend sous le bec et un grand tubercule qui surmonte la base de la mandibule supérieure. Par l'ensemble du plumage, cet oiseau ressemble à l'Oie sauvage, mais son long cou et les ornements de la tête le font ressembler à un cygne. Le dos est d'un gris sombre mélangé d'un brun rougeâtre, le ventre tire sur le blanc. La gorge et la poitrine sont d'un brun pâle rougeâtre. Il y a une ligne ou raie de brun foncé qui va tout le long du sommet du cou depuis la tête jusqu'au dos. Le bec est noir et porte un caroncule qui s'accentue beaucoup chez les oiseaux âgés. La tête est ornée entre le bec et les yeux d'un filet blanc. La queue est de même couleur que le dos et les ailes, les pointes de quelques plumes étant marquées de blanc. Les pattes sont orangées. Dans quelques variétés, on voit aussi un bec orangé (fig. 103).

La partie inférieure de la gorge peut s'enfler consi-

dérablement et, pour cette raison, on a nommé quelquefois cet oiseau Oie sabotière. Les sujets obtenus par



Fig. 103. — Oie de Guinée.

croisement entre cette race et la race commune, ressemblent à cette dernière race pour la couleur rougeâtre du bec et des pattes, mais le mâle garde la forme du cou et de la tête ; ces métis sont très appréciés pour la table.

Oie à fève *(Anas segetum).* — L'Oie a fève est une petite espèce d'Oies sauvages qui vient en France vers le mois d'octobre quand les premiers froids de l'hiver commencent à se faire sentir. Le bec est petit et court et ressemble de loin à une fève ; sa couleur est noire à la base, orangée à l'extrémité et marquée encore de noir à l'extrémité. La tête, le cou et les couvertures des ailes sont brunâtres ; les couvertures des ailes sont gris plus clair.

Oie bernache des îles Sandwich *(Chlœphaga Sandwicensis).* — Le plumage de cet oiseau n'est pas plus brillant que celui des autres oies, mais l'élégance de sa forme et la familiarité de son caractère en font un oiseau d'agrément appréciable (fig. 104). La tête est noire en dessus jusqu'aux yeux, et cette tache noire s'étend en arrière sur le cou en pointe. Le cou lui-même est cerclé d'une large cravate jaunâtre. Le reste du plumage est cerclé d'un gris brun cendré.

La femelle pond des œufs en assez grand nombre si l'on prend soin de les retirer du nid à mesure qu'elle les dépose. Certaines précautions sont nécessaires pour cette opération, parce que le mâle et la femelle défendent le nid avec courage et cherchent à frapper des ailes et du bec les personnes qui s'approchent.

En temps ordinaire, ces oiseaux sont extrêmement doux et s'apprivoisent au point de venir prendre la nourriture dans la main.

D'après Brehm, la Bernache à collier a pour patrie les régions septentrionales de l'Asie et de l'Amérique. Elle séjourne aussi dans le nord de l'Europe. Il semble que plusieurs variétés puissent se présenter dans cette espèce, car les naturalistes ne sont pas absolument

d'accord sur l'importance des caractères distinctifs.

Au commencement de l'hiver, les Bernaches descendent le long des côtes de la Baltique et jusqu'à la mer du Nord. Rarement elles pénètrent dans l'intérieur des

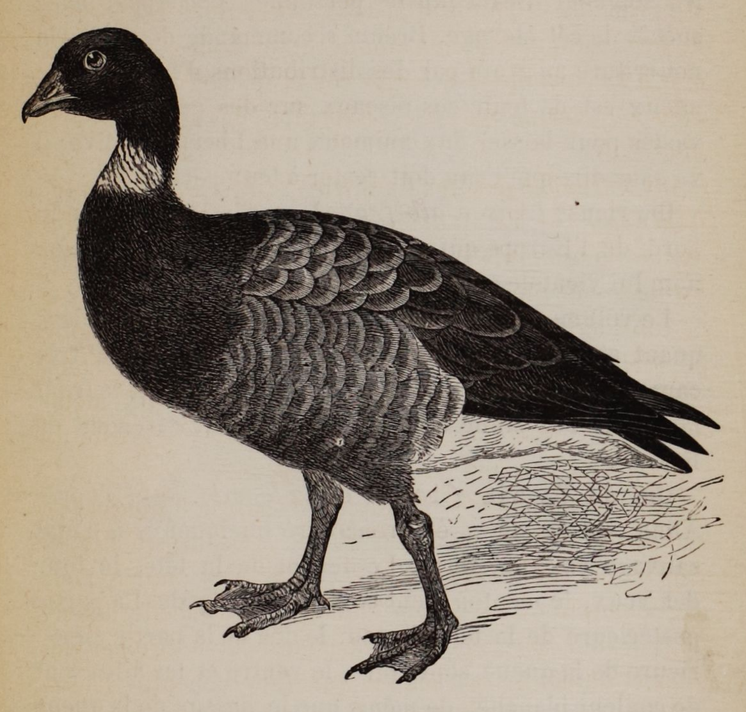


Fig. 104. — Oie bernache *(Bernicla torquata)*.

terres. Ces oiseaux se nourrissent principalement de mollusques et de poissons, aussi leur chair a-t-elle un goût désagréable. Les Hollandais qui capturent des Bernaches vivantes savent comment il faut traiter ces animaux pour modifier ce fumet. La manière est des plus

simples, il suffit de nourrir les Bernaches au grain pendant quelques semaines.

Les Bernaches s'apprivoisent très bien, deviennent familières et connaissent parfaitement les personnes qui les soignent. Beaucoup de personnes s'occupent avec succès de cet élevage. Brehm recommande de varier la nourriture au grain par des distributions d'herbage. Le mieux est de tenir ces oiseaux sur des pelouses assez vastes pour laisser aux animaux une liberté relative ; il va sans dire que l'eau doit rester à leur portée.

Oie rieuse *(Anser albifrons)*. — C'est un Oiseau du nord de l'Europe qui passe l'hiver en Amérique ; son nom lui vient de son cri tout particulier.

Le volume est moindre que celui des autres oies ; quant au plumage, elle présente une coloration très caractéristique. Grise avec le ventre noir, elle a le front blanc, le bec jaune et blanc. On la voit rarement en France.

Oie du Canada *(Anser canadensis)*. — D'après Albin, cet oiseau a été rencontré quelquefois à l'état sauvage en Angleterre. Le devant de la tête, le tour des yeux, le menton, sont couleur fauve pâle. La partie postérieure de la tête, le cou, le dos et la partie supérieure de la queue sont noirs, le ventre et les ailes sont de couleur blanche, de même que le dessus de la queue et toute la région du croupion ; l'aile entière est d'un gris sombre, à l'exception des bords extérieurs et des extrémités des grandes pennes qui sont noirs. Les tarses et les pattes sont noirs (fig. 105). L'élevage de ces oies a été fait, la domestication s'obtient facilement ; elles font d'excellents rôtis.

Oie cravatée du Canada *(Bernicla canadensis)*. —

Cette oie est très différente de la précédente; elle a le plumage brun mêlé de gris, la gorge et la tête marquées

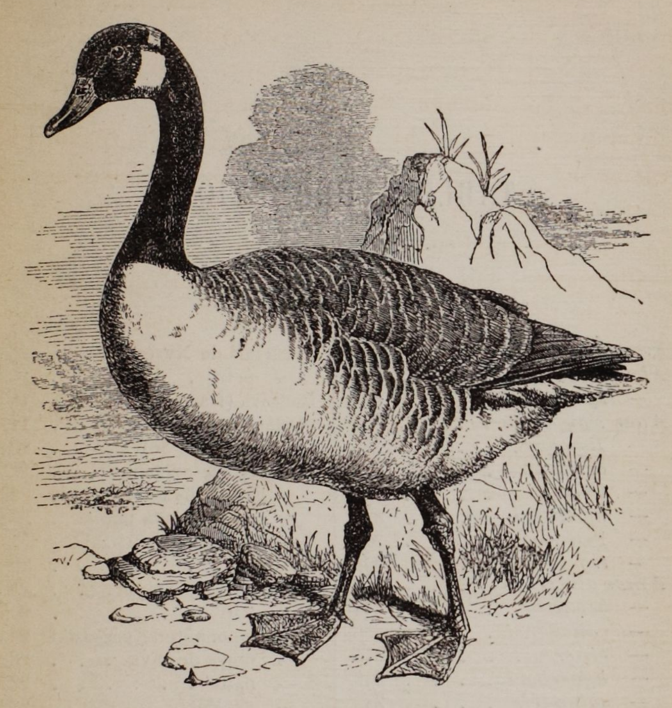


Fig. 105. — Oie du Canada.

d'une bande blanche; le cou noir à reflets irisés. Les pieds et les tarses couleur de plomb sombre. Ces jolis oiseaux sont peu répandus.

FIN

TABLE ALPHABÉTIQUE

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE

DESCRIPTION DES ESPÈCES ET DES RACES

Première section. — COQS ET POULES.

Deuxième section. — PIGEONS.

Troisième section — DINDONS.

Quatrième section. — PINTADES.

Cinquième section. — CANARDS.

Sixième section. — OIES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

Lyon. — Imp. PITRAT AINÉ, A. REY Succ., 4, rue Gentil. — 9053

COUVEUSES ARTIFICIELLES

à Régulateur de chaleur, les **plus simples et les meilleur marché**, employées par les Cultivateurs et Eleveurs et la Région de Houdan, centre d'élevage le plus important.



ŒUFS A COUVER

de **Poules de Houdan**, race pure, **5** fr. la douzaine, **10** fr. les 25 — de **Poules de Faverolles** (mêmes conditions) — de **Poules La Flèche**, **6** fr. la douzaine **11** fr. les 25, *franco* de port et clairs remplacés.

PETITS POUSSINS

de **Poules de Houdan**. race pure, **15** fr. la douzaine, **28** fr. les 25 — **de Poules de Faverolles** (mêmes conditions) franco de port et bonne arrivée garantie. **Belles et Grosses Volailles**, précoces et rustiques, chair fine et délicate, **ponte abondante Beaux œufs**. — **1**

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE GÉNÉRAL

J. PHILIPPE

Aviculteur et Constructeur

Chevalier du Mérite Agricole

à HOUDAN (Seine-et-Oise)

Dépôt à Paris : 16, quai du Louvre

A. SICRE, Pharmacien de 1re classe

8, quai de Gesvres, à PARIS

POUR DÉTRUIRE les Insectes parasites de l'homme et des animaux domestiques : **Punaises des lits, Poux et Puces des quadrupèdes, Vermine des volailles, Mouches, Fourmis, etc.**, il n'est tel que

L'INSECTICIDE DU CENTAURE

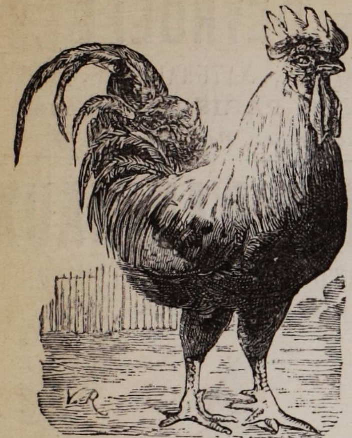
Poudre de fleurs de Pyrètre garantie pure et de qualité supérieure

4 fr. la boîte de . . . . . **500 gr.**
2 fr. la boîte de . . . . . **200 gr.**

Au dépôt : ***Droguerie "AU CENTAURE"***

8, quai de Gesvres. — PARIS

N.-B. — Une brochure explicative est adressée gratuitement à toute personne qui en fait la demande.



Maison Emile DEYROLLE

LES FILS D'EMILE DEYROLLE, NATURALISTES, SUCC^rs

PARIS, 46, Rue du Bac, 46, PARIS. (Téléphone).

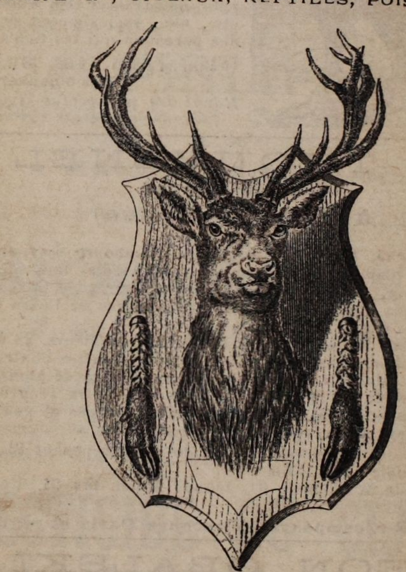
Usine et Ateliers: 9, rue Chanez, Paris-Auteuil

NATURALISATION D'ANIMAUX

MONTAGE ET PRÉPARATION EN TOUS GENRES

MAMMIFÈRES, OISEAUX, REPTILES, POISSONS, ETC.

AVIS Nous prions nos clients de vouloir bien adresser les pièces à préparer aux magasins, 46, rue du Bac, Paris.



AVIS Nous prions nos clients, en nous adressant les pièces à préparer, de vouloir bien nous indiquer le genre de montage désiré.

Montage de Bois et de Cornes.

TROPHÉES ET PANOPLIES DE CHASSE

Groupes d'Animaux

PRIX MODÉRÉS. — PRÉPARATIONS SOIGNÉES

LES FILS D'EMILE DEYROLLE

NATURALISTES-PRÉPARATEURS

PARIS, 46, rue du Bac, 46, PARIS

Lyon. — Imp A. Rey, 4, rue Gentil. — 9053

Les secrets de la science et de l'industrie. Recettes, formules et procédés d'une utilité générale et d'une application journalière, par le Dr HÉRAUD, pharmacien en chef de la marine, professeur à l'Ecole de médecine navale de Toulon. 1888, 1 vol. in-16, de 366 pages, avec 163 figures, cartonné. . . . . . . 4 fr.

L'électricité; les machines; les métaux; le bois; les tissus; la teinture; les produits chimiques; l'orfèvrerie; la céramique; la verrerie; les arts décoratifs; les arts graphiques.

Les secrets de l'économie domestique, à la ville et à la campagne. Recettes, formules et procédés d'une utilité générale et d'une application journalière, par le professeur A. HERAUD. 1888, 1 vol. in-16 de 334 pages, avec 241 figures, cartonné. . . . . 4 fr.

L'habitation; le chauffage; les meubles; le linge; les vêtements; la toilette, l'entretien, le nettoyage et la reparation des objets domestiques; les chevaux et les voitures; les animaux et les plantes d'appartements; la serre et le jardin; la destruction des animaux nuisibles.

Les secrets de l'alimentation. Recettes, formules et procédés d'une utilité générale et d'une application journalière, par le professeur A. HERAUD. 1890, 1 vol. in-16 de 423 pages, avec 221 figures, cartonné. . . . . 4 fr.

Le pain, la viande, les légumes, les fruits; l'eau, le vin, la bière, les liqueurs; la cave, la cuisine, l'office, le fruitier, la salle à manger, etc.

Ces trois ouvrages de M. le professeur Héraud contiennent une foule de renseignements que l'on ne trouverait qu'en consultant un grand nombre d'ouvrages différents. C'est une petite encyclopédie qui a sa place marquée dans la bibliothèque de l'industriel et du campagnard. M. Héraud met à contribution toutes les sciences pour en tirer les notions pratiques qui peuvent être utiles. De là, des recettes, des formules, des conseils de toute sorte et l'énumération de tous les procédés applicables à l'exécution des diverses opérations que l'on peut vouloir tenter soi-même.

Jeux et récréations scientifiques. Applications usuelles des mathématiques, de la physique, de la chimie et de l'histoire naturelle, par le professeur A. HERAUD. 1893, 1 vol. in-16 de 636 pages, avec 297 figures, cartonné. . 4 fr.

Les infiniment petits, le microscope. récréations botaniques, illusions des sens, les trois états de la matière, les propriétés des corps, les forces et les actions moléculaires, équilibre et mouvement des fluides, la chaleur, le son, la lumiere, l'électricité statique. le magnétisme l'électricité dynamique, récréations chimiques, les gaz les combustions, les corps explosifs, la cristallisation, les précipités, les liquides colorés, les décolorations, les écritures secrètes, récréations mathématiques, propriétés des nombres le jeu du Taquin, récréations astronomiques et géométriques, jeux mathématiques et jeux de hasard.

Les industries d'amateurs. Le papier et la toile, la terre, la cire, le verre et la porcelaine, le bois, les métaux, par H. de GRAFFIGNY. 1888, 1 vol. in-16 de 365 pages, avec 395 figures, cartonné. . . . . 4 fr.

Cartonnages ; papiers de teinture ; encadrements ; masques ; brochage et reliure ; fleurs artificielles ; aérostats ; feux d'artifices ; modelage : moulage ; gravure sur verre ; peinture de vitraux ; mosaïques ; menuiserie ; tour ; decoupage du bois ; marqueterie et placage ; serrurerie ; gravure en taille-douce ; mécanique ; électricité ; galvanoplastie ; horlogerie.

La menuiserie, par A. POUTIER, professeur à l'école des arts industriels d'Angers. 1894, 1 vol. in-16 de 350 pages, avec 80 figures dessinées par l'auteur, cartonné. . . . . 4 fr.

Histoire des parfums et hygiène de la toilette. Poudres, vinaigres, dentifrices, fards, teintures, cosmétiques, etc., par S. PIESSE, chimiste-parfumeur à Londres. *Edition française* par F. CHARDIN-HADANCOURT et H. MASSIGNON, parfumeurs à Paris et à Cannes, et G. HALPHEN, chimiste au Laboratoire du Ministère du Commerce. 1889, 1 vol. in-16 de 371 pages, avec 68 figures, cartonné . . . . 4 fr.

La parfumerie à travers les siècles ; histoire naturelle des parfums d'origine végétale et d'origine animale ; hygiène des parfums et des cosmétiques ; hygiène des cheveux et préparations épilatoires ; poudres et eaux dentifrices ; teintures, fards, rouges, etc.

Chimie des parfums et fabrication des savons, odeurs, essences, sachets, eaux aromatiques, pommades, etc., par S. PIESSE, chimiste-parfumeur à Londres. *Edition française*, par F. CHARDIN-HADANCOURT, H. MASSIGNON et G. HALPHEN. 1890, 1 vol. in-16 de 397 pages, avec 78 figures, cartonné. . . . . . 4 fr.

Extraction des parfums ; propriétés, analyses, falsifications des essences ; essences artificielles ; applications de la chimie organique à la parfumerie ; fabrication des savons ; études des substances employées en parfumerie ; formules et recettes pour essence ; extraits, bouquets, eaux composées, poudres, etc.

Aide-mémoire pratique de photographie, par ALBERT LONDE, directeur du service de photographie de la Salpêtrière. 1893, 1 vol. in-16 de 352 p., avec 51 figures et 1 planche en photocollographie, cart. 4 fr.

La lumière. — Le matériel photographique. — La Chambre noire, l'Objectif, l'Obturateur, le Viseur, le Pied. — L'Atelier vitré. — Le Laboratoire. — Le Négatif. — Exposition, développement. — Le Positif — Procédés photographiques. — La Photocollographie. — Les Agrandissements. — Les Projections. — La Reproduction des couleurs. — Orthochromatisme, — Procédé Lippmann. — La Photographie à la lumière artificielle.

La machine à vapeur, par A. WITZ, docteur ès-sciences, ingénieur des arts et manufactures. 1891, 1 volume in-16, de 324 pages, avec 80 figures, cartonné . . . . 4 fr.

Théorie générique et expérimentale de la machine à vapeur. Détermination de la puissance des machines. Classification des machines à vapeur. Distribution par tiroir et à déclic. Organes de la machine à vapeur. Types de machines, machines à grandes vitesses, horizontales et verticales. Machines locomobiles demi-fixes et servo-moteurs, machines compactes, machines rotatives et turbo-moteurs.

Le gaz et ses applications, éclairage, chauffage, force motrice, par E. DE MONT-SERRAT et BRISAC, ingénieurs de la Cie parisienne du gaz. 1892, 1 vol. in-16, de 368 pages, avec 86 figures, cartonné . . . . 4 fr.

Fabrication du gaz et canalisation des voies publiques. Éclairage : principaux brûleurs à gaz, éclairage public et privé. Chauffage : applications à la cuisine et à l'économie domestique, applications industrielles, emploi dans les laboratoires. Moteurs à gaz. Sous-produits de la fabrication du gaz.

L'éclairage électrique, générateurs, foyers, distribution, applications, par L. MONTILLOT, directeur de télégraphie militaire. 1894, 1 vol. de 408 pages, avec 190 figures, cartonné. . . . . . . 4 fr.

L'auteur passe en revue les piles industrielles, les accumulateurs, les machines dynamo-électriques, les régulateurs à arc, les bougies, les lampes à incandescence; les divers systèmes de distribution par courant continu ou par courants alternatifs et transformateurs.

La seconde partie, est consacrée aux applications de la lumière électrique, soit à l'éclairage de la voie publique, soit aux manœuvres marines et aux opérations de la guerre, à l'industrie et aux installations domestiques.

L'électricité à la maison, par JULIEN LEFÈVRE, professeur à l'Ecole des sciences de Nantes. 1889, 1 vol. in-16 de 396 pages, avec 209 figures, cartonné. . . . . 4 fr.

Production de l'électricité; piles; accumulateurs; machines dynamos; lampes à incandescence; régulateurs; bougies; allumoirs; sonneries; avertisseurs automatiques; horlogeries; réveille-matin; compteurs d'électricité; téléphones et microphones; moteurs; locomotion électrique; bijoux; récréations électriques; paratonnerres.

Le chauffage et les applications de la chaleur, dans l'industrie et l'économie domestique par JULIEN LEFÈVRE, professeur à l'Ecole des sciences de Nantes. 1889, 1 volume in-16 de 356 pages, avec 188 figures, cartonné. . . . . 4 fr.

La ventilation naturelle, par cheminée chauffée et mécanique. Chauffage par les cheminées et par les poêles, fixes ou mobiles, chauffage des calorifères, par l'air chaud, l'eau chaude, la vapeur, chauffage des cuisines, des bains, des serres, des voitures et des wagons, etc. Transformation des liquides en vapeurs : *distillation* (de l'eau, de l'alcool et du goudron de houille), *évaporation, séchage et essorage.*

La soie, au point de vue scientifique et industriel, par Leo VIGNON, maître de conférences à la Faculté des sciences, sous-directeur de l'Ecole de chimie industrielle de Lyon. 1890, 1 vol. in-16 de 359 pages, avec 81 figures, cartonné . . . . 4 fr.

Le ver à soie; l'œuf; le ver; la chrysalide; le papillon; la sériciculture et les maladies du ver à soie; la soie; le triage et le dévidage des cocons; étude physique et chimique de la soie grège; le moulinage; les déchets de soie et l'industrie de la schappe; les soieries; essais, conditionnement et tirage; la teinture; le tissage; finissage des tissus; impression; apprêts; classification des soieries; l'art dans l'industrie des soieries; documents statistiques sur la production des soies et soieries.

Les matières colorantes et la chimie de la teinture, par L. TASSART, ingénieur, répétiteur à l'Ecole centrale des arts et manufactures, chimiste de la Société des matières colorantes et produits chimiques de Saint-Denis (Etablissements Poirrier et Dalsace). 1889, 1 vol. in-16. de 295 pages, avec 26 figures, cartonné. 4 fr.

Matières textiles : fibres d'origine végétale, coton, lin, chanvre, jute, ramie; fibres d'origine animale, laine et soie; matières colorantes minérales, végetales et animales; matières tannantes; matières colorantes artificielles; dérivés du triphényl-méthane, phtaléines; matières colorantes nitrées et azoïques, indo-phénols, safranines, alizarines, etc.; analyse des matières colorantes; mordants d'alumine, de fer, de chrome, d'étain, etc.; matières employées pour l'apprêt des tissus; des eaux employées en teinturerie et de leur épuration.

L'industrie de la teinture, par L. TASSART, 18 0, 1 vol. in-16, de 305 pages, avec 55 figures, cartonné. . . . . . . 4 fr.

Le blanchiment du coton, de la laine et de la soie; le mordançage; la teinture à l'aide des matières colorantes artificielles (matières colorantes dérivees du triphénilméthane, phtaléines; matières colorantes artificielles, safranine, alizarine, etc.); de l'échantillonnage; manipulation et matériel de la teinture des fibres textiles, des fils et des tissus; rinçage, essorage, séchage, apprêts, cylindrage, calendrage, glaçage, etc.

La plume des oiseaux, par LACROIX-DANLIARD, histoire naturelle, habitat, mœurs, chasse et élevage des oiseaux dont la plume est utilisée dans l'industrie du plumassier, préparation et mise en œuvre de la plume, usages guerriers, parure et habillement, usages domestiques, conservation, statistique, pays de provenance et principaux marchés. 1891, 1 vol. in-16, de 368 pages, avec 94 figures, cartonné. . . . . 4 fr.

Le poil des animaux et les fourrures, par LACROIX-DANLIARD, histoire naturelle, habitat, mœurs et chasse des animaux à fourrures, industrie des pelleteries et fourrures, principaux marchés, préparation, mise en œuvre, conservation, poils et laines, industrie de la chapellerie et de la brosserie, etc. 1892, 1 vol. in-16 de 419 pages, avec 79 figures, cartonné. 4 fr.

L'art de l'essayeur, par A. RICHE, directeur des essais à la Monnaie de Paris, et E. GÉLIS, ingénieur des arts et manufactures. 1888, 1 vol. in-16, de 384 pages, avec 94 figures, cartonné. . . . . . 4 fr.

Préparation des matières. Principales opérations : fourneaux ; vases ; agents et réactifs ; essais qualificatifs par voie sèche. Argent ; or ; platine ; palladium ; plomb ; mercures ; cuivre ; étain ; antimoine ; arsenic ; bismuth ; nickel ; cobalt ; zinc ; aluminium ; fer. Essai des cendres. Tables pour le calcul des essais d'argent par la méthode de Gay-Lussac.

Monnaie, médailles et bijoux, essai et contrôle des ouvrages d'or et d'argent, par A. RICHE, 1889, 1 vol. in-16, de 396 pages, avec 66 figures, cartonné. . . . . 4 fr.

La monnaie à travers les âges ; les systèmes monétaires ; l'or et l'argent ; extraction ; affinage ; fabrication des monnaies ; la fausse monnaie. Les médailles et les bijoux ; titres, poinçons bigornes, exportation et importation ; ouvrages dorés, argentés, en doublé ; épingles, broches, bracelets ; bureaux de garantie : inspecteurs, contrôleurs, essayeurs : la garantie et le contrôle en France et à l'étranger.

La pratique des essais commerciaux et industriels, par G. HALPHEN, chimiste du Ministère du commerce.

Une rédaction concise, l'indication de très nombreux détails pratiques relatifs aux quantités de réactif à employer à la durée du traitement, l'exposé de toutes les précautions qu'il convient d'observer scrupuleusement pour mener à bien l'analyse entreprise, rendront ces 2 volumes également utiles aux personnes qui ne font pas de l'analyse chimique leur occupation habituelle et à celles qui sont familières avec ce genre de travail.

Matières minérales. Analyse qualitative et quantitative. 1892, 1 vol. in-16, de 342 pages, avec 28 figures, cartonné. . . . 4 fr.

Détermination des bases et des acides. Analyse des salicylates. Acidimétrie, alcalimétrie, ammoniaque, soude, potasse, chaux, chlorométrie, fer, cuivre, zinc, plomb, nickel, argent, or, alliages, terres, verres, couleurs, eaux, etc.

Matières organiques. 1893, 1 v. in-16, de 351 p., avec 72 fig. cart. 4 fr.

Farines et matières amylacées, poivre, matières sucrées, méthylènes, alcools et eaux-de-vie, kirch, vins, bières, vinaigre, éther, lait, beurre, fromage, herbes végétales, suifs, savons, glycérines, cires, résines, huiles minérales, huiles industrielles, combustibles, huiles de houille, matières colorantes, engrais, cuivre, papiers, textiles et tissus, cuirs.

L'essai commercial des vins, par JULES DUJARDIN, ingénieur des arts et manufactures. 1892, 1 vol. in-16, de 368 p., avec 166 figures, cartonné . . . . 4 fr.

Examen des raisins. — Essai du moût. — Dosage de l'alcool, de l'extrait sec des cendres, du sucre, du tannin, de la glycérine, etc. Recherche du vin de raisins secs, du plâtre, de l'acide salicylique, de la saccharine, des colorants, etc. — Examen microscopique des vins malades. — Analyse et essai des vinaigres.

Les matières grasses, caractères, falsifications et essai des huiles, beurres, graisses, suifs et cires, par le Dr BEAUVISAGE, professeur agrégé d'histoire naturelle à la Faculté de Lyon. 1891, 1 vol. in-16, de 324 pages, avec 90 figures, cartonné. . . . 4 fr.

Matières grasses en général, caractères généraux, usages, origine et extraction, procédés physiques et chimiques d'essai, huiles animales, huiles végétales diverses, huiles d'olive, beurres, graisses et suifs d'origine animale, beurres végétaux, cires animales, végétales et minérales.

Le petit jardin, par D. BOIS, assistant de la chaire de culture au Muséum. 1889, 1 vol. in-16, de 352 pages, avec 149 figures, cartonné. . . . . . 4 fr.

Création et entretien du petit jardin; les instruments; le sol; les engrais; l'eau; les couches et les châssis; le défoncement du sol, le binage et le sarclage; la multiplication; les semis; le greffage; le bouturage; la plantation; les cultures en pots; la taille des arbres; le jardin d'agrément; gazons; plantes et arbrisseaux d'ornement, corbeilles et massifs; le jardin fruitier; le jardin potager; alternance des cultures; les travaux mois par mois; les maladies des plantes et les animaux nuisibles.

Les plantes d'appartement et les plantes de fenêtres, par D. BOIS. 1891, 1 vol. in-16, de 388 pages, avec 169 figures, cartonné . . . . 4 fr.

Principes de culture appliqués aux plantes d'appartement et de fenêtres : caisses et pots à fleurs, plantations, arrosage, lavage des plantes, rempotage, multiplication, maladies. Règles à observer dans l'achat des plantes d'appartement.

Les palmiers, les fougères, les orchidées, les plantes aquatiques; les corbeilles et les bouquets; les plantes de fenêtres; le jardin d'hiver; culture en pots; conservation des plantes en hiver; choix des plantes et arbrisseaux d'ornement suivant leur destination, leur exposition à l'ombre et au soleil; ornementation des fenêtres et les appartements.

Les Orchidées. Manuel de l'amateur, par D. BOIS. 1893, 1 vol. in-16, de 323 pages, avec 119 figures, cartonné. . . . . 4 fr.

Caractères botaniques. — Distribution géographique. — Les orchidées ornementales. — La Vanille et les orchidées utiles. — Culture des orchidées. — Serres à orchidées. — Multiplication des orchidées. — Orchidées hybrides.

Le livre de M. Bois contient un choix des Orchidées les plus ornementales. Un tableau synoptique, accompagné de figures explicatives, des descriptions claires et précises, permettront d'arriver à en trouver les noms corrects, ainsi que l'indication de leur patrie ou de leur origine et le genre de culture qui leur est favorable. L'amateur d'Orchidées trouvera dans ce livre les notions qui lui sont indispensables pour suivre la culture de ses collections et se rendre compte des procédés de plantation, d'arrosage et de multiplication.

Les arbres fruitiers, par G. BELLAIR, jardinier en chef de l'Orangerie de Versailles. 1891, 1 vol. in-16, de 318 pages, avec 132 figures, cartonné. 4 fr

Arboriculture générale : Le matériel et les procédés de cultures : l'arbre fruitier, ses organes, leur fonctionnement, le sol et les engrais; les outils de culture; aménagement du jardin fruitier : ameublissement du sol; multiplication des arbres; plantation; taille et direction; principales formes données aux arbres. Cultures spéciales : la vigne; les groseillers; le poirier; le pommier, le cognassier; le néphlier; le pêcher; le prunier, l'abricotier, le cerisier, l'amandier; le noyer; le framboisier; le figuier, le châtaignier, le noisetier. Description des espèces et variétés. Culture. Maladies. Insectes nuisibles; restauration des arbres fruitiers; conservation des fruits.

Les maladies de la vigne et les meilleurs cépages français et américains, par JULES BEL. 1890, 1 vol. in-16 de 312 pages, avec 111 figures, cartonné. . . . . 4 fr.

Ce volume sera consulté avec profit par tous ceux qu'intéressent les questions se rapportant à la viticulture. A côté des études personnelles de l'auteur, ils y trouveront des remarques importantes dues aux savants les plus compétents, les résultats obtenus dans les écoles départementales de viticulture, ainsi que les essais faits chez les viticulteurs les plus éminents du midi de la France. Cet ouvrage, très substantiel, contient de nombreuses figures représentant l'aspect des principales maladies de la vigne et les principaux cépages ; ces dernières, fort intéressantes, sont la reproduction exacte de photographies.

Les ennemis de la vigne, moyens de les détruire par E. DUSSUC, ingénieur agronome, lauréat de l'Ecole de Grignon, ex-stagiaire au Laboratoire de viticulture de Montpellier. 1894, 1 vol. in-16 de 368 pages, avec 148 figures, cartonné. . . . . 4 fr.

La vigne est attaquée par une foule d'ennemis dont plusieurs sont des plus redoutables. Ce sont ces ravageurs de la vigne et les moyens de les combattre que M. DUSSUC, mettant à profit l'expérience qu'il avait acquise au Laboratoire de viticulture de l'Ecole d'agriculture de Montpellier, a exposé en un volume simple, précis et concis, que la Société des agriculteurs de France vient de couronner.

M. DUSSUC étudie successivement les insectes souterrains et aériens (Phylloxera, Pyrale, Cochylis, etc.), nuisibles à la vigne, les maladies cryptogamiques (Mildiou, Oïdium, Anthracnose, Black-Rot, Rot-Blanc, Brunissure, maladie de Californie, Pourridié, etc.), et les altérations organiques de la vigne (Chlorose, etc.).

C'est un livre essentiellement pratique donnant tous les moyens proposés pour combattre les ennemis de la vigne, leurs inconvénients et leurs avantages et leur prix de revient.

La pratique de la viticulture. Adaptation des cépages franco-américains aux vignobles français, par Mme la Duchesse DE FITZ-JAMES. 1894, 1 vol. in-16 de 390 p., avec 9 fig, cart. 4 fr.

L'auteur s'occupe d'abord des vignobles reconstitués qui se divisent eux-mêmes en deux grandes fractions, ceux qui donnent des résultats rénumérateurs et ceux qui n'en donnent pas ; l'auteur y passe en revue le choix des cépages et les procédés de multiplication, le rôle favorable ou défavorable du terrain, des racines et des affinités respectives entre porte-greffes et greffons.

La deuxième partie traite des vignobles en voie de perdition et se divise encore en deux sections : vignobles menacés à courte échéance par le manque d'adaptation et la chlorose, et vignobles menacés d'une façon plus ou moins lointaine. La question toute nouvelle de la reconstitution par le provignage franco-américain est très longuement traitée.

Ce volume résume les travaux tout récents de MM. FOEX, P. VIALA, MUNTZ, PRILLIEUX, MARÈS, etc. au Congrès de Montpellier de 1893.

Les cultures sur le littoral de la Méditerranée. (Provence, Ligurie, Algérie), par M. SAUVAIGO, directeur du Muséum d'histoire naturelle de Nice. Introduction de Ch. NAUDIN, de l'Institut. 1894, 1 vol. in-16 de 316 p., avec 105 fig., cart. 4 fr.

Ce livre sera le guide indispensable du botaniste, de l'amateur de jardin et de l'horticulteur, dans cette région privilégiée du Midi.

L'auteur décrit les plantes décoratives et commerciales des jardins du littoral méditerranéen, indique les types les plus répandus, leur emploi et leur mode de culture ordinaire et intensive. Les plantes à fruits exotiques, les plantes à parfums, les plantes potagères et les arbres fruitiers. Il passe en revue la constitution du sol, les opérations culturales, les meilleures variétés de plantes, les insectes nuisibles, les maladies les plus redoutables.

Constructions agricoles et architecture rurale,

par J. BUCHARD, ingénieur-agronome. 1889, 1 vol. in-16, de 392 pages, avec 143 figures, cartonné . . . . 4 fr.

Matériaux de construction ; préparation et emploi ; maison d'habitation ; hygiène rurale, étables, écuries, bergeries, porcheries, basses-cours, granges, magasins à grains et à fourrages, laiteries, cuveries, pressoirs, magnaneries, fontaines, abreuvoirs, citernes, pompes hydrauliques agricoles ; drainages ; disposition générale des bâtiments, alignements, mitoyenneté et servitudes ; devis et prix de revient.

Le matériel agricole.

Machines, outils, instruments employés dans la grande et la petite culture, par J. BUCHARD. 1890, 1 vol. in-16 de 384 pages, avec 142 figures, cartonné. . . . . . . 4 fr.

Charrues, scarificateurs, herses, rouleaux, semoirs, sarcleuses, bineuses, moissonneuses, faucheuses, faneuses, batteuses, rateaux, tarares, trieurs, hache-paille, presses, coupe-racines, appareils de laiterie, vinification, distillation, cidrerie, huilerie, scieries, machines hydrauliques, pompes, arrosages, brouettes, charrettes, porteurs, manèges, roues hydrauliques, moteurs aériens, machines à vapeur.

Les engrais et la fertilisation du sol,

par A. LARBALÉTRIER, professeur à l'Ecole départementale d'agriculture du Pas de Calais. 1891, 1 vol. in-16, de 352 pages, avec 74 figures, cartonné . . . . 4 fr.

L'alimentation des plantes et la terre arable. L'amendement, chaulages, marnages, plâtrages. Les engrais végétaux. Les engrais animaux, le guano. Les engrais organiques mixtes et le fumier de ferme. Les engrais chimiques, composition et emploi, préparation, achat, formules.

Les plantes potagères et la culture maraîchère,

par E. BERGER, chef des cultures de la ville de Bordeaux. 1893, 1 vol. in-16, de 408 pages, avec 64 figures, cartonné . . . . 4 fr.

Ce travail, conçu sur un plan nouveau, peut aussi bien être consulté par l'amateur que le jardinier : chacun y trouvera des renseignements qui l'intéresseront. L'auteur n'a fait ressortir que le côté pratique des cultures, ce qu'il est nécessaire de connaître pour arriver à bien faire. Après avoir donné des idées générales sur la création et l'installation, à peu de frais, d'un jardin maraîcher, il donne pour chaque plante :

1° L'*Origine* ; 2° la *Culture de pleine terre* et la *Culture de primeurs* sur couches et sous châssis, appropriés aux différents climats ; 3° la description des meilleures *variétés* à cultiver ; 4° les *Graines*, les moyens pratiques de les récolter, de les conserver, leur durée germinative ; 5° les *Maladies* et *Animaux nuisibles*, les meilleurs moyens pour les détruire ; 6° les *Usages* et les *Propriétés économiques* et *alimentaires* des plantes.

Une dernière partie comprend un calendrier des semis et plantations à faire pendant les douze mois de l'année.

Le pain et la viande, par J. DE BREVANS, ingénieur agronome, chimiste principal au Laboratoire municipal de Paris. Préface par M. E. RISLER, directeur de l'Institut national agronomique. 1892, 1 vol. in-16 de 364 pages, avec 97 figures, cartonné. 4 fr.

Le Pain. — Les Céréales. — La Meunerie. — La Boulangerie. — La Pâtisserie et la Biscuiterie. — Altérations et Falsifications. — *La Viande.* — Les Animaux de boucherie. — La Boucherie. — La Charcuterie. — Les Animaux de Basse-Cour. — Les Œufs. — Le Gibier. — Les Conserves alimentaires. — Altérations et Falsifications.

Les légumes et les fruits, par J. DE BREVANS. Préface par M. A. MUNTZ, professeur à l'Institut national agronomique. 1893, 1 vol. in-16 de 324 pages, avec 132 figures, cartonné. . 4 fr.

Les Légumes. — La Pomme de Terre. — La Carotte. — La Betterave. — Les Radis. — L'oignon. — Le Haricot. — Le Pois. — Le Chou. — L'Asperge. — Les Salades. — Les Champignons, etc. — *Les Fruits.* — La Cerise. — La Fraise. — La Groseille. — La Framboise. — La Noix. — L'Orange. — La Prune. — La Poire. — La Pomme. — Le Raisin. etc.

Origine, culture, variétés, composition, usages. Conservation. Analyse. Altérations et Falsifications. Statistique de la Production.

L'industrie laitière, le lait, le beurre et le fromage, par E. FERVILLE. 1888, 1 vol. in-16, de 384 pages, avec 88 figures, cartonné. . . . . 4 fr.

Le lait; essayage; vente; lait condensé; le beurre; la crème; système Swartz, écrémeuses centrifuges; barattage; délaitage mécanique; margarine; fromages frais et affinés, fromages pressés et cuits; constructions des laiteries; comptabilité; enseignement.

L'amateur d'oiseaux de volière, espèces indigènes et exotiques, caractères, mœurs et habitudes. Reproduction en cage et en volière, nourriture, chasse, captivité, maladies. 1892, 1 volume in-16 de 432 pages avec 51 figures. . . . 4 fr.

La passion de l'élevage s'est étendue à toutes les classes de la Société.

Mais la plupart des éleveurs ignorent les premiers principes de l'élevage; ils n'ont le plus souvent que des données vagues sur les caractères, les mœurs, les habitudes et les besoins de leurs oiseaux. Cela tient à ce que l'on chercherait en vain les notions les plus élémentaires de l'élevage pratique dans les ouvrages d'ornithologie. M. Moreau a comblé cette lacune.

Ce livre est l'œuvre d'un amateur qui a cherché, par la description la plus exacte possible, à rendre la physionomie et le plumage des principaux oiseaux de volière, à retracer avec ses observations personnelles, leur genre de vie. Le lecteur y trouvera des détails complets sur l'habitude, les mœurs, la reproduction, le caractère, les qualités et la nourriture de chaque passereau.

Les oiseaux de basse-cour, par REMY SAINT-LOUP, maître de conférences à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, secrétaire de la Société nationale d'acclimatation. 1894, 1 vol. in-16 de 350 pages, avec 80 figures, cartonné . . . . 4 fr.

Première partie : Classification des oiseaux de basse-cour. — Variation du type dans les principales races. — Sélection. — Organisation des oiseaux. — Incubation naturelle et artificielle. — Elevage des poulets, des dindons, des canards et des oies. — Aménagement du local. — Bénéfice de l'industrie agricole. — Maladies des oiseaux de basse-cour. — Parasites.

Deuxième partie. — Description des races. — I. Coqs et Poules; II. Pigeons; III. Dindons; IV. Pintades; V. Canards; VI. Oies.

Guide pratique de l'élevage du cheval,

par L. RÉLIER, vétérinaire principal au Haras de Pompadour. 1889, 1 vol. in-16 de 368 pages, avec 128 fig., cartonné. 4 fr.

M. Rélier a résumé, sous une forme très concise et très claire, toutes les connaissances indispensables à l'homme de cheval. Organisations et fonctions, extérieur (régions, aplombs. proportions, mouvements, allures, âge, robes, signalements, examen du cheval en vente); hygiène, maréchalerie; reproduction et élevage; art des accouplements. Ce livre est destiné aux propriétaires, cultivateurs, fermiers, ainsi qu'aux palefreniers des haras, qui y trouveront les renseignements dont ils ont sans cesse besoin pour l'accomplissement de leur tâche.

Le chien.

Races. — Hygiène. — Maladies, par J. PERTUS, médecin-vétérinaire. 1893. 1 volume in-16, de 310 pages, avec 50 figures, cartonné. . . . . 4 fr.

Différentes races, espèces et variétés; valeur relative et choix à faire suivant le service, — extérieur et détermination de l'âge, — hygiène de l'alimentation et de l'habitation, — accouplement et parturition. — Étude des maladies : maladies contagieuses, maladie du jeune âge, rage, tuberculose, etc.; — maladies de la peau, démangeaisons, eczéma, herpès, plaies et brûlures, parasites, gale, etc., — de l'appareil respiratoire, — du tube digestif, constipation, diarrhée, gastrite, vers intestinaux, etc., — de l'appareil génito-urinaire et des mamelles, — des yeux et des oreilles, — accidents de chasse, — maladies chirurgicales. — pansements, bandages et sutures, — administration des médicaments et formulaire.

Les animaux de la ferme,

par E. GUYOT, agronome éleveur. 1891, 1 vol. in-16. de 344 pages, avec 146 fig., cart. 4 fr.

Résumer tout ce que l'on sait sur nos différentes espèces d'animaux domestiques, cheval, bœuf, mouton, porc, chien, chat; poules, dindons, pigeons canards, oies, lapins, abeilles. et leurs nombreuses races, sur leur anatomie, leur physiologie, leur utilisation et leur amélioration. leur hygiène, leurs maladies, etc., était une œuvre difficile; aussi ce livre pourra-t-il être très utilement placé dans les bibliothèques rurales. (*L'Éleveur*).

L'art de conserver la santé des animaux dans les campagnes,

par FONTAN, médecin-vétérinaire, lauréat de la Société des agriculteurs de France. Nouvelle médecine vétérinaire domestique à l'usage des agriculteurs, fermiers, éleveurs, propriétaires ruraux, etc. *Ouvrage couronné par la Société des agriculteurs de France.* 1 vol. in-16 de 378 pages, avec 100 figures, cartonné. . 4 fr.

Cet ouvrage s'adresse à la grande famille des agriculteurs et des éleveurs, à tous les propriétaires d'animaux domestiques. Il comprend trois parties :

1° L'*hygiène vétérinaire :* M. Fontan a réuni les règles à suivre pour entretenir l'état de santé chez nos animaux; 2° *Médecine vétérinaire usuelle :* Il donne une idée générale des maladies les plus faciles à reconnaître et du traitement à leur opposer en attendant la visite du vétérinaire; 3° *Pharmacie vétérinaire domestique :* Le traitement indiqué à propos de chaque maladie se compose de moyens excessivement simples et inoffensifs, que le propriétaire peut employer lui-même impunément. Tout ce qui concerne la préparation, l'application ou l'administration de ces moyens se trouve détaillé.

Nouveau manuel de médecine vétérinaire homéopathique,

par GUNTHER et PROST-LACUZON. 1892, 1 vol. in-16 de 815 pages, cartonné. . . . . . . 4 fr.

Maladies du cheval, — des bêtes bovines, — des bêtes ovines, — des chèvres, — des porcs, — des lapins, — des chiens, — des chats, — des oiseaux de basse-cour et de volière.

Les insectes nuisibles, par PH. MONTILLOT. 1891, 1 vol. in-16, de 308 pages, avec 156 figures, cartonné . . . . 4 fr.

Histoire et législation, les forêts, les céréales et la grande culture, la vigne, le verger et le jardin fruitier, le potager, le jardin d'ornement, à la maison.

L'amateur d'insectes, caractères et mœurs des insectes, chasse, préparation et conservation des collections, par PH. MONTILLOT, membre de la Société entomologique de France. Introduction par le professeur LABOULBENE, ancien président de la Société entomologique de France. 1890, 1 vol. in-16, de 352 pages, avec 197 figures, cartonné. . . . . 4 fr.

Organisation des insectes ; histoire, distribution géographique et classification des insectes ; chasse et récoltes des insectes ; ustensiles, pièges et procédés de capture ; description, mœurs et habitat des Coléoptères, des Orthoptères, des Névroptères ; des Hyménoptères, des Lepidoptères, des Hémiptères, les Diptères ; les collections ; rangement et conservation.

L'amateur de Coléoptères, guide pour la chasse, la préparation et la conservation, par H. COUPIN, préparateur à la Sorbonne. 1894, 1 vol. in-16, de 352 pages, avec 217 figures, cartonné. . . . . 4 fr.

Depuis longtemps, grand amateur de Coléoptères, l'auteur a voulu faire profiter les néophites de son expérience, en leur offrant ce livre, destiné à les guider dans la recherche et la conservation des insectes.

Il s'est efforce de rendre la lecture de cet ouvrage aussi claire et aussi pratique que possible.

Après avoir donné des renseignements généraux sur l'équipement du chasseur et les instruments qu'il doit porter avec lui, dans ses pérégrinations, il étudie séparément les différentes chasses auxquelles il pourra se livrer.

Les nombreuses figures d'insectes distribuées dans le texte seront très utiles aux commençants et les aideront à se mettre sur la voie des déterminations des genres et des espèces.

Enfin, il étudie avec figures et détails circonstanciés, la préparation des Coléoptères et leur rangement en collection.

L'amateur de papillons, par H. COUPIN, 1894, 1 vol. in-16, de 350 p., avec 150 figures, cartonné. . . . . 4 fr.

La pêche et les poissons des eaux douces, par ARNOULD LOCARD. 1891. 1 vol. in-16, de 352 pages, avec 174 figures, cartonné. 4 fr.

Descriptions des poissons, engins de pêche, lignes, amorces, esches, appâts, pêche à la ligne, pêches diverses, nasses, filets.

ENVOI FRANCO CONTRE UN MANDAT POSTAL.

L'Aquarium d'eau douce, et ses habitants, animaux et végétaux, par HENRI COUPIN, licencié ès-sciences, préparateur à la Sorbonne. 1893, 1 vol. in-16, de 372 pages, avec 228 figures, cartonné . . . . 4 fr.

L'eau et son aération. — Les Plantes dans l'Aquarium. — Chasse et transport des Animaux. — Les Protozoaires. — Les Cœlentérés. — Les Spongiaires. — Les Vers. — Les Crustacés et les Insectes. — Les Mollusques. — Les Batraciens et les Reptiles.

Ce livre s'adresse aux jeunes naturalistes et aux gens du monde qui s'intéressent aux choses de la nature. Prenant un sujet en apparence un peu spécial, mais en réalité très vaste, l'auteur s'est efforcé de montrer que, sans grandes connaissances scientifiques préalables, et en ne se servant presque jamais du microscope, on peut faire avec le plus simple des aquariums une multitude d'observations aussi variées qu'intéressantes.

Les pêcheries et les poissons de la Méditerranée, par P. GOURRET, docteur ès-sciences, sous-directeur de la Station zoologique de Marseille. 1894. 1 vol. in-16 de 350 pages, avec 105 fig. dessinées sous la direction de l'auteur, cart. 4 fr.

Configuration des côtes. Nature et densité des fonds. Profondeurs. Vents et courants. Régime des poissons. Poissons sédentaires et voyageurs. Engins et filets de pêche. Pêches avec appâts au moyens de lignes ou au moyen de casiers. Pêches au harpon, à la lumière ou au fastier, au large, à la grappe. Filets traînants. Filets flottants ou dérivants. Filets fixes. Modifications des côtes et des fonds : jets à la mer; vases des fleuves; animaux voraces. Mesures protectrices.

La pisciculture en eaux douces, par ALPH. GOBIN, professeur départemental d'agriculture du Jura. 1889, 1 vol. in-16, de 360 pages, avec 90 figures, cartonné. . . . 4 fr.

Les eaux douces ; les poissons ; la production naturelle ; les procédés de la pisciculture ; l'exploitation des lacs ; les eaux saumâtres ; acclimatation des poissons de mer en eaux douces et inversement ; faunule des poissons d'eau douce de la France.

M. A. Gobin a réuni toutes les notions indispensables à ceux qui veulent s'initier à la pratique de cette industrie renaissante de la pisciculture ; il étudie successivement les poissons au point de vue de l'anatomie et de la physiologie ; puis il passe en revue les milieux dans lesquels les poissons doivent vivre. Des chapitres sont consacrés aux ennemis et aux parasites des poissons, à leurs aliments végétaux et animaux, à leurs mœurs, aux circonstances de leur reproduction, aux modifications de milieux qu'ils peuvent supporter pour une reproduction plus économique, etc.

La pisciculture en eaux salées, par ALPH. GOBIN, 1891, 1 vol. in-16 de 353 pages, avec 105 figures. . . . . 4 fr.

Les eaux salées, les poissons, reproduction naturelle, poissons migrateurs et sédentaires, étangs salés, réservoirs et viviers, homards et langoustes, moules et huîtres.

Le dessin et la peinture, par Ed. Cuyer peintre, prosecteur à l'Ecole nationale des Beaux-Arts, professeur d'anatomie à l'Ecole des Beaux-Arts de Rouen et aux Ecoles de la ville de Paris. 1893, 1 vol. in-16 de 359 pages, avec 250 figures. . 4 fr.

Le dessin est une des connaissances qu'il est le plus utile d'acquérir : Maintenant que tout le monde sait écrire, tout le monde devrait savoir dessiner.

Les notions élémentaires constituant la partie essentielle de tout enseignement, M. Cuyer s'est attaché à faire un livre traitant surtout de ces notions.

Le plan qu'il a suivi est celui que l'on met en pratique dans l'enseignement, depuis l'Ecole primaire jusqu'aux Ecoles d'art. Il s'occupe successivement du *dessin linéaire géométrique;* du *dessin géométral* et du *dessin perspectif,* et de la *perspective d'observation.*

M. Cuyer s'occupe ensuite de la peinture, des *lois physiques,* de la *chimie des couleurs* et des différents procédés de peinture; *pastel, gouache, aquarelle, huile.*

Le livre est illustré de 250 figures, toutes dessinées par l'auteur; ces figures ajoutent encore à la clarté et à l'attrait du texte

---

La gymnastique et les exercices physiques, par le Dr LEBLOND. Introduction par H. Bouvier, membre de l'Académie de médecine et de la Commission de gymnastique, au Ministère de l'Instruction publique. 1 vol. in-16 de 492 p., avec 80 fig., cartonné. 4 fr.

Marche. — Course. — Natation. — Escrime. — Equitation. — Chasse. — Massage. — Exercices gymnastiques. — Applications au développement des forces, à la conservation de la santé, et au traitement des maladies.

Physiologie et hygiène des écoles, des collèges et des familles, par J.-C Dalton. 1 vol. in-16, de 534 pages, avec 67 figures, cartonné. . 4 fr.

Structure et mécanisme de la machine animale. — Les aliments et la digestion. — La respiration. — Le sang et la circulation. — Le système nerveux et les organes des sens. — Le développement de l'enfant.

Premiers secours en cas d'accidents et d'indispositions subites, par les docteurs E. FERRAND, ancien interne des Hôpitaux de Paris, et A. DELPECH, membre de l'Académie de médecine. *Quatrième édition.* augmentée des nouvelles instructions du Conseil de salubrité de la Seine. 1890, 1 vol. in-16 de 339 pages, avec 106 figures, cartonné. . . . . 4 fr.

Les empoisonnés, les noyés, les asphyxiés, les blessés de la rue, de l'usine, de l'atelier ; les maladies à invasion subite; les premiers symptômes de maladies contagieuses.

Nouvelle médecine des familles, à la ville et à la campagne, à l'usage des familles, des maisons d'éducations, des écoles communales, des curés, des sœurs hospitalières, des dames de charité et de toutes les personnes bienfaisantes qui se dévouent au soulagement des malades, par le Dr A.-C. DE SAINT-VINCENT. *Onzième édition, complètement refondue* et mise au courant des derniers progrès de la science. 1894, 1 vol. in-16 de 452 pages, avec 129 figures, cartonné. . . . . 4 fr.

Remèdes sous la main; premiers soins avant l'arrivée du médecin et du chirurgien; art de soigner les malades et les convalescents.

Ce livre est le résultat d'une pratique de vingt ans à la campagne et à la ville. En le rédigeant, l'auteur a eu pour but de mettre entre les mains des personnes bienfaisantes qui se dévouent au soulagement de nos misères physiques, qui vivent souvent loin d'un médecin ou d'un pharmacien, et qui sont appelées non pas seulement à donner des consolations, mais encore des conseils, un ouvrage tout à fait élémentaire et pratique, un guide sûr pour les soins à donner aux malades et aux convalescents.

A la ville comme à la campagne, on n'a pas toujours le médecin près de soi, ou au moins aussitôt qu'on le désirerait; souvent même on néglige de recourir à ses soins pour une simple indisposition, dans les premiers jours d'une maladie. Pour obvier à ces inconvénients, l'auteur a donné la description des maladies communes; il en a fait connaître les symptômes et les a fait suivre du traitement approprié, éloignant avec soin les formules compliquées dont les médecins seuls connaissent l'application.

Conseils aux mères, sur la manière d'élever les enfants nouveau-nés, par le Dr A. DONNÉ. *Huitième édition.* 1 vol. in-16 de 378 pages, cartonné. 4 fr.

Hygiène de la mère pendant la grossesse; allaitement maternel; nourrices; biberons; sevrages; régime alimentaire; vêtements; sommeil; dentition; séjour à la campagne; accidents et maladies; développement intellectuel et moral.

Conseils aux mères, sur la manière de nourrir les enfants et de se nourrir elles-mêmes, par le Dr BACHELET. *Nouvelle édition.* 189 , 1 vol. in-16 de 278 pages, cartonné. . . . . 4 fr.

L'enfance et son régime. — Le lait, l'allaitement naturel et artificiel. — La bouillie et la panade. — Le sevrage. — Les dents et les maladies attachées à leur éruption. — Les vers chez les enfants. — Régime des nourrices. — Premiers symptômes des maladies contagieuses qui peuvent atteindre les jeunes enfants.

La pratique de l'homéopathie simplifiée, par A. ESPANET. *Troisième édition.* 1889, 1 vol. in-16 de 444 pages, cartonné. . . . . . 4 fr.

Signes et nature des maladies; traitement homéopathique : prophylaxie; mode d'administration des médicaments; soins aux malades et aux convalescents.

Le Gérant : J.-B. BAILLIÈRE

CORBEIL, Imprimerie CRÉTÉ.

Les variations de la personnalité, par les Drs Bourru et Burot. 1 vol. in-16, avec 15 fig. . . . . 3 fr. 50

La suggestion mentale, par les Drs Bourru et Burot. 1 vol. in-16, avec 10 fig. . . . . 3 fr. 50

Le cerveau et l'activité cérébrale, par Al. Herzen, professeur à l'Académie de Lausanne. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Le monde des rêves, par Max Simon. 1 vol. in-16. . . . . . 3 fr. 50

Le génie, la raison, la folie, par L.-F. Lelut. 1 v. in-16 3 fr. 50

Fous et bouffons, par P. Moreau (de Tours). 1 v. in-16. 3 fr. 50

HYGIÈNE

Le végétarisme et le régime végétarien rationnel, par le Dr Bonnejoy. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

L'hygiène à Paris, par le Dr O. du Mesnil. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

Les exercices du corps, par E. Couvreur. 1 v. in-16. . 3 fr. 50

Le surmenage intellectuel et les exercices physiques, par le Dr A. Riant. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

L'hygiène à l'école, pédagogie scientifique, par le Dr A. Collinau. 1 vol. in-16, avec 50 fig. . . . . 3 fr. 50

La vie du soldat, par le Dr Ravenez. 1 vol. in-16, 40 fig. 3 fr. 50

Nervosisme et névroses. Hygiène des énervés et des névropathes, par le Dr Cullerre. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Les nouvelles institutions de bienfaisance, par le Dr A. Foville. 1 vol. in-16, avec 10 pl. . . . . 3 fr. 50

L'alcoolisme, par le Dr Bergeret. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Le cuivre et le plomb, dans l'alimentation et l'industrie, par A. Gautier (de l'Institut). 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

L'examen de la vision, par le Dr Barthélemy. 1 vol. in-16, avec fig. et pl. col. . . . . 3 fr. 50

Hygiène de l'esprit, par le Dr Réveillé-Parise. 1 v. in-16. 3 fr. 50

Hygiène des gens du monde, par Al. Donné. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

Hygiène des orateurs, hommes politiques, magistrats, prédicateurs, professeurs, par le Dr Riant. 1 vol. in-16. . . . 3 fr. 50

Hygiène de la vue, par les Drs Galezowski et Kopff. 1 vol. in-16, avec fig. . . . . 3 fr. 50

MÉDECINE

Les microbes pathogènes, par Ch. Bouchard, (de l'Institut), professeur à la Faculté de Paris. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Les morphinomanes, par le Dr Guimbail. 1 vol. in-16. . 3 fr. 50

Le secret médical, par P. Brouardel. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

La folie à Paris, par le Dr Paul Garnier. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

Les frontières de la folie, par le Dr Cullerre. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

La folie chez les enfants, par le Dr Paul Moreau (de Tours). 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Les irresponsables devant la justice, par le Dr A. Riant. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Microbes et maladies, par le Dr J. Schmidt, professeur à la Faculté de Nancy. 1 vol. in-16, avec 24 fig. . . . . 3 fr. 50

Goutte et rhumatismes, par Dr Réveillé-Parise. 1 vol. in-16 3 fr. 50

Les pansements modernes, par le Dr Alph. Guérin. 1 vol. in-16, avec fig. . . . . 3 fr. 50

Le vin et la pratique de la vinification, par V. CAMBON. 1 vol. in-18, avec 100 fig. Cart. .... 4 fr.

L'Essai commercial des vins, par J. DUJARDIN. 1 vol. in-18, avec 100 fig. Cart. .... 4 fr.

La pêche et les poissons d'eau douce, par A. LOCARD. 1 vol. in-18, avec 174 fig. Cart. .... 4 fr.

La pisciculture en eaux douces, par A. GOBIN, professeur d'agriculture. 1 vol. in-18, avec 100 fig. Cart. .... 4 fr.

La pisciculture en eaux salées, par A. GOBIN. 1 vol. in-18, avec fig. Cart. .... 4 fr.

Nouveau manuel de médecine vétérinaire homœopathique, par F.-A. GÜNTHER et J. PROST-LACUZON. 1 vol. in-18 jésus. Cart. 4 fr.

Les maladies de la vigne et les meilleurs cépages, par Jules BEL. 1 vol. in-18, avec 100 fig. Cart. .... 4 fr.

L'amateur d'insectes, par L. MONTILLOT. 1 vol. in-18 avec 150 fig. Cart. .... 4 fr.

Les insectes nuisibles, par L. MONTILLOT. 1 vol. in-18, fig. Cart. 4 fr.

Constructions agricoles et architecture rurale, par J. BUCHARD. 1 vol. in-18, avec 143 fig. Cart. .... 4 fr.

Le matériel agricole, par J. BUCHARD. 1 vol. in-18. Cart. .. 4 fr.

L'industrie laitière, le lait, le beurre et le fromage, par FERVILLE. 1 vol. in-18, avec 87 fig. Cart. .... 4 fr.

Guide pratique de l'élevage du cheval, par L. BELIER. 1 vol in-18, avec 1[illegible]8 fig. Cart. .... 4 fr.

Les animaux de la ferme, par E. GUYOT. 1 vol. in-18, avec 180 fig. Cart. .... 4 fr.

Les engrais, par A. LARBALÉTRIER. 1 vol. in-18. Cart. .... 4 fr.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

HYGIÈNE ET MÉDECINE USUELLES

Le pain et la viande, par J. DE BREVANS. 1 vol. in-18 avec 80 fig. Cart. .... 4 fr.

Les légumes et les fruits, par J. DE BREVANS. 1 vol. in-18 jésus, avec [illegible]0 fig. Cart. .... 4 fr.

Les secrets de l'économie domestique, par le professeur A. HÉRAUD. 1 vol. in-18, avec 281 fig. Cart. .... 4 fr.

Les secrets de l'alimentation, par le professeur A. HÉRAUD. 1 vol. in-18, avec fig. Cart. .... 4 fr.

Nouvelle médecine des familles, par le Dr DE SAINT-VINCENT. *Neuvième édition.* 1 vol. in-18, avec 142 fig. Cart. .... 4 fr.

La gymnastique et les exercices physiques, par les Drs LEBLOND et BOUVIER. 1 vol. in-18, avec 80 fig. Cart. .... 4 fr.

Physiologie et hygiène des écoles, par J.-C. DALTON. 1 vol. in-18, avec 68 fig. Cart. .... 4 fr.

Conseils aux mères sur la manière d'élever les enfants, par le Dr A. DONNÉ. *Septième édition.* 1 vol. in-18. Cart. .... 4 fr.

Premiers secours en cas d'accidents et d'indispositions subites, par E. FERRAND et A. DELPECH. 1 vol. in-18, avec fig. Cart. 4 fr.

La pratique de l'homœopathie simplifiée, par A. ESPANET. *Troisième édition.* 1 vol. in-18. Cart. .... 4 fr.

